

SAINTE MARTHE

SA VIE

SON HISTOIRE ET SON CULTE

PAR

M. l'abbé J. SAGETTE,

Curé de la Madeleine de Bergerac,

AUTEUR

DE L'*Eucharistie*, DE L'*Essai sur l'Art chrétien*,
DE *Sainte Marie-Madeleine*, ETC.

Deligebat autem Jesus Martham.
JOAN, XI-5



SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS	BRUXELLES
VICTOR PALMÉ	J. ALBANEL
directeur général	Directeur de la Succursale
76, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76.	29, RUE DES PAROISSIENS, 29.

PÉRIGUEUX, CASSARD FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES
de Mgr l'Évêque et du Clergé.

1880.

SAINTE MARTHE.

PÉRIGUEUX. — CASSARD FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

SAINTE MARTHE

SA VIE

SON HISTOIRE ET SON CULTE

PAR

M. l'abbé J. SAGETTE,

Curé de la Madeleine de Bergerac,

AUTEUR

DE L'*Eucharistie*, DE L'*Essai sur l'Art chrétien*,
DE *Sainte Marie-Madeleine*, ETC.

Deligebat autem Jesus Martham.
JOAN, XI-5.



SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS	BRUXELLES
VICTOR PALMÉ	J. ALBANEL
directeur général	Directeur de la Succursale
76, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76.	29, RUE DES PAROISSIENS, 29.

PÉRIGUEUX, CASSARD FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES
de Mgr l'Évêque et du Clergé.

1880



MONSEIGNEUR,

Vous m'avez fait l'honneur de me confier l'examen d'un manuscrit de M. l'abbé Jean Sagette, intitulé : VIE DE SAINTE MARTHE, *faisant suite à la* VIE DE SAINTE MARIE-MADELEINE.

Monsieur l'abbé Sagette est connu dans le diocèse et dans les diocèses voisins, par sa haute compétence théologique, hagiologique et littéraire; et nous n'avons pas à lui décerner ici un brevet d'orthodoxie : mais nous devons indiquer l'impression qu'a produite en nous la lecture de son œuvre.

La VIE DE SAINTE MARTHE *est le complément de la* VIE DE SAINTE MADELEINE.

Ces deux admirables femmes sont sœurs non-seulement par la nature et par le sang, mais par la grâce et la sainteté, et, dans un ordre moins relevé, par le caractère, et pour ainsi dire par le tempéramment qu'a su leur donner l'auteur, dans sa manière large et puissante, dans son

style si abondant, si limpide, si lumineux. Les deux héroïnes, confinant aux temps bibliques et aux temps apostoliques, se ressemblent par bien des traits ; mais elles ont aussi des dissemblances qui les caractérisent et laissent à chacune sa personnalité propre.

Les répétitions qui étaient là à redouter ne se reproduisent pas trop fréquentes, et celui qui a lu SAINTE MADELEINE *ne trouvera dans* SAINTE MARTHE *que la juste mesure des citations déjà connues.*

Notre auteur a puisé ses documents dans l'Ecriture-Sainte, la tradition, les témoignages, les commentaires, les exégèses des premiers Pères, les liturgies des Eglises primitives; dans Raban-Maur, cette lumineuse et austère figure de moine et d'archevêque; dans la Bienheureuse Catherine Emmerich, à qui il a fait de riches et gracieux emprunts; et, enfin, dans tout ce qu'une vaste érudition, unie à un travail si facile, a mis à sa disposition.

Ceux qui ont lu SAINTE MADELEINE *voudront lire* SAINTE MARTHE ; *ils ne trouveront pas moins à s'édifier dans l'une que dans l'autre.*

Tout est bien, Monseigneur, et Votre Grandeur, en approuvant ce livre, rendra un véritable

service aux âmes pieuses, qui y trouveront un intérêt croissant, une lumière vive, un solide aliment et une nouvelle ardeur.

Daignez agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, de Votre Grandeur, Monseigneur, le très-humble et dévoué serviteur.

A. JAUBERT,

Chanoine honoraire.

Bergerac, le 3 septembre 1880.

Conformément au Rapport qui précède, nous donnons notre entière approbation à la publication de la *Vie de sainte Marthe*, par M. l'abbé Sagette, et nous recommandons la lecture de ce pieux ouvrage aux fidèles de notre diocèse.

Périgueux, en la fête de la Nativité de la très-sainte Vierge, 1880.

† N.-JOSEPH,

Evêque de Périgueux et de Sarlat.

A SAINTE MARIE-MADELEINE

J'offre et je consacre ce livre, où sont racontées la vie, les vertus et les œuvres de sainte Marthe, sa sœur aînée, dont les prières l'ont amenée repentante aux pieds de Jésus. La pénitente de Magdalum, la contemplative de la sainte Baume, aura pour agréable, je l'espère, le panégyrique de la virginité du foyer et du cloître dans la personne de l'hôtesse de Béthanie, de la thaumaturge de Tarascon. Souriant aux louanges de sa sœur, elle daignera bénir le livre, approuver l'intention, et protéger l'auteur.

J. S.

PRÉFACE.

Après vous avoir donné, pieux lecteur, la *Vie de sainte Marie-Madeleine*, je vous offre la *Vie de sainte Marthe* sa sœur. Si vous voulez comprendre l'utilité de ce livre, laissez-moi vous dire, en attendant que vous le touchiez vous-même, que la vie de sainte Marthe est le complément de la vie de sainte Madeleine. Il m'a semblé que ce livre était nécessaire, non-seulement pour nous faire mieux connaître les faits et les événements qui se mêlent dans la vie des deux sœurs, unies dans l'Evangile, entrelacées dans la légende, mais encore pour nous mieux découvrir les

pieuses intentions du Sacré-Cœur et les divines opérations de la grâce sur ces deux femmes privilégiées. Il fallait étudier cette âme et raconter cette sainte, pour admirer, sous toutes ses faces et dans toute sa lumière, l'idéal complet de la femme sauvée, purifiée, sanctifiée ; de la femme chrétienne. La vierge de Béthanie complète la pénitente de Magdalum ; ou, pour mieux dire, elle nous révèle la femme sous un autre aspect, sous une autre auréole d'innocence et de vertu : la femme préservée, la femme pure ; la vierge consacrée à Jésus, et, par Jésus, dévouée aux souffrances de l'humanité. Si la pénitente nous fait paraître plus abondante et plus adorable l'effusion de la miséricorde, la vierge nous fait admirer les prévenances et les aimables familiarités du divin amour.

Aussi, pieux lecteur, vous pouvez facilement comprendre que la vie de sainte Madeleine appelait la vie de sainte Marthe ; elle l'appelait comme complément, elle la demandait comme contraste, elle devait l'inspirer comme œuvre commune de reconnaissance divine et d'amitié fraternelle. Ces deux femmes, ces deux juives de noble race, ces deux chrétiennes de l'Evangile, ces deux sœurs si tendrement aimées ont des physioon-

mies différentes et des vocations diverses. Elles ont chacune leur visage, leur attitude, leur fonction. Toutes les deux, elles ont été prédestinées, discernées, appelées. L'une et l'autre, elles ont été choisies, aimées, sanctifiées par le Verbe incarné; mais encore une fois, avec des différences, des oppositions même et des contrastes qui nous les font mieux connaître l'une par l'autre, qui nous les font mieux admirer l'une à côté de l'autre, dans la grâce évangélique qui les décore et dans le culte traditionnel qui les couronne. Disons encore, pieux lecteur, ce qui nous touche de plus près, qu'après avoir étudié dans l'Évangile le mystère de la conversion et de la sainteté de Madeleine, l'on sent plus vif le désir de connaître sa sœur et de pénétrer dans l'œuvre admirable de sanctification de cette amie familière du Sauveur. Marthe, en effet, avec nous, a plus d'affinités et de rapports. Marthe est pour nous plus connue au foyer. Dans la maison nous la voyons plus souvent; dans notre voisinage et notre parenté nous la rencontrons plus fréquemment sur nos pas. Dans le chemin si battu des œuvres de miséricorde, nous la trouvons plus facilement. Nous l'entrevoyons du moins dans la paix du sanctuaire et dans la solitude du cloître,

tandis qu'il nous est difficile de suivre dans les hauteurs, sur les sommets et dans la profondeur de la contemplation, l'ardente pénitente, isolée, transportée, extasiée. Nous pouvons plus facilement suivre Marthe dans son office, l'admirer et l'imiter dans l'activité de son zèle et dans les pratiques généreuses de son amour. Marthe, en un mot, est plus naturellement notre sœur.

C'est pourquoi n'ai-je point pu me retenir d'écrire la vie de sainte Marthe, après avoir écrit celle de sainte Madeleine. Il me semble que la convertie, la pénitente, l'amante et la contemplative, la solitaire et la transportée dans l'amour divin, demandait pour sa sœur, pour la vierge et la fille des princes de Syrie, pour la servante et l'hôtesse de Jésus, pour la sœur, la vraie sœur de charité, et surtout pour sa douce et maternelle médiatrice de conversion, une histoire semblable à la sienne, un livre pour raconter sa vie, une œuvre pour la louer, la glorifier, la faire connaître et la faire aimer.

Voici ce livre, pieux lecteur, sollicité par sainte Madeleine elle-même, et d'ailleurs plus facile à faire, le premier étant terminé. Ce sont les mêmes documents, à peu près, qui m'ont servi à composer les deux livres ; ce sont les mêmes autorités qui les

soutiennent l'un comme l'autre. Après avoir fait le premier, il m'était aussi facile de faire le second qu'il m'était difficile de me retenir de le faire, vu l'attrait du sujet, le besoin de compléter le premier par le second, de donner à Madeleine cette suprême louange en racontant sa sœur, de donner au divin Maître cette complète satisfaction de l'admirer et de l'aimer dans la vie et dans l'amour, dans la sainteté personnelle et dans la postérité glorieuse de la sœur de Madeleine et de Lazare. Laissez-moi dire aussi que, vivant et travaillant dans un diocèse qui a l'honneur de posséder une congrégation florissante et régulière sous le nom de Sainte-Marthe, et pour continuer ses œuvres, j'ai voulu donner aux vénérées filles de Sainte-Marthe cette marque de mon estime personnelle et de ma reconnaissance sacerdotale, en leur montrant dans ce livre, leur mère, leur modèle et leur patronne. En même temps je désirais offrir aux deux saints évêques protecteurs de la congrégation, l'un, l'évêque mort (1), qui la forma si vigoureusement d'éléments anciens et respectables; l'autre, l'évêque vivant (2), qui la dirige et la gou-

(1) Mgr George, mort évêque de Périgueux en 1860.
(2) Mgr Dabert, actuellement évêque de Périgueux.

verne d'un cœur si paternel, un humble hom
en associant mon livre à leur œuvre de préd
tion.

Ce sont les mêmes documents, ai-je dit, m'ont servi pour composer ces deux histoire *sainte Madeleine* et de *sainte Marthe*. Vous verez dans la vie de sainte Marthe à peu près mêmes sources historiques, les mêmes aut les mêmes monuments et les mêmes tradi que nous avons cités, discutés, prouvés et prouvés dans la vie de sainte Madeleine : — l'Evangile, dont le divin récit parle de Marthe autant d'abondance et plus de précision qu'i parle de sa sœur.—C'est la tradition, avec son tr de souvenirs, de récits et de légendes résu dans l'œuvre de Raban-Maur, le grand doc et le grand évêque du IXe siècle.—C'est la litur dont les textes magnifiques qui couvrent églises de l'Occident, et notamment les église France du XIIe siècle au XVIe siècle, nous off une moisson de fleurs et de faits historiques abondants encore pour Marthe que pour M leine. —Ce sont les monuments de la Prove étudiés, expliqués, interprétés par le même vant, l'abbé Faillon, avec la même sûreté critique, la même loyauté de bonne foi, la mé



surabondance de textes et de documents. — Ce sont les *Acta sanctorum* et la *Légende Dorée :* l'autorité de ces deux recueils n'est certainement pas la même, car le saint archevêque de Gênes, Jacques de Voragine, vivant au XIIIe siècle, n'a pas la science et le discernement critique de Bollandus et de ses immortels collaborateurs, vivant aux XVIe et XVIIe siècles; mais ce sont deux monuments vénérables de la tradition. — Enfin, après, à part si l'on veut, ce sont les visions de Catherine Emmerich, qui seront pour nous une pieuse illustration de faits et de détails que l'extatique de Dülmen fait saillir en les couvrant d'une vive lumière. J'ai dû consulter aussi, sans y trouver une grande valeur historique, un livre curieux dont le Père Solier, dans les *Acta sanctorum*, m'avait donné l'analyse : c'est une vie de *sainte Marthe*, de Rostang Bertet, prieur, chantre et chanoine de Sainte-Marthe de Tarascon; pour lui donner son vrai titre, c'est *l'histoire panégyrique de la vie de sainte Marthe*, *hôtesse de Jésus-Christ*. Cette vie, en style héroïque naïvement emphatique de la première moitié du XVIIe siècle, cette vie est divisée en quatre parties : *Marthe innocente*, *Marthe agissante*, *Marthe conquérente*, *Marthe triomphante*. Avec un sonnet

artistement travaillé comme sommaire poétique avant chaque partie, c'est la traduction, sans indication de sources et de documents, en grand style du temps et de la façon de Scudéry, de la vie de sainte Marthe par Raban-Maur, mais complétée par la légende provençale (1). Je n'ai pas cru que ce panégyrique, incomplet et sans critique, me dispensât d'écrire une autre histoire de sainte Marthe.

Je ne reviendrai pas, pieux lecteur, à discuter et prouver la valeur de ces sources et l'autorité de ces documents. Toutefois, puisque l'occasion est offerte ici, je dois répondre à quelques critiques qui m'ont été faites pour la vie de sainte Madeleine, et qui pourraient aussi facilement s'adresser à la vie de sainte Marthe, si des explications n'étaient données et des autorités anciennes ou nouvelles appelées pour justifier les deux récits.

Un très-savant bénédictin de Ligugé, digne héritier des Bénédictins de Saint-Maur, frère puîné

(1) J'ai pu me procurer un exemplaire de cette vie. Ce précieux exemplaire, imprimé à Lyon en 1650, appartient à la bibliothèque du noviciat de Sainte-Marthe de Périgueux ; il m'a été communiqué très-complaisamment par M. l'aumônier du noviciat.

des Denys de Sainte-Marthe, a bien voulu s'occuper un moment de la vie de sainte Madeleine. Dans un premier travail historique, inséré dans la savante *Revue des sciences historiques* (juillet et octobre 1873), où d'ailleurs il soutient en substance la thèse dont la vie de nos saints de Provence est une solide démonstration : l'établissement d'églises hiérarchiquement constituées dès le premier siècle dans les Gaules, l'auteur contestait tout à la fois l'authenticité et la véracité de la *Vie de sainte Madeleine et de sainte Marthe*, par Raban-Maur. Il supprimait d'un mot tout le travail de l'abbé Faillon sur ce grave document, travail considérable, consciencieux et vraiment bénédictin. Il exécutait le docte sulpicien par ce jugement sommaire, sans considérants et sans recours : — « Incontestablement la légende de sainte Madeleine, publiée par l'abbé Faillon, sous le nom de Raban-Maur, est un tissu de fables (1). » Il est vrai, les deux articles de la Revue sont devenus un livre intéressant sous ce titre : *Les églises du monde romain, notamment celles des Gaules, pendant les trois premiers siècles* (2),

(1) *Revue des Sciences historiques*, octobre 1873, page 434.
(2) Par le P. Dom Chamard, bénédictin de Ligugé. Palmé, 1877.

et ce passage a été retranché; mais j'ai des raisons de croire que le savant bénédictin n'a point changé de sentiment au sujet de Raban et de son éditeur. Dans les quelques lignes même qu'il a bien voulu écrire pour recommander mon livre, il regarde comme un peu bien légère l'autorité de Faillon.

Sans entrer dans une longue discussion avec le savant bénédictin, discussion que vous trouveriez hors de propos, pieux lecteur, et que vous ne suivriez pas volontiers, on peut répondre que l'abbé Faillon n'est pas de ces hommes, de ces auteurs qu'on exécute d'une phrase et en un tour de main : il y faut plus de façons, des preuves, des raisons et des autorités. La vie de sainte Madeleine et de sainte Marthe est bien de Raban : c'est l'avis des érudits qui ont étudié la question; c'est l'avis du savant éditeur de Dom R. Ceillier (1). Pour compléter la notice des écrits du grand archevêque de Mayence, du B. Raban-Maur, comme l'appellent d'anciens martyrologes monastiques, au rapport de Mabillon et de Bollandus,

(1) *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques.* Nouvelle édition, par M. l'abbé Bauzon, ancien directeur du grand-séminaire. Vivès, 1862.

M. l'abbé Bauzon cite la *Vie de sainte Madeleine et de sainte Marthe*, publiées par Faillon. Le savant sulpicien, du reste, n'est pas le premier qui a découvert cet ouvrage de Raban. Guillaume Cave nous a appris dans son histoire des auteurs ecclésiastiques (1), qu'on possédait à Oxford deux écrits inédits de Raban, dont l'un, conservé dans la bibliothèque du collége de Sainte-Madeleine, est une vie de cette sainte, désignée au catalogue sous le numéro 166. Le P. Chifflet paraît avoir connu cette vie, qu'il a abrégée pour servir à la composition des actes des saints de Bollandus (2). L'éditeur de Dom Ceillier analyse très-clairement et très-doctement le grand travail de Faillon, premier éditeur de Raban. Il résume les preuves abondantes tirées des écrits incontestés, du style, des opinions, de la vie et des vertus de Rabon, de l'histoire politique, des usages, des croyances de son siècle; des controverses, des erreurs de son temps, pour prouver que cet ouvrage est incontestablement du IXe siècle, et très certainement un écrit de Raban. Puis il établit l'autorité de cet ouvrage : les lumières, la sincé-

(1) *Oxonii*, 1743.
(2) *Histoire générale des auteurs sacrés*, tom. XII, ch. XLIX.

rité, les vertus et la science du grand docteur, rédigeant dans la riche bibliothèque de Fulda, sur des documents des ve et vi^e siècles, une vie des deux saintes amies de Jésus, à la suite d'un long pèlerinage en Terre-Sainte ; et cette vie concorde parfaitement avec l'Evangile, avec la tradition de Provence, avec les monuments de l'art et de la liturgie. Les erreurs, les anachronismes que Faillon a soin de relever et qui portent sur des faits dont Raban n'était pas contemporain, s'expliquent par la difficulté de contrôler les documents et de surveiller les copistes. Mais bien loin de faire de cette vie un tissu de fables, ces erreurs en démontrent la véracité même par la naïve sincérité de son auteur.

C'était l'avis des graves et savants auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*. Ces fameux bénédictins de Saint-Maur, des bénédictins aussi, d'illustres ancêtres de mon savant contradicteur, en dressant le catalogue des écrits perdus ou inédits de Raban, n'ont garde d'oublier cette Vie de sainte Madeleine et de sainte Marthe, conservée au collége de la Madeleine d'Oxford. « Mais, ajoutent discrètement les doctes historiens, ceux qui ont été le plus à portée d'examiner le manuscrit, ne nous disent point si l'ouvrage

retient les caractères des écrits de Raban (1). » Cette preuve que les habiles rédacteurs de l'*Histoire littéraire* demandaient, le savant éditeur de Raban l'a fournie et très-abondamment, et sans réplique. D'ailleurs, en parlant d'un autre écrit du B. Raban, comme ils l'appellent sans difficulté, un *Traité sur la passion de N.-S.*, ils font cette remarque qui se retourne vers la vie de sainte Madeleine pour la revendiquer comme de Raban : — « Il y a beaucoup de piété et de religion dans ce traité, dont le style est pathétique et assez pur ; l'auteur y confond ensemble Marie-Madeleine, Marie, sœur de Lazare, et la femme pécheresse de l'Evangile (2). » Dom Ceillier fait la même remarque, quoique en termes moins affirmatifs (3). Il y a entre les deux rédactions une similitude qui trahit une parenté. Ces deux ouvrages sont à peu près contemporains (1729-1732). Le prieur de Flavigny s'est-il inspiré de Dom Rivet et de ses autres frères de Saint-Maur, ou ceux-ci de celui-là ? Quoiqu'il en soit, c'est le fond même de la vie de sainte Madeleine et de

(1) *Hist. littéraire*, etc. V. 192. Édition de Paulin, Paris, V. Palmé, 1866.

(2) *Hist. littér.* V. 179.

(3) *Hist. des écrivains sacrés*, etc. XII. ch. XLIV, 463.

sainte Marthe, ce qui nous donne une a preuve que Raban est bien l'auteur de cette et ce qui nous le montre comme un témoin t véridique et comme un organe très-autorisé l'histoire et de la tradition.

Cela suffira, j'espère, pieux lecteur, pour v convaincre que ce n'est pas à la légère que j'at bue à Raban-Maur la vie de sainte Madeleine de sainte Marthe, et que ce vénérable récit n' point un tissu de fables. Nous avons fait pc sainte Madeleine, nous ferons pour sainte Martl chemin faisant, le partage des erreurs, des fa et des dates contestables. Mais il faut bien garder d'infirmer tout un récit et de frapp tout un livre de discrédit, pour quelques erreu admises ou commises de bonne foi. Quel livre science sérieuse et d'érudition, même bénédictin ne serait pas ruiné par cette extrême rigueur ?

Je dois maintenant répondre à une autre crit que, qui, de sainte Madeleine passerait facilemei à sainte Marthe, car ces deux sœurs sont racor tées de la même plume, avec les mêmes procédé et sur les mêmes documents. Deux graves auteur qui ont bien voulu parler au public de la *Vie d sainte Madeleine* me reprochent de donner tro d'autorité et même trop de place aux visions d





Catherine Emmerich. « L'auteur a eu tort, selon moi, dit l'un de mes critiques, de placer sur le même pied le récit évangélique et les visions de Catherine Emmerich (1). » « Les lecteurs sérieux, dit l'autre de mes critiques, regretteront qu'on l'ait identifié (le document des visions) si intimement et si largement avec la trame de l'histoire (2). » J'avoue humblement être surpris de ce reproche; d'autant plus que je croyais avoir pris soin, et dans la préface et dans le cours du récit, de mettre la vision et bien au-dessous de l'Evangile et bien à part de l'histoire; mais le reproche venant à la fois de deux critiques différents, si graves et si bienveillants, il faut bien que je croie au moins un peu l'avoir mérité.

Je répète donc pour vous, pieux lecteur, et pour tous les lecteurs attentifs, car j'aime mieux me répéter que vous étonner et vous scandaliser, que je ne place nullement les visions de l'extatique de Dülmen sur le même pied que le récit évangélique, quoique je les emploie dans la même histoire et que je les aligne sur les mêmes

(1) *L'Univers*, 9 février 1876, art. de Dom Chamard, Bénéd. de Ligugé.

(2) *Bibliographie catholique*, mars et avril 1876, article de M. le chanoine Janvier.

pages. J'ai eu soin de vous avertir dans la préface de *Sainte Marie-Madeleine*, et je vous avertis dans la préface de *Sainte Marthe*, que je n'accorde pas aux visions de Catherine Emmerich une valeur scientifique, même historique, encore moins une autorité divine et égale ou même semblable à celle de l'Evangile. Pour moi, pour tous ceux qui regardent à l'examen sérieux que l'autorité diocésaine a fait de ces magnifiques et touchantes révélations, et de la permission qu'elle a donnée de *les lire et de les méditer pieusement*, ce sont des faveurs et des condescendances dont l'âme de l'humble vierge de Dülmen a été l'intermédiaire pour consoler et fortifier les âmes en notre siècle. Ce sont des traits, des rayons, des détails entrevus dans une sphère surnaturelle, et dont l'histoire peut profiter pour donner plus de précision ou verser plus de clarté sur des faits et des circonstances qui tirent d'ailleurs leur certitude et leur authenticité. J'ai dit ailleurs que la vision arrête et fixe le récit évangélique, comme le cadre qui renferme et soutient une toile. Qui s'avisera de confondre le cadre avec le tableau, surtout s'il est un chef-d'œuvre divin ? J'ai dit encore que les scènes montrées par la vision ressemblent à ces vitraux par où passe la lumière

du Ciel pour animer les figures et les scènes et les teinter de riches nuances. Qui s'avisera de prendre l'émail translucide pour la lumière qui le transperce et l'enrichit ?... Du reste, prenons garde, pieux lecteur, en jugeant les visions des hauteurs d'un esprit scientifique, de nous exposer aux graves avertissements de l'apôtre : *Spiritum nolite extinguere. Prophetias nolite spernere* (Thes. V. 16, 17). N'éteignez pas l'Esprit, ne méprisez pas les prophéties. Prenons garde ici de faire trop peu de cas de ces admirables visions de Catherine Emmerich, aussi pleines de théologie qu'enrichies de poésie, depuis que l'autorité de l'Ordinaire a permis aux fidèles de les estimer et de les pratiquer. Combien d'âmes elles ont édifiées ! Combien de cœurs fortifiés ! Combien d'actes de foi, combien d'effusions d'amour et de larmes n'ont-elles pas fait répandre aux pieds de Jésus et de sa divine mère ! Parmi les hommes qui les ont aimées et pratiquées, laissez-moi vous citer le P. W. Faber, le plus grand mystique de notre temps, un des plus admirables écrivains de l'Oratoire et de l'Angleterre, qui les met sur le même pied que celles de Marie d'Agreda (1).

(1) C'est là ce qu'il y a d'attrayant dans les apparitions que nous font connaître les révélations de Marie d'Agréda et dans

Mais enfin, comme il faut profiter de toute critique, il faudra mieux distinguer dans ce volume que dans l'autre, le commentaire des visions du texte de l'Evangile, et charger les signes typographiques d'avertir le lecteur distrait de la foi qu'il faut donner à l'Evangile, de l'autorité qu'il faut reconnaître à l'histoire, et du secours que l'on peut tirer des révélations pour s'élever, contempler et mieux voir.

Et maintenant, pieux lecteur, assez de discussion, voulez-vous ? Mais permettez-moi quelques mots encore pour vous marquer l'utilité que je crois mettre en ce livre et pour faire saillir le trait caractéristique que je crois trouver en la physionomie de sainte Marthe. L'Evangile, en plusieurs de ses pages, a parlé de Marthe avec prédilection : il a marqué son caractère, déterminé son office et raconté ses œuvres. Elle est avec sa sœur la femme la plus en vue, la plus dévouée, la plus aimée; on peut dire le plus bel idéal de la femme chrétienne. Nous ne parlons pas de Marie, la mère du Sauveur, dont l'Evangile ne dit que les

le portrait que nous ont tracé les visions de la sœur Emmerich. Les instincts de la religieuse espagnole étaient encore plus vrais que ceux de l'âme artistique de l'extatique allemande. (*Le Pied de la Croix.* W. Faber, tom. I. ch. I, IV.)

choses nécessaires, crainte, dit saint Thomas (1), de ne pouvoir égaler la louange à la sublimité de vocation, de vertu et de sainteté de la vierge incomparable. Les deux sœurs de Lazare nous apparaissent, l'une près de l'autre, dans le même rayonnement de la présence de Jésus, dans la même lumière de son amour; mais combien différentes et même opposées! Cette divine lumière qui les revêt de tant de charme et de sainteté enveloppe la pénitente et la vierge d'une auréole spéciale, couronne leur front d'un nimbe particulier dont la couleur, la nuance et l'éclat sont divers comme les dons de Dieu. Toutes deux sœurs, toutes deux aimables, toutes deux amies, comme dit saint Augustin, mais avec des caractères différents, avec des dons et des grâces qui les distinguent, avec des fonctions et des ministères qui les attachent à la personne de Jésus, mais les dénoncent à la vénération de l'Eglise comme des types distincts de vocation, de vie et de sainteté. Madeleine est prosternée aux pieds de Jésus : c'est son attitude habituelle ; Marthe est debout, active, empressée : c'est le trait saillant de sa destinée.

(1) S. Thomæ, hom. in Nativitate, B. M. V.

Madeleine aux pieds de Jésus, les yeux en pleurs, les cheveux épars, verse ses parfums et son cœur. Marthe, le visage tourné vers le Maître, fixe tendrement ses yeux sur les yeux de Jésus, pour y lire ses volontés et sans doute aussi pour y goûter ses satisfactions d'hôte et d'ami. Au-dessus de Madeleine prosternée, on semble entendre la divine parole qui l'absout et qui la relève : *Quoniam dilexit multum.* Autour de Marthe, comme une auréole qui précise son attitude et encadre sa physionomie, nous entendons le trait caractéristique de l'Evangile : *Et Martha ministrabat.* L'une se répand en larmes, l'autre se répand en œuvres ; l'une s'élève jusqu'à la contemplation des plus hauts mystères, l'autre s'applique à l'exercice des plus vaillants ministères ; l'une se cache dans la solitude et s'enfonce au désert pour y mieux trouver le maître adoré ; l'autre se révèle au monde et se mêle à toutes ses misères pour y mieux servir le bien-aimé ; l'une, par la contemplation, prélude sur la terre à l'union dans la gloire du divin amour, l'autre mérite par son travail le repos dans la possession du souverain bien. On pourrait prolonger les deux parallèles de l'antithèse ; saint Augustin l'a fait avec sa grande parole subtile et magistrale. Le développement de la

vie de sainte Marthe fournira l'occasion d'y revenir.

Vous le voyez, pieux lecteur, Marthe, vierge et servante du Seigneur; Marthe, chef de famille à Béthanie, fille de noble race en Israël; Marthe, évangéliste à Marseille, thaumaturge et fondatrice du premier monastère de vierges à Tarascon; Marthe, comme sainte, comme personnage évangélique, intéresse tous les chrétiens. Comme apôtre de Provence et l'une des évangélistes de notre France, elle intéresse notre pays qui doit l'honorer et notre siècle qui devrait se repentir de ses oublis et de ses ingratitudes. Marthe, comme vierge et comme religieuse, doit intéresser toutes les vierges consacrées à Jésus; Marthe, comme hôtesse et servante du Seigneur, doit spécialement intéresser les sœurs de charité qui continuent son ministère, ayant été prédestinées dans sa tendre et magnifique vocation. Enfin, vous le dirai-je, pieux lecteur? il est une catégorie et comme un ordre de chrétiennes, le tiers-ordre domestique du célibat et du dévouement, auquel pieusement et charitablement j'offre ce livre et présente ce modèle. Le monde, ce méchant railleur, les appelle les *Vieilles filles*; nous qui les connaissons mieux, nous les appellerions plus

justement les anges du foyer. Marthe, qui se voue au célibat pour assister et conseiller son frère, pour ramener et convertir sa sœur ; Marthe, la femme forte et la vierge dévouée dans la famille, doit inspirer et fortifier, consoler et glorifier toutes ces chrétiennes vouées ou condamnées au célibat pour se consacrer à la charité domestique. Leur humble et doux ministère, sans éclat, sans état officiel et sans poésie, ce ministère qui s'exerce avec fruit, à condition de se cacher et de se faire oublier, s'étend des enfants aux vieux parents, touche délicatement à toutes les souffrances de la famille, depuis les soins de la vie matérielle jusqu'aux soucis plus relevés de la vie surnaturelle. La virginité de Marthe protége la vertu de ces modestes chrétiennes, son activité discrète et son empressement généreux doivent inspirer et régler leur pieux dévouement.

Voilà, pieux lecteur, la portée et l'utilité que je voudrais donner à ce livre. Je le dédie à sainte Marie-Madeleine, espérant qu'elle l'aura pour agréable et qu'elle voudra bien le faire servir à l'œuvre paroissiale qu'elle a commencée. Les deux sœurs, si délicieusement unies et si diversement appliquées au culte de l'humanité de Jésus, voudront, sans doute, ici, pour leur maître et

leur ami, présent dans le tabernacle d'une pauvre église, continuer leurs soins généreux et leur tendre dévotion. Je ne m'excuse pas de n'avoir pas su louer Marthe comme je l'aurais voulu, de n'avoir pas su, malgré, peut-être, la stérile abondance du récit, communiquer le charme de ce beau sujet et l'attrait de cette aimable et chaste figure. Je dois m'excuser cependant, pieux lecteur, de vous présenter certaines considérations que vous trouverez un peu étendues, quoiqu'elles ne sortent pas du sujet. Vous y lirez, notamment, sur les trois vœux de religion, des explications peut-être un peu longues, des dissertations trop spécialement théologiques. J'ai cru devoir rattacher cette matière de théologie mystique à la vocation de Sainte Marthe, la première vierge consacrée à Jésus et la première religieuse. A prendre, en effet, à rapprocher l'un de l'autre certains passages de l'Evangile, il me semble impossible de ne pas voir dans la sœur de Madeleine et de Lazare, le premier exemplaire et le type à jamais vénérable et sacré de la vierge chrétienne consacrée dans la vie religieuse. C'est ce qui vous expliquera ces louanges exaltées des Pères, réunies comme des fleurs et résonnant comme des cantiques autour de sainte Marthe, pour louer deux

fois la virginité. Vous me pardonnerez aussi quelques détails d'histoire et d'archéologie sur le tombeau de sainte Marthe et sur la Tarasque, détails peut-être un peu trop étendus. Mais ce sont des sujets si attrayants et de si vénérables traditions, qu'il est bien permis de s'attacher à les considérer et à les démontrer. Heureux serais-je de vous communiquer l'intéret d'art et de poésie que je goûtais à l'étude de ces reliques du passé !

La poésie s'unit à la piété chrétienne pour louer Marthe ; elle donne des ailes à la théologie pour s'élever sur les sommets. La poésie liturgique du moyen-âge l'a célébrée dans des strophes magnifiques ; la poésie provençale l'a chantée dans des stances harmonieuses. Le prince des Félibres de notre France méridionale s'est inspiré de la grâce évangélique de Marthe et de sa triomphante légende :

« Nous, les sœurs et les frères — qui le suivions par tout pays — sur un méchant navire, aux fureurs de la mer, — sans voiles et sans rames, — fumes choisis : les femmes, — nous versions un torrent de larmes ; — les hommes vers le ciel portaient leurs regards.

Debout sur le tillac, le Lazare — qui de la

tombe et du suaire avait encore gardé la mortelle pâleur — semble affronter le gouffre qui gronde ; — avec lui la nef perdue emmène Marthe, sa sœur, — et Madeleine, couchée en un coin et pleurant sa douleur.

..... Mais toi, où vas-tu, divine vierge, — avec une croix, avec un aspersoir? — Marthe, d'un air serein, marchait droit — à la Tarasque. Des barbares, — ne pouvant croire qu'elle se défende, — pour regarder le combat insigne, — étaient montés en foule sur les pins du lieu.

Eveillé en sursaut, harcelé sur sa litière, — eusses-tu vu bondir le monstre? — Mais dans l'ondée sainte vainement il se tord — en vain il grogne, siffle et souffle, Marthe, avec une mince laisse de mousse, — l'enlace, l'amène s'ébrouant... — Le peuple tout entier courut l'adorer!

— Qui es-tu? la chasseresse Diane? disaient-ils à la jeune chrétienne, ou Minerve la chaste et la forte? — « Non, non, leur répondit la jeune fille; je ne suis de mon Dieu que la servante. » Et aussitôt elle les instruit. — Et avec elle devant Dieu ils fléchirent le genou.

De sa parole virginale, — elle frappa la roche avignonnaise, — et la foi tellement à belles ondes jaillit, — que les Clément et les Grégoire, — plus

tard avec leur coupe sainte, — viendront y puiser. Pour sa gloire, — Rome, là-bas, septante années trembla (1).

Ainsi, dans un beau poème, la poésie provençale, après dix-huit siècles de croyance et de dévotion, glorifie les exilés de Béthanie et décore d'immortelle jeunesse la servante de Jésus. Ainsi cette belle figure évangélique, cet exemplaire admirable de la femme pure et dévouée, de la Vierge généreuse qui nous apporta de l'Orient la vertu de charité avec le suave parfum de virginité, Marthe peut ravir les poètes comme elle sait animer les chretiens. Mais elle aime encore mieux nous instruire que nous enchanter, et nous guider aux œuvres que nous enivrer de musique et d'éloquence. Elle veut nous associer avec elle au service de Jésus, le Dieu fait homme, la suprême beauté faite condescendance et faiblesse pour notre amour. Tâchons donc, pieux lecteur, d'étudier Marthe et de la méditer pour l'admirer et la prier, pour l'invoquer et l'imiter. C'est à cela surtout que notre sainte nous invite, c'est à cela qu'elle

(1) *Mirèio*, poème provençal, par Fred. Mistral, chant XI. Au lieu d'une pâle traduction, il faut lire ces strophes éclatantes dans l'idiome provençal, si sonore et si vif.

veut servir : nous conduire à travers la diversité des créatures et par le ministère désintéressé des œuvres, à Celui qu'elle voulut aimer uniquement, qu'elle voulut servir persévéramment. Après elle, avec elle, nous irons à l'Unique nécessaire dont la possession combla le cœur vaillant de Marthe, comme il charmait le cœur contemplatif de Madeleine.

La Madeleine de Bergerac, en la fête de sainte Marthe, vierge et hôtesse du Seigneur, xxix juillet 1879.

SAINTE MARTHE

SA VIE, SON HISTOIRE ET SON CULTE.

I

MARTHE ET LA FAMILLE DE BÉTHANIE.

Ave Martha gloriosa,
Cœli jubar, mundi rosa,
Salvatoris hospita.

Orta stirpe regiâ
Regem regum propriâ
Domo suscepisti...

(*Prosa ex missal. Massili*, 1530. *Missal. Arelat.* 1530.)

Salut, glorieuse Marthe, éclat du ciel, rose du monde, hôtesse du Sauveur.
Issue de race royale, vous avez reçu le Roi des rois dans votre propre maison.

Nous pouvons aborder sans obstacle et raconter sans difficulté la vie et l'histoire de sainte Marthe, sœur de Madeleine et de Lazare, hôtesse bénie de Jésus, servante empressée et généreuse de la très-sainte humanité du fils de Dieu. L'Evangile n'offre point d'obscurités en parlant de Marthe. La noble vierge de Béthanie n'a qu'un nom, ce nom

2.

aimable de Marthe, ce nom qui *provoque* (1) les complaisances de la grâce et la reconnaissance de l'Eglise. Elle n'a qu'une habitation, le *Castellum* de Béthanie, à jamais illustré par le séjour et les préférences de Jésus ; car Jésus aimait Marthe et Marie sa sœur, et Lazare : *Diligebat autem Jesus Martham et sororem ejus Mariam et Lazarum* (2). Elle n'a qu'une affection, sa famille, et qu'un amour, Jésus, dès qu'elle l'a connu, avant même de l'avoir connu comme fils de Dieu. Enfin, elle n'a d'autre fonction dans l'Evangile et d'autre ministère dans l'Eglise, cette première des vierges à la suite de la Reine des vierges, que de servir humblement, pieusement l'humanité de Jésus. Cette belle unité dans la vie évangélique et dans l'histoire de Marthe l'a préservée des contradictions et des discussions dont la vie et l'histoire de sa sœur Madeleine ont été pour nous embarrassées. Marthe, avec sa physionomie arrêtée et son caractère décisif, est ainsi très-facile à distinguer dans le groupe des femmes évangéliques, dans ce groupe admirable que nous appellerons le chœur des saintes femmes ; elle est très-facile à connaître et très-aimable à suivre. La tradition qui l'a reçue de l'Evangile, nous l'a transmise, grâce à Dieu, sans être en proie aux discussions de savants entêtés, aux objections de critiques revêches; elle nous l'a transmise de l'orient à l'occident,

(1) *Martha provocans.*
(2) (Joan, XI, 5).

de la Judée à la Provence, et de siècle en siècle, du temps de Jésus-Christ jusqu'à nos jours, dans la vérité de son histoire et dans l'éclat de sa lumière. Il est vrai, les demi-savants et les faux docteurs qui s'attaquèrent à l'identité de sa sœur et à l'apostolat de son frère, devaient l'atteindre par là même et la diminuer dans notre culte, en écourtant l'Evangile, en faussant la tradition et en saccageant la légende. Mais elle a reçu sa part de réhabilitation et d'hommages dans les savants travaux qui viennent de rétablir et de venger les traditions provençales. Si son histoire fut un moment obscurcie par les discussions qui se sont exercées sur la vie de sa sœur et de son frère, aujourd'hui que l'identité de Madeleine et l'apostolat des saints de Béthanie sont en pleine lumière et en incontestable histoire, cette figure de l'humble vierge de Béthanie reçoit un flot nouveau de lumière, un surcroît de démonstration et de clarté.

Cependant, il faut dégager l'histoire de sainte Marthe du seul apocryphe que nous connaissions. Il existe une vie de notre sainte, que Marcelle, sa suivante ou sa servante, aurait écrite en hébreu (on veut dire en syriaque) et que Syntique, une autre compagne des saints de Béthanie et des apôtres de Provence, aurait traduite en latin. Cette *Vie*, assez répandue au moyen-âge, est rapportée dans le *Miroir historial* de Vincent de Beauvais (1),

(1) Vincent. Bellovac. specul. histor., IX, 92.

le grand encyclopédiste du XIII[e] siècle, et dans le *Miroir sanctoral* de Bernard de La Guonie (1), l'historien dominicain de nos sanctuaires de Provence.

Elle eut quelque popularité pendant plusieurs siècles ; aussi l'hypercritique Launoi, suivi du compilateur Tillemont, au XVII[e] siècle, se moque-t-il de cette *Vie* comme d'une fable et la rejette absolument. Ici encore la critique emportée de ces ravageurs de légendes les aveugle, même lorsqu'ils rencontrent la vérité. Evidemment la vie de sainte Marthe est faussement attribuée à sainte Marcelle ; évidemment elle contient des fables, comme la description du monstre dont sainte Marthe délivra le pays de Tarascon. Mais la vie de sainte Marthe est vraie, au fond : elle est un extrait de la grande *Vie de sainte Marie-Madeleine et de sainte Marthe, sa sœur*, composée par Raban-Maur. Un moine des environs de Tarascon, après les ravages des Sarrasins, ce qui nous reporte au X[e] ou XI[e] siècle, selon l'induction très-plausible de Faillon (2), pour relever le culte de sainte Marthe, aura pris dans Raban le fond de cette histoire, auquel il aura ajouté des circonstances grossièrement merveilleuses. Et, pour la rendre plus respectable, il aura attribué cette vie à la suivante même de la vierge de Béthanie, ne prenant pas même garde, le naïf faussaire, qu'il découvrait sa fraude en

(1) Bernard. Guidoni. Specul. sancto.

(2) *Monuments inédits de l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence*, L. II, 130.

racontant la guérison de Clovis au tombeau de sainte Marthe, près de cinq cents ans après que Marcelle aurait écrit cette histoire.

Ainsi, rien ne reste des difficultés et des objections accumulées sur l'histoire des saints de Béthanie et de Provence. Rien ne reste sur la vie historique de sainte Marthe, non plus que sur sa douce et rayonnante physionomie. Suivons donc Raban dans sa vie de sainte Madeleine et de sainte Marthe, Raban qui résume les monuments historiques et les traditions qui l'ont précédé, Raban qui rédigeait son récit sur des documents antiques et sur une vie des deux sœurs qui remontait au ve siècle ; suivons Raban éclairé, discuté, complété par son très-savant et très-judicieux commentateur (1). — « Sur le territoire de Jérusalem, au penchant oriental du mont des Oliviers, à quinze stades de la Cité sainte, est située Béthanie, bourg ou castellum de Marie-Madeleine, de Marthe et de Lazare, très-souvent nommé dans l'Évangile, ennobli par la présence corporelle du Seigneur Jésus, consacré par les devoirs de l'hospitalité qu'il y reçut, célèbre par les festins auxquels il prit part, illustré par les miracles qu'il y fit, mémorable par les larmes qu'il y répandit, glorifié par la procession de son triomphe, marqué des derniers vestiges de ses pas,

(1) Raban, *De Vitâ B. Mar. Mar. Magd. et soror ejus S^a Martha*. Faillon, mon. inéd. Vie commentée de sainte Marie-Madeleine et de sainte Marthe sa sœur.



remarquable par son ascension. C'est dans ce municipe que naquit la vénérable hôtesse et très-dévote servante du fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, la bienheureuse Marthe (1).» Béthanie, à deux kilomètres à peine de Jérusalem, est très-souvent appelé dans l'Évangile *Castellum*, diminutif de *Castrum*, qui signifie lieu élevé, fortifié, château-fort. Mais ici *castellum* ne signifie pas autre chose qu'une habitation de campagne qui pouvaït être élégante et somptueuse (2) et qui toutefois ne formait, avec les dépendances et quelques autres habitations du même genre, qu'un village, groupe de villas, ou tout au plus un bourg. C'est le sens évangélique de ce qui souvent est dit, que Jésus parcourait les cités et les bourgs, enseignant dans les synagogues, semant partout sa parole et ses miracles (3). Il faut dire toutefois que ce bourg de Béthanie devait avoir une certaine étendue; les voyageurs y découvrent des ruines considérables et la tradition y marque les habitations séparées des trois membres de la pieuse famille que nous vénérons : le château de Lazare, la maison de

(1) Raban, *De Vitâ Beat. Mar. Magd. et sor.*, I.

(2) Je vis Jésus dans la maison de Lazare, avec celui-ci et ses amis de Jérusalem. Il n'entra pas à Béthanie, mais il se promena dans les cours et les jardins du château. Anne Cath. Emmerich. *Vie de Notre-Seigneur*, I, 227.

(3) Et circuibat Jesus omnes civitates et castella. Matth. IX, 35. Castella ergo sunt arces vel minora oppida muris cincta ; indè tamen dilatata significatione denotant vicos et pagos qui muris carent. Corn. à Lap. in Matth., IX, vers finem.

Marie-Madeleine et la maison de Marthe, à des distances considérables l'un de l'autre. L'Évangile ne dit pas expressément que Marthe, Lazare et Madeleine fussent les seigneurs de Béthanie, comme il dit ailleurs que Bethsaïde était la cité de Pierre et d'André (1), mais il laisse entendre que Marthe, et Lazare, et Marie avaient là, comme quelques familles opulentes de Jérusalem, des maisons de campagne qu'ils habitaient une partie de l'année.

Marthe était donc originaire de Béthanie; Béthanie, près de Jérusalem; Béthanie, la maison d'humilité, la maison d'exaudition et d'obéissance, bien différente de cette Béthanie d'au-delà du Jourdain, où Jean baptisait, où Jésus fut baptisé, proclamé fils de Dieu par les révélations du Ciel et par la solennelle confession de Jean : Voici l'agneau de Dieu (2). Cette Béthanie du désert et des bords du Jourdain, c'est la maison du passage ou du vaisseau (3); elle appartenait probablement à Lazare, ce qui nous expliquerait ce nom de Béthanie répété sur les bords du fleuve sacré. Lazare y devait avoir quelque maison, car la *voyante* a vu le frère de Marthe, déjà l'ami de Jésus, l'accompagner à son baptême et le loger dans une hôtellerie qui lui appartenait et qu'il avait fait disposer pour recevoir Jésus avec ses disciples.

(1) Joan, I, 44. Vide Corn. à Lap. in Joan, XI.
(2) Joan, I, 28.
(3) Vide. Corn. a Lap. in Joan, I.

— « Après le repas, Jésus prit un peu de repos; puis il partit seul avec Lazare, dans la direction de Jéricho, pour aller au baptême... Après avoir marché environ une demi-heure, ils arrivèrent à une hôtellerie qui appartenait à Lazare, et où ses disciples s'arrêtèrent souvent dans la suite(1). »

Marthe était donc née à Béthanie de Jérusalem. Nous connaissons ce lieu béni. De tous les lieux marqués dans l'Evangile, il n'en est guère que nous connaissions mieux, dont les édifices et les maisons, dont les jardins et les vergers, dont les lignes de paysage et les accidents de terrain, reposant doucement à l'ombre du mont des Oliviers, nous soient aussi familiers et aussi chers. C'est presque une patrie pour nous et qui nous attire comme une maison paternelle ou comme le toit hospitalier d'un ami. Nous y reviendrons souvent au cours de cette histoire, nous y reviendrons à la suite de Jésus, qui venait souvent s'y reposer, chercher les consolations de l'amitié, pour répandre dans des cœurs choisis et des âmes privilégiées les grâces particulières d'un amour de prédilection. Mais revenons à l'origine de Marthe. — « Sa très-noble mère, du nom d'Eucharie, tirait son illustre origine de la race royale qui gouverna la nation d'Israël. Son père Théophile, Syrien de nation, tirait sa noblesse non-seulement d'une illustre origine, mais encore de la dignité remarquable dont il fut revêtu. En effet, tenant le

(1) *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, I, 233.

premier rang parmi les satrapes (ou gouverneurs) de la province, ce que les enfants du siècle estiment beaucoup, il fut le chef illustre et le prince de toute la Syrie et de toute la contrée maritime ; mais, dans la suite, ce qui est plus précieux, devenu disciple du Christ par la prédication du Christ, il abandonna les faisceaux dont s'énorgueillit le monde et suivit humblement les traces du Christ (1). » Cette illustre origine de Marthe, de Lazare et de Madeleine, est admise par tous les historiens de la sainte famille de Béthanie. Les plus anciennes vies, les plus graves traditions la rappellent. La *Légende dorée* raconte la même origine presque en même termes (2) ; et, si l'on ne veut entendre dans le célèbre ouvrage de Jacques de Voragine, archevêque de Gênes, qu'un écho de l'histoire écrite par le grand archevêque de Mayence, c'est du moins un écho fidèle et qui n'est contredit par aucun monument de l'antiquité. Les pères de l'Eglise les plus illustres, comme saint Jean Chrysostome (3), constatent cette tradition. Les plus autorisés commentateurs de l'Evangile nous l'affirment (4). Ces graves autorités sont confirmées, ou, si l'on veut, illustrées par la vision. — « Le père de Lazare était le fils d'un roi syrien : il avait servi

(1) Raban, de Vitâ, etc. V.

(2) Martha, hospita Christi, Syro patre, Eucariâ matre, regali ex progenie descendit. Pater ejus Syriæ... dux fuit, etc. Legenda opus aureum, etc. Lyon, 1535.

(3) Lazarus clarus. S. Chrys. homil. sup. cogitaverunt, etc.

(4) Lazarus nobilis et dives. Corn. a Lap. in Joan. XI.

dans les guerres et acquis de grands biens. Sa femme était une juive de distinction de la race sacerdotale d'Aaron (alliée à sainte Anne par Manassé). Ils avaient trois châteaux : à Béthanie, près d'Hérodium, et à Magdalum, sur la mer de Galilée, non loin du lac de Tiberiade et de Gabaon (1). » D'ailleurs, le nom de Marthe, nom Syrien, selon la remarque du savant Grotius (2), indiquerait encore, sinon la noblesse, du moins l'origine de la sœur de Madeleine.

Mais, avant d'aller plus loin, faisons ici cette remarque, pour mettre la simplicité de l'Evangile en accord avec ces illustrations de rang et de fortune. Ne nous étonnons pas de voir les premiers amis de Jésus nobles et riches. Le divin fils de Marie était lui-même de noble race : il descendait de la tribu de Juda, de la famille de David, du sang d'Abraham. Il a voulu que sa généalogie royale fût parfaitement établie, afin de justifier ses prophètes, et pour mettre hors de contestation ses droits de premier-né de la race humaine, de roi, de pontife et de médiateur. Issu d'un sang noble et descendant de rois, il a cependant voulu naître pauvre, vivre et mourir pauvre. Il a voulu plutôt choisir la pauvreté que paraître la subir, afin que son exemple nous révélât mieux les divins attraits de la pauvreté volontaire, les grâces fécondes du travail et de l'humilité. Néan-

(1) *Vie*, etc. I, 201.
(2) Syriacum nomen.

moins, Jésus ne dédaigna pas les nobles et les riches. Parmi ses disciples et ses apôtres, il y en avait quelques-uns comme Luc et Matthieu, qui, pour le suivre, avaient quitté les biens et les honneurs du monde. Ne nous scandalisons pas de voir le bon Maître prendre ses amis dans une noble et riche famille. Cette heureuse famille de Béthanie, si nous en croyons les visions d'Anne Catherine, était alliée à la famille de Jésus. D'ailleurs, l'amitié veut des égaux de rang, de goûts et de sentiments, et Jésus, fils et descendant de race royale, prend ses amis parmi les enfants des Satrapes de Syrie. Mais le fils de David n'a pas même une pierre où reposer sa tête, et son Evangile ne parle point de la noblesse de sa race et de l'opulence de condition de ses amis ; à peine s'il y fait une allusion discrète en rapportant les computations hypocrites de Judas sur le riche parfum répandu par Madeleine. Enfin, le Dieu des pauvres, des humbles et des petits, ne dédaigne pas d'être l'ami des nobles, des princes et des riches, pourvu que, comme Jésus, ils aiment les pauvres, ils recherchent les humbles, ils servent les petits.

« Or, la bienheureuse Marthe avait une sœur utérine, d'une admirable beauté, du nom de Marie, et un frère d'un beau naturel et d'une florissante jeunesse, du nom de Lazare. Tous les trois avaient de l'esprit, une excellente éducation, et, dès leurs plus jeunes années, avaient acquis une pleine connaissance des lettres hébraïques. La

bonne grâce comblait ces dons de la nature et ces avantages de l'éducation. En chacun d'eux, en effet, on trouvait une admirable beauté de corps, une très-aimable grâce de manières, une très-agréable élégance d'élocution ; en sorte qu'ils semblaient se disputer l'un l'autre la palme de la beauté, des manières, de la grâce et de l'honnêteté (1). » Ce tableau charmant peut être plus légendaire qu'historique : nous n'avons pas besoin de le justifier dans tous ses traits. Madeleine, on le sait, par sa vie de désordre et de notoriété scandaleuse, possédant la beauté, l'esprit, la grâce et tous les dons éclatants de la nature, répond très-bien au portrait que trace Raban de l'élégante pécheresse de Magdalum. Dès-lors, on peut croire que sa sœur avait comme elle la distinction de la figure et de l'esprit, la beauté, le charme féminin qui, moins fascinateur et moins dangereux en elle qu'en sa plus jeune sœur, se conserva plus longtemps par la virginité, dans sa fleur et son parfum. De même pour Lazare, l'heureux frère des deux sœurs si bien douées. Le récit de Raban s'accorde avec la Vision : « Lazare paraissait plus âgé que Jésus : il me semblait au moins avoir huit ans de plus. Il avait un grand état de maison, avec beaucoup de serviteurs, de propriétés et de jardins. Marthe avait sa maison à elle, et une autre sœur nommée

(I) Raban, de Vitâ, etc., I.

Marie, qui vivait tout-à-fait retirée, avait aussi sa demeure à part ; Madeleine habitait dans le château de Magdalum. Lazare connaissait depuis longtemps déjà la sainte famille ; il avait précédemment aidé Joseph et Marie dans leurs nombreuses aumônes. Je vis aussi plus clairement que je ne l'avais fait encore, combien Lazare a fait pour la communauté chrétienne depuis le commencement jusqu'à la fin. C'était lui qui remplissait la bourse que portait Judas et qui avait fait les premiers frais de tout (1). — Lazare fut traité avec tous les égards dus à un homme de distinction : il a des manières très-distinguées ; il est sérieux, et son attitude est à la fois réservée et bienveillante ; il est très-calme, parle très-peu, et regarde Jésus avec beaucoup de ferveur (2). » Nous avons ainsi les traits, le visage, la physionomie de chacun de ces êtres privilégiés qui composent la famille de Béthanie. Madeleine, la plus jeune, est la plus éclatante en beauté, la plus en vue, hélas ! et la plus exposée par les complaisantes tendresses de son frère plus âgé et de sa sœur aînée qui lui tient lieu de mère. Marthe et Lazare se ressemblent davantage et de figure et d'esprit : par la beauté calme et douce de leur visage, par la distinction de toute leur personne, la grande et noble générosité de leur caractère. Les qualités exquises, et comme

(1) *Vie de N.-S. J.-C.*, I, 148.
(2) Id., 421.

les vertus innées de leur belle nature, les disposaient à recevoir les premiers rayonnements du Verbe fait chair dans la personne de Jésus, leur ami.

Marthe, pour nous attacher plus spécialement à elle, était donc fille de Théophile et d'Eucharie : Lazare et Madeleine étaient nés d'un autre père et de la même Eucharie. Elle était l'aînée de la famille de Béthanie. Raban le dit expressément, Pierre de Blois l'affirme en un de ces sermons (1). L'Evangile, en effet, nous la montre comme gouvernant la famille de Béthanie et comme l'héritière des grands biens de son père. Lazare et Madeleine, avons-nous dit, étaient issus d'un autre père. Quelques commentateurs, comme Théophylacte, pensent que leur père était Simon le Lépreux. Les autres, comme Théophane, que c'était Simon le pharisien ; et ces deux Simon pourraient être le même personnage désigné dans l'Evangile (2). Cette différence d'origine et cette primogéniture de Marthe nous expliquent son rôle et son attitude dans l'Evangile, en même temps qu'elles nous font comprendre sa vocation auprès du divin Sauveur (3).

Nous reprenons le récit de Raban. — « Et comme ainsi que nous l'avons dit, ils étaient no-

(1) Martha, tanquam prior nata, Christum in domum suam excepit.

(2) Vide Corn. a Lap. in Luc. VII.

(3) Joan. I, 28, X, 40.

bles de race et d'une illustre parenté, ils possédaient par droit héréditaire un riche patrimoine, une abondance de terres, d'argent et de serviteurs ; à savoir une partie de la ville de Jérusalem (1) et trois domaines : Béthanie en Judée, à deux milles environ de Jérusalem, Magdalum dans la Galilée sur la gauche de la mer de Génézareth, située dans une vallée à deux milles de Tibériade, et Béthanie au-delà du Jourdain, également dans la Galilée où Jean donnait le baptême. Au milieu de tous ces biens, ils vivaient ensemble dans les délices. Cependant le frère et la plus jeune sœur voulurent que Marthe, comme l'aînée de la famille, eût l'administration de ces biens et de tous ces domaines. Celle-ci n'abusa point avec hauteur de ces avantages, mais portant en une poitrine de femme un cœur viril (2), elle en usa généreusement. En effet, n'étant pas engagée dans le mariage, elle garda la fleur de la continence : pour les siens, aimable et douce ; pour les pauvres, affable et compatissante ; pour tous enfin miséricordieuse et libérale. En un mot, tous la respectaient et la vénéraient comme une femme de noble race et de grandes richesses, unissant à l'éclat de

(1) *Civitatis Jerosolymæ partem maximam*, dit Raban. C'est évidemment une exagération, peut-être de copiste. La légende dorée dit simplement : — *Hierosolymitanæ urbis partem* S. Vincent Ferrier rapporte de la même façon le passage de Raban. Ce qu'il faut entendre, dit Faillon, de quelques rues ou même de quelques maisons.

(2) II Machab., VII, 23.

la beauté, la gloire de la modestie ; hospitalière et généreuse et gracieuse pour tous. Telle était Marthe (1). »

Telle était Marthe, en effet. Nous avons dans ce portrait qui met des couleurs aux lignes dont l'Evangile indique la noble physionomie de Marthe, nous avons la vraie femme forte de Béthanie, la digne sœur de Lazare, la seconde mère de Madeleine, avec son excessive indulgence et son infatigable tendresse. Nous avons Marthe dans toute la force de l'âge, dans tout l'éclat de la beauté, toute la richesse de sa nature et toute l'opulence de sa fortune. Nous ne pouvons, comme pour Madeleine, restituer ses jeunes années : nous n'avons pas le même secours. Il n'a point plu au divin Sauveur de révéler au monde, même dans la région privilégiée du mysticisme et de la vision, l'enfance et l'adolescence préservées de cette créature bénie. Nous sommes réduits aux conjectures. Marthe fut élevée sans doute, comme les jeunes filles juives de noble race et de riche famille, dans les bâtiments dépendants du temple et destinés à cet usage. Elle fut élevée comme Marie, fille de Joachim et d'Anne, qui devait être la mère de Jésus et dont elle avait presque l'âge, dans ce cloître de pieuses femmes qui veillaient

(1) Raban, de Vitâ, etc. II, omnibus erat reverenda et veneranda femina, eo quod genere erat nobilis, et facultatibus copiosa, pulchritudine celebris, et pudicitiâ gloriosa, hospitalis et dapsilis, et omnibus gratiosa ; hæc Martha.



et priaient à la porte du tabernacle (1). Vierges ou veuves, elles étaient chargées d'entretenir la prière publique comme un gémissement de colombe, un soupir incessant pour appeler d'en haut la rosée céleste et le Juste sur la terre. On leur confiait en même temps l'éducation des jeunes filles d'Israël, comme il est indiqué dans plusieurs passages des livres saints (2). C'est là sans doute qu'elle fut élevée : c'est là qu'elle grandit, qu'elle fleurit, selon l'expression des saints livres. Nous pouvons entendre de ses lèvres bénissantes d'enfant, de ses lèvres virginales d'adolescente, le cantique de la Vierge de l'ancien Testament qui prélude aux cantiques des vierges du nouveau:—C'est ainsi qu'en Sion je me suis affermie, et dans la cité sainte je me suis reposée, et dans Jérusalem j'ai possédé mon Dieu, et j'ai pris racine dans le peuple honoré des vierges d'Israël ; et dans la part de mon Dieu, j'ai choisi mon héritage, et dans la plénitude des saints, à l'ombre du Saint des saints, a été ma demeure. Et comme le cèdre du Liban, je me suis élevée dans la lumière des divins commandements ; et comme le cyprès sur la montagne de Sion, comme le palmier de Ca-

(1) Quæ excubabant in ostio tabernaculi (Exod., XXXVIII, 8.)

(2) I. Reg., II, 22, II. Macchab. III, 19, 20. Et virgines quæ conclusæ erant præcurrebant ad ostium, aliæ autem ad muros, quædam vero per fenestras aspiciebant : universæ autem protendentes manus cœlum deprecabantur... pendant que l'impie Héliodore profanait le temple.

dès, mon âme s'est élevée ; et comme le rosier planté à Jéricho, comme un bel olivier dans les champs et comme un platane planté près des eaux dans les places d'une cité ; et comme le cinnamone et le baume aromatique, mon cœur a donné ses parfums de vertu ; et comme la myrrhe choisie, mon âme et ma chair ont donné l'odorante suavité de la pureté virginale (1). — C'est ainsi, dans ces lieux, de la bouche des prêtres qui gardaient la science sacrée, c'est ainsi que la Vierge de Béthanie fut instruite dans la loi du Seigneur. C'est là qu'elle lut et médita les prophètes qui la préparèrent si bien à reconnaître, à aimer et servir en Jésus le Messie promis, en Marie la vierge sa mère. C'est là qu'elle se préparait dans le silence et le recueillement, dans la prière et la méditation, à l'accomplissement de ses devoirs dans la famille, à ce ministère actif et touchant qu'elle dut exercer autour de son frère et de sa sœur, et dans lequel se mêlent, avec l'autorité de l'aînée de la famille, la tendresse prévoyante de la sœur, la pudique réserve de la vierge. C'est là surtout qu'elle se préparait à cette vocation évangélique, sa gloire et son bonheur, qui devait consister à servir Jésus et les apôtres, et comme la Noémi des anciens temps, à servir de nourrice à l'Eglise naissante (2).

(1) Eccl., XXIV, 15, 20.
(2) Ruth., IV, 16.

Cette vocation la prédestinait à commencer, à fonder dans le monde le fécond ministère de la vierge chrétienne, qui préserve le foyer, sanctifie la famille, soulage et guérit, bénit et transfigure toutes les misères de l'humanité (1).

Si nous voulions connaître par le détail la vie de Marthe dans le temple, nous devrions étudier dans les pieux auteurs et les révélations authentiques, la vie de Marie, la Reine des Vierges et l'aimable exemplaire des filles d'Israël. Elle résume en effet, en les portant au comble de la plus haute perfection, les occupations et les vertus de ces chastes générations de colombes priantes et méditatives qui se cachaient dans le trou de la pierre, et qui se succédaient près du Saint des saints, pour appeler, figurer et commencer le culte eucharistique auprès du tabernacle de Jésus (2). C'est S. Bonaventure qui la fait ainsi parler au chapitre troisième de ses méditations de la vie de J.-C. « Lorsque mon père et ma mère m'eurent laissée dans le temple, je résolus dans mon cœur d'avoir Dieu pour père ; et, dévotement, fréquemment, je pensais à ce que je pourrais faire

(1) In hoc autem hierosolymitano templo fuisse virgines Deo consecratas singularique religione præstantes asseverant D. Ambrosius, lib. V. de virginit. et D. Cyrillus; lib. adv. Antioph. XXXVII et Origines in Math., II — et pater doctor Canisius lib. I — de Virg. 12, et pater Sua ez in III part. quæst. XXIX. Art. I — 2, etc. Petr. Moralès in I. Math. lib. I. T. act. 10.

(2) Cant. II. 10, 14. Isaï. XXXVIII. 14.

d'agréable à Dieu, afin qu'il daignât m'accorder sa grâce... Je me levais toujours au milieu de la nuit et je m'avançais vers l'autel du temple, et avec un très-grand désir je demandais au Dieu tout-puissant l'humilité, la patience, la bénignité, la mansuétude et toutes les vertus par lesquelles je devais être agréable à ses yeux. Je lui demandais aussi qu'il me fît voir le temps dans lequel naîtrait cette bienheureuse Vierge qui devait enfanter le fils de Dieu; et qu'il me conservât les yeux afin que je pusse la voir, la langue pour que je pusse la louer, les mains afin que je pusse la servir, les pieds afin que je pusse aller à son service, le cœur afin que je pusse l'aimer.» Puis le docteur séraphique, après S. Jérôme(1), distribue ainsi le temps que Marie, que Marthe vécurent dans le temple. — La bienheureuse Vierge, quand elle demeurait dans le temple, menait une vie très-ordonnée et s'était imposé cette règle : Depuis le matin jusqu'à la troisième heure, elle était appliquée à la prière; de la troisième heure à la neuvième, elle se livrait au travail des mains; mais à la neuvième heure, elle reprenait son oraison et ne la quittait que lorsque apparaissait l'ange de la main duquel elle avait l'habitude de recevoir sa nourriture. Et ainsi elle avançait de plus en plus dans l'amour de Dieu. Et ainsi on la trouvait dans les veilles la première, dans la con-

(1) Epist. ad Heliod.

naissance de la loi de Dieu la plus instruite, dans l'humilité la plus abaissée, dans les chants de David, montrant le plus de goût, dans la charité la plus glorieuse, dans la pureté la plus immaculée, dans toute vertu la plus parfaite. Elle était en effet constante, immuable, et comme chaque jour l'élevait en vertu, jamais personne ne la vit ni ne l'entendit émue de colère. Tous ses discours étaient si pleins de grâce, que Dieu paraissait sur ses lèvres ; elle demeurait sans cesse dans l'oraison et dans la méditation de la loi de Dieu ; elle était pleine de sollicitude pour ses compagnes, afin qu'aucune d'elles ne péchât en paroles, aucune n'élevât la voix en riant, aucune ne dît des injures ou ne montrât de l'orgueil envers ses compagnes. Sans cesse elle bénissait Dieu, et si quelqu'un la saluait, elle, pour salutation lui répondait : *Deo gratias* (grâces soient rendues à Dieu.) — La très-sainte-Vierge, dit saint Jean de Damas, plantée dans la maison de Dieu et engraissée dans l'Esprit comme un olivier chargé de fruits, devint le sanctuaire de toute vertu, séparant son esprit de toute vie mondaine et de toute concupiscence charnelle, et gardant ainsi son âme vierge avec son corps immaculé, comme il convenait à celle qui devait recevoir Dieu dans son sein (1). — Marie, dit saint Anselme, Marie qui devait être la mère de Dieu, comme Mar-

(1) S. Damas. de fide orthod., lib. IV, cap. 15.

the qui le devait recevoir dans sa maison, apprit les lettres hébraïques dans le temple. Elle était douce, aimant à s'instruire, et persévérant dans la doctrine sacrée. Ses mains travaillaient la laine, le lin et la soie. C'est pourquoi il y avait un lieu distinct dans la maison du Seigneur, c'est-à-dire dans le temple, à la gauche de l'autel où se tenaient les vierges seules; et, le divin office achevé, elles se retiraient chacune à son office particulier. Pour Marie, elle persistait auprès de l'autel, restait dans le temple, servant les prêtres. Ses habitudes étaient de parler peu, d'obéir promptement, sans arrogance, sans rire, sans trouble, sans colère, saluant avec bénignité. Les hommes admiraient son éloquence. — Enfin, Epiphane de Constantinople, que Moralès appelle l'exact investigateur de la vie de Marie, *Vitæ Mariæ sedulus indagator*, dit que Marie (entendez Marthe aussi dans la mesure de ses dons et de sa destinée) avait appris les lettres hébraïques du vivant de son père; qu'elle eut un esprit facile et appliqué pour s'instruire. Non-seulement elle étudiait les saintes lettres, mais encore elle travaillait la laine, la soie et le fin lin. En outre, par sa sagesse et son intelligence au-dessus de toutes les adolescentes de son temps, elle excitait l'admiration de tous. Elle avait coutume de tisser les vêtements dont se servaient les prêtres dans le temple. Marie était aussi en toutes choses honnête, grave, ne disant que peu de paroles, et quand cela était nécessaire, écoutant volontiers,

toujours affable, à tous exprimant son hommage et sa vénération. Pour les vêtements qu'elle portait, elle se contenta de leur couleur naturelle. Et pour tout dire, en un mot, en toutes choses elle était remplie de la divine grâce (1).—Voilà, si l'on veut, l'éducation de Marthe dans le temple. Marthe, la fille des princes et des satrapes de Syrie ; Marthe, riche et noble vierge de Juda devait être ainsi élevée, formée, préparée pour la connaissance et l'amitié de Jésus, pour recevoir, honorer et servir l'humanité du Verbe fait chair habitant parmi nous et conversant avec ses amis de Béthanie.

(1) Vide Moralès in Matth., etc.

II

MARTHE ET SON FRÈRE LAZARE PREMIERS DISCIPLES DE JÉSUS.

Erat fulgens facie
Et fons sapientiæ,
Rivus amicitiæ
Imperatrix veniæ...

Prosa in missal. Turon. 1517. *Missale Paris.* 1654.

Nobilis es ex genere
Nobilior virtutibus,
O sancte præsul Lazare,
Ora pro nobis omnibus.

Missale sive sacram. Eccles. Aniciensis.

Elle avait au visage l'éclat de la beauté ; elle était une source de sagesse, un frais ruisseau d'amitié, une impératrice d'indulgence et de bonté.

Vous êtes noble d'origine, plus noble par les vertus ; ô saint prélat Lazare, priez pour nous tous.

Marthe et Lazare, le frère et la sœur, ne se séparent guère dans l'Evangile ; nous ne devons pas les séparer dans notre récit. La sainte Famille, la Famille de Nazareth avait des relations de parenté, de visites et d'amitié avec la pieuse famille de Béthanie. C'est ce que nous établirons bientôt, grâce à quelques traits de la vision, qui se trou-

vent confirmés par l'Evangile. Ici nous devons revenir sur l'état de maison de Marthe et de Lazare, et sur l'influence d'aînée, sur l'activité de direction et de gouvernement de famille, que Marthe exerça pour son frère et pour sa sœur. La femme juive n'était pas comme la femme païenne, la femme romaine entr'autres, *incapable* de gouverner une maison, de gérer les biens et d'exercer une personnalité civile. La femme juive, quoiqu'elle fût sous l'autorité du chef de la famille, n'était pas *in manu*, toujours mineure et dépendante. Elle pouvait, comme veuve, comme héritière, comme possédant un patrimoine inaliénable, puisque la loi de Moïse réglait les successions et maintenait les familles, elle pouvait régir, gouverner ses biens comme sa famille. Quoiqu'elle ne fût pas comptée dans les généalogies, c'était moins pour la déprécier et l'assujétir, que pour conserver incontestée la vraie et directe descendance du Messie.

Marthe gouverna donc, en qualité d'aînée, la maison et la famille. Elle gouverna les biens de son frère et de sa sœur, pendant leur minorité, remplissant l'office de mère pour les deux orphelins : multipliant dans son cœur l'affection et la tendresse, qui, dans un cœur de vierge et de sœur aînée, atteignent si facilement la hauteur et la profondeur de dévouement d'un cœur de mère. Marthe fut la femme forte décrite par Salomon dans le livre des *Proverbes*. — Ce beau portrait de la fille d'Israël, c'est un chant, un gracieux petit

poëme (1). Lamuel entonne pour sa mère cet éloge prophétique; Salomon le chante pour Bethsabée, après avoir harmonieusement répété par distiques les conseils de la sagesse maternelle. Marthe réalise admirablement cet éloge de la femme forte : elle fut pour les filles d'Israël un parfait exemplaire de cette noble sagesse. Elle est pour les filles du Christ un vivant modèle des grâces et des vertus, du dévouement actif et désintéressé qu'elles doivent consacrer aux œuvres de miséricorde. — La femme forte, qui la trouvera sur la terre? la femme énergique dans l'action, magnanime dans la souffrance, discrète et sage dans le gouvernement, douce pour consoler, industrieuse dans les affaires, pleine de soins à tout prévoir (2)? Elle est d'un prix rare, au-dessus des perles précieuses que l'on va chercher aux derniers confins de la terre. Le cœur (non de son époux, Marthe est vierge et demeure vierge, pour se donner à son frère et à sa sœur, plus tard pour se donner au Christ), mais le cœur de son frère se repose en elle ; par elle, il jouit de l'abondance dans la maison, et il n'a pas besoin des dépouilles de l'ennemi. Elle lui prodigue le bien et ne lui rend pas le mal pendant tous les jours de sa vie ; le bien : la tranquilité de l'âme,

(1) Porro elegantiæ causâ versus hìc sunt alphabetici... S. Hieron. censet hæc omnia ad finem capitis iambico tetrametro esse conscripta. Corn. a Lap. in prov. XXXI.

(2) Corn. a Lap. *ibid.*

la joie du cœur, la longévité, l'ordre et la conservation de toutes les affaires domestiques. Elle a recherché la laine et le lin qu'elle a travaillés par l'industrie de ses mains, et elle est devenue, par sa sagesse et son activité, comme ces navires de marchands qui vont au loin chercher le froment pour nourrir les peuples. Et, dès avant l'aurore, elle s'est levée et a distribué à ses domestiques et à ses servantes, la nourriture qu'elle a préparée, comme une proie que la lionne divise à ses petits, et leur tâche de travail pour la journée. Du fruit de ses labeurs, elle a acheté un champ qu'elle a mûrement examiné ; elle a planté une vigne afin de produire le froment et le vin pour la nourriture et la joie de sa famille. Elle a ceint ses reins de force et de chasteté, et elle a rendu son bras robuste en l'exerçant au travail. Elle a goûté et savouré le fruit de ses labeurs, et pendant la nuit sa lampe ne s'éteindra pas. Elle a mis la main aux choses utiles, où doit s'exercer la vraie force de la femme (1), et ses doigts ont saisi le fuseau. Elle a ouvert sa main au pauvre, et le fruit de ses mains, elle l'a recueilli, non-seulement pour nourrir sa famille, mais pour le répandre dans le sein du pauvre (2). Quelle femme, pouvons-nous dire de Marthe en son opulente

(1) Industria recte faciendi quæ est vera fortitudo, significat ergo quod virago hæc manus extenderit ad opera sibi congrua, decora, utilia, industria et consequenter fortia. Corn. a Lap., id.

(2) S. Aug.

maison, comme saint Grégoire de Nazianze le dit de sa sœur la bienheureuse Gorgonie, quelle femme étendit vers le pauvre une main plus libérale? En vérité, je n'hésite pas à lui appliquer ces paroles de Job : sa porte était ouverte à tous les voyageurs, et elle ne laissait pas l'étranger au dehors ; elle était l'œil des aveugles, le pied des boiteux, la mère des orphelins. De sa bienfaisance et de sa bonté pour les veuves, que peut-on dire de plus significatif, sinon qu'elle en retira cet avantage qu'elle eut avec le titre de vierge les charges, les honneurs et les consolations de la famille? Sa maison était, pour ses proches dans l'indigence, toujours ouverte et hospitalière. Ses richesses n'étaient pas moins communes à tous les pauvres que les biens de chacun. Elle a dépensé, donné ces biens aux pauvres, et, selon la certitude et l'incontestable vérité de la divine promesse, elle les a transportés et multipliés dans les greniers célestes ; et souvent, pour la récompenser des mérites de sa charité, elle a reçu le Christ lui-même qui venait recevoir ses aumônes pour l'enrichir de ses biens (1).

Elle ne craindra pas les froids de l'hiver pour les gens de sa maison, car tous ses domestiques ont un double vêtement ; pour elle, elle a fait des vêtements et des tentures habilement brodées de figures et de couleurs variées. Le fin lin et la pourpre sont ses vêtements où reluisent la can-

(1) S. Greg. Naz. orat. XI, de B. Gorgonià.

deur de la chasteté et le feu de sa charité (1). Son noble frère, vêtu par ses soins de gloire et d'honneur, pouvait s'asseoir aux portes de la ville avec les princes de son pays. — Ainsi Cécile ennoblit son époux Valérien en faisant de lui un chrétien et un martyr, en le revêtant du fin lin du baptême et de la pourpre de son sang. Ainsi Clotilde ennoblit son époux en faisant de lui le premier roi chrétien de la France chrétienne. Ainsi Pulchérie ennoblit son frère Théodore en faisant de lui un prince pieux et dès-lors puissant et victorieux. — Les tissus légers qu'elle a tissés avec soin, les ceintures qu'elle a brodées avec art, elle les a vendus aux Chananéens. Elle est revêtue de force et de gravité, de grâce et de modestie, car, selon la parole du grave Tertullien, ce n'est pas assez pour la pudicité et la modestie chrétienne d'être, mais il faut qu'elle paraisse ce qu'elle est. Telle doit être en effet sa plénitude, qu'elle doit émaner du cœur au vêtement, de la conscience à l'extérieur, afin qu'au dehors on voie pour ainsi dire ses ornements (2). Elle passera ses dernières années dans la joie et elle exhalera son âme en riant. — Ainsi nous le raconterons dans la suite, comme les Actes des martyrs le racontent de sainte

(1) Corn. a Lap. Com. ibid.

(2) Pudicitiæ atque honestati christianæ satis non est esse, verum et videri ; tanta enim debet esse plenitudo ejus, ut emanet ab animo in habitum, et eructet a conscientiâ in superficiem, ut et foris inspiciat quasi suppellectilem suam.— Tertul., de habitu fœmi.

Marie l'Égyptienne et de sainte Sabine, comme saint Grégoire le raconte de sainte Tarsille, sa tante, et de la B. Romula, dont les derniers moments furent illuminés de visions et enchantés de cantiques; comme il est raconté de sainte Marie d'Oignies qui mourut en chantant *alleluia*. — Elle a ouvert ses lèvres à la sagesse, et sa langue est gouvernée par la clémence; comme cette sainte Mechtilde qui, lorsqu'elle gardait le silence, semblait muette, et lorsqu'elle parlait, le faisait avec tant de grâce que l'on semblait converser avec un ange. Elle a considéré, surveillé les voies, les portes et les issues de sa maison, les actions et les pratiques de ses domestiques, et elle n'a point mangé le pain de la paresse. Son frère et sa sœur, élevés par ses mains, se sont levés pour la proclamer bienheureuse et se lèvent dans l'assemblée des saints pour la louer. Un grand nombre de filles d'Israël ont assemblé des richesses, des biens, des honneurs et des vertus, par leur modestie, leur sagesse et leur chasteté ; mais vous, ô Marthe, vous les avez toutes dépassées. Trompeuse est la grâce, vaine est la beauté, dons de Dieu que la femme détourne si facilement pour la vanité, déforme si souvent pour le péché. La beauté qui est, comme la définit saint Basile, cette parfaite harmonie dans la composition des membres revêtus de la grâce comme d'une fleur (1), cette grâce et cette

(1) Pulchritudo est bona illa concinnitas in compositione membrorum, floris instar superinductam sibi gratiam habens. S. Basil. Apud Aut. in Melissâ I.

beauté qui passent et trompent si facilemen
Marthe ne les estimait pas plus que la femm
forte ; elle devait les faire mépriser à sa sœu
Madeleine, trop longtemps abusée par elles
D'ailleurs, ce n'est pas dans la forme du corps
c'est dans les mœurs et la modestie que réside l
beauté (1). De Marthe la sage, la modeste et l
vaillante, nous pouvons dire ce que saint Gré
goire de Nazianze disait de sa sœur, et ce qu
peut s'adresser si vivement aux femmes du siè
cle : elle ne se servit point de l'or travaillé ave
art pour relever son exquise beauté, ni des flot
de tresses blondissantes, tantôt éclatant aux re
gards, tantôt se laissant entrevoir sous de léger
tissus, ni des nœuds savants et des imposture
de cheveux qui semblent préparer, pour le déshon
neur d'une scène de théâtre, une tête précieus
qui devrait être voilée de modestie. Elle ne s
servit point des magnificences d'une robe au
plis traînants, au tissu transparent, ni des splen-
deurs des pierres précieuses qui font rayonne
autour d'elles la grâce de leurs couleurs et l'écla
de leur lumière. Elle ne se servit pas des artifi
ces et des prestiges de la peinture qui composen
une beauté postiche de peu de durée ; ni de ce
couleurs insidieuses qui prétendent corriger la
nature et qui couvrent de déshonneur la créatur
de Dieu, la marquent d'un sceau d'infamie, fai-

(1) Non in corporis formâ, sed in moribus et modestiâ pulchritudo sita est. S. Chrys.




sant de la divine beauté du visage humain une idole dont les regards de courtisane provoquent au péché, dérobant sous une forme adultère l'image naturelle de Dieu qui doit être conservée pour la vie future. Elle connaissait, il est vrai, par sa condition et son rang, les ornements si variés et si nombreux que les femmes emploient à l'extérieur, mais elle n'en connaissait aucun qui l'emportât sur les bonnes mœurs et sur la splendeur intérieure de la vertu. La seule rougeur qui lui plaisait était celle que donne la pudeur, la seule blancheur, celle que donne l'abstinence; elle laissait les fards et les teintures, les tableaux vivants (1) et les grâces traînantes d'une beauté efféminée, aux femmes de théâtre et de carrefour, pour lesquelles c'est une honte de savoir rougir (2).

Mais la femme qui craint le Seigneur sera louée pour la vraie et solide beauté de son âme qui consiste dans la crainte de Dieu et dans la vertu. Donnez-lui de jouir du fruit de ses vaillantes mains, et que ses œuvres la louent aux portes de la cité, l'accueillent et l'introduisent dans l'éternelle Jérusalem, car ses œuvres la suivent et la

(1) Vivas tabulas.

(2) S. Greg. Naz. orat. XIX. Malgré certains traits qui paraissent modernes et tout actuels, ce tableau est tout entier du grand orateur et fidèlement traduit : mais nos décadences, nos mœurs et nos modes ne ressemblent-elles pas à celles de ce monde flétri par S. Grégoire de Nazianze?

précèdent pour la louer et la couronner (1). Telle fut Marthe, en sa personne réunissant toutes les vertus et toutes les grâces des filles d'Israël : ainsi disposée à recevoir, parmi les premières de sa race, le premier rayon de la divine lumière incarnée dans le monde ; ainsi préparée pour recevoir les prémices de l'Évangile, réservées à son cœur généreux par l'incomparable amitié de Jésus. Telle était Marthe, nous pouvons le croire. Tous ces traits que nous trouvons épars dans les livres de la Sagesse et dans les commentaires des docteurs, nous les reconnaissons sur le visage, dans la physionomie et la personne de Marthe. Mais plutôt, nous pouvons le croire, Jésus qui se prépare ses amis comme il s'est préparé sa mère, par des prévenances adorables de grâce et de mystérieux essais, Jésus avait d'avance inspiré ses prophètes et ses sages pour indiquer parmi ses aïeules la figure de Marthe, afin de préparer le berceau, préserver la famille, ennoblir le visage et le cœur, sanctifier toutes les opérations de celle qui devait être son hôtesse, son amie, la douce et puissante coopératrice des tendresses de son sacré cœur.

Marthe, Lazare, Madeleine, toute la famille de Béthanie, furent des premiers parmi les disciples de Jésus. « J'ai vu, dit la voyante de Dülmen, j'ai vu Jésus visiter Lazare à Béthanie. Lazare paraissait beaucoup plus âgé que Jésus : il me semblait

(1) Prov. XXXI. 10, 31. Vide Corn. a Lap. Com. in prov.

au moins avoir huit ans de plus. Il avait un grand état de maison avec beaucoup de serviteurs, de propriétés et de jardins. Marthe avait sa maison à elle et une autre sœur nommée Marie, qui vivait tout à fait retirée, avait aussi sa demeure à part. Madeleine habitait dans le château de Magdalum. Lazare connaissait depuis longtemps la sainte Famille ; il avait précédemment aidé Joseph et Marie dans leurs nombreuses aumônes. Je vis aussi, plus clairement que je ne l'avais fait encore, combien Lazare a fait pour la communauté chrétienne, depuis le commencement jusqu'à la fin (1). »

Ici la vision concorde parfaitement avec l'évangile, du moins avec les jours, nous n'osons dire les lacunes, que l'évangile nous laisse entrevoir dans le tissu divin de son récit. Jésus avait des disciples avant son baptême, avant les premières démarches de sa vie publique. Nous comprenons, en effet, qu'avant de se révéler au monde, Jésus devait vivre en famille de la vie commune, pour sanctifier tous les foyers chrétiens, pour purifier toutes les affections domestiques, mais aussi pour démontrer la vérité de son humanité par tous les progrès et développements de son corps, par toutes les affections et tous les devoirs de la vie, par tous les témoignages intimes de la conscience et du cœur. Nous comprenons qu'il devait agir

(1) Vie de N.-S. J.-C. d'après les visions de Cath. Emm. Traduct. de l'abbé de Cazalès, 1, 148.

avant de parler, pratiquer l'évangile avant de le prêcher, vivre en homme avant d'agir comme Homme-Dieu (1). Toutefois, nous ne comprendrions pas que l'aimable Jésus eût tellement comprimé l'adorable parfum de vie et de beauté, le parfum de sa divinité dans le vase immaculé de sa chair, que nulle âme, outre les âmes privilégiées de Marie et de Joseph, n'en eût été touchée, nul autre cœur attiré et charmé. Dès l'âge de douze ans, nous voyons Jésus comme s'échapper des bras de sa mère et de la surveillance de Joseph, pour s'appliquer un moment et tout entier aux affaires de son frère (2). Nous l'avons vu, nous l'avons admiré dans le temple, étonnant les docteurs de la loi, autour d'eux le cercle d'auditeurs bienveillants, ravis de la sagesse, des réponses et de l'inexplicable beauté du jeune Nazaréen. Il éveillait sans doute dans leurs âmes les premiers indices de l'incarnation et comme ces premiers frissons qui précèdent le lever de l'aurore. Dès-lors, nous pouvons croire que Jésus, par intervalles, et comme impatient d'éclairer, de sauver et de bénir, s'attachait quelques âmes. Peut-être parmi ses compagnons de jeux il se donnait quelques disciples précoces. Dans cet ordre d'idées et de pieuses inquisitions, nous aimons, ne serait-ce que comme une gracieuse légende, ce récit de

(1) Act., I, 1.
(2) Luc, 11, 49.

la voyante se rapportant à la douzième année de Jésus :

« Quand Jésus fut de retour à Nazareth (après son séjour de trois jours dans le temple), je vis préparer dans la maison d'Anne une fête où l'on réunit tous les jeunes garçons et les jeunes filles appartenant aux familles de leurs parents et de leurs amis. Je ne sais pas si c'était une fête pour se réjouir d'avoir retrouvé Jésus ; peut-être aussi était-ce une fête qui avait lieu après le retour de la fête de Pâques, ou bien encore qu'on célébrait quand les garçons atteignaient leur douzième années. Mais Jésus était là comme le principal personnage. On avait élevé au-dessus de la table de jolies cabanes de feuillage, des guirlandes de feuilles de vigne et d'épis y étaient suspendues : les enfants avaient aussi des raisins et des petits pains. Il y avait à cette fête trente-trois enfants, tous disciples futurs de Jésus, et je vis qu'il y avait là quelque chose qui se rapportait au nombre des années de la vie de Jésus, mais je l'ai oublié comme beaucoup d'autres choses. Jésus enseigna, et pendant toute la fête, il raconta aux autres enfants une parabole merveilleuse et qui ne fut pas comprise par la plus grande partie, touchant des noces où l'eau devait être changée en vin et les convives indifférents en amis zélés ; puis encore, touchant des noces où le vin devait être changé en sang et le pain en chair, ce qui devait se perpétuer parmi les convives jusqu'à la fin du monde, pour les consoler et les fortifier, et

pour établir entre eux un lien vivant. Il dit aussi à un jeune homme de ses parents, nommé Nathanaël : « Je serai à tes noces. » C'est tout ce que j'ai retenu à dater de cette douzième année. Jésus toujours fut comme le précepteur de ses compagnons ; il s'asseyait souvent au milieu d'eux, leur faisait des récits et se promenait avec eux dans les environs. Dans sa dix-huitième année, il commença à aider Joseph dans les travaux de sa profession (1). »

Qui nous dira que les enfants de la famille de Béthanie n'étaient pas de cette fête d'enfants, et que Marthe et Lazare ne participaient pas, même dès cette époque, aux événements domestiques de la sainte famille ? Il est vrai, Béthanie en Judée était assez éloigné de Nazareth en Galilée, mais la famille de Marthe et de Lazare avait des biens, des habitations même en Galilée et sur les bords du lac. Dès-lors, les enfants eux-mêmes pouvaient se visiter, et Jésus enfant, Jésus adolescent, exercer sur les âmes qui lui devaient être si dévouées, les premières attractions de la grâce et de l'amour divin. Quoiqu'il en soit, Jésus avait des disciples avant sa vie publique : nous mettons ici la remarque très-sensée de l'éminent poète-rédacteur, sous la dictée de Catherine Emmerich, de la vie de N.-S. Jésus-Christ : « Jean-Baptiste commença

(1) Vie de N.-S. Jésus, I, 139-140.

à baptiser et à prêcher sur les bords du Jourdain, à peu près au moment même où Jésus encore inconnu et regardé seulement comme un saint docteur et un prophète, à cause de la charité inexprimable, de la majesté et de la mansuétude qui se manifestaient dans sa personne, parcourait la Judée, la Pérée et la Galilée, allant même jusqu'à Sidon et à Sarepta. Dans ces courses, le Sauveur suivait les traces des anciens prophètes, visitant tous les lieux où il s'était passé quelque chose de figuratif et se rapportant à lui, afin de donner l'accomplissement à toutes les promesses, à toutes les préparations, à toutes les figures. En même temps il pratiquait les œuvres de charité les plus pénibles et les plus humbles, qu'il ne devait plus opérer de la même manière dans les années de prédication qui devaient suivre, parce que son temps devait être autrement employé. Mais surtout il adressait à Jean tous ceux qui l'écoutaient, les exhortant à aller au Jourdain et à recevoir le baptême des mains de Jean. Dans cette période, le Sauveur ne parle nulle part de lui-même, il ne révèle nulle part qu'il est le Messie annoncé par Jean ; il parle uniquement de Jean, de la pénitence qu'il prêche et de son baptême. A cela correspond aussi le caractère du petit nombre de guérisons miraculeuses dont parlent les visions de cette période. Elles font partie de ces prodiges que Maldonat, et après lui Cornelius a Lapide, rangent parmi ceux que Jésus a opérés plus secrètement et sans avoir directement en vue de se

manifester comme le Messie attendu (1). Quant aux miracles opérés dans ce dernier but, le Sauveur leur a donné commencement à Cana, ainsi que cela est expliqué en son lieu, d'après les visions, de la manière la plus profonde. Mais à vouloir affirmer que le miracle de Cana fut la première de toutes les opérations miraculeuses de Jésus, on serait aussi peu croyable, dit Maldonat, qu'en prétendant que la première instruction de Jésus, après son baptême, fut aussi la première qu'il eût jamais faite (2). »

Voilà Jésus dès ses premières années en relations privées, mais divinement humaines, avec quelques âmes de choix. Marthe fut de ces âmes, nous n'en pouvons douter ; Marthe, avec son frère Lazare. Il y eut entre les deux familles de Nazareth et de Béthanie, entre la sainte famille cachée en Galilée et la noble famille honorée en Judée, il y eut des relations d'amitié, probablement de parenté, qui remontaient à des années avant ces relations authentiques et publiques rapportées par l'Evangile. Nous voyons Jésus après avoir reçu le baptême de Jean, après être resté quarante jours au désert, nous le voyons invité aux noces

(1) Nil vetat, ait Maldonatus, si eum privata subinde fecisse concedamus, ac per miraculum subinde inopiæ parentum succurrisse fateamur : unde iis animata fuisse videtur mater ut simile hic a Christo miraculum fieri peteret, et constanter idipsum ab eo expectaret. Corn. a Lap. in Joan., II, 11.

(2) Vie de N.-S. J.-C., 1-146-147.

de Cana avec ses disciples (1). D'où lui venaient ces disciples, puisqu'il n'avait pas encore prêché publiquement, puisque le grand miracle qu'il opéra pendant ces noces, voile symbolique et signe mystérieux de son incarnation, de ses noces divines avec sa fiancée la nature humaine, fut son premier miracle public (2) ? Ces disciples lui venaient sans doute de ces relations de famille et d'amitié, de ces appels intimes du Sacré-Cœur aux cœurs purs et dévoués qui le devaient ainsi suivre et servir jusqu'à sa mort, qui le devaient croire, adorer et confesser jusqu'au martyre. Les interprètes de l'Évangile ont soin de nous désigner ces disciples que Jésus amenait avec lui. Vraisemblablement, disent-ils, c'étaient Nathanaël et Philippe, Pierre et André qui lui étaient venus de l'école de Jean, ou qu'il avait appelés après son baptême (3). Mais nous pouvons croire qu'il amenait avec lui plusieurs de ces disciples qui furent les compagnons heureux de son enfance, les amis de son adolescence, parmi lesquels nous pouvons compter Marthe et Lazare de Béthanie. La vision confirme ici nos inductions. Mais pour mieux la comprendre, nous avons besoin de suivre, par ordre chronologique, chacun des premiers pas de la vie publique de Jésus.

La quinzième année du règne de Tibère César,

(1) Joan. II, 2.
(2) Ibid., II.
(3) Vide Corn. a Lap. in Joan., II.

Jean-Baptiste commença à prêcher la pénitence dans le désert, sur les bords du Jourdain, dans la Judée, près d'Œnon et de Salim (1). Il baptisait les pénitents et préparait la voie au Messie. La même année, ayant accompli la trentième année de son âge, étant au treizième jour de la trente et unième, Jésus vint à Jean pour se faire baptiser comme un pécheur portant humblement le poids des péchés du monde. C'était le sixième jour de janvier, le même jour où trente ans auparavant il avait été adoré par les mages (2). C'est alors, pendant qu'il recevait le baptême de Jean, qu'il fut déclaré fils de Dieu, non de Joseph, comme on le croyait jusque-là, *ut putabatur filius Joseph* (3). L'Esprit-Saint se fit voir sur lui en forme de colombe, et la voix du Père retentit comme un tonnerre par les cieux entr'ouverts, disant : Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. C'est de là que l'Église célèbre le même jour la double Épiphanie de Jésus-Christ à trente ans de distance : enfant né de treize jours dans la pauvre étable de Bethléem, homme fait de trente ans dans les eaux du Jourdain.

Aussitôt après son baptême, Jésus se retira dans le désert pour se préparer à la prédication de l'Evangile. Ainsi se retiraient les prophètes.

(1) Math. III. — Vide Corn. a Lap. in Math. Ibid.
(2) Luc, III, 21 ; Math. II, 13 ; Marc., I, 9.
(3) Luc, III, 23.

Ainsi pendant quarante jour Elie marcha dans le désert pour monter à Horeb. Ainsi Jean s'était préparé par toute une vie de solitude et de pénitence. Jésus passa quarante jours dans le jeûne et la prière, puis il eut faim. Il voulut bien ressentir tous les besoins honnêtes de notre chair ; et il fut tenté par le diable, dont il repoussa les attaques sans se faire connaître au père du mensonge : puis les anges de Dieu vinrent pour le servir (1). Jésus avait commencé son jeûne le 7 janvier, il l'acheva le 15 février. Après cela, le Sauveur vint comme se reposer de sa lutte avec Satan et de sa victoire, en Galilée, où il resta quinze jours à Nazareth. Le 1er mars (car l'année était bissextile), les juifs envoyèrent à Jean des députés pour lui demander s'il était le Messie. Il le nia. Il dit toute la vérité ; et, le lendemain, voyant Jésus qui venait à lui, il le montra du doigt, disant : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte, qui porte les péchés du monde. Le lendemain il rendit le même témoignage et redit les mêmes paroles devant deux de ses disciples qui allaient visiter Jésus, puis s'attachèrent à lui, et dont l'un d'eux, André, lui amena Simon, son frère. Le jour suivant, le 4 mars, Jésus revint en Galilée où il appela à lui Philippe qui lui amena Nathanaël ou Barthélemy. C'est le lendemain de ce jour, le 5, que Jésus, appelé aux noces de son cousin Simon (fils de Cléophas), changea l'eau en

(1) Math., IV, 1 ; Luc, IV, 1 ; Marc., I 12.

vin, et par cet éclatant miracle, le premier de sa vie publique, se manifesta au monde qu'il allait évangéliser. C'est pourquoi l'Église, solennisant en une même fête les trois manifestations de Jésus, célèbre aussi le miracle de Cana au jour de l'Épiphanie (1). Il est vrai, saint Epiphane, en son livre des *hérésies,* pense que Jésus fut baptisé par Jean, le huit novembre, et qu'il opéra le miracle de Cana soixante jours après, le six janvier, ou trentième anniversaire de l'adoration des mages. Mais nous nous en tenons au sentiment le plus commun des Pères, qui concorde le mieux avec la tradition et le cycle liturgique de l'Église.

Voici maintenant comment la vision raconte les relations de Jésus avec Lazare et sa sœur. Jésus se rendait de Nazareth en Judée, au-delà du désert de Jéricho, sur les bords du Jourdain, où Jean baptisait ; il allait recevoir le baptême de son précurseur, et il passait par Béthanie : « Jésus arriva à Béthanie dans la nuit. Lazare avait été quelques jours auparavant dans sa propriété de Jérusalem, située sur le penchant du Calvaire, près du côté occidental de la montagne de Sion ; mais il était de retour à Béthanie, car il avait su par des disciples que Jésus devait arriver. Le château de Béthanie était la propriété personnelle de Marthe ; mais Lazare y résidait volontiers, et ils faisaient ménage ensemble. Ils attendaient Jésus, et un repas était préparé. Marthe habitait un bâ-

(1) Vide Corn. a Lap. Chronotaxis Gest. Christ. in Joan. II.

timent situé sur l'un des côtés de la cour. Il y avait des hôtes dans la maison. Chez Marthe se trouvaient Séraphia (Véronique), Marie, mère de Marc, et une femme âgée, de Jérusalem. Chez Lazare se trouvaient Nicodème, Jean Marc, un des fils de Siméon, et un vieillard nommé Obed, frère ou neveu de la prophétesse Anne. Tous étaient secrètement amis de Jésus qu'ils connaissaient soit par Jean-Baptiste, soit par des relations de famille, soit par les prophéties de Siméon ou d'Anne, dans le temple.

» Lazare avait envoyé des serviteurs sur la route au-devant de Jésus. Il fut joint à une demi-heure environ de Béthanie par un vieux et fidèle domestique, devenu plus tard disciple, qui se prosterna à ses pieds et lui dit : « — Je suis le serviteur de Lazare : si je trouve grâce devant vous, mon Seigneur, suivez-moi jusque chez lui. » Jésus lui dit de se relever et le suivit. Il se montra très-amical pour cet homme, sans toutefois rien faire qui ne fût conforme à sa dignité ; cela même avait un charme irrésistible : on aimait l'homme et on sentait le Dieu. — Le serviteur le conduisit dans un vestibule à l'entrée du château, près d'une fontaine. Tout était préparé pour le recevoir : on lui lava les pieds et on lui mit d'autres sandales. Quand il se fut lavé les pieds, Lazare vint avec ses amis, lui apportant à boire et quelques aliments. Jésus embrassa Lazare et salua les autres en leur donnant la main. Tous le suivirent avec empressement et l'accompagnèrent a

la maison. Mais Lazare le mena d'abord à l'habitation de Marthe. Les femmes qui étaient là se prosternèrent couvertes de leurs voiles. Jésus les releva et dit à Marthe que sa mère viendrait ici pour l'y attendre à son retour du baptême. Ils se rendirent ensuite à la maison de Lazare, où ils prirent un repas. Il y avait un agneau rôti et des colombes; en outre, du miel, des petits pains, des fruits et des légumes verts. Ils étaient placés à table sur des bancs à dossier, toujours deux par deux; les femmes mangeaient dans une salle antérieure. Jésus pria avant le repas et bénit tous les mets. Il était très-sérieux et même triste. Il leur dit pendant le repas que des temps difficiles approchaient, qu'il allait entrer dans une voie laborieuse dont le terme serait douloureux. Il les exhorta à la persévérance, puisqu'ils étaient ses amis; car ils devaient avoir beaucoup de souffrances à partager avec lui. Il parla d'une façon si touchante qu'ils en furent émus jusqu'aux larmes; mais ils ne le comprirent pas parfaitement. Ils ne savaient pas qu'il était Dieu.

» Après le repas, ils se rendirent dans un oratoire, et Jésus fit une prière où il rendit grâce de ce que son temps était venu et de ce que sa mission commençait. Cette prière fut très-touchante, et tous versèrent des larmes. Les femmes étaient présentes, mais se tenaient en arrière. Ils firent encore ensemble des prières d'une application générale. Jésus les bénit, et Lazare le conduisit au lieu où il devait prendre son repos... Je vis

Jésus dans la maison de Lazare avec celui-ci et ses amis de Jérusalem. Il n'entra pas à Béthanie, mais il se promena dans les cours et les jardins du château. Il parlait et enseignait tout en marchant d'une façon très-grave et très-touchante. Quelque affectueux qu'il fût, il restait toujours plein de dignité et ne proférait pas une parole inutile. Tous l'aimaient et le suivaient, et cependant tous se sentaient intimidés. C'était Lazare qui en usait le plus familièrement avec lui : les autres étaient plus dominés par l'admiration et se tenaient davantage sur la réserve.

» Jésus, accompagné de Lazare, alla visiter les femmes, et Marthe le conduisit à sa sœur Marie, la silencieuse... Marthe parla aussi à Jésus de Madeleine et du grand chagrin qu'elle lui causait. Jésus la consola et lui dit qu'elle reviendrait certainement ; que seulement ils ne devaient pas se lasser de prier pour elle et de l'encourager.

» Vers une heure et demie, la sainte Vierge arriva avec Jeanne Chusa, Lia, Marie Salomé et Marie de Cléophas. L'homme qui allait en avant annonça leur arrivée. Alors Marthe, Séraphia, Marie, mère de Marc, et Suzanne allèrent, avec tout ce qui était nécessaire, les recevoir dans la salle située à l'entrée du château où Jésus avait été reçu la veille par Lazare. Elles se souhaitèrent la bienvenue et on lava les pieds des arrivantes. Les saintes femmes mirent aussi d'autres habits et d'autres voiles. Elles étaient toutes vêtues de laine sans teinture, blanche, jaunâtre ou brune.

Elles prirent une petite réfection et se rendirent à l'habitation de Marthe. Jésus et les hommes vinrent les saluer. Jésus alla à l'écart avec la sainte Vierge et s'entretint avec elle. Il lui dit d'un ton très-affectueux et très-grave que sa carrière publique allait commencer, qu'il se rendait au baptême de Jean, d'où il reviendrait la visiter ; qu'il passerait encore quelque temps avec elle dans la contrée de Samarie, mais qu'ensuite il irait dans le désert et y resterait quarante jours. — Lorsque Marie l'entendit parler du désert, elle fut très-attristée et le pria instamment de ne pas aller dans cet affreux séjour pour y mourir d'inanition. Jésus lui dit que, dorénavant, elle ne devait pas essayer de l'arrêter par des inquiétudes tout humaines ; qu'il ferait ce qu'il avait à faire ; qu'il entrait dans une voie laborieuse ; que ceux qui étaient avec lui devaient partager ses souffrances ; que, pour lui, il allait maintenant où sa mission l'appelait et qu'elle devait faire le sacrifice de tous ses sentiments personnels ; qu'il l'aimerait comme auparavant, mais qu'il appartenait maintenant à tous les hommes ; qu'elle devait faire ce qu'il lui dirait, et que son père céleste la récompenserait ; car il fallait maintenant que la prédiction que Siméon lui avait faite reçût son accomplissement et qu'un glaive traversât son âme. La Sainte-Vierge était très-sérieuse et très-attristée, mais elle était en même temps pleine de force et de résignation à la volonté de Dieu, car son fils était très-saint et très-affectueux.

» Le soir il y eut encore un grand repas dans la maison de Lazare : Simon le pharisien et quelques autres pharisiens avaient été invités. Les femmes mangèrent dans une pièce attenante, séparées seulement par un grillage, en sorte qu'elles pouvaient entendre l'enseignement de Jésus. Jésus parla de la foi, de l'espérance, de la charité et de l'obéissance. Ceux qui voulaient le suivre, disait-il, ne devaient pas regarder derrière eux, mais faire ce qu'il enseignait et supporter les souffrances qui viendraient les assaillir : quant à lui, il ne les abandonnerait pas. Il parla de nouveau de la voie pénible dans laquelle il entrait ; dit comment il serait maltraité et persécuté, et combien tous ses amis souffriraient avec lui. Tous l'écoutèrent avec surprise et émotion, mais ils ne comprirent pas ce qu'il disait des grandes souffrances à endurer : leur foi manquait de simplicité ; ils s'imaginaient que c'était une façon de parler prophétique qu'il ne fallait pas prendre à la lettre.

» Après le repas, Jésus prit un peu de repos, puis il partit seul avec Lazare dans la direction de Jéricho pour aller au baptême (1). »

Nous aimons cette scène, quoiqu'elle ne repose point sur l'autorité de l'Évangile et quoiqu'on puisse en contester la rigoureuse authenticité; nous aimons cette scène, qui n'a rien que de vrai-

(1) Vie de N.-S. J.-C. I, 221-233.

semblable, de pieux et de touchant. C'est à Béthanie, en effet, que Jésus devait préparer sa mère à la séparation ; c'est dans la maison de ses amis, dans la maison d'*obéissance* et d'*exaudition* qu'il devait lui faire ses graves et tendres adieux : c'est à Marthe, ce doux et vaillant cœur, qu'il devait confier sa mère pour la consoler par ses témoignages de la plus tendre vénération. Nous pouvons donc le croire et nous pouvons le dire, Marthe et Lazare furent les premiers disciples de Jésus. Préparés par l'amitié, par des relations de famille à des rapports plus augustes et plus intimes, ils n'étaient pas encore des croyants, des fidèles ; ils étaient des admirateurs, des amis. Jésus, avant de se révéler par ses œuvres de miracle, avant de démontrer sa divinité par des signes authentiques et des affirmations solennelles, Jésus attirait à lui par le charme doux et pur de sa personne, expliquant les Ecritures et faisant converger vers lui les rayons prophétiques de l'ancien Testament. Du reste, il n'affirmait encore rien de sa mission divine. Avant de recevoir du cœur et des lèvres de Marthe la confession de son adorable qualité de Christ, fils du Dieu vivant (1), il veut fortifier son cœur pour le rendre capable de porter ce grand mystère, il veut purifier ses lèvres pour les rendre dignes de proférer cette magnifique louange. « Aussi le frère et la sœur, comme

(1) Joan. XI, 27.

les amis de Lazare, ne cessaient de parler entre eux de l'admiration que leur inspirait toute la personne de Jésus, sa sagesse, les qualités qui le distinguaient comme homme et même son extérieur. Quand il n'était pas là, ou qu'ils marchaient derrière lui, ils se disaient les uns aux autres : Quel homme ! on n'en a jamais vu, on n'en verra jamais de semblable. Quelle gravité, quelle douceur, quelle sagesse, quelle pénétration, quelle simplicité ! Je ne comprends pas entièrement ce qu'il dit et je ne puis pourtant m'empêcher de le croire parce qu'il le dit; on ne peut pas le regarder en face, il semble qu'il lit dans la pensée de chacun. Quelle taille ! quel port majestueux ! quelle promptitude, sans qu'il y ait pourtant rien de précipité ! Quel homme a des allures comme les siennes ? Avec quelle vitesse il chemine ! il arrive sans être fatigué et repart à son heure ! Quel homme il est devenu ! Puis ils parlaient de son enfance, de son enseignement dans le temple ; mais aucun d'eux ne soupçonnait que celui dont ils parlaient était le fils de Dieu ; ils le trouvaient supérieur à tous les autres hommes, ils l'honoraient et il leur inspirait une crainte respectueuse, mais il n'était à leurs yeux qu'un homme merveilleux (1). »

C'est bien ainsi que nous concevons les premiers rapports de Jésus avec ses disciples, avec

(1) Ibid. Vie, etc. 235.

ses amis. Avant que le soleil se lève, les premières lueurs de l'aube, les premiers feux de l'aurore ouvrent le ciel et préparent les yeux pour recevoir ses éblouissantes splendeurs. Il avait voulu plus spécialement vivre depuis longtemps, peut-être depuis son enfance, en commun, en familiarité même avec Marthe et Lazare; il les avait discernés, il les avait choisis, il les préparait tendrement à recevoir sans se briser les enivrantes délices de son amitié d'homme-Dieu. Quel doux ami que Jésus pour Marthe et pour Lazare! il dérobe, il retient la gloire de sa divinité pour se faire aimer dès son enfance, pour se faire aimer en la fleur cachée de son adolescence (1). Comment, en effet, auraient-ils osé suivre l'attrait de leur cœur, comment auraient-ils osé l'aimer, s'ils avaient soupçonné le Verbe dans ce doux Nazaréen, quoique le plus beau des enfants des hommes? Il veut bien les admettre dans son intimité, les inviter à lui donner leur amitié. Pour rétablir l'équilibre entre l'inexplicable dignité de sa personne et la conscience vague de leur infériorité, pour mettre entre eux et lui cette égalité que l'amitié demande, il acceptait leurs avances, leurs dons. Il s'était fait pauvre, sans toit, sans patrimoine, pour pouvoir paraître leur obligé, pour recevoir l'hospitalité dans leurs maisons et les dons de leur généreuse affection. Par ces aimables condescendances, par ces largesses du cœur échan-

(1) Nazarenus Floridus.

gées et reçues avec la même joie et le même bonheur, Jésus, comme un ami, s'attache le cœur de ses amis ; puis naturellement et pas à pas, se relevant il les élève : ses amis deviennent ses disciples, et par les amabilités de sa nature humaine, il les prépare à croire, à confesser en l'aimant, son adorable personne de Dieu fait homme. Ineffables ménagements que nous adorons dans la vie de Marthe et qui nous révèlent, autant que la miséricorde dans la vie de Madeleine, les délicatesses et les générosités du Sacré-Cœur !

Enfin, nous aimons à le remarquer, c'est de Béthanie que part Jésus avec Lazare, pour aller au baptême de Jean, c'est-à-dire pour commencer sa course évangélique. Le divin soleil de justice et de charité prend son aurore à Béthanie, pour s'élever, parcourir tous les degrés de sa lumineuse carrière, et prendre son couchant au calvaire. Quel lieu béni que Béthanie, le berceau de Marthe, l'habitation de Marthe et de Lazare, la maison aimée entre toutes par Jésus ; Béthanie, après Nazareth, témoin des plus ineffables mystères et des plus aimables condescendances de l'homme-Dieu ; Béthanie, lieu des confidences, des joies partagées, des tristesses consolées entre les cœurs les plus délicats, les plus nobles et les plus aimants qui furent jamais ; Béthanie, où Jésus fut aimé, où Jésus fut servi par les cœurs les plus fidèles, par les mains les plus empressées, par les amis les plus dévoués, par les disciples les plus fervents et les plus généreux !...

III

MARTHE APPREND LA PERFECTION A L'ÉCOLE DE JÉSUS.

Mundi decor, mundi forma,
Quâ vivendi datur norma
In vitâ sollicitâ.
Ad hæc festa tam sacrata
Nos invitat Christo grata
Justa Dei hospita;
Hujus Deo servientis,
Cujus mentis tam ferventis
Circa ministerium.
Amoris vim honoremus,
Jesu domos præparemus
Et cordis hospitium.
(*Prosa missal. Constant.* 1504.)

Beauté du monde, du monde modèle éclatant, qui nous apprend la perfection dans les sollicitudes de la vie.

A ces fêtes si sacrées nous invite la sainte hôtesse de Dieu, si agréable au Christ.

De cette servante de Dieu à l'âme si fervente en son ministère, honorons la force d'amour, préparons à Jésus une demeure et l'hospitalité de notre cœur.

Lorsque Jésus appela ses premiers disciples en entrant dans la vie publique, il dit aux uns : Venez après moi ; il dit à l'autre : Viens, suis-moi. C'était un commandement d'autorité, c'était une invitation d'amour. Son regard achevait de déterminer ceux que sa parole ébranlait, et l'action intérieure de la grâce leur donnait la force de tout quitter

pour le suivre. Marthe n'avait pas eu besoin d'entendre cette parole d'invitation ou de commandement ; elle avait connu, elle avait aimé Jésus dès l'enfance, ou plutôt, Jésus l'avait aimée le premier ; il l'avait aimée avec son frère et sa sœur, *diligebat autem Jesus Martham*. C'est le divin amour qui nous aime le premier, *quoniam prior dilexit nos* (1), amour de choix, amour prévenant qui sollicite les cœurs et dispose les âmes à correspondre, en se donnant à celui qui nous a tout donné. Marthe et Lazare furent les premiers amis de Jésus : nous avons entrevu, pressenti, admiré les témoignages et les preuves de cette amitié mutuelle entre les deux familles, entre ces cœurs d'élite. Marthe et Lazare devinrent tout naturellement les disciples de Jésus, à mesure que le doux Nazaréen, regardé comme un fils d'ouvrier, *nonne hic est fabri filius* (2), ouvrier lui-même, *nonne hic est faber, filius Mariæ* (3), commença de prêcher sa doctrine, de se révéler comme docteur, pour amener ses amis à le reconnaître, à l'adorer et à l'aimer comme Fils de Dieu. Nous ne saurions indiquer le moment précis, la circonstance décisive où Marthe, éclairée par une lumière surnaturelle, ne voyant plus seulement en Jésus un ami des jeunes années, un docteur

(1) Joan. IV, 19.
(2) Matth. XIII, 55
(3) Marc. VI, 4.

à la parole entraînante, un prophète touché de l'esprit divin, un messie comme l'attendaient les Juifs, pour restaurer leur autonomie et rétablir le trône de David, mais voyant en lui le fils de la vierge annoncé par les prophètes, le médiateur promis, le sauveur attendu, l'entrevit en une adorable révélation de lumière et de grâce, comme fils de Dieu, se donna tout entière à lui, pour toujours, afin de le suivre, de le servir et de l'aimer. Nous savons bien le jour et l'heure où Marthe en pleurs, tombant aux pieds de Jésus, proclama sa divinité pour le conduire au tombeau de son frère ; mais nous ne savons pas, nous ne pouvons suivre dans cette âme bénie les préparations de la grâce et les générosités de sa volonté, pour l'amener à la possession de la pleine vérité de Jésus, à la complète abnégation d'elle-même pour Jésus. Ce que nous savons, c'est que Marthe s'est donnée, s'est consacrée à Jésus ; c'est qu'elle est la première vierge vouée à la sainte humanité de Jésus, et le premier exemplaire de la perfection évangélique ; c'est qu'à mesure que Jésus promulguait les lois ou plutôt les conseils de la perfection chrétienne, Marthe aussitôt les mettait en pratique ; c'est qu'elle était un évangile vivant à mesure que Jésus parlait son Evangile. Après Marie, la mère de Jésus, à côté d'elle, avec elle, comme elle, Marthe est vraiment la première des vierges, la première des servantes du Verbe incarné, la première des épouses de l'Agneau.

Nous allons résumer dans ce chapitre les enseignements évangéliques de Jésus sur la perfection chrétienne, avec tous les renoncements de Marthe pour s'attacher à Jésus. Celle que Jésus aima d'une affection si particulière, celle qui reçut son Maître avec une sollicitude si généreuse, celle dont la prière et les larmes eurent tant d'empire sur le Sacré-Cœur, Marthe fut la première qui répondit aux vœux, aux désirs, aux invitations de l'Epoux céleste. Pendant que Jésus traçait l'idéal de la perfection évangélique et donnait les conseils austères qu'il n'imposait pas, mais qu'il proposait aux âmes généreuses, pendant que du Sacré-Cœur rayonnaient ces avances et que des lèvres de l'Homme-Dieu découlaient ces oracles, Marthe écoutait. Marthe aspirait par tout son cœur ces parfums de virginité, disant comme l'épouse du cantique : Ah ! qu'il daigne me donner le baiser mystérieux d'une vocation réservée, car son amour est plus enivrant que le vin, plus suave que tous les parfums. Votre nom, doux Jésus, est un parfum répandu ; c'est pourquoi les âmes virginales vous ont aimé. Attirez, entrainez-moi ; je veux courir après vous, à l'odeur des parfums de la virginité, du renoncement et de la croix (1). Mais avant de recueillir dans l'Évangile et d'étudier dans la vie évangélique de Marthe les conseils de renoncement et

(1) Cant. I, 13.



de générosité, avant de remarquer et d'admirer dans la vierge de Béthanie ces trois grandes vertus de pauvreté, d'obéissance et de chasteté qui, par un triple lien infrangible (1), unissent l'épouse mystique au divin Epoux, nous devons rappeler comme le point de départ de cette vie nouvelle de Marthe. Nous devons considérer la sœur de Madeleine auprès de Jésus, assistant aux noces de Cana, témoin du premier miracle public de Jésus; nous devons suivre cette âme, si naturellement ouverte du côté de Dieu, recueillant les premiers effets de ce miracle, les premières illuminations que cette manifestation de la puissance divine de Jésus devait communiquer aux témoins de bonne volonté. Nous devons remarquer comment l'active et vigilante Marthe, si sensée et si pratique, sut tirer des premiers enseignements et des premiers miracles de Jésus assez de lumière pour croire au fils de Marie, assez de force et d'amour pour le suivre, l'imiter et le servir.

Marthe assista donc aux noces de Cana. L'évangile nous permet de le croire et la vision nous le raconte : « Je vis Lazare (nous prenons dans les chapitres VI et VII du 1er tome de la vie de N.-S. Jésus-Christ, les traits épars qui concernent Marthe et Lazare), je vis Lazare, Marthe, Jeanne Chusa, le fils de Siméon, qui avait un emploi dans le temple, et le vieux serviteur de Lazare, arriver

(1) Eccl. IV, 12.

ici à Kibzaïm et saluer Jésus. Ils s'étaient mis en route pour aller aux noces de Cana, et je crois qu'ils savaient par un message qu'ils rencontreraient ici Jésus. Jésus accueillait toujours Lazare comme un ami qu'il affectionnait particulièrement. Cependant je ne l'entendais jamais demander : que fait tel ou tel de tes parents ou de tes amis ? Le jour du sabbat, Jésus enseigna en paraboles. Le soir du sabbat, Jésus alla encore jusqu'à Sichar, où il arriva tard et passa la nuit dans un logement préparé pour lui. Lazare et ses compagnons se rendirent directement de Kibzaïm en Galilée. Lazare avait conduit Marthe et Jeanne Chusa près de Marie, à Capharnaüm, où elle était revenue de Cana. Lui-même repartit avec le fils de Siméon pour Tibériade où ils comptaient trouver Jésus. Le fiancé de Cana y alla aussi à la rencontre du Seigneur. Ce fiancé était fils d'une fille de Sobé, sœur de Sainte-Anne (1) ; il s'appelait aussi Nathanaël, et il n'était pas de Cana, seulement il s'y mariait. C'est à Gennabris que Lazare, Saturnin et le fils de Siméon vinrent trouver Jésus, ainsi que le fiancé de Cana. Celui-ci invita à ses noces Jésus et tous ses compagnons. Le soir, Jésus pria, et célébra dans la maison où il était la fête des lumières.

Cependant Jésus partit de très-bonne heure de l'habitation de sa mère, qui faisait partie d'un

(1) D vergence avec Corn. à Lap. Vide supra in Joan., II.

groupe de maisons entre Capharnaüm et Tibériade, pour Cana avec ses disciples et ses parents. Marie et les autres femmes prirent de leur côté un chemin plus direct et plus court. C'était un étroit sentier qui passait plus souvent par la montagne. Les femmes suivaient de préférence des chemins de ce genre, parce qu'elles y rencontraient moins de monde. Du reste, elles n'avaient pas besoin d'un chemin bien large, car elles marchaient ordinairement à la suite les unes des autres. Un guide les précédait à quelque distance, un autre les suivait. Le chemin allait à environ sept lieues de Capharnaüm, dans la direction du sud-ouest. Jésus passa par Gennabris avec ses compagnons, et fit un détour. Ce chemin était plus large et plus commode pour enseigner en marchant, car souvent Jésus s'arrêtait pour indiquer et expliquer quelque chose. La route que suivait Jésus allait plus au midi que celle que suivait Marie. Elle conduisait à Gennabris, qui est à environ six lieues de Capharnaüm, puis elle courait au couchant vers Cana, ce qui faisait encore trois lieues. Après s'être arrêté quelque temps à Gennabris, Jésus et ses disciples continuèrent leur route vers Cana. Les parents de la fiancée, Marie, le fiancé et d'autres personnes encore vinrent à la rencontre de Jésus sur le chemin, en avant de Cana, et le reçurent tous respectueusement.

« Jésus logea avec ses disciples les plus intimes, et notamment avec ceux qui plus tard furent ses apôtres, dans une maison à part où Marie avait

aussi logé lors de son premier séjour. Ce jour-là tous les autres convives des deux sexes arrivèrent : tous les parents de Jésus vinrent de Galilée, Jésus seul amena vingt-cinq de ses disciples. Ce mariage était regardé par lui comme une affaire qui le touchait personnellement, et il s'était chargé des frais d'une partie des fêtes qui devaient l'accompagner. C'était pour cela que Marie était allée sitôt à Cana où elle aidait à faire les préparatifs. Entre autres choses, Jésus s'était chargé de fournir tout le vin pour les noces : voilà pourquoi Marie lui dit avec tant de sollicitude que le vin manquait. Avant son arrivée, Marie avait déjà envoyé plusieurs messagers à Jésus pour le prier de venir à ses noces. On tenait, ainsi qu'il arrive fréquemment parmi les hommes, des propos contre Jésus, dans sa famille et parmi ses connaissances. Sa mère, disait-on, était une veuve délaissée : il courait à droite et à gauche dans le pays et ne s'inquiétait pas d'elle ni de sa famille. C'est pour cela qu'il voulut venir à ces noces avec ses amis et pour faire honneur à ce mariage. C'est pourquoi aussi il avait fait venir Marthe et Lazare, pour aider Marie dans ses arrangements ; et Lazare faisait cette partie des frais dont Jésus s'était chargé, ce qui n'était su que de Jésus et de Marie, car le Sauveur avait une grande confiance dans Lazare : il acceptait volontiers ses dons, et celui-ci, de son côté, était heureux de tout donner. »

C'est en ce lieu, dans ces circonstances, devant ces témoins, que Jésus opéra le grand miracle du

changement de l'eau en vin. Nous avons le récit évangélique. — Au milieu du repas, le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit : ils n'ont plus de vin, et Jésus lui dit : Qu'y a-t-il de vous à moi, femme, mon heure n'est pas encore venue ? Femme, dit-il, et non point mère, car il parle comme Dieu. Marie sollicite l'intervention de son action de Dieu : le miracle est le caractère extérieur de sa divinité. Ainsi parlent les commentateurs. Bien loin de s'étonner de cette parole mystérieuse et divine de Jésus à Marie (1), la vision explique ici très-clairement l'Évangile : « Alors Jésus, qui venait d'enseigner sur son père céleste, lui dit : Femme, ne vous tourmentez pas, ne vous inquiétez ni de vous ni de moi, mon heure n'est pas encore venue. Il n'y avait là rien de dur pour la Sainte-Vierge ; il lui dit : femme et non pas ma mère, parce qu'en ce moment il voulait agir en qualité de Messie, en qualité de fils de Dieu, accomplir une opération mystérieuse en présence de ses disciples et de tous ses parents, parce qu'il était là dans sa force divine (2).» Mon heure n'est pas encore venue, supplée ici saint Augustin, j'entends l'heure de ma passion, l'heure désirée, attendue, après laquelle je soupire, cette heure où

(1) Non dixit mater, sed mulier, tanquam Deus, inquit Euthymius. Ait Beda se divinitatem, quâ miraculum erat patrandum, non temporaliter accepisse de matre, sed per æternitatem semper habuisse de patre. — Non tu genuisti deitatem meam, quæ facit miraculum. Vide Corn. a Lap. in Joan. II.

(2) Vie, etc. I, 416.

je montrerai ce qu'il y a de vous à moi, ma mère, à savoir que j'ai pris de vous la vraie nature humaine et que je suis votre fils (1). Il lui dit, poursuit la vision, mon heure n'est pas encore venue, premièrement, que je donne le vin promis ; en second lieu, que je change l'eau en vin ; en troisième lieu, que je change ce vin en mon sang (2). — Alors sa mère dit aux serviteurs : tout ce qu'il vous dira, faites-le : or, il y avait là six urnes en pierre placées pour servir à la purification des Juifs, tenant chacune deux ou trois mesures (3). Jésus leur dit : emplissez les urnes d'eau, et ils les emplirent jusqu'au bord, et Jésus leur dit : puisez maintenant et portez au maître d'hôtel, préfet de la table ; et ils lui portèrent de cette liqueur. Or, dès que le préfet de la table eut goûté l'eau faite vin (et il ne savait pas d'où cela venait, mais les serviteurs le savaient, eux qui avaient puisé l'eau) il appelle l'époux et lui dit : d'ordinaire on sert d'abord le bon vin, puis, lorsque les convives sont rassasiés, on sert alors le moins bon ; mais vous, vous avez gardé le bon vin pour ce moment. Jésus fit le commencement de ses miracles publics à

(1) Nondum venit hora passionis meæ quâ ostendam quid tibi et mihi sit, o mater, scilicet me ex te veram assumpsisse naturam humanam, tuumque esse filium. S. Aug. apud Corn. a Lap. ibid.

(2) Vie, ibid.

(3) *Metreta*, mesure ou grand vase pouvant contenir à peu près chacun 22 litres de liquide.

Cana, en Galilée, et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui (1).

Voilà le grand miracle dont Marthe et Lazare furent témoins comme les autres disciples ; Marthe et Lazare, plus touchés, plus éclairés et transportés que les autres, car ils avaient voulu participer aux dépenses du festin nuptial et comme contribuer à la prodigieuse opération du miracle. Ils comprirent sans doute, en cette manifestation de la puissance divine du Créateur, les intentions aimables de l'ami et du Sauveur, qui voulait, tout à la fois, les préserver de confusion et les récompenser de leur charité. Grand miracle et profond enseignement ! Jésus célèbre ses noces virginales avec l'Église : l'eau changée en vin annonce le vin changé au sang du divin Agneau, prédit le sang et l'eau jaillissant du Sacré-Cœur ouvert par une blessure d'amour. Jésus, on peut le dire, annonce et figure tout son évangile, résume et signifie tout le mystère de son incarnation, commence et promet toute son œuvre de rédemption, dans ce prodigieux changement, dans cette miraculeuse transsubstantiation. Il prend la loi mosaïque, la loi incomplète, insuffisante et figurative de l'ancien Testament, pour la changer, la transformer et l'épanouir en la loi nouvelle, la loi de l'Évangile, la loi de grâce et d'amour ; et comme celle-là, dit saint Isidore de Peluse, ne baptisait que dans

(1) Joan. II, I, 11.

l'eau, ne purifiait que l'extérieur, Jésus a fait de son sang une initiation sacrée, parfaite ; mêlant ensemble l'eau et le sang, unissant en sa personne la loi et la grâce (1). L'eau fut en effet le symbole de la loi mosaïque, car cette loi ne purifiait que par l'eau, n'atteignait que les souillures extérieures. Mais le vin est devenu, non-seulement le symbole, mais encore le breuvage et le véhicule de la loi nouvelle ; car c'est le sang de Jésus répandu sur la croix qui purifie les âmes, et le sang de Jésus est figuré par le vin ; et la puissance du sacerdoce évangélique transforme le sang de la vigne en sang du fils de Dieu. C'est pourquoi le Christ, au commencement de sa prédication, changeant l'eau en vin, signifiait, annonçait qu'il allait changer la loi mosaïque, insipide et froide comme l'eau, en l'évangile de sa grâce, qui est ardente et rapide, efficace et généreuse comme le vin. Et ce changement, cette conversion, cette transsubstantiation, Jésus l'opérait au festin nuptial de son incarnation, à ce moment solennel où, manifestant sa puissance divine, il allait consommer son union avec la nature humaine, en s'unissant par la foi les âmes de ses disciples, tous les membres de l'Église sa royale épouse.

(1) Quoniam namque illa in aquis dumtaxat baptizabat, ipse suo cruore sacram initiationem perfecit, utrumque in seipso miscens, ac legem cum gratiâ copulans. S. Isidor. Pelus. I epist. 393.

Remarquons encore comment toutes les circonstances du miracle sont admirablement ordonnées pour appeler l'attention, éveiller la curiosité, déterminer l'adhésion de l'esprit et de la volonté. La nombreuse assistance des invités voit que le vin manque, assiste à l'entretien de la mère et du fils, s'étonne de la réponse mystérieusement austère du fils de Marie, remarque la recommandation de Marie aux ministres du festin, peut suivre du regard l'action des serviteurs qui remplissent les urnes. Le maître d'hôtel goûte le premier la liqueur nouvelle si prodigieusement transformée ; il appelle l'époux et lui demande d'où vient le vin. Celui-ci répond qu'il l'ignore ; et, dès-lors il faut appeler les serviteurs, les interroger et savoir d'eux tous les détails de cet événement extraordinaire, visiter les urnes et les trouver toutes remplies de ce vin miraculeux qui a remplacé l'eau dont les serviteurs venaient de les remplir. Ainsi tous les spectateurs, tous les témoins durent être convaincus, pénétrés de la vérité du prodige, de la grandeur du miracle ; dès-lors, ils durent éclater en louanges envers son auteur et croire en la divinité du fils de Marie (1).

La vision développe admirablement cette dernière parole du récit évangélique : — et ses disci ples crurent en lui. C'est la parole importante qui

(1) Vide Corn. in Joan. II, passim.

nous révèle les intentions de Jésus et nous découvre dans l'âme de Marthe les humbles certitudes de la foi, s'élevant, pour les transfigurer, au-dessus des sentiments tendres et respectueux de l'amitié. La vision nous met sous les yeux le spectacle de l'assistance étonnée, émue, frappée, ravie dans le silence et l'admiration, frémissante et bouleversée à ce signe éclatant, à cette manifestation saisissante qui lui découvre un Dieu dans la personne de Jésus, leur compatriote, leur parent, leur maître et leur ami. « L'avertissement de Marie fut donné à voix basse, la réponse de Jésus à haute voix, aussi bien que l'ordre de puiser l'eau. Lorsque les urnes remplies d'eau furent placées toutes les six devant le buffet, Jésus y alla et les bénit, puis, étant retourné à sa place, il dit : Versez et portez à boire au maître d'hôtel. Lorsque celui-ci eut goûté le vin, il alla trouver le fiancé et lui dit : ordinairement on donne le bon vin le premier, puis, lorsque les convives sont rassasiés, on en donne de moins bon, mais vous avez réservé le meilleur vin pour la fin. Il ne savait pas que Jésus s'était chargé de fournir le vin comme toute cette partie du repas. Cela n'était connu que de la sainte famille et de la famille des mariés. Alors le fiancé et le père de la fiancée en burent avec un grand étonnement, et les serviteurs assurèrent que c'était de l'eau qu'ils avaient puisée et dont ils avaient rempli les vases et les coupes qui étaient sur les tables. Tous alors en burent, mais il n'y eut point de tumulte au



sujet de ce miracle. Tous les convives gardaient un silence respectueux, et Jésus prit occasion de ce prodige pour enseigner; il dit entre autres choses que le monde donnait d'abord du vin capiteux, puis profitait de l'ivresse des convives pour leur donner un mauvais breuvage, mais qu'il n'en était pas ainsi dans le royaume que son père céleste lui avait donné ; que l'eau pure était un vin exquis, de même que la tiédeur devait se changer en ferveur et en zèle énergique. Il parla, en outre, du repas auquel il avait pris part dans sa douzième année, après son retour du temple, avec plusieurs de ceux qui étaient là présents. Il rappela qu'alors il avait parlé de pain et de vin, et raconté une parabole relative à des noces où l'eau de la tiédeur deviendrait le vin de l'enthousiasme, ce qui s'accomplissait maintenant. Il leur dit encore qu'ils verraient de grands prodiges, qu'ils célèbreraient la Pâque plusieurs fois, et qu'à la dernière, le vin serait changé en sang et le pain en chair ; qu'il resterait avec eux, les consolerait et les fortifierait jusqu'à la fin ; que, du reste, après ce repas, ils lui verraient arriver des choses qu'ils ne pourraient pas comprendre actuellement s'il les leur disait. Il ne s'exprima pas aussi clairement que je le fais ; tout cela était enveloppé dans des paraboles que j'ai oubliées, toutefois c'en était là le sens. En l'entendant ainsi parler, ils furent saisis de crainte et d'étonnement, mais tous étaient comme transformés par ce vin, et je vis qu'indépendamment de l'effet du miracle

qu'ils avaient vu, le vin lui-même avait opéré intérieurement en eux, les avait fortifiés et profondément changés. Tous les disciples, tous les parents, tous les convives étaient maintenant convaincus de sa puissance, de sa dignité et de sa mission : ils croyaient tous en lui. Cette foi s'était répandue dans tous à la fois, et tous ceux qui avaient bu de ce vin étaient devenus meilleurs, plus unis et plus fervents. Il était ici, pour la première fois, au milieu de la communauté qu'il formait. Ce fut le premier prodige qu'il fit au milieu d'elle et pour elle, afin de la fonder dans la foi en lui. Voilà aussi pourquoi il est dit dans son histoire que ce fut son premier miracle, de même que la cène est racontée comme le dernierfait, alors que ses disciples croyaient (1). »

Marthe avait bu de ce vin miraculeux, de ce vin nouveau qui réjouissait son cœur en illuminant son esprit. Marthe croyait en Jésus d'une foi surnaturelle, d'une foi qui commença de se développer, qui lui fit regarder la personne de son ami comme la personne d'un grand prophète, du messie promis, du Sauveur attendu, pour arriver à la pleine possession de la vérité du mystère de l'incarnation. Marthe, dès ce moment, est disciple fidèle du maître, humble croyante de sa doctrine,

(1) Vie, etc. I, 118-20.

généreuse servante de sa personne. Elle va se donner à lui, s'attacher à lui, se consacrer à lui ; première chrétienne pour écouter et pratiquer les enseignements du maître, première épouse du fiancé céleste, pour tout quitter afin de le suivre dans le renoncement et la pauvreté, par l'obéissance et la chasteté ; première vierge qui suit l'agneau partout où il va, dans la voie douloureuse du calvaire, dans les chemins ardus de la perfection idéale, dans les sentiers lumineux de l'éternelle Jérusalem. Nous le pouvons croire, Marthe, qui jusque-là connaissait Jésus et l'aimait comme un ami de sa famille, écoutait Jésus comme un sage, un docteur à la simple et pénétrante parole, Marthe, habituée à considérer Jésus, à le voir, à l'entretenir, à l'aimer comme une personne exquise, pleine de vertus, de dons extraordinaires et de charmes célestes ; Marthe comprit qu'il fallait s'élever plus haut, aller plus loin, écouter Jésus comme la sagesse incréée et le Verbe divin, suivre Jésus comme la voie, la vérité et la vie, aimer Jésus comme le bien suprême, d'un amour jaloux, crucifiant, souverain. Dès ce moment, elle voulut se donner et se consacrer à Jésus. Marthe savait prendre aux moments décisifs des résolutions viriles ; elle savait les garder, les tenir jusqu'à la satisfaction complète de son devoir, de sa conscience et de son Dieu. A mesure que Jésus développait les points de sa doctrine et les enseignements de son Evangile, à mesure qu'il communiquait aux âmes les conseils de la

perfection chrétienne, et que par son exemple il leur donnait une forme extérieure de vie religieuse, Marthe écoutait, Marthe s'appliquait les discours du maître et suivait les impulsions de la grâce qui grandissait son cœur et transformait ses affections. Marthe était assidue aux prédications de Jésus et marchait, avec la décision de son caractère et la vaillance active de sa nature, dans ces chemins évangéliques où Jésus ouvrait aux âmes dévouées des voies difficiles mais glorieuses. Marthe suivait, Marthe imitait Jésus : se dégageant des liens qui l'auraient pu retenir, écartant les affections qui l'auraient pu séparer, elle se donnait à Jésus pour le servir et pour l'aimer. Pour le servir, elle était prête à donner, elle donnait avec joie sa fortune, ses biens, sa vie ; pour l'aimer, elle eût quitté son frère et sa sœur qu'elle voulut donner à Jésus pour ne plus les perdre et pour les retrouver, pour les aimer en lui. Marthe, enfin, sentait son cœur et sa chair de plus en plus affamés, de plus en plus altérés de Dieu, de son Dieu qu'elle découvrait, qu'elle adorait, qu'elle voulait servir en Jésus (1). Dès-lors, elle voulait s'unir à lui par la charité, pour lui ressembler par la pratique des vertus et des conseils évangéliques, pour s'élever par lui, pour lui, avec lui, jusqu'à l'idéale et divine perfection, jusqu'à la vie, la gloire et la béatitude.

(1) Psal. LXII, 1-2.



Jésus est venu dans le monde, non-seulement pour enseigner le monde et pour éclairer les âmes, mais encore pour leur montrer en sa personne la forme et l'exemplaire de la perfection chrétienne. — Jésus commença de faire, puis d'enseigner son Évangile (1). — Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait moi-même (2). — Et viens, suis-moi (3). Le Verbe s'est fait chair, le Fils de Dieu s'est fait homme afin de nous attirer après lui par cette affinité que nous sentons avec nos semblables, nos frères, nos amis, ce que la sainte Écriture appelle les *liens d'Adam* (4), ces liens de la chair et du sang, où le cœur tout entier est impliqué, entraîné. Non-seulement il nous instruit par ses enseignements, nous appelle par ses discours et nous encourage par ses exhortations, mais il nous séduit par ses exemples et nous transporte par ses vertus : sa grâce opérant en nous pour nous éclairer, nous soulever, nous fortifier et nous aider. Jésus est le premier chrétien, Jésus est le premier religieux, Jésus est le type idéal de la vertu, le sublime exemplaire de la perfection. Sa vie évangélique nous offre l'enseignement pratique et la forme extérieure de toute vie chrétienne et de toute vie monastique. C'est l'enseignement de

(1) Act. I, 1.
(2) Joan. XIII, 15.
(3) Matth. XIX, 21.
(4) Osée. XI, 4.

saint Basile, le grand législateur des moines d'Orient, cité par un grand théologien, que Jésus a fondé la première communauté de religieux avec ses apôtres, donnant en même temps le précepte et l'exemple de la perfection. Que ce soit la première forme de l'état religieux donnée par le Christ et persuadée par son exemple, c'est ce que pense saint Basile, disant des Cénobites : Ceux-là sont certainement les imitateurs de notre Sauveur et de la vie qu'il a menée parmi nous. De même, en effet, que le Maître ayant rassemblé le chœur des apôtres, ils eurent tout en commun et il se donna lui-même en commun à ses apôtres, de même ceux-là, qui obéissent à leur supérieur, imitent le genre de vie des apôtres et du Seigneur (1). J'ajoute encore, dit ailleurs Suarez, que Jésus-Christ a même établi une Religion, une communauté en particulier. C'est ce qu'il déclare en appelant certains hommes auprès de lui, et en leur faisant pratiquer une manière propre et particulière de vie religieuse. Le Christ, en effet, appela les apôtres à pratiquer un véritable et spécial état religieux (2).

Quelle dut être l'attention soutenue, l'effort

(1) Quemadmodum enim ille, coacto apostolorum choro, communia cuncta seque ipsum communem apostolis præbuit, ita hi quoque antistiti suo obtemperantes, genus vivendi apostolorum imitantur ac Domini. Suarez, XXV, de Relig. 2a pars. Lib. II, cap. 4.

(2) Nam Christus apostolos vocavit ad verum ac proprium religiosum statum assumendum. Suarez. Ibid. Lib. III, cap. 2.

généreux et la tendre affection de Marthe à suivre l'exemple de Jésus ! Aimer, n'est-ce pas se conformer et s'unir, se transformer et s'identifier à l'objet aimé ? Aimer Jésus à ce moment où il découvrit les profondeurs lumineuses mais insondables de sa personne sacrée, à ce moment où les divines effusions du Sacré-Cœur se répandaient sur les premiers témoins du miracle comme un baptême de flammes et de charité, aimer Jésus, pour Marthe qui l'aimait déjà pieusement, tendrement, généreusement, comme son noble cœur pouvait aimer ses amis, aimer Jésus maintenant comme Messie et Sauveur, n'était-ce pas lui tout donner, et tout quitter pour se donner plus complètement à lui, et le suivre jusqu'au terme — *in finem dilexit* (1) — jusqu'au Calvaire, jusqu'à la mort, pour la vie éternelle ? Oui, sans doute. Et nous plaçons à ce moment, en ce jour, après le festin nuptial, la résolution définitive de la sœur de Madeleine de se donner irrévocablement à Jésus.

Marthe, dès ce moment, commença d'aimer Jésus de cet amour de charité qui est la substance même de la perfection chrétienne et religieuse. Marthe le comprit avec son intelligence qui était très-vive, mieux encore avec son cœur qui était très-grand ; Marthe comprit la perfection à laquelle Jésus l'appelait par son exemple et par

(1) Joan. XIII, 1.

ses leçons, par toute sa vie dont elle était la confidente et le témoin, par sa grâce dont elle sentait les attraits, dont elle voulait suivre les impulsions. Cette perfection de vues, d'idées, de sentiments, de paroles, d'affections, de vie et de vertu, cette perfection, Marthe voulait la poursuivre et l'atteindre pour mieux voir, mieux connaître, mieux contempler et posséder son Dieu dans son maître et son ami. Aimer, aimer Jésus, aimer son humanité sainte, et par cette échelle d'amabilités et de tendres condescendances, monter à Dieu pour l'aimer ; aimer celui qui est la beauté par essence, l'amour infini, le bien suprême : aimer, et chaque jour, chaque instant, à chaque soupir du cœur, croître en amour, se détacher de la créature et du temps, sortir de soi-même, monter par un *sursum* continuel jusqu'à Celui qui nous sollicite et nous attire, parce que seul il nous peut satisfaire et rendre heureux ; monter en lui ; vivre, se mouvoir, se reposer en lui (1) pour vivre de lui ; vivre de son amour ici-bas substantiellement, pour vivre de sa gloire dans le ciel éternellement : voilà le terme où Marthe tendait avec la douceur et la force de son généreux cœur ; voilà la perfection qu'elle étudiait, qu'elle pratiquait au milieu des infirmités de la vie et des agitations du monde.

Elle nous offre donc, dans l'ordre des temps et

(1) Act. XVII, 28.

de la vertu, le premier modèle de perfection chrétienne. Tous les théologiens, avec saint Thomas, font consister la perfection de la vie chrétienne dans la perfection de la charité. Saint Paul appelle en effet la charité le lien de perfection : *vinculum perfectionis* (1), chaîne d'or qui nous relie étroitement à Dieu, en reliant en un toutes les diversités de notre nature et toutes les affections de notre cœur. Le grand apôtre dit ailleurs que l'amour est la plénitude de la loi : *plenitudo legis est dilectio* (2). Ainsi pensent, ainsi disent les grands docteurs et les grands saints. Saint Augustin appelle la charité la plus véritable, la plus complète et la plus parfaite justice (3). Il dit en un autre chapitre de cet admirable traité *De la Nature et de la Grâce :* — Charité commencée, commencement de justice ; charité croissante, accroissement de justice ; grande charité, grande justice ; charité parfaite, parfaite justice (4). Saint Grégoire, au livre XXVIII de ses *Morales*, expliquant ces paroles de saint Paul : « Mais sur toutes choses ayez la charité, qui est le lien de perfection », dit que la charité est le lien de perfection, parce que tout le bien que l'on fait est lié par

(1) Coloss. III, 14.
(2) Rom. XIII, 10.
(3) Verissimam, plenissimam, perfectissimamque justitiam. Lib. de Nat. et grat., cap. 42.
(4) Inchoata charitas, inchoata justitia est; provecta charitas, provecta justitia est ; magna charitas, magna justitia est ; perfecta charitas, perfecta justitia est. Ibid., cap. 70.



elle pour qu'il ne périsse pas, comme s'il disai que c'est d'elle que tout bien prend sa perfectior et sa stabilité. Il dit encore, dans une de ses homélies si limpides et si profondes : Tout précepte prend sa solidité dans la seule charité (1); et dans son *Pastoral* il donne à la charité cette royale primauté : la charité est la mère et la gardienne de toutes les vertus (2). Saint Bernard, en ses sermons sur le cantique, hymnes d'amour plutôt que sermons de doctrine, dit que la charité marie l'âme au Verbe (3), ce qui répond à la parole de saint Paul : Qui s'attache au Seigneur est un seul Esprit avec lui : *qui adhæret Domino, unus Spiritus est* (4).

Et cela se comprend, ô mon Dieu ! même avec notre petit esprit et notre pauvre cœur, cela se comprend que la charité soit notre perfection, toute notre perfection. La perfection d'une chose, en effet, c'est son union et son repos dans sa fin dernière. La perfection de la plante, c'est de croître en plein soleil, de monter, de s'épanouir en fleurs et de porter son fruit. La perfection de l'oiseau, c'est de déployer ses ailes, de s'envoler et de se reposer dans le nid où l'appel-

(1) Quidquid præcipitur in solâ charitate solidatur. Hom. XXVII, in Evang.

(2) Charitas mater est omnium custosque virtutum. Past. 3ª, Past. adm. 10.

(3) Charitatem maritare animam Verbo. Sermo. 83, in cant.

(4) I, Cor. VI, 17.



lent ses petits. La perfection de l'artiste, c'est de contempler son œuvre achevée, réalisant son idéal pour l'admiration des siècles. La perfection de la mère, c'est de nourrir son enfant avec le lait de son cœur et la foi de son âme; c'est de le faire grandir jusqu'à la plénitude de l'âge parfait, puis, de se reposer à son ombre et de mourir dans ses bras avec les dernières bénédictions de son amour. Notre perfection, ô mon Dieu! c'est vous, c'est vous voir et vous posséder, c'est de nous reposer en vous, notre fin suprême ; notre perfection, c'est de nous unir intimement à vous, par le cœur et la volonté; notre perfection, enfin, c'est la charité, car c'est elle qui nous unit à vous, qui nous fait un même esprit avec vous, qui nous fait habiter en vous et vous fait habiter en nous, selon cette parole de votre apôtre bien aimé: *Deus charitas est : et qui manet in charitate, in Deo manet et Deus in eo* (1). Dieu est charité, et qui demeure dans la charité, demeure en Dieu et Dieu en lui. En cette vie, ô mon Dieu! qui nous sépare de vous par le voile de la chair et par les vicissitudes du temps, il n'est point de moyen plus sûr, plus efficace et plus parfait de nous unir à vous et de vous unir à nous, que la charité. C'est par elle que nous tendons à vous, que nous passons à travers et nous élevons au-dessus de tout ce qui n'est pas vous, pour vous atteindre et vous

(1) I. Joan. IV, 16.

embrasser. C'est elle, enfin, qui relie tous les hommes membres d'un même corps, cœurs pénétrés de la même flamme, qui les unit délicieusement en un, pour les relier et les unir à vous, centre de vie, foyer d'amour, lieu de gloire et de béatitude. Toute la perfection de la vie chrétienne est donc établie dans la perfection de la charité ; *Ergo tota vitæ christianæ perfectio in charitatis perfectione posita est* (1).

Perfection de la vie chrétienne, la charité ordonne tout l'homme dans l'état de perfection, embrasse, résume et transforme toutes ses puissances pour les élever, les faire fleurir et fructifier en perfection. Je vous démontre, dit l'apôtre, une voie plus excellente encore... la charité est la plus grande de toutes les vertus (2). Et dès-lors, quoi de plus parfait, quoi de plus utile, quoi de plus ferme, quoi de plus sûr que la charité (3)? Ici-bas, en effet, c'est la charité qui termine et vivifie toutes les pensées, toutes les affections, tous les actes du chrétien, parce que c'est la charité seule, de tous les mouvements de l'âme et de toutes les puissances du cœur, qui permet à la créature de répondre à son Créateur, et de payer intégralement, du moins de tout ce

(1) Vide Suarez de Relig. 2. p. Lib. de statu perfect. cap. III, passim.

(2) I. Cor. XII, 31.

(3) Quid perfectius? quid utilius? quid firmius? quid securius?... St-Aug. de Trin. XI, 18.

qu'elle peut, sa dette d'amour à celui qui l'a tant aimée (1). Ainsi Marthe ne se put contenter de croire en Jésus, comme les autres disciples, après le miracle de Cana ; Marthe était trop près du cœur de Jésus, elle avait d'ailleurs le cœur trop généreux pour ne pas s'élever bientôt à cette divine charité qui lui fit aimer son Maître par-dessus toute créature, et qui bientôt la fit sortir d'elle-même, immoler sa chair, abdiquer sa volonté, se dépouiller de ses biens pour se consacrer irrévocablement à Jésus.

(1) Solus est ex omnibus animæ motibus, in quo potest creatura, et si non ex æquo, respondere auctori : vel de simili mutuam rependere vicem. St-Bern. in cant. 83. Vide Suarez, ut suprà.

IV

DES TROIS VŒUX PAR LESQUELS MARTHE DUT SE CONSACRER A JÉSUS.

Castitatis speculum
Reaccendit populum,
Ad æternum bravium.

Prædicatrix optima
Ferit cordis intima
Detestando vitium.

Gratiosa populis
Diffundit miraculis,
Lucis suæ radium.

Missale Auscitanæ eccles. 1555.

Miroir de chasteté, son exemple enflamme le peuple des vierges à combattre pour remporter ce prix d'éternité.

Elle prêche éloquemment et frappe au fond des cœurs pour faire détester le vice.

Gracieuse pour les peuples, elle répand en miracles les rayons de sa lumière.

C'est ainsi que Marthe commença d'aimer Jésus. Ouvrant tout son cœur aux paroles, aux enseignements du Sauveur, elle voulut encore s'élever plus haut que le commun des disciples, elle voulut suivre de plus près son adorable ami pour écouter ses conseils, les pratiquer et former à sa suite, avec quelques âmes généreuses, le premier groupe de ce chœur aimable et sacré des vierges,

et comme la première communauté de ces femmes pures et fidèles consacrées au Verbe incarné. Pour atteindre le sommet de la perfection, pour mieux suivre Jésus, qui se donne à nous comme le vivant exemplaire de la perfection envoyé par son père (1) : *Estote ergo vos perfecti sicut et pater vester cœlesti perfectus est;* Marthe dut renoncer à tout bien créé, se dégager de tous les liens qui pouvaient l'empêcher d'atteindre la perfection de son amour pour Jésus. Elle dut renoncer aux biens extérieurs et sensibles, donner son cœur, immoler sa chair : en un mot, par la pratique des trois grands conseils évangéliques, par les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, elle dut arriver à l'entier renoncement d'elle-même, sortir du monde et de ses faux biens, crucifier son corps, abdiquer sa volonté pour se donner pleinement, joyeusement, irrévocablement à son Sauveur et à son Dieu. En effet, pour arriver à cet entier renoncement que demande le parfait amour et l'intime union, il faut nécessairement pratiquer ces trois conseils, car par la pauvreté, on renonce aux biens extérieurs ; par la chasteté, à son propre corps ; par l'obéissance, à sa propre volonté (2).

(1) Math. V, 48.

(2) At vero ad hanc integram renunciationem necessaria sunt illa tria consilia : nam per paupertatem externa bona, per castitatem proprium corpus, per obedientiam propria volontas abnegatur. Suarez de Relig. lib. II, cap. 2.

Non sans doute que la perfection même consiste dans la pratique des trois conseils évangéliques : nous l'avons dit, elle consiste dans la charité ; mais, selon la parole profonde de saint Thomas, les trois conseils sont les *instruments* de la perfection (1). Ces conseils, pratiqués par les trois vœux de religion, sont donc des instruments pour la confection de ce chef-d'œuvre de l'amour, et des degrés d'une échelle mystique qui nous rapproche de Dieu (2). Disons encore, non pour épuiser, mais pour compléter cette matière, que les trois conseils évangéliques sont pour réprimer plus efficacement les trois concupiscences que le monde et le péché fomentent sans cesse au fond de notre humanité blessée. N'aimez pas le monde, mes bien-aimés, nous dit saint Jean, ni les choses qui sont dans le monde : celui qui aime le monde, celui-là n'a pas la charité du père en lui ; car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux, et orgueil de la vie (3). Concluons avec saint Thomas, que par la pratique de ces trois conseils, par ces trois vœux solennels et sacrés qui font de toute la créature une victime

(1) Instrumentaliter perfectio consistit in consiliis, Sum Theol. 2a 2ae quæst CLXXXIV, Art. 3.

(2) Perfectionis instrumenta sunt quia non ipsis consistit disciplina illius finis, sed per illa pervenitur ad finem... quod ad perfectionem charitatis istis gradibus innitemur dicit Abbas Moyses apud Sum. etc. ibid.

(3) I. Joan. II, 15-16.

d'agréable odeur pour la souveraine majesté, les empêchements à la charité parfaite sont ôtés ; et, les empêchements à la charité parfaite étant écartés, bien plus facilement sont évitées les occasions du péché qui détruit totalement la charité (1).

Comme nous aimons à nous représenter Marthe à la suite de Jésus, Marthe dans le groupe des saintes femmes, les conduisant, leur donnant par sa vive initiative l'exemple et le courage ; les dirigeant pour mieux entendre le Maître, mieux le voir et l'écouter ! Très-certainement la sœur de Lazare ne perdit aucune des paroles de Jésus ; mais surtout elle fut attentive à ces grands traits évangéliques avec lesquels Jésus traçait le dessin de la perfection chrétienne et de l'état religieux. Marthe entendit, Marthe comprit, Marthe répondit à Jésus. Ne pouvons-nous pas dire que le divin ami de la généreuse dame de Béthanie pensait à Marthe, lorsqu'il exhortait les âmes à tout quitter pour le suivre, lorsqu'il les appelait au dépouillement complet pour marcher après lui, lorsqu'il révélait les célestes beautés de la virginité ? Ah ! sans doute, Jésus qui nous a toujours présents à son Sacré-Cœur, Jésus qui porte ses élus comme un cachet sur son cœur, comme un bracelet à son bras, Jésus pensait à Marthe d'une pensée toute spéciale, d'une affectueuse dilection, il la regardait d'un de ces regards ar-

(1) Sum. etc. id. quæst. CLXXXVI, art. I.

rêtés et pénétrants où passait un flot de lumière et d'amour. — *Jesus autem intuitus eum dilexit eum* (1). Et Marthe comprit les divines intentions de Jésus, et elle répondit aussitôt généreusement, allégrement : Me voici, Seigneur, je vous suis. Partout où vous irez, j'irai ; là où vous demeurerez, je demeurerai ; votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu, mon Dieu (2).

Rappelons donc, nous le pouvons, sans faire violence à l'Évangile, rappelons les circonstances et les discours où Jésus donna ses conseils de perfection et traça le premier dessin de l'état religieux, en présence de Marthe et de ce petit groupe d'âmes choisies qui marchaient à sa suite pour servir Jésus. Le Maître confiait ses discours et ses préceptes aux disciples qui l'écoutaient et qui représentaient toutes les générations en résumant toute l'Église. Mais quand il avait quelque chose de spécial à dire, pour une âme qu'il voulait tirer de la foule ou pour un groupe d'âmes choisies, il y avait, dans sa manière de dire, dans ses expressions et surtout dans le tour qu'il donnait à sa pensée, quelque chose qui ne s'adressait qu'à des auditeurs ou des disciples tirés de la foule — *qui habet aures audiendi audiat. Vobis datum est nosse mysteria regni cœlorum* (3), qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende. A

(1) Marc. X, 21.
(2) Ruth. 1. 16.
(3) Matth. XIII, 9-II.

vous est donné de connaître les mystères du royaume des cieux. Mais en même temps que le Maître formulait les conditions du détachement complet pour entrer dans la voie étroite qui conduit aux cimes divines, en même temps qu'il posait les conditions de la perfection chrétienne, il promulguait les lois fondamentales de l'état religieux. En effet, dit Suarez, l'écho magnifique de saint Thomas, lorsque le Christ dit à ce jeune homme : va, et vends tout ce que tu as, et donne-le aux pauvres, et suis-moi, il commença à promulguer l'état religieux comme l'enseignent les Pères (1). Jésus, en posant les conditions qui paraissent si rigoureuses à la nature humaine, conditions de détachement, d'arrachement et de mort, pour s'élever au-dessus de la créature et du monde, pour sortir de soi, de ses sens et de sa volonté, pour suivre le Maître, le docteur et le modèle, Jésus avait pour les âmes qu'il visait, auxquelles il destinait cette vocation sublime, des entretiens particuliers pleins de charme et de force. Pour Marthe, surtout, dans ces entretiens d'une divine familiarité, sa voix avait des intonations et des accents pleins d'énergique suavité. Oui, nous aimons voir Marthe attentive et ravie écouter Jésus qui parle, tantôt au jeune homme qui vient lui demander à quelles conditions il

(1) Nam cum Christus dixit adolescenti : vade et vende etc., statum religiosum promulgare incepit, ut patres docent. Suarez, ibid. Lib. II, cap. 1.



pourra gagner la vie éternelle, tantôt à ses disciples pour leur révéler ce qu'il demande de ceux qui le doivent suivre de plus près. Nous aimons à voir Marthe écouter, tressaillir, aspirer au moment où elle pourra achever de briser ses liens et consommer son sacrifice, car elle a déjà com mencé à tout quitter pour suivre Jésus, à tout donner pour le servir.

Les conseils de perfection que le divin Maître donne aux âmes, les moyens qu'il révèle pour atteindre et se fixer à cet état de ressemblance héroïque avec le fils de Dieu fait homme, ces conseils, ces moyens se réduisent à trois et sont l'objet, on le sait, des trois vœux de religion : chasteté, pauvreté, obéissance. Chasteté, dont la virginité est la fleur sans tache ; pauvreté, qui se dépouille pour se dégager et s'affranchir ; obéissance, qui s'immole volontairement pour vivre et régner divinement. Ces trois conseils, devenus trois vertus par les trois vœux solennels, sont les trois caractères de la royauté spirituelle des âmes, et forment le triple diadème de la beauté, de la force et de la générosité. Le divin Maître promulgua le divin Évangile du renoncement et du sacrifice à la fin de sa carrière évangélique, aux derniers jours de la troisième année de sa vie publique, à la veille, pour ainsi dire, de la résurrection de Lazare, alors que Marthe, affermie dans la foi, devait proclamer Jésus fils de Dieu. Mais, nous pouvons le croire, Marthe, avant ce jour, avait compris ce que Jésus lui demandait et ce

que le divin Maître sollicitait de son amie, la pure et généreuse vierge de Béthanie. Nous la voyons dans l'Évangile suivre Jésus avec un empressement qui nous révèle en cette amie, en cette hôtesse et cette servante de Jésus, une habitude et comme une pratique déjà longue de ces divins conseils de son Maître. Rappelons donc ces trois conseils tels que Marthe les entendit, tels qu'elle les pratiqua dès le premier jour où Jésus daigna lui révéler l'insigne honneur qu'il lui confierait, en l'appelant au service royal de sa très-sainte humanité.

Le premier conseil est la continence, la chasteté : dans sa forme la plus belle et dans sa fleur intégrale, la virginité. Jésus avait parlé du mariage ; il avait relevé cette grande institution sociale des dépressions et des abus que la loi mosaïque avait tolérés ; il l'avait ramenée à sa constitution primitive, puis il l'avait divinisée en l'élevant à la dignité surnaturelle de sacrement. S'il en est ainsi, lui dirent ses disciples, si le lien est indissoluble, il n'est pas expédient de se marier. Et le Maître leur dit : tous ne comprennent pas cette parole, mais ceux à qui il est donné de Dieu. Tous ne peuvent ou ne veulent pas recevoir cette grande parole dans l'étroitesse de leur cœur, ne savent pas la comprendre et n'ont pas le courage de la pratiquer (1). L'âme qui reçoit, comprend et

(1) His datum est qui potuerunt, qui voluerunt, qui ut acciperent laboraverunt (S. Hieron.) significatum est ergo virgini-



garde cette parole, c'est l'âme sollicitée par la grâce, l'âme confiante et généreuse, disant avec saint Augustin : Seigneur, donnez ce que vous ordonnez et ordonnez ce que vous voulez. Vous ordonnez la continence, donnez la continence (1). En effet, dit le Maître, en élevant la virginité bien au-dessus de l'homme, en la plaçant avec les anges dans le royaume des cieux, il y a des continents qui sont ainsi nés dès le sein de leur mère, et il y a des continents qui sont ainsi faits par l'opération des hommes ; et il y a des continents qui se sont eux-mêmes séparés pour le royaume des cieux. Des âmes délicates et fortes, qui pour suivre de plus près sur la terre celui qui vient s'établir par sa doctrine et par sa grâce l'exemplaire et la forme de la perfection chrétienne, pour arriver dans le ciel au plus haut degré de gloire et chanter à la suite de l'Agneau le cantique nouveau que les vierges seules peuvent chanter, ont immolé leur chair par le vœu de continence et par le culte divin de la virginité. Puis, donnant à sa voix plus de force et plus d'accent, Jésus promulgue et propose le conseil évangélique : — qui peut comprendre comprenne. — *Qui potest capere capiat.* Qui peut, qui veut recevoir, qui sait estimer, qui veut pratiquer cette sublime doctrine ; qui désire imiter

tatem Dei donum esse datum his qui petunt ut oportet. Euthymius, apud Corn. a Lap. in Math. XIX.

(1) Domine, da quod jubes et jube quod vis : Jubes continentiam, da continentiam. S. Aug. Conf. Lib. VI, cap. II.

le Christ vierge, fils vierge du père vierge dans le ciel, fils immaculé de la Vierge immaculée sur la terre. Telles sont les paroles du Christ qui exhorte les âmes et les anime à la pratique du célibat (1). Tous ne peuvent comprendre cette parole, dit S. J. Chrysostome, parce que tous ne le veulent pas ; la palme est proposée ; celui qui désire la gloire ne pense point à la fatigue du combat (2). Le juge du combat, dit S. Jérôme, propose le prix, invite à la lutte, tenant dans sa main sa récompense de la virginité : il indique cette source très-pure et il crie : Qui a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ; qui peut prendre qu'il prenne (3).

Marthe avait entendu, Marthe avait compris. Depuis longtemps devenue chef de famille par la mort de sa mère, jeune encore, elle s'était consacrée au service de son frère Lazare, à l'éducation de sa plus jeune sœur Marie-Madeleine : elle avait dédaigné, peut-être rejeté la main de nombreux prétendants que sa fortune et sa beauté, son intelligence et sa bonne grâce avaient attirés

(1) Hæc verba sunt hortantis et animantis ad Cælibatum. Corn. a Lap. in Math. XIX.

(2) Ideo non omnes capere possunt, quia non omnes volunt ; palma proposita est, qui concupiscit gloriam, non cogitat de labore. S. Chrys.

(3) Proponit Agonotheta præmium, invitat ad cursum, tenet in manu virginitatis bravium, ostendit purissimum fontem, et clamat : qui sitit veniat ad me et bibat ; qui potest capere capiat. S. Hieron. contr. Jovin., lib. I.





de Jérusalem et de toute sa tribu à Béthanie ; elle s'était dévouée à ce célibat domestique, à cette virginité du foyer qui est le prix du dévouement et de l'abnégation, et Jésus, le divin amant des vierges, Jésus le docteur puissant en œuvre et en parole, le grand prophète, le thaumaturge et le messie, Jésus l'avait récompensée en l'honorant de son amitié, en lui révélant le prix, le mérite et la gloire de la virginité, en l'appelant dans le groupe d'âmes choisies qui devaient tout quitter pour le suivre dans la voie lumineuse mais ardue de la perfection. Elle avait dit avec l'apôtre : soyons purs de toute souillure de la chair et de l'esprit, accomplissant notre sanctification dans la crainte de Dieu (1). Elle avait compris, comme le devait si bien enseigner le grand apôtre, que celle qui n'a pas d'époux s'occupe uniquement des choses du Seigneur, comment elle pourra plaire à son Dieu, tandis que celle qui a son époux, s'occupe des choses du monde, comment elle pourra plaire à son époux, et son cœur est divisé ; tandis que la femme sans époux et la vierge pense aux choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit (2). O Jésus, lui dit-elle, doux Maître de Nazareth, doux ami de Béthanie, ô Jésus, grand docteur et divin prophète, ô Jésus, très-saint et très-

(1) II Cor. VII., 1.
(2) I Cor. VII, 32-34.

pur fils de la Vierge Marie, Jésus Messie, Christ, fils de Dieu, vous m'avez appelée à l'honneur de vous servir, au bonheur de vous aimer, me voici, Seigneur, je suis toute et toujours à vous. Pour mieux vous suivre je quitte tout, pour mieux vous plaire je renonce à tout, pour mieux vous aimer je vous immole tout; je veux être pure, je veux être sainte, je veux rester vierge, afin de ne me séparer jamais de vous, afin d'être la servante de votre humanité, la sœur de votre divinité, l'épouse de votre intégrité, l'hôtesse, la compagne et l'amie de votre glorieuse éternité.

Il fallait que le Verbe se fît chair et vînt habiter parmi nous, il fallait que la divinité s'unît à notre nature dans le sein de l'Immaculée, pour nous révéler tous les mérites et tous les charmes de la virginité. Il est venu, nous l'avons vu plein de grâce et de vérité ; il a parlé, nous l'avons entendu : sa voix douce et pénétrante a remué les âmes et les a fait sortir de la chair et du monde pour les élever et les diviniser, pour les consacrer comme un sacerdoce virginal au service de sa très-pure et très-sainte humanité. Son très-compatissant amour a voulu par là même les appliquer à la prière, à la contemplation, à la pénitence, à l'expiation, les dévouer au service des enfants orphelins et des vieillards abandonnés, des infirmes et des malades, pour les consacrer servantes, sœurs, mères de toutes les faiblesses, de toutes les souffrances, de toutes les misères. Et des légions se sont levées depuis dix-huit siècles,

à la voix de Jésus et sur les pas de Marthe, *adolescentulæ dilexerunt te nimis — currimus in odorem ;* et comme Marthe servant Jésus, elles se succèdent, servant Jésus dans ses membres infirmes, souffrants, abandonnés, persécutés, avec la même tendresse, le même dévouement, le même amour ; et elles l'adorent dans le tabernacle, et elles le poursuivent dans toutes les œuvres de miséricorde, et elles achèvent dans leur corps ce qui manque à la passion de Jésus, pour tous les pécheurs et pour toutes les âmes. Et comme Marthe, pour sa sœur Madeleine convertie, pour son frère Lazare ressuscité, elles convertissent et ressuscitent l'humanité par le charme invincible et combiné de la pureté virginale et du dévouement maternel.

Nous n'avons pas à traiter à fond et en détail ce sujet sublime et délicieux de la virginité comme état, comme vœu, comme vertu. Nous rappelons la parole de saint Thomas, que la perfection de l'état religieux demande la continence (1). Dans le dessein de Jésus, dans les institutions de l'Église, la continence, dont la virginité n'est que la fleur immarcessible, est l'initiation à la vie surnaturelle, l'entrée et comme le portique du sanctuaire réservé, le voile du Saint des saints derrière lequel se dérobent les âmes et se cachent les opérations fécondes de l'état reli-

(1) Ergo perfectio religionis requirit continentiam. Sum, 2, 2, q, CLXXXVI, art. 4.

gieux. Si nous réservons pour la fin de cette histoire, (au moment où Marthe fut reçue dans le ciel par son hôte bien-aimé, nous aurons à faire ressortir les traits saillants de sa noble physionomie et le caractère spécial de sa vocation dans l'Église); si nous réservons de célébrer les grandeurs et les charmes de la virginité, nous ne pouvons cependant, puisque Jésus nous révèle ici la divine vocation des vierges, et puisque Marthe répond à la parole du Maître, à l'appel du Sacré-Cœur, par l'amour de cette angélique vertu, par le vœu de ce saint état, nous ne pouvons nous empêcher d'écouter un instant le concert des Pères et des docteurs, célébrant dans l'Eglise le panégyrique, l'*Encomium* de la virginité.

Qui le premier, après le Christ, qui le premier nous dira les mérites ou plutôt nous chantera les louanges de la virginité? C'est saint Paul; nous l'avons entendu, qui d'un mot nous dit sa sainteté : et la vierge médite les choses du Seigneur, afin qu'elle soit sainte de corps et d'esprit : *Et virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu.* Elle est sainte de corps par la chasteté, elle est sainte d'esprit par sa familiarité avec Dieu et son union avec l'Esprit-Saint qui habite en elle (1). La virginité, c'est une éminente vertu, puisque c'est un amour de sainteté qui se

(1) Virgo corpore sancta est propter castitatem; spiritu autem sancta est propter familiaritatem cum Deo et Spiritûs sancti inhabitationem. Œcum. ap. Corn. a Lap. in 1, Cor. VII.





consacre à Dieu, qui cherche à lui plaire en imitant sa pureté pour refléter sa beauté. La virginité, c'est un héroïsme, puisque c'est la lutte contre la chair, la victoire sur la concupiscence, le sublime effort de la charité, le vœu, l'immolation, la religion de la continence parfaite. C'est la vertu qui vient de Dieu, dit saint Fulgence, puisque vierge prend son nom de vertu (1). La virginité, dit saint Jérôme, c'est la blanche hostie du Christ (2). C'est la fleur des jardins de l'Église, dit saint Cyprien, l'éclat et l'ornement de la grâce spirituelle, le joyeux caractère de la louange et de l'honneur, l'œuvre d'intégrité et d'incorruption, l'image de Dieu répondant à la sainteté du Seigneur, la plus illustre portion du troupeau du Christ ; c'est par elle, en elle, que, joyeusement et largement, fleurit la glorieuse fécondité de l'Église mère (3). Écoutons maintenant saint Ambroise, que l'on pourrait appeler le docteur lumineux de la virginité, le panégyriste des vierges : — Les lys du Christ sont spécialement les vierges sacrées, dont la virginité resplendit d'un éclat sans tache ;

(1) A Deo virginitas virtus est, ut a virtute nomen acceperit virgo. S. Fulgent. Epist. lib. III, 4.

(2) Virginitas hostia Christi est. S. Hier. contr. Jovin.

(3) Flos est ille ecclesiastici germinis, decus atque ornamentum gratiæ spiritualis, læta indoles laudis et honoris, opus integrum atque incorruptum, Dei imago respondens ad sanctimoniam Domini, illustrior portio gregis Christi ; gaudet per illas atque in illis largiter, floret Ecclesiæ matris gloriosa fecunditas. S. Cypr., lib. de hab. virg.

c'est un palais royal, c'est un sanctuaire que la vierge, qui n'est point soumise à l'homme mais à Dieu seul, la virginité est allée prendre au ciel ce qu'on imite sur la terre. Ce n'est point sans raison qu'elle a cherché une habitude de vie dans le ciel, elle qui dans le ciel s'est trouvé un époux. C'est elle qui, montant au-dessus des nuées, des airs, des astres, des anges même, a trouvé le Verbe dans le sein même du Père, et, l'attirant à elle, l'a absorbé dans son cœur. Mais comment dire la gloire de la virginité, qui a mérité d'être choisie par le Christ pour être le temple corporel de Dieu, dans lequel a corporellement habité la plénitude de la divinité (1)? Écoutons enfin saint Athanase, le grand docteur de la divinité du Christ, parlant magnifiquement à sa sœur de la glorieuse virginité : — Grande vertu que la continence ; grande gloire que la chasteté ; grandes louanges de la virginité ! O virginité, trésor inépuisable ! ô virginité, couronne immarcessible ! ô virginité, temple de Dieu et habitacle de l'Esprit-Saint ! ô virginité, perle précieuse cachée pour le grand nombre, trouvée par le petit nombre ! O continence, amie de Dieu et célébrée par

(1) Hæc nubes, aera, angelos sideraque transgrediens, verbum Dei in ipso sinu Patris invenit et toto hausit pectore. Quid loquor quanta sit virginitatis gloria quæ meruit a Christo eligi ut esset etiam corporale Dei templum in quo corporaliter inhabitavit plenitudo divinitatis. S. Ambr., lib. de Instit. virg. lib. de Virg., etc.





les saints ! ô continence, odieuse au grand nombre qui ne peut te pratiquer, aimée de ceux qui sont dignes de toi ! ô continence, qui échappe à la mort et à l'enfer et qui jouit de l'immortalité ! ô continence, joie des prophètes et gloire des apôtres ! ô continence, vie des anges et couronne des hommes saints ! heureux qui te possède ! heureux qui persiste à te porter et te défendre, parce qu'après de courtes fatigues il se réjouira beaucoup en toi ! Heureux qui pendant tout le temps aura jeûné des plaisirs de la chair, parce qu'il habitera dans la céleste Jérusalem, avec les anges ; il se mêlera aux danses sacrées ; avec les prophètes et les apôtres il se reposera ! C'est pour toi que j'écris ces choses, sœur bien-aimée, parce qu'avec le Christ tu conduis le chœur des danses virginales (1), afin de fortifier ton âme et de l'exciter dans la pratique de l'angélique vertu (2).

Admirables sont les prérogatives de la virginité. De même que dans le ciel les vierges sont revêtues d'une auréole de lumière spéciale, chantent un cantique que nul autre ne peut chanter, tandis que les vierges suivent l'Agneau partout où il va et l'entourent de leurs danses harmonieuses, de même sur la terre les vierges sont la cour visible de Jésus, pendant que les anges sont la cour

(1) χορευτρια χριστου.

(2) S. Athanase, lib. de Virg., traité plein de poésie et de flamme. Il est rangé parmi les œuvres d'une authenticité douteuse attribuées à saint Athanase.

invisible au divin sacrement de l'autel. Les vierges, ces anges de la terre, environnent le Fils de la Vierge des mêmes assiduités, des mêmes hommages, des mêmes ardeurs et du même amour que ces purs esprits. Quelle est l'excellence de cet état surhumain ? La virginité l'emporte autant sur le mariage que le ciel l'emporte sur la terre, que les anges sont au-dessus des hommes (1). L'intégrité virginale est le partage des anges ; dans une chair corruptible, c'est le trésor d'une incorruption perpétuelle (2). Aussitôt que le Fils de Dieu est descendu sur la terre, il s'est constitué une famille nouvelle, afin que celui qui était adoré par les anges dans le ciel eût des anges sur la terre (3). Les vierges offrent sans cesse à Dieu, en union avec leur divin époux Jésus-Christ, le suave holocauste d'une chair mortifiée par la continence, exhalant le parfum virginal de l'intégrité. Saint Ignace, martyr, les appelle des prêtres du Christ (4) : *Est odor filii mei sicut odor agri pleni cui benedixit Dominus* (5), fragrance des parfums exhalés des jardins fermés, aux souffles pénétrants de l'aquilon et de l'auster ; fleurs

(1) Virginitas tanto nuptiis præstat, quanto cœlum terrâ, quanto hominibus angeli antecellunt. S. Chrys. lib. de Virg. XI.

(2) S. Aug. lib. de sanctâ virg. XIII.

(3) Statim ut Filius Dei ingressus est super terram, novam sibi familiam instituit, ut qui ab angelis adorabatur in cœlo haberet angelos in terris. S. Hier. Epist. 22 ad Eustoch.

(4) Ad Tars.

(5) Gen. XXVII, 27.

des champs, lys des vallées arrosées par les eaux courantes des fontaines scellées (1) : toute la divine poésie des livres saints effeuillée à pleines mains, exhalée en encens pour célébrer la beauté des vierges et l'amour de Jésus pour la virginité !...

Jésus, le Verbe fait chair, Jésus le divin Agneau qui paît parmi les lys (2), Jésus qui a choisi pour mère une vierge, qui a choisi pour confident un disciple vierge, qui a voulu habiter à Nazareth parmi les vierges Marie et Joseph, qui se reposait à Béthanie avec les vierges Marthe et Lazare, Jésus aime les vierges d'un amour de choix et de prédilection, d'un amour d'époux, d'un amour tendre et fort, généreux et jaloux. Jésus aime les vierges comme la milice céleste que l'armée des anges, chantant sur le berceau de leur jeune roi, promettait à la terre (3). Les vierges sont la portion la plus noble de l'Église, sa gloire et sa fleur, son ornement et son honneur. Selon la parole de la divine Sagesse, nul trésor n'est comparable à l'âme continente (4). L'Église, épouse et reine, l'Église vierge et mère, l'Eglise se pare des vierges et des continents comme de perles éclatantes qui

(1) Cant. passim.

(2) Cant. II, 16.

(3) Hæc est militia illa cœlestis quam laudantium exercitus angelorum promittebat in terris. S. Ambr. lib. I de virg.

(4) Eccl. XXVI, 20.

lui font un collier incomparable (1). Elle peut chanter le cantique de naïve exaltation de la vierge Agnès : Il a mis à ma droite un bracelet, à mon cou un collier de perles précieuses; il a suspendu à mes oreilles des perles inestimables, et et il m'a embrassée d'une ceinture de pierreries vives et éclatantes ; il m'a revêtue du vêtement de salut ; il m'a enveloppée du manteau de joie, et, comme une épouse, il m'a décorée d'une couronne (2). Les vierges ont cette gloire de décorer et d'illustrer la véritable Église. Non-seulement la virginité donne à l'Église sa gloire et sa fécondité, mais elle lui donne son caractère incommuniable d'unique et véritable épouse de Jésus-Christ ; elle la distingue, la démontre et la couronne au milieu des infidèles et des hérétiques. Nous pouvons dire hautement de nos jours ce que saint Athanase disait à l'empereur Constance : Nulle part ailleurs le saint et céleste commandement de l'éternelle virginité, pour les âmes appelées, n'est pleinement accompli, si ce n'est chez les chrétiens catholiques (3). Enfin, comme suprême louange, disons que la virginité nous représente admirablement l'adorable Trinité. *Prima Trias*

(1) Virginibus et continentibus quasi gemmis pulcherrimis Ecclesia monile decoratur. S. Hier. contr. Jovin., lib. 2.

(2) Brev. Rom. offic. S. Agnet. XXI, Januar.

(3) Nusquam alibi sanctum illud et cœleste æternæ virginitatis mandatum pleniter adimpletur nisi duntaxat apud christianos (catholicos). S. Athan. Apol. ad Const. Imp.

virgo est, dit saint Grégoire de Nazianze, docteur et poète (1). La première vierge est la Trinité. La virginité nous élève en effet comme naturellement dans la lumière et dans la splendeur de la gloire en nous rapprochant de la sainteté divine; car elle nous donne la faculté de nous approcher sans obstacle du Seigneur pour le prier, pour le contempler, pour le servir (2). Les chastes sont appelés parèdres, c'est-à-dire les familiers et comme les assesseurs de Dieu; ils sont comme les anges de la terre, qui toujours, à cause de leur chasteté, voient la face du Père (3).

Mais pour terminer et pour conclure, admirons comme l'incorruption rapproche de Dieu, unit à Dieu les vierges et les continents. *Incorruptio facit esse proximum Deo* (4). La virginité possède un charme qui triomphe de Dieu. Vaincu par elle, Dieu descend, l'embrasse et l'élève jusqu'à lui pour en faire sa sœur, sa compagne, son épouse. *Vulnerasti cor meum*... Tu as blessé mon cœur, ô ma sœur, mon épouse, tu as blessé mon cœur par un regard de tes yeux, par une boucle de tes cheveux (5). Tout le cantique des cantiques est le prophétique et divin poème des amours pures de

(1) S. Greg. Naz. in carm. de virgin.
(2) I Cor. VIII, 35. *Dominum observandi*, *Domino observiendi*, portent d'autres versions.
(3) Corn. a Lap. in I Cor. VII.
(4) Sap. VI, 26.
(5) Cant. IV, 9.

Jésus et de la virginité, l'épithalame ravissant du Verbe fait chair avec la nature humaine, sous les traits, le visage et le nom de la Vierge immaculée. Nous devons insister sur ce doux et profond mystère qui fait des vierges les épouses du Christ, qui leur prépare des noces royales, leur donne une fécondité prodigieuse et les associe à la maternité divine de Marie en leur communiquant son admirable privilége de vierge-mère. Nous allons chanter avec la douce Agnès, avec la vierge enfant, avec la ravissante martyre, la patricienne de treize ans : J'aime le Christ qui m'admet à son union, lui, dont la mère est vierge, dont le père n'a point d'épouse, dont tous les instruments de musique chantent pour moi de leurs voix modulées. Si je l'aime, je suis chaste ; si je le touche, je suis pure ; si je le prends pour époux, je suis vierge. C'est à lui que je suis fiancée, à lui que servent les anges, dont le soleil et la lune admirent la beauté ; à lui seul je garde ma foi : à lui je me confie avec un dévouement absolu (1).

Nous tenons de saint Paul la révélation de ce mystère. *Amulor vos Dei amulatione ; exhibui enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo* (2). Je vous aime de l'amour jaloux de Dieu, car je vous ai unis à un seul époux en vous apprenant à vous donner au Christ comme une vierge chaste. Moi, comme un paranymphe de

(1) Resp. offic S. Agnetis, etc.
(2) II Cor. XI, 2.

noces spirituelle par ma prédication, je vous ai mariée à un seul homme, à savoir le Christ, et en vous mariant, je vous ai persuadé de vous présenter au Christ comme une épouse vierge (1). Sans doute l'objet direct et comme présent de la tendresse paternelle et apostolique de saint Paul, c'est l'église de Corinthe ; mais dans cette église il pense surtout aux vierges, à qui, dans sa première épître il avait enseigné les grandeurs et les mérites de la virginité. Sans doute, en mesurant toute l'ampleur de la pensée du grand apôtre, cette belle parole peut s'entendre de l'Eglise toute entière, mystique épouse de Jésus, depuis les noces royales de l'incarnation, et dès-lors cette parole peut s'appliquer à tout fidèle qui voue à Jésus la virginité de son âme par une foi entière, une espérance solide, une sincère charité (2). Mais c'est aux vierges surtout, aux vierges d'état et de profession, que cette parole s'applique, l'on peut dire, dans toute sa force, sa délicatesse et sa beauté.

La virginité prépare les éléments purs et choisis de cette union qui s'accomplit par la charité. Nous l'avons dit, la plus belle forme, la plus généreuse et la plus noble fiancée qui se présente pour l'union de la charité, c'est la virginité : la virginité qui se donne, qui se voue et se consacre

(1) Corn. a Lap. in II Cor. XI.

(2) Virginitas mentis est integra fides, solida spes, sincera charitas. S. Aug. in Joan. Tract. XIII.

sans retour, sans réserve, sans mesure à Jésus le divin amant des âmes, le royal époux des vierges. Une telle conformité, dit le doux et profond commentateur du cantique des cantiques, saint Bernard, une telle conformité que la pureté des vierges établit avec le Verbe, marie l'âme avec le Verbe, lorsque à celui auquel elle est semblable par nature, elle se fait encore semblable par volonté, en aimant comme elle est aimée. Si donc elle aime parfaitement, les noces sont accomplies. Quoi de plus heureux que cette conformité ? quoi de plus désirable que la charité ? C'est vraiment ici le contrat d'un mariage saint et spirituel. C'est peu dire un contrat, c'est un embrassement ; un embrassement, en effet, là où vouloir, ne pas vouloir la même chose fait de deux un même esprit. Et il n'est pas à craindre que la disparité des personnes fasse clocher la convenance des volontés ; car l'amour ne connaît pas les égards, l'amour déborde en lui-même, l'amour, où il paraît, ramène à soi et captive tous les autres sentiments : il ne voit que ce qu'il aime, et il ne connaît pas autre chose. C'est l'époux et l'épouse ; quelle autre union ou connexion cherchez-vous entre époux, si non aimer et être aimé ?.. Mais quoi, peut-il y avoir une aussi intime union entre l'âme et le verbe, entre la virginité et la personne du Christ, dès-lors qu'il n'y a pas de proportion ni d'égalité ? Saint Bernard répond admirablement et délicieusement : Non, sans doute, avec une pareille abondance cou-

lent l'amant et l'amour, l'âme et le verbe, l'épouse et l'époux, le créateur et la créature, pas plus que la lèvre altérée et la source. Quoi donc, pour cela se perdront tout à fait et seront vains, le vœu de la fiancée, le désir du cœur qui soupire, l'ardeur du cœur qui aime, la confiance de l'âme trop présomptueuse peut-être, parce qu'elle ne peut courir aussi vite que le géant, lutter de douceur avec le miel, de mansuétude avec l'agneau. de blancheur avec le lys, d'éclat avec le soleil, de charité avec celui qui est charité ? Oh ! non, car si la créature aime moins, parce qu'elle est moindre, cependant si elle aime de tout elle-même, il ne manque rien, là où est tout : c'est pourquoi j'ai dit : aimer ainsi, c'est l'union conjugale, à moins qu'on doute que l'âme est d'abord et plus aimée par le verbe. Certes elle est prévenue par son amour et subjuguée par la charité. Heureuse l'âme qui a mérité d'être prévenue dans une si abondante bénédiction de douceur (1).

Heureuses vierges ainsi prévenues par la voix de Jésus, que vous avez entendue comme Marthe dans l'Evangile. Prévenues dès l'enfance, dès le berceau, peut-être, par la divine et mystérieuse influence d'une mère chrétienne, par le choix de la grâce, par le doux et pénétrant regard de Jésus, qui vous a fait un signe, qui vous a dit un mot : Viens, suis-moi. Dès les premiers épanouisse-

(1) S. Bern. in cant. serm. XXXVIII.

ments de la raison et du cœur, vous l'avez pressenti, vous l'avez entrevu, vous l'avez entendu, ce doux ami, comme l'époux du cantique : Le voici qui vient, bondissant sur les montagnes, franchissant les collines, semblable au chevreuil, léger comme le faon de la biche. Le voilà qui s'arrête derrière le mur d'enclos du jardin paternel, regardant par les fenêtres, cherchant à voir par le treillis. Le voilà qui parle et qui dit : Lève-toi en hâte, mon amie, ma colombe, ma belle, et viens (1)... Heureuses les âmes qui ont entendu, qui ont compris, qui ont répondu, comme Marthe, dès l'enfance prévenue, dès l'adolescence en fleur, dès l'aurore trempée de rosée et de lumière, aussitôt que la voix du céleste fiancé s'est fait entendre et que les austères et virginales prévenances de la grâce sont venues frapper au cœur.

Aussitôt que dans la pleine lumière de la raison éclairée par la foi, avec le plein consentement d'une volonté sollicitée par la grâce, mais libre et souveraine dans sa détermination, aussitôt que l'union divine est contractée, Jésus élève, Jésus glorifie et couronne l'âme vierge qui s'est donnée à lui. Il faut bien, en effet, que l'époux communique à l'épouse ses biens avec son amour, sa condition avec son nom. — Reine, elle s'est assise à votre droite, ô Jésus, avec un vêtement tissu d'or et de diverses couleurs. Ainsi celle qui,

(1) Cant. II, 8-10.

dans le monde, dans cette vie mortelle, était vêtue de vêtements en lambeaux et d'habits grossiers, comme étant de condition servile, elle est reine dans l'intimité de gloire et d'honneur de Jésus. Dans le royaume des cieux, qui nous ouvre ici-bas ses frontières pacifiques, on la voit noble reine couronnée auprès de son royal époux. Qu'elle méprise donc tout ce qui paraît aux yeux, et que son esprit, dégagé des sens, se rassasie de l'amour de son époux, qu'elle fasse de toutes ses puissances autant de servantes de son propre époux. Car rien d'adultère ne doit souiller la pureté de la vierge ; ni dans la langue, ni dans les oreilles, ni dans les yeux, ni dans aucun autre de ses sens, ni même dans aucune de ses pensées ; mais elle doit tenir son corps comme un temple ou comme un sanctuaire nuptial préparé pour son époux (1). Aussi quelle joie et quelle reconnaissance dans les âmes élevées de la poussière et de la servitude pour être placées parmi les royales épouses du souverain Roi ! D'où te vient cela, ô âme humaine ? D'où te vient cela ? D'où te vient une gloire si inestimable, que tu mérites d'être l'épouse de celui que les anges désirent contem-

(1) Contemnat igitur quidquid oculis apparet, et nudâ mente amore sponsi satietur, totas vires suas proprii sponsi ancillas faciens ; et in nullâ parte, oportet virginem adulteram esse : non linguâ, non auribus, non oculo, non alio omnino sensu, imo neque cogitatione, sed corpus quidem velut templum quoddam aut thalamum sponsi habeat præparatum. — S. Basil. Lib. de verâ virg.

pler ? D'où te vient qu'il soit ton époux, celui dont le soleil et la lune admirent la beauté, qui peut d'un signe changer toutes choses ? Que rendras-tu au Seigneur pour tous les biens dont il t'a comblée en faisant de toi la compagne de sa table, la compagne de son trône, son épouse, en sorte que le roi t'introduise dans le secret de sa chambre nuptiale ? Vois de quelles étreintes d'amour obséquieux tu dois l'aimer et l'embrasser, celui qui t'a estimée un si grand prix, qui t'a honorée de tant d'amour ! Abandonne les affections charnelles, désapprends les mœurs du siècle, oublie les habitudes mauvaises. Y penses-tu, en effet ? Est-ce que l'ange du Seigneur n'est pas debout auprès de toi, prêt à te frapper de son glaive de flammes si (Dieu t'en préserve) tu en aimais un autre que lui ?... Maintenant, en effet, tu es son épousée ; maintenant se célèbre le repas matutinal des noces, car le repas du soir se prépare dans le ciel. Mais là le vin ne manquera pas, car là nous serons enivrés dans l'abondance de la maison de Dieu, et nous boirons au torrent de ses voluptés. C'est assurément pour ces noces qu'est préparé un fleuve de vin, de ce vin qui réjouit le cœur des Vierges. Car le courant du fleuve réjouit la cité de Dieu (1).

Divines allégresses ! purs enivrements de cette union virginale ! Mais il faut que l'union soit

(1) S. Bern. Serm. II. Dom. Ij post Epiph.



complète, définitive, permanente, union deux fois sacrée et par les vœux échangés et par la ratification solennelle de l'Église. Ecoutons S. Jérôme à la vierge Eustochium : Ecoute, ma fille, et vois, et incline ton oreille, et oublie ton peuple et la maison de ton père, et le roi sera pris d'amour pour ta beauté. Il ne te suffit pas de sortir de ta terre, si tu n'oublies aussi ton père et la maison de ton père, afin qu'en méprisant la chair tu puisses t'unir aux embrassements de l'époux céleste. Tu diras : Je suis sortie de la maison de mon enfance ; j'ai oublié la maison de mon père ; je renais dans le Christ. Quelle récompense vais-je recevoir pour cela ? Vois la suite : et le roi sera pris d'amour pour ta beauté. Il est donc grand ce sacrement. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à son épouse, et ils seront deux, non comme ici en une chair, mais dans un même esprit. Toi donc, après avoir rejeté le fardeau du siècle, assieds-toi aux pieds du Seigneur, et dis : J'ai trouvé le choisi et le bien-aimé de mon âme, je le tiens et je ne me séparerai plus de lui. Et il te répondra : Unique est ma colombe, unique est ma toute belle. Reste toujours dans le secret de son sanctuaire nuptial. Reste à l'intérieur pour recevoir les divines caresses de ton époux. Tu pries : tu parles à ton époux. Tu lis : c'est lui qui te parle, et lorsque le sommeil fermera ta paupière, il viendra derrière la muraille, il regardera par la fenêtre, et aussitôt réveillée tu diras : Je suis blessée d'amour, et de

nouveau tu l'entendras dire : c'est un jardin fermé que ma sœur et mon épouse(1).—Qui nous dira les douceurs de cette union, les flammes de cette charité, les élans de cet amour, les impatiences de sortir du corps et de s'envoler de la terre, *cupio dissolvi?* Large et dévorant soupir qui soulève et bientôt brise les liens de la chair, afin que l'épouse puisse voir sans voile, embrasser sans obstacle, posséder sans crainte, aimer, louer, chanter sans fin, l'immortel et glorieux époux.

Qui nous dirait aussi la fécondité de cette union, la perfection de vie de cette ressemblance effective et de cette conformité mutuelle de Jésus et de la virginité ? Qui nous dirait les torrents de grâces qui découlent, les innombrables œuvres de miséricorde qui sortent comme de chastes générations de cette union du Verbe fait chair avec la virginité? C'est Marthe qui nous le dira plus tard, Marthe, dans sa vie active de Béthanie, dans sa vie recluse de Tarascon. Marthe, le premier exemplaire de la vie religieuse et la vaillante patronne de toutes les générations de ministères et de dévouements sortis de la fécondité virginale, de ce premier conseil évangélique. Assez donc sur cette attrayante vertu de virginité, l'objet du premier vœu de religion. Nous avons à considérer les deux autres, en écoutant, avec Marthe attentive et résolue, la suite des enseignements réservés du divin Maître.

(1) S. Hieron. ad Eustoch.

Pour atteindre la perfection, ou du moins pour y tendre sans empêchement et pour y arriver sans obstacle, il faut combattre la seconde concupiscence, *concupiscentia oculorum*, la concupiscence des yeux ; disons mieux, il faut l'arracher du cœur par le vœu de pauvreté. La pauvreté, voilà le second conseil évangélique, le second moyen de s'affranchir, de se dominer et de se dévouer, que Jésus indique aux âmes délicates et généreuses. Jésus, après avoir révélé la grandeur, le mérite et les charmes de la continence volontaire, après avoir délicatement indiqué ses préférences pour la continence qui renoncerait aux plaisirs de la chair pour le royaume des cieux, Jésus venait d'imposer les mains aux enfants. Les embrassant avec tendresse, il venait de déclarer que le royaume des cieux appartient à ceux qui leur ressemblent, indiquant ainsi que les premières places en son royaume seraient pour les continents et les enfants, les préférences de son Sacré-Cœur pour l'innocence et la virginité. Alors un jeune homme s'avança vers lui, et, fléchissant le genou, lui dit : Bon Maître, que ferai-je de bien pour avoir la vie éternelle ? Et il lui dit : Pourquoi m'interroges-tu sur le bien (ou plutôt pourquoi m'appelles-tu bon ?) Un seul est bon : Dieu ; et si tu m'appelles bon, crois que je suis Dieu, car nul par soi-même n'est bon que Dieu (1).

(1) Si me vocas bonum, crede me esse Deum : nemo enim per se bonus, nisi Deus. Corn. a Lap. in Math. XIX.

Or, si tu veux t'avancer vers la vie, garde les commandements. Et le jeune homme lui dit : Lesquels ? Et Jésus dit : Tu ne feras pas d'homicide, tu ne commettras pas d'adultère, tu ne feras pas de vol, tu ne rendras pas de faux témoignages ; honore ton père et ta mère, et tu aimeras ton prochain comme toi-même. Le jeune homme lui dit : J'ai gardé tout cela dès ma jeunesse ; que me manque-t-il encore ? Alors Jésus le regardant d'un air de suave tendresse, et lui donnant une marque extérieure de son amour (1), il lui dit : Il ne te manque qu'une chose ; si tu veux être parfait, vas, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel, et viens, suis-moi (2).

Voilà dans cette scène touchante et dans cette adorable effusion de la dilection du Sacré-Cœur, voilà l'humble et puissante charte de la divine pauvreté. Mais pour le royal dépouillement de toutes choses, comme pour la virginale immolation de la chair, *non omnes capiunt*, tous ne comprennent pas ; et même, ô misère, tous ceux qui sont appelés directement, ceux que Jésus regarde de ce doux et pénétrant regard de l'âme, ceux que Jésus appelle en les caressant de la main, du

(1) Jesus autem intuitus eum : vultu suavi, benigno et blando dilexit eum, justa signa dilectionis illi ostendit ; V. G. manum ejus apprehendens, illi anniciens et arridens, illum amplexans et exosculans. Corn. a Lap. in Marc. X.

(2) Math. XIX, Marc. X.

sourire et des lèvres, comme le jeune homme de l'Évangile, ceux-là ne répondent pas toujours aux prévenances de la grâce, aux attraits intérieurs d'une vocation de choix. Ils s'en vont attristés parce qu'ils sont riches des biens de ce monde, ou possédés de désirs et de convoitises, et trop pauvres, hélas ! de volonté, de généreux amour : *Qui contristatus in verbo abiit mœrens : erat enim habens multas possessiones.* Or Jésus, affligé de voir ses grâces méprisées et ses avances inutiles, promène autour de lui son regard compatissant et attristé, et, poussant un soupir : Qu'il est difficile, dit-il à ses disciples, qu'il est difficile pour le riche d'entrer dans le royaume des cieux (1) !

Mais Marthe était là pour consoler le cœur du divin Maître, Marthe, au cœur généreux, qui donnait de ses biens avec tant d'affection au Fils de Marie, au doux ami de Nazareth. Marthe est maintenant préparée à tout quitter pour suivre le Maître, à tout sacrifier pour l'amour de son Sauveur, à se dépouiller de tout pour vêtir, nourrir, servir l'humanité de Jésus. Pour suivre le Maître, en effet, pour le suivre partout où il va, jusque dans les sentiers étroits et rudes, jusque sur les sommets abruptes et solitaires, il ne faut point d'attaches, il ne faut point de fardeaux, il ne faut point d'*impedimenta*, de bagages inutiles ; *Christum nudum nudus sequere* : il faut suivre nu le

(1) Marc. X, 22-23.

Christ nu (1). Parmi les justes, les généreux, les élus, qui se ceignent les reins pour atteindre le comble de la perfection, pendant qu'à l'intérieur ils aspirent aux plus hautes cimes, ils quittent tout à l'extérieur (2). La pauvreté volontaire, dit saint Thomas, est le premier fondement pour acquérir la perfection de la charité ; en sorte que l'homme vive sans rien qui lui soit propre, qu'il vive tout entier de Dieu, de sa volonté, de son amour (3). A mesure que la charité se nourrit, dit saint Augustin, la cupidité diminue ; aussitôt qu'elle est parfaite, il n'y a plus de cupidité (4). En effet, Seigneur, il vous aime peu celui qui aime avec vous quelque chose qu'il n'aime pas pour vous (5).

Humble et forte parole de Jésus, plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants qui s'enfonce jusqu'aux moelles, qui divise et sépare pour faire l'unité de vie, l'unité de flamme et de charité ! Parole de conseil et d'initiation qui a fait

(1) S. Hier. epist. ad Rustic. monach.

(2) Sunt nonnulli justorum qui ad comprehendum culmen perfectionis accincti, dum altiora interius appetunt, exterius cuncta derelinquunt. S. Greg. moral. VIII, 15.

(3) Ad perfectionem charitatis acquirendam primum fundamentum est voluntaria paupertas, ut aliquis absque proprio vivat. Sum. 2°, 2ae quæst. CLXXXVI, art. 5.

(4) Nutrimentum charitatis est diminutio cupiditatis : perfectio nulla cupiditas. S. Aug. quæst. lib. 83, quæst. 36.

(5) Minus te amat qui tecum aliquid amat quod non propter te amat. S. Aug. confes. X, 29.

des prodiges, qui a peuplé les déserts et les cloîtres, qui a fondé les œuvres de miséricorde, institué les milices du dévouement pour les pauvres et les misérables ! — Ce sont là les paroles qui, dans tout le monde, ont persuadé le mépris du monde et aux hommes la pauvreté volontaire, les paroles qui remplissent les cloîtres de moines et les déserts d'anachorètes ; ce sont là, disons-nous, les paroles qui dépouillent l'Egypte et enlèvent ses meilleurs ustensiles ; c'est là le discours vif et efficace convertissant les âmes par la fidèle émulation de sainteté et par la fidèle promesse de vérité. En effet, Simon Pierre dit à Jésus : Voici que nous avons tout quitté (1). Marthe, sa tendre amie, avant Pierre l'ardent apôtre, avait dit à Jésus : *Ecce nos reliquimus omnia.* Voici, Maître, voici que mon frère et moi nous avons tout quitté pour vous suivre, et nous mettons à vos pieds tout ce que nous possédons. Ainsi passent devant Jésus, ou plutôt ainsi viennent à Jésus toutes les âmes généreuses, aimantes et dévouées, de tous les siècles et de tous les pays, de toutes les conditions et de tous les états. Elles ont entendu, elles ont compris et elles viennent à Jésus, dépouillées, libres, affranchies, pour mieux le suivre et le mieux servir ; elles viennent le saluer de cette ardente et joyeuse parole : *Ecce nos reliquimus omnia.* Après Marthe, les Cécile,

(1) S. Bern. in declam. sub initium apud Corn. a Lap. in Math. XIX.

les Claire, les Thérèse ; après Lazare, les Antoine, les Benoît, les François. De génération en génération, de siècle en siècle, la sainte et divine pauvreté, sortie du cœur de l'homme-Dieu, appelle, entraîne et ravit les vrais disciples de Jésus, les vrais amis, les généreux amants de la perfection chrétienne.

Ainsi parlait S. Jérôme aux vierges romaines, aux généreuses chrétiennes qu'il guidait dans les voies de la perfection. Ainsi, disait-il entr'autres à Hédibia : Veux-tu être parfaite et te fixer au plus haut sommet de la dignité ? Fais ce que firent les apôtres ; vends ce que tu as et donne-le aux pauvres, et suis le Sauveur, et tu suivras la croix seule et nue par la vertu toute nue (1). Ainsi disait-il à la vierge Démétriade : C'est arriver au faîte apostolique et à la parfaite vertu que de vendre tout et le distribuer aux pauvres, et ainsi libre et dégagé, s'envoler avec le Christ vers les choses célestes (2). Admirable vie que la vie de ces âmes détachées, élevées dans les régions supérieures, qui vivent et conversent avec Jésus, et qui, moins elles se mêlent à la créature, moins elles sont empêchées par l'amour ou la possession des faux

(1) Vis esse perfecta et in primo stare fastigio dignitatis ? Fac quod fecerunt apostoli : vende quæ habes et da pauperibus, et sequere salvatorem et nudam solamque crucem virtute nudâ sequaris. S. Hier. Epist. 150 ad Hedib.

(2) Apostolici fastigii est perfectæque virtutis vendere omnia et pauperibus distribuere, et sic levem atque expeditum cum Christo ad cœlestia subvolare. id. in epist. 8 ad Demetr.

biens de ce monde, plus elles s'élèvent et s'épanouissent dans la vie de l'esprit. Admirable vie que cette vie cachée, dérobée au temps et à la créature, pour être mieux possédée et absorbée en Jésus ! Admirable vie que cette vie de dénuement et de sacrifice, où la séparation extérieure produit l'union intérieure, où l'immolation et la mort produisent l'ascension dans la vie ! Il y en a qui sont encore retenus dans le siècle, et qui, cependant, des biens qu'ils possèdent, donnent des secours aux indigents, se hâtent de défendre les opprimés ; ceux-là, du bien qu'ils font, offrent un sacrifice, car ils immolent à Dieu quelque chose de leur vie et ils se réservent quelque chose. Mais il y en a d'autres qui ne se réservent rien ; mais leurs sens, leur vie, leur langue et tout le bien qu'ils ont possédé, ils l'immolent au Seigneur tout puissant; que font ceux-là, sinon offrir un holocauste ? Bien plus, ils sont eux-mêmes holocauste (1).

Au moment où Jésus formulait cette seconde condition de la perfection chrétienne, Marthe, et pour satisfaire son cœur, et pour consoler le Sacré-Cœur de la défection de ce jeune homme qui ne sut pas comprendre les divines richesses de la pauvreté volontaire, Marthe fit de nouveau don à Jésus, à ses apôtres, à ses disciples, les premiers pauvres de l'Eglise, de tous ses biens, de toutes ses richesses. Elle fit ce vœu dans son cœur, et,

(1) S. Greg. hom. in Ezech. XX.

le regard du Maître pénétrant les dispositions de ce cœur de vierge, il daigna l'agréer et le bénir. Marthe exprima sans doute ce vœu à l'extérieur par quelques signes et quelques paroles, en se prosternant aux pieds de Jésus, premiers rites de cette première consécration religieuse ; et le divin Maître daigna manifester avec quelle joie il acceptait ce don, avec quelles grâces il sanctifiait ce vœu, et de quelles tendresses exquises il comblait ce cœur qui se dépouillait pour lui. Marthe, avec ce cœur résolu, ce caractère ardent que nous lui connaissons, avec son initiative intelligente des affaires et son activité, Marthe se mit au service de Jésus et de ses disciples. Elle conduisait les saintes femmes à la suite du Maître, elle environnait Marie, lorsqu'elle suivait son Fils, de prévenances affectueuses ; elle préparait et faisait préparer toutes choses pour les repas et les vêtements ; elle veillait à tous les besoins de Jésus et de ses disciples. Ainsi nous l'indique l'Evangile, ainsi nous la montre la Tradition, ainsi nous la décrivent les pieuses visions.

« Jésus enseigna en cet endroit (Naïm), on lui lava les pieds et on lui présenta une réfection. Ils changèrent d'habits et de chaussures. Jésus avait avec lui environ douze disciples, mais aucun des apôtres. Les disciples de Jérusalem étaient venus de cette ville à Naïm, avec quelques-unes des saintes femmes ; d'autres avaient célébré la Pentecôte à Nazareth avec Marie, et, en s'en retournant, ils étaient venus attendre Jésus ici. Jésus

entra d'abord dans l'hôtellerie spéciale établie pour son usage à Naïm. Elle était dans un appartement appartenant à la veuve. Il alla ensuite avec ses disciples voir la veuve elle-même. Les saintes femmes ayant leur voile baissé vinrent à sa rencontre dans le vestibule de la cour et se prosternèrent à ses pieds ; il les salua et se rendit avec elles dans la grande salle. Il y avait cinq femmes, outre la veuve : Marthe, Madeleine, Véronique, Jeanne Chusa et la Suphanite. Les femmes s'assirent, les jambes croisées sur des coussins et des tapis qui garnissaient une estrade peu élevée semblable à un long canapé, elles ne dirent rien à Jésus jusqu'à ce qu'il leur eût adressé la parole, et alors chacune parla à son tour. Elles donnèrent des nouvelles de Jérusalem et d'Hérode, dirent que le prince avait fait rechercher Jésus ; mais bientôt Jésus leva le doigt et leur reprocha de trop se préoccuper des choses de ce monde et de juger trop facilement leur prochain... Il y eut ensuite un repas... Jésus a visité quelques personnes et il s'est trouvé avec les saintes femmes dans la maison de la veuve. Il alla dans le jardin avec elles et, tout en se promenant, il s'entretint avec chacune d'elles. Madeleine et la Suphanite ont perdu depuis longtemps la beauté qui les distinguait autrefois ; leur visage est pâle et défait ; leurs yeux sont rougis par les larmes. Elles aiment le silence et la retraite. Marthe est très-active et traite les affaires à merveille. Jeanne Chusa est une grande femme pâle, d'un tempérament

robuste, d'un caractère sérieux et énergique. Véronique a beaucoup de rapports avec sainte Catherine : elle est résolue, franche et courageuse. Lorsqu'elles sont ainsi réunies, elles causent, travaillent et préparent pour la communauté toutes sortes de choses qu'on dépose dans les différentes hôtelleries et dans des magasins où les disciples et les apôtres les prennent, soit pour leur usage, soit pour en faire des aumônes aux pauvres : quand la communauté a tout ce qu'il lui faut, elles travaillent aussi pour les synagogues pauvres. Elles ont habituellement avec elles leurs servantes qui les précèdent et les suivent portant des étoffes soit dans une besace de cuir semblable à une outre, soit sous leur manteau, attachées à leur ceinture. Les servantes portent des vêtements plus étroits et des robes plus courtes que leurs maîtresses. Quand elles sont à demeure quelque part, comme à Naïm, par exemple, les servantes les quittent et vont les attendre dans les hôtelleries qui sont sur le chemin (1).

« Rien n'est touchant comme de voir Jésus marcher le long des rues, la robe tantôt flottante, tantôt relevée, sans beaucoup d'action et pourtant sans aucune raideur. Son allure est calme : il semble planer plutôt que marcher : il a une simplicité et une majesté que n'ont pas les autres hommes. Rien dans sa démarche qui ne soit harmonieux et assuré ; pas un regard, pas un pas,

(1) Vie de N.-S. J.-C. V, 166-168.



pas un geste inutile, et pourtant rien d'affecté ou qui vise en rien à l'effet.

» J'ai vu de nouveau des choses que j'avais oublié de dire dernièrement, lorsque Marie fit un voyage à Cana et revint ici (Capharnaüm), avec les autres femmes. Marthe, accompagnée de Suzanne, avait visité les hôtelleries de Galilée jusqu'à Samarie. Elle en avait comme la surintendance ; les petits districts étaient confiés aux soins de celles des saintes femmes qui en étaient le plus voisines. Je les vis se réunir dans certaines hôtelleries : on apportait sur des ânes des provisions de toute espèce. Je vis une fois avec elles Marie la Suphanite, ce qui fit dire parmi les gens de l'endroit, que Marie Madeleine était maintenant avec les femmes qui prenaient soin des gens attachés au prophète de Nazareth, car Marie la Suphanite avait une grande ressemblance extérieure avec Madeleine, et elle n'était pas très-connue de ce côté du Jourdain ; de plus, elle s'appelait aussi Marie... les saintes femmes veillaient à ce qu'on fût pourvu de lits, de couvertures, de vêtements de laine, de vases à boire, de cruches, de baume et d'huile, etc., car, quoique Jésus eût peu de besoins, il voulait pourtant que ses disciples ne fussent à charge à personne, et qu'ils trouvassent partout le nécessaire, afin d'enlever tout prétexte aux reproches des pharisiens (1).

(1) Vie, etc. III, 286-287.

Ces détails intéressants forment un tableau qui nous montre les rudiments de la vie religieuse : la vie commune, le travail, la parole de Dieu écoutée, la personne de Jésus adorée et servie, et même une certaine hiérarchie de fonctions et d'autorité. D'ailleurs ces traits aperçus dans la vision ne font que préciser et encadrer l'Evangile. — Et il arriva désormais que lui-même, le Seigneur Jésus, passait par les cités et les bourgades, prêchant et évangélisant le royaume de Dieu ; et les douze étaient avec lui ; et aussi quelques femmes qui avaient été guéries d'esprits malins et d'infirmités, entr'autres Marie, qui est appelée Madeleine, de laquelle sept démons étaient sortis ; et Jeanne, femme de Chusa, intendant d'Hérode, et Suzanne, et plusieurs autres qui le servaient de leurs biens (1). — Marthe n'est pas nommée ici parmi les femmes délivrées d'esprits impurs ou guéries de maladies ; et cela se conçoit, la vierge de Béthanie, préservée par la grâce, occupait une place à part dans le cœur du Maître et dans le plan de son œuvre de rédemption. Mais elle sera nommée souvent en d'autres pages de l'Evangile : d'ailleurs, comme intendante de la communauté Galiléenne, comme directrice du groupe des saintes femmes, on devine sa présence, on ressent son influence. L'on sait qu'elle offre, qu'elle donne tout à Jésus ; qu'elle s'est dépouillée de toute af-

(1) Luc. VIII, 1-3.



fection, et qu'elle a désormais consacré tous ses biens pour servir Jésus, pour nourrir son humanité sainte, pour entretenir pieusement son Eglise.

Et le Maître, pour achever la somme de ses conseils évangéliques, ajoute cette parole si courte de mots, si large et si profonde de sens. — Viens et suis-moi. — *Et veni sequere me* (1). La divine charité veut faire de l'homme, de tout l'homme, un sacrifice de suave odeur pour réjouir le cœur de Dieu. Or, pour qu'il soit un holocauste parfait et perpétuel, après avoir immolé son corps par la chasteté, son cœur par la pauvreté, l'homme doit immoler sa volonté par l'obéissance. Celui qui a voué au Dieu tout-puissant tout ce qu'il a, tout ce qu'il vit, tout ce qu'il sent, celui-là est holocauste (2). Le vœu d'obéissance est le dernier coup qui détruit le vieil homme ; c'est la dernière et suprême immolation, la plus pénible, la plus méritoire, parce qu'elle nous saisit, nous dépouille et nous anéantit à la racine de notre être : comme Jésus, le divin modèle de perfection, qui s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave, et qui s'est humilié en se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort même de la croix (3).

Suivre Jésus : le suivre par l'abnégation de tou-

(1) Math. XIX, 21.

(2) Cum quis omne quod habet, omne quod vivit, omne quod sapit, omnipotenti Deo voverit, holocaustum est. S. Greg. sup., Ezech. hom. 20.

(3) Philip. II, 7-8.

tes choses, le renoncement à toute créature, le dépouillement de toute affection, de toute volonté propre ; le suivre partout et toujours, comme il en a lui-même posé les conditions et déterminé la mesure : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il porte sa croix, et qu'il me suive (1) ; voilà le comble et le terme : le comble de la perfection chrétienne et le terme de la vie religieuse. Voilà le troisième conseil évangélique et le troisième vœu de perfection surnaturelle. Sortir de soi, non-seulement du monde et de la créature, mais de soi-même, pour suivre Jésus, pour le suivre de plus près, pour ne faire avec lui qu'un même cœur, une même vie, une même volonté : voilà le mérite, la grandeur et la grâce du vœu d'obéissance. Par le vœu d'obéissance, l'homme offre à Dieu quelque chose de plus grand, à savoir : Sa volonté même, qui est quelque chose de plus excellent que son propre corps, qu'il offre à Dieu par le vœu de continence, et que les choses extérieures, qu'il offre à Dieu par le vœu de pauvreté. C'est pourquoi ce qui se fait par obéissance est plus agréable à Dieu que ce qui se fait par volonté propre (2). Pour bien comprendre que l'obéissance, comme vœu perpétuel, est la suprême immolation de soi, qu'après ce don irrévocable de sa propre volonté à la

(1) Math. XVI, 24.
(2) Sum 2a 2ae. Quæst. CLXXXVI, Act. VIII.



volonté de Jésus, il n'y a plus rien en soi de la créature et du temps, rien de ce qui change et périt, citons ces admirables paroles de saint Grégoire : — C'est peu de renoncer à ce qu'on a; c'est bien plus de renoncer à ce qu'on est. C'est-à-dire il ne suffit pas de laisser nos biens, si nous ne nous laissons nous-mêmes. Pensons comment Paul s'était renoncé lui-même, lui qui disait : Je vis, mais non plus moi (car ce cruel persécuteur était anéanti et commençait à vivre le pieux prédicateur), mais le Christ vit en moi. Comme s'il disait ouvertement : il est vrai, je suis mort par moi-même, parce que je ne vis pas selon la chair ; mais je ne suis pas mort selon mon essence, parce que je vis spirituellement dans le Christ. Que la vérité dise donc, qu'elle dise : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même ; car s'il ne meurt à soi-même, il n'approchera pas de celui qui est au-dessus de lui-même ; et il ne pourra saisir celui qui est au-delà de lui-même, s'il ne sait immoler ce qu'il est soi-même (1). Avec saint Ambroise nous dirons : Le Christ est la fin de toutes les choses que nous demandons avec de pieuses intentions. En effet, si vous cherchez la sagesse, si vous vous appliquez à la vertu ou à la vérité, si vous cherchez la voie et la justice, ou la résurrection, en toutes choses il faut suivre le Christ, qui est la vertu et

(1) S. Greg. hom. in Evang. XXXII.

la sagesse, la vérité, la voie, la justice, la résurrection. A qui donc t'efforceras-tu d'aller, sinon à celui qui est la perfection de toutes choses et la somme des vertus ? C'est pour cela qu'il te dit : Viens, suis-moi. C'est-à-dire, afin que tu mérites de parvenir à la consommation des vertus (1).

Viens, suis-moi. Marthe avait entendu cette dernière parole comme elle avait entendu les deux autres ; et, dans la voix, dans l'accent du Maître, comme dans son regard et son geste, elle avait ressenti la commotion de la grâce et l'attrait du divin amour. Elle avait compris et pratiqué ce conseil évangélique, on peut le dire, avant même qu'il fût promulgué. Elle suivait Jésus depuis les premiers jours de sa vie publique, elle le suivait pour l'entendre, elle le suivait pour le servir et le nourrir ; elle le suivait pour ne plus le quitter de l'esprit et du cœur et pour l'imiter ; elle le suivait pour obéir à ses volontés, à ses moindres désirs, aussitôt que le Maître daignait les lui manifester. On peut dire que la sœur de Lazare était dès ce moment la plus fidèle suivante et la plus parfaite imitatrice de Jésus. Elle fut obéissante et docile comme elle fut chaste et pure, comme elle fut indigente et dépouillée par amour pour Jésus. Elle embrassa cette doctrine, elle pratiqua cette perfection, elle donna cet exemple, qui fut la joie du Sacré-Cœur et l'édification de la première communauté chrétienne.

(1) S. Ambr. in Expos. titul. Psalm. XXXVIII.



Pendant la vie mortelle de Jésus, Marthe fut spécialement appliquée à servir dévotement et tendrement la très-sainte humanité du Fils de Dieu. Jésus vivant de notre vie infirme et condescendant à avoir besoin de sa créature, Marthe quitta tout pour suivre Jésus, Marthe se dépouilla de tout pour servir Jésus, Marthe renonça à toute créature pour aimer Jésus. La pratique des conseils évangéliques ne pouvait être différente de cette application empressée et pieuse à suivre, à servir, à aimer Jésus, partout où Jésus avait besoin de soins et de secours, réclamait l'attention et l'hommage, indiquait ses volontés et ses désirs. Plus tard, lorsque l'humanité de Jésus ressuscité, installée dans le Ciel, l'Eglise, épouse, veuve et mère, devra se constituer et s'organiser, s'étendre et se multiplier, devra mettre en œuvres, établir en institutions les paroles, les conseils, les desseins de Jésus, Marthe sera la diligente ouvrière et l'intelligente apôtre de cet admirable système de perfection religieuse. Marthe fondera le premier monastère, instaurera dans notre Occident, sur le sol de notre France, sur le rivage de notre Méditerranée, la pratique vivante des trois conseils évangéliques, sous la forme de trois vœux solennels ; elle organisera, sous l'impulsion du Sacré-Cœur et pour l'éternel honneur de l'Eglise, la perfection chrétienne et la vie religieuse, qui devront se répandre dans le monde comme la plus belle révélation de la beauté divine, le plus suave parfum d'incorruption et de chas-

teté, le plus généreux ministère de dévouement et de charité.

Pour terminer et pour conclure, devons-nous rapporter la suite de l'Evangile et l'adorable promesse que fait Jésus à ses fidèles disciples, à ses parfaits imitateurs? Après que Jésus a déterminé les conditions de la perfection chrétienne, le jeune homme qui était venu le consulter pour être le mystérieux promoteur de cette législation surnaturelle, ce jeune homme que Jésus avait regardé, que Jésus avait aimé, le néophyte de la perfection que Jésus avait instruit lui-même, s'en va triste et découragé, lâchement déserteur de cette voie de perfection qui lui était apparue. Et Jésus, attristé de ce départ, de cette défaillance à sa grâce, Jésus se plaint à ses disciples : — Oh! dit-il, qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux! Et ses disciples, comme pour le consoler, lui disent par la bouche de Pierre : Mais nous, Seigneur, nous avons tout laissé et nous vous avons suivi; que sera-t-il de nous? — Nous avons tout quitté, dit Pierre; tout. C'est beaucoup; mais il a beaucoup quitté, celui qui a quitté la volonté même d'avoir quelque chose (1). Pierre, non-seulement a quitté tout ce qu'il avait, mais même tout ce qu'il pouvait désirer. Dès-lors Pierre a quitté tout le monde, et

(1) Multum deseruit qui voluntatem habendi deseruit. S. Bernard, Tract. in hæc verba Christi.



Pierre a reçu tout le monde (1). Pierre parle pour tous les apôtres, pour tous les fidèles, pour toute l'Eglise, pour toutes les générations de pauvres, de vierges, de serviteurs volontaires ; il parle surtout pour le groupe des âmes détachées, généreuses, amoureuses d'immolation et de liberté, de perfection et de beauté ; Pierre parle en ce moment pour Marthe et pour Lazare, pour les saintes femmes et pour toutes les âmes, émules, dans l'avenir, de ces humbles, aimables et généreuses servantes de Jésus. Or, Jésus leur dit : En vérité, je vous dis que vous, qui m'avez suivi dans la régénération du monde, lorsque le Fils de l'homme viendra s'asseoir sur le trône de sa majesté, vous vous asseoirez vous aussi sur douze siéges, jugeant les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou son épouse, ou ses enfants, ou ses champs, pour mon nom, recevra le centuple et possèdera la vie éternelle (2).

Admirables et divines promesses du Maître à ses disciples, du Sauveur et de l'homme-Dieu à ses parfaits imitateurs ! Les obéissants et les humbles jugeront le monde ; les continents et les vierges seront comblés au centuple d'affections et de tendresses ; les pauvres volontaires possède-

(1) Petrus non solum dimisit quidquid habebat, sed etiam quidquid habere cupiebat. Prorsus totum mundum dimisit Petrus, et totum mundum Petrus accepit. S. Aug. in psalm. CIII.

(2) Math. XIX, 21-30.

ront la vie éternelle. Ils jugeront le monde, tous ceux qui ont quitté le monde, méprisant ses faux biens, pour aller à la conquête des biens éternels. Tous ceux que le monde a méprisés, insultés et persécutés comme le Christ pour le Christ, se relèveront dans la gloire avec lui, comme lui et participeront à son triomphe. O grâce de familiarité ! O comble d'honneur ! O privilége de confiance ! O prérogative de sécurité parfaite !.. parole assurément heureuse qui les fera si tranquilles et même si glorieux dans cet étonnant fracas des éléments confondus, dans cet effrayant examen des mérites, dans cette terrible alternative de jugements (1). Ils recevront le centuple des affections et des biens qu'ils auront abandonnés pour leur Maître : ce bon Maître multipliera dans leur âme les joies spirituelles et les vertus au centuple. Celui qui aura laissé pour le Christ ses biens et ses affections, le Christ les lui rendra au centuple ; c'est-à-dire lui donnera des cœurs dévoués qui lui témoigneront l'amour, le secours et la tendresse de frères, d'épouses, de mères, avec une charité et une suavité plus grandes encore : en sorte qu'ils n'auront pas perdu ce qu'ils auront quitté, mais l'auront déposé dans la providence du Christ, où tous ces biens se seront multipliés surabondamment avec usure. En effet, les affections de l'esprit sont plus douces que les affections de la

(1) S. Bern. serm. VIII. In psalm. qui habitat., etc.

nature, et le cœur que la piété remplit d'un amour céleste, aime bien mieux que celui que les liens du sang enivrent d'un amour terrestre. Ainsi le religieux qui, pour le Christ, a laissé la seule maison de son père, trouve non pas cent maisons, mais cent collèges et monastères plus grands et plus beaux, qui le reçoivent avec une tendresse maternelle. Ainsi celui qui aura quitté pour le Christ un champ, trouvera cent disciples du Christ qui cultiveront leurs champs pour le nourrir ; et cela, sans labeur, sans culture de la part de celui qui aurait dû cultiver son propre champ. Semblablement pour un frère qu'il aura quitté, nombreux seront les chrétiens qui, comme des frères, le poursuivront d'un amour fraternel et s'attacheront à lui plus suavement par l'union de l'esprit ; pour un père, de nombreux vieillards l'aimeront comme leur fils ; pour une mère, de nombreuses matrones pourvoiront à ses besoins avec une affection maternelle ; enfin, pour un fils ou une fille, d'innombrables serviteurs de Dieu le vénèreront comme un père, recevront sa doctrine saine et ses sages conseils, et son cœur en goûtera plus de chastes voluptés qu'il n'en recevrait d'enfants selon la nature (1).

Enfin, le bon Maître est pour eux, pour ses pauvres, ses obéissants, ses continents volontaires, il est lui-même le centuple en richesse, en

(1) Corn. à Lap. in Math. XIX.

puissance, en amour. Il a promis, sa parole est sûre comme son cœur. Etendant la main sur ses disciples choisis et privilégiés, il a dit : voici ma mère et mes frères, car celui qui fait la volonté de mon Père, qui est dans les cieux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère (1). Votre frère, ô Jésus ! votre sœur et votre mère, vous nous aimerez ainsi, vous nous permettrez de vous aimer de même : vous êtes frère et sœur et mère de celui qui pour vous aura quitté la maison paternelle et brisé les liens de la nature. Vous êtes frère et sœur et mère avec une affection, une douceur, une tendresse, un dévouement que votre cœur sacré nous témoigne et dont il multiplie ses suaves richesses selon les sacrifices que nous aurons faits pour vous. C'est peu que vous nous rendiez et multipliez au centuple les biens de la nature que nous aurons quittés pour vous; c'est peu que vous les remplaciez par les biens de la grâce, mille fois plus suaves et plus précieux dans leur sphère surnaturelle; c'est peu que vous suscitiez pour vos fidèles et généreux disciples des âmes tendres et ferventes et dévouées pour les aimer, les vénérer, les servir au centuple, en exécution de votre adorable promesse ; c'est vous maintenant, ô bon Maître, doux ami, généreux Seigneur, c'est vous qui, dans votre humanité sainte qui nous étreint de ses bras fraternels, nous faites

(1) Math. XII, 49-50.

sentir, nous faites goûter et savourer les amours de la terre quittés pour vous. C'est vous qui, de votre Sacré-Cœur, un cœur humain quoique divinisé, un cœur qui sait aimer comme nous aimons, mais avec une tendresse, une pureté et une intensité incomparables, un cœur qui remplit de sa plénitude presque infinie tous les cœurs humains qui savent aimer ; c'est vous qui nous aimez, qui prenez pour nous tous les sentiments qui firent tressaillir notre pauvre cœur, vous qui nous prodiguez toutes les douceurs de liens, de rapports et d'attachements, qui nous rendez, mais divinement transfigurés, tous les souvenirs de tendresse, de joie, de tristesse et de larmes, d'affection et de dévouement que nous avons quittés pour vous. C'est vous qui nous introduisez dans le trésor, dans le tabernacle et le sanctuaire de votre amour en nous disant : *omnia mea tua sunt.* — Tout ce qui est à moi est à toi. (1). Votre apôtre nous avait dit : tout est à vous, soit Paul, soit Apollo, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses futures, tout est à vous : mais vous êtes au Christ et le Christ et à Dieu (2). Vous nous saisissez par les deux bras de votre humanité, vous nous enveloppez dans la pourpre de votre sang, vous nous transformez dans la flamme de votre

(1) Luc. XV, 31.
(2) I. Cor. III, 22-23.

amour, et vous nous transportez en Dieu qui nous tient lieu de tout et nous donne la vie éternelle où nous jouissons de tout. Heureux, ô Jésus ! ceux que vous appelez à tout quitter pour vous suivre : heureuse Marthe, appelée la première et qui la première, la plus généreuse et la plus aimée, a tout quitté pour vous suivre, pour vous servir, pour vous aimer.

V

MARTHE AMÈNE AUX PIEDS DE JÉSUS SA SŒUR MADELEINE REPENTANTE.

Per te damnantur errores,
Per te decorantur mores,
Et fides extollitur.

O oliva pietatis
Et quis tuæ sanctitatis,
Dicet excellentiam ?

Animam tuæ sororis
Audisti supernis choris,
Ferri cum lætitiâ.

Par vous, ô Marthe, sont condamnées les erreurs, sont embellies les mœurs et la foi exaltée.

O doux olivier de miséricorde, qui donc de votre sainteté pourra dire l'excellence ?

L'âme de votre sœur, vous l'avez entendue, transportée avec joie parmi les chœurs célestes.

(Prosa in missal. Lugd. Aurel. 1523. Colon. 1525. Auscitan. 1555. Massails. 1530. Arelat. 1530.)

L'Évangile ne le dit pas expressément, mais il nous le donne à penser, il nous invite même à le dire. Marthe fut l'instrument des miséricordes divines pour sa sœur et l'intermédiaire de la grâce dans cette grande conversion de Madeleine. La douce et maternelle tendresse de Marthe pour sa sœur, l'infatigable attachement qui suivit la pécheresse jusqu'en ses plus honteux désordres,

ouvrit le cœur, ce pauvre cœur de femme fait pour Dieu, mais si misérablement souillé par le péché. Marthe, qui déjà connaissait les ineffables miséricordes du Sacré-Cœur, Marthe ouvrit le cœur de Madeleine, pour y faire entrer, avec la grâce et la lumière, la honte et le remords, la pénitence et la conversion. L'Évangile ne nous le dit pas ici ; mais ailleurs, il nous montre Marthe désolée de la mort de son frère, se penchant vers sa sœur accablée de douleur et noyée de larmes, pour lui dire doucement : le Maître est là et il t'appelle. — *Magister adest et vocat te* (1). Voilà Marthe toute entière, elle vient de Jésus à qui elle a rendu ses devoirs, exposé ses larmes, dont elle a reçu des consolations et des grâces. Le Maître a bien voulu confirmer la foi de son amie et provoquer, de son cœur à ses lèvres, cette magnifique profession de foi en la divinité du fils de l'homme, que nous expliquerons ailleurs. Marthe quitte Jésus pour aller à Madeleine. Elle a reçu le message du Dieu de pardon et de miséricorde pour sa chère égarée, pour son élégante et belle pécheresse, qu'elle aime doublement, comme sa fille et comme sa sœur ; qu'elle aime mille fois plus encore, comme la créature de son Dieu, comme l'âme perdue que son Sauveur vient racheter, la brebis égarée que le bon pasteur est descendu chercher. Elle va, pleine d'empressement et

(1) Joan. VII, 28.

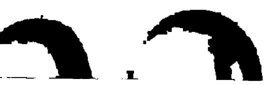
néanmoins de prudence et de douceur ; elle appelle sa sœur en silence, d'un geste suppliant, d'un regard chargé de larmes et de tendresse; d'un mot affectueux et caressent, elle lui dit : le Maître est là et il t'appelle ; le Maître, ma pauvre sœur bien aimée, le Maître, le vrai Maître, de doctrine et d'amour, le Maître annoncé, prédit, préparé, le Maître venu pour nous instruire, nous ouvrir la voie du ciel, nous délivrer des chaînes, nous relever de l'abjection, nous racheter du péché, nous purifier et nous sanctifier par sa parole et par son sang. Le Maître est là, près de nous, près de toi, car son œil te suit partout et son cœur t'environne de pitié, quoique tu te sois dérobée et débarrassée de lui. Il est là et il t'appelle : il t'appelle par les tristesses, les dégoûts, les hontes de ta misérable vie ; il t'appelle par les regrets, les dépits, les remords, par les désirs inassouvis, les frayeurs de la justice et les pressentiments de l'éternité ; il t'appelle par la pensée d'une vie plus pure, par le désir d'une condition plus honorable, par le soulèvement instinctif de ton cœur vers une beauté, une chasteté, un amour seuls dignes de toi, ma sœur. Il t'appelle par ta sœur, par celle qui te servit de mère, dont l'indulgente tendresse fut peut-être cause de tes égarements, mais dont les larmes, les prières et l'ardente pitié veulent te ramener à ses pieds. Viens, ma sœur, viens avec moi, viens à lui.

A défaut de l'Évangile, muet sur les démarches que dut faire Marthe auprès de sa sœur pour

l'amener à la conversion, prenons la vision, qui nous permettra de recomposer cette partie de la vie et du ministère de Marthe. Nous avons ailleurs, dans la *Vie de sainte Madeleine*, cité plusieurs de ces belles pages; mais nous devons les répéter ici, car la vie des deux sœurs se mêle et se confond dans les embrassements de la miséricorde et de la vérité, de la paix et de la justice. Prenons dès le commencement les visites de Marthe à Madeleine. — « Je me suis trompée dernièrement, dit l'extatique de Dülmen, en disant que Marthe était revenue de Cana chez elle avec Lazare. Lazare alla seul, Marthe resta encore en Galilée, à Gennabris, je crois, où habitait Nathanaël. Elle avait fait prier Madeleine de venir l'y trouver. Il y avait encore là plusieurs disciples. On parla des miracles de Jésus : et lorsque Jésus vint dans la contrée de Jezraël, Marthe engagea sa sœur à faire avec elle huit lieues de plus, jusqu'à Jezraël. Mais Jésus n'y était plus, et elle entendit seulement raconter les miracles par ceux qu'il avait guéris. Alors les deux sœurs se séparèrent, et Madeleine retourna à Magdalum (1).

« Lazare, Marthe, Séraphia (Véronique) et Jeanne Chusa, qui étaient partis antérieurement de Jérusalem, avaient visité Madeleine à Magdalum, et l'avaient engagée à aller à Jezraël, pour voir, si ce n'est pour entendre, cet homme mer-

(1) *Vie de N.-S. J.-C.*, II, 7.



veilleux, si sage, si éloquent, si beau, ce Jésus dont tout le pays s'occupait. Elle avait cédé aux prières des autres femmes et les avait suivies, mais avec tout l'attirail des pompes et des vanités mondaines. Lorsque, de la fenêtre de l'hôtellerie, elle vit Jésus s'avancer dans la rue, accompagné de ses disciples, Jésus lui lança un regard sévère, et ce regard lui pénétra si profondément dans l'âme et la jeta dans une confusion et un trouble si extraordinaires, que, dominée par le sentiment de sa misère, elle courut de l'hôtellerie à une maison de lépreux où avaient été aussi des femmes affligées de maladies et qui était une espèce d'hôpital à la tête duquel était un pharisien. Les gens de l'auberge auxquels sa manière de vivre était connue disaient : voilà qu'elle se range parmi les lépreux et les hémorrhoïsses. Mais Madeleine avait couru à la maison des lépreux pour s'humilier, tant le regard de Jésus l'avait ébranlée ; car elle était descendue dans une hôtellerie plus élégante que celles où étaient les autres femmes ; ce qu'elle avait fait par vanité, pour ne pas se trouver avec tant de pauvres gens. Marthe, Lazare et les autres femmes retourneront avec elle à Magdalum et y célèbreront le sabbat suivant (1).»

Madeleine ébranlée n'était pas encore vaincue : la pécheresse humiliée n'était pas encore convertie. Cette âme devait coûter à Jésus plus de peines,

(1) *Vie*, etc., II, 25.

à la grâce plus d'efforts, à Marthe plus de prières et de larmes, pour devenir la fervente convertie, la fidèle amie et l'admirable contemplatrice qu'elle devait être. L'Évangile nous raconte la scène décisive de sa conversion définitive et du pardon divin ; mais il nous laisse entrevoir que cette courtisane, enfoncée dans la boue et le péché, orgueilleuse et vaine, impérieuse et fière, élégante et sensuelle, devait passer par bien des vicissitudes intérieures, par bien des luttes et des fuites, des retours et des emportements, avant de tomber vaincue, brisée, convertie aux pieds de Jésus, pour se relever, purifiée, pardonnée, justifiée. Dès-lors nous comprenons les inquiétudes, les démarches, les prières, les tentatives et les supplications de Marthe pour retrouver, ressaisir, ramener à Jésus sa sœur obstinée. Ah ! si nous admirons dans Madeleine un des plus grands miracles de la grâce, une des plus éclatantes victoires de l'amour divin, admirons, bénissons dans la conduite de Marthe avec Madeleine, un des plus rares exemples de tendre obstination pour assiéger une âme, pour la vaincre et l'emporter frémissante dans le sein de la paternelle bonté de Dieu. — « Marthe, Véronique et Jeanne Chusa, avec Anne, fille de Cléophas, ont fait le voyage de Béthanie à Capharnaüm : sur la route, Dina la samaritaine et Marie la suphanite d'Ainon se sont jointes à elles dans une hôtellerie où elles avaient amené quelques disciples de Jérusalem, qui étaient allés avec Lazare trouver Jésus près

d'Ophra, si je ne me trompe ; c'était de là que provenaient les informations sur l'état moral de Madeleine qui a été mentionné récemment. J'ai vu aujourd'hui que les saintes femmes sont allées à trois lieues, au midi de Capharnaüm, dans une ville de lévites appelée Domna, où elles avaient une hôtellerie, et que Marthe partit de là pour aller, à une lieue au sud-ouest, voir Madeleine à Magdalum.

» Magdalum, avec ses châteaux et ses jardins, est situé au nord de la Montagne, à l'orient de laquelle se trouve Gabara : Jatapat est à une lieue au sud-est de cette dernière ville. Magdalum est situé dans un bassin, sur la crête méridionale d'une vallée qui va de l'Ouest à l'Est dans la direction du lac de Génézareth, à une demi-lieue à peu près de l'extrémité occidentale de la vallée. La ville est bâtie sur le penchant de la montagne. Tibériade est à deux petites lieues au sud-est de Magdalum, sur le bord du lac. On peut aller à Magdalum d'en haut et d'en bas.

» Marthe alla surtout voir Madeleine pour la déterminer à aller avec Dina la Samaritaine et Marie la Suphanite écouter une grande instruction que Jésus fera sur la montagne de Gabara. Madeleine la reçut assez amicalement dans une des ailes de son château, qui est un peu délabré, et elle la conduisit dans une chambre voisine de ses appartements de réception, mais non pas précisément dans ceux-ci. Il y avait en elle un mélange de vraie et de fausse honte. D'une part, elle rougissait de sa sœur pieuse, simple, mal

vêtue, qui parcourait le pays avec les adhérents de Jésus, voués au mépris des compagnons de plaisir de Madeleine. D'autre part, elle rougissait devant Marthe et n'osait pas la mener dans les appartements qui étaient le théâtre de ses folies et de ses désordres. Madeleine avait un certain abattement moral ; mais elle n'avait pas la force de rompre avec ses habitudes : elle était pâle et un peu défaite. Déjà les dernières fois que j'ai porté mes regards sur sa vie privée, sa position m'a paru moins indépendante et moins brillante. L'homme avec lequel elle vivait dans le péché lui était à charge et elle se sentait un peu abaissée par cette relation, car il avait des sentiments vulgaires. En outre, elle avait déjà été remuée une fois par l'enseignement de Jésus.

« Marthe s'y prit avec elle d'une façon très-affectueuse et très-adroite. Elle lui dit : — Dina la Samaritaine et Marie la Suphanite, deux personnes aimables et intelligentes que tu connais, t'engagent à aller avec elles entendre Jésus prêcher sur la montagne. C'est si près de toi ! Elles seraient bien aises d'avoir ta compagnie dans cette occasion. Tu n'auras pas à rougir d'elles devant le peuple ; tu sais qu'elles ont bon air, que leur mise est élégante et leurs manières distinguées. Ce sera un beau spectacle ; rien n'est plus intéressant à voir que cette multitude innombrable écoutant la voix éloquente du Prophète, les malades qu'il guérit, la hardiesse avec laquelle il interpelle les Pharisiens ! Véronique, Jeanne

Chuza et la mère de Jésus, qui te veut tant de bien, sont toutes persuadées, ainsi que moi, que tu nous remercieras de cette invitation. Je pense que ce sera pour toi une distraction agréable. Tu sembles maintenant ici tout à fait délaissée. Tu ne trouves pas de gens qui sachent apprécier ton cœur et tes talents. Ah ! si tu voulais passer quelque temps avec nous à Béthanie ! nous entendons tant de choses merveilleuses et nous avons tant de bien à faire ! Et tu as toujours été si charitable et si compatissante ! Mais au moins il faut que demain tu viennes à Domna avec nous. Nous sommes à l'hôtellerie, nous autres femmes ; mais tu pourras avoir un logement à part et ne parler qu'à celles que tu connais. — Ce fut de cette manière que Marthe parla à sa sœur, évitant avec soin tout ce qui pouvait la blesser. Madeleine, dans sa mélancolie, accepta volontiers. Elle fit d'abord quelques petites objections, mais elle finit par consentir, et promit à Marthe de partir avec elle pour Domna le lendemain matin. Elle mangea avec elle, et, dans la soirée, elle quitta plusieurs fois ses appartements pour venir la visiter. Le soir, Marthe et Anne de Cléophas adressèrent leurs prières à Dieu pour qu'il rendît le voyage profitable à Madeleine.

» Madeleine semble disposée à recevoir une forte impulsion, mais je crois qu'elle retombera encore une fois (1). »

(1) *Vie*, etc., III, 139-142

Les rechutes de Madeleine ne sont point contredites par l'Évangile. Nous pouvons même dire que l'Évangile nous insinue ces rechutes, lorsqu'il nous montre la malheureuse sœur de Marthe possédée de sept démons. L'explication que Jésus donne des sept démons amenés par le démon de l'impureté (1) ne nous désigne-t-elle pas Madeleine? Elle était présente, sans doute, la pécheresse retombée, la courtisane mal convertie, lorsque Jésus parlait si vivement de l'état misérable des âmes redevenues la proie du vice impur, après une première effusion de la grâce mal retenue, dans une chute plus honteuse et plus profonde. Le trait brûlant et miséricordieux de la parole du Maître allait frapper le cœur que l'amour divin poursuivait. Marthe était présente aussi, joignant ses supplications aux véhéments reproches du Sacré-Cœur. C'est une tradition très-autorisée qui attribue à Marcelle, suivante de Marthe, l'exclamation qui suivit les vives paroles de Jésus. — Heureux le sein qui vous a porté, heureuses les mamelles qui vous ont allaité (2). Marthe, la tendre sœur, obstinée dans son dévouement, dut insister, revenir, braver les refus, les froideurs, les emportements de cette pauvre âme, plus malheureuse et plus dégradée, mais aussi plus aimée et plus poursuivie après cha-

(1) Math. XII, 43-45.
(2) Luc. XI, 27. Vide Corn. a Lap. in Luc. XI.

cune de ses infidélités à la grâce et de ses rechutes. Suivons, à l'aide de la vision, cette lutte de la sœur, de la vierge, de l'ange gardien de la famille contre la brillante hétaïre, la courtisane fatiguée, la femme perdue de réputation et plus affamée de désordre, après avoir été saisie par le remords et soulevée par la grâce. Nous verrons, nous admirerons la conduite de Marthe, qui nous rappellera peut-être de chers et bénis souvenirs, des larmes, des prières, des drames intimes où des âmes aimées ont trouvé la conversion et la paix, par l'influence, le dévouement et le sacrifice de quelqu'une de ces sœurs de Marthe qui continuent au foyer de la famille chrétienne la sanctifiante et virginale mission de la sœur aînée de Madeleine. Nous comprendrons mieux, peut-être, la douceur, la patience, l'humilité, l'abnégation de Marthe, recherchant, attendant, poursuivant, relevant Madeleine et la ramenant enfin, brisée mais convertie, aux pieds de Jésus.

« L'état de Madeleine était devenu déplorable au dernier point. Depuis qu'elle était retombée, après sa conversion près de Gabara, sept démons s'étaient emparés d'elle. Son entourage était devenu pire que jamais. Les saintes femmes, spécialement la Sainte-Vierge, n'avaient cessé de prier instamment pour elle ; et enfin, Marthe, accompagnée de sa suivante, était allée la voir à Magdalum. Elle fut reçue froidement, et on la fit attendre. Précisément une cohue de libertins et de femmes galantes de Tibériade venait d'entrer

pour prendre part au festin. Madeleine était occupée à sa toilette : elle fit dire à sa sœur qu'elle ne pourrait pas lui parler maintenant. Marthe se mit en prière et l'attendit ainsi avec une patience indicible. Enfin, l'infortunée Madeleine arriva toute pleine de mauvaise humeur et d'irritation ; elle était dans un grand embarras. La simplicité des vêtements de Marthe lui faisait honte ; elle craignait que ses hôtes ne la vissent, et elle l'invita à se retirer. Marthe lui demanda seulement un coin où elle pût se reposer. On la conduisit avec sa suivante dans une chambre vide des bâtiments de service, et elle y fut laissée ou plutôt oubliée, car on ne lui donna même pas à boire et à manger. On était dans l'après-midi. Cependant Madeleine se parait et s'asseyait sur un siége élégant à la table du festin, tandis que Marthe et sa servante priaient accablées de tristesse. A la fin du banquet, Madeleine sortit et porta quelque chose à Marthe sur une petite assiette qui avait un rebord bleu ; elle lui porta aussi à boire. Elle lui parla d'un ton injurieux et méprisant ; il y avait en elle un mélange d'orgueil, d'impudence, de désespoir et de déchirement intérieur. Marthe l'engagea de la façon la plus humble et la plus affectueuse à venir assister à la prédication solennelle que devait faire Jésus dans le voisinage ; elle lui dit que toutes les personnes avec lesquelles elle s'était liée récemment dans une occasion semblable s'y trouveraient, et qu'elles se faisaient une fête de la revoir ; qu'elle-même avait déjà

fait voir combien elle honorait Jésus; qu'elle devait donner à sa sœur ainsi qu'à Lazare la joie de l'y voir venir; qu'elle ne trouverait pas de sitôt une autre occasion d'entendre l'admirable prophète dans un lieu si rapproché de sa demeure, et de voir en même temps tous ses amis. Dernièrement, en répandant des parfums sur Jésus, au festin de Gabara, elle avait prouvé qu'elle savait rendre hommage à tout ce qui était grand et beau partout où elle le rencontrait; il fallait qu'elle vînt saluer encore une fois ce qu'elle avait honoré publiquement avec une hardiesse si magnanime, etc., etc. Il est impossible de dire avec quelle affection et quelle patience Marthe lui adressa ce discours et supporta ses manières odieuses et altières. A la fin, Madeleine lui dit : J'irai, mais non pas avec toi. Tu peux prendre les devants, car je ne veux pas me montrer en toilette si négligée ; je veux me parer suivant ma condition et avoir mes amies avec moi. Là-dessus elles se séparèrent ; il était très-tard. Le jour suivant, je la vis occupée à sa toilette. Elle fit appeler Marthe et parla toujours en sa présence avec aigreur et avec arrogance. Marthe la laissa dire et fit preuve d'une grande patience. Elle ne cessait de prier en secret pour qu'elle allât avec elle et devînt meilleure. Je vis Madeleine se faire laver et parfumer par ses deux suivantes. — Ici nous avons le détail très-circonstancié, très-féminin, de la toilette de Madeleine. Ce qui nous montre, comme déjà le prophète Isaïe en ses menaces aux femmes

mondaines de Jérusalem (1), que depuis la chute, les filles d'Eve sont toujours séduites par ce qui brille aux regards, ce qui peut attirer les yeux et remuer la concupiscence — *pulchrum oculis aspectu que delectabile* (2). « S'étant ainsi parée du haut en bas, elle se montra à Marthe, qui fut obligée de l'admirer. Elle déposa ensuite une partie de ces atours, et s'enveloppa dans un manteau de voyage. Ses suivantes furent chargées d'empaqueter ses habits et les attachèrent sur le dos de la bête de somme qu'elle-même monta pour se rendre à Azanoth avec son cortége. Marthe la quitta accompagnée de sa suivante. Elles allèrent à pied aux bains de Béthalie.

« Madeleine n'avait cessé de se montrer pleine d'irritation et d'arrogance, tandis que Marthe avait pratiqué à un degré rare les vertus de patience et d'humilité. Le démon tourmentait violemment Madeleine pour l'empêcher d'aller entendre Jésus, et elle n'y serait pas allée si les autres pécheresses de Tibériade qui étaient chez elle n'avaient pas formé, de leur côté, le projet de s'y rendre pour voir le spectacle, comme elles disaient. Elles firent aussi leurs dispositions pour le voyage ; elles étaient montées sur des ânes chargés de bagages ; car, de même que Madeleine avait voulu emporter le riche siége dont elle se

(1) Is. III, 18-26.
(2) Gen. III, 6.

servait, ces autres femmes avaient aussi avec elles des siéges du même genre, des coussins et des tapis. Elles n'allèrent aujourd'hui que jusqu'à l'hôtellerie des femmes, qui est près du lac des bains de Béthalie. Là, Madeleine déposa son manteau de voyage et fit sa toilette pour manger avec ses compagnes. Elles couchèrent là. Ce qui m'étonna beaucoup, c'est que Madeleine, laissant là les femmes de sa société, se rendit la nuit à l'hôtellerie où était Marthe, dont elle rougissait devant les autres, et qui avait pris son repas toute seule.

» Le lendemain, ayant fait une petite lieue, elles arrivèrent à Azanoth. Marthe alla rejoindre les saintes femmes, et raconta comment elle avait décidé sa sœur à venir. Madeleine alla avec ses compagnes dans une hôtellerie où elle déposa son manteau de voyage et se para de la manière la plus exagérée ; puis elles arrivèrent à l'endroit où la prédication devait avoir lieu, attirant l'attention de tous les assistants par leurs allures bruyantes, leurs conversations à haute voix et les regards insolents qu'elles jetaient autour d'elles. Elles allèrent se placer à part, bien avant des saintes femmes. Il y avait aussi près d'elles des hommes de leur coterie. Elles s'étaient fait dresser une tente ouverte, où ces femmes mondaines, ces pécheresses élégantes et parées, prirent place sur leurs siéges, leurs coussins et leurs tapis moelleux, se donnant en spectacle à tous.

» Madeleine était assise en avant, pleine de hardiesse, d'effronterie et d'impertinence. Tout le monde chuchotait et murmurait en la regardant, car, dans le pays, elle était encore plus détestée et plus méprisée qu'à Gabara. Les pharisiens et autres personnes qui n'ignoraient pas sa première conversion, si éclatante au repas de Gabara, non plus que la rechute dont elle avait été suivie, étaient particulièrement scandalisés et ne pouvaient comprendre qu'elle osât se montrer ici.

» Jésus, après avoir guéri plusieurs malades, commença une grande et véhémente instruction. Je ne me souviens pas bien des détails, mais je me rappelle encore qu'il cria malheur à Capharnaüm, à Béthsaïde et à Corozaïm. Je crois aussi l'avoir entendu dire que la reine de Saba était venue des contrées du Midi pour entendre la sagesse de Salomon, et qu'il y avait ici plus que Salomon. Il y eut cela de merveilleux, que, plus d'une fois pendant son discours, des enfants portés dans les bras de leur mère, et qui n'avaient jamais parlé, s'écrièrent à haute voix : Jésus de Nazareth, très-saint prophète, fils de David, fils de Dieu (1). Ceci fit une très-vive impression sur beaucoup d'assistants et sur Madeleine elle-même. Je me rappelle entre autres choses que Jésus, faisant allusion à Madeleine, dit que quand le démon avait été chassé et la maison nettoyée,

(1) Psalm VIII, 3.

il revenait avec six autres, et que les choses devenaient pires qu'auparavant. Je vis Madeleine toute bouleversée par ces paroles. »

Ici la vision nous montre Jésus chassant les démons de ceux qui voulaient être délivrés. Il les chassait, soit par un commandement général, soit par une action particulière ; et ces possédés tombaient en convulsion, et des figures sombres comme des nuages et des vapeurs pestilentielles sortaient de leur corps. Pendant le discours de Jésus, Marthe priait, et son regard suppliant, attaché sur Madeleine, suivait toutes les impulsions que la parole de Jésus, que l'action de la grâce exerçaient sur cette âme si chère. Jésus laissa tomber Madeleine en de violentes convulsions, plusieurs fois pendant sa prédication : il fallait l'humilier et la briser avant de la délivrer des sept démons de la rechute et du scandale. Mais pendant cet exorcisme, où la grâce de Jésus disputait à Satan cette âme qui se débattait, Marthe était là, Marthe priait, Marthe assistait le divin exorciste, et, pour ainsi dire, dirigeait avec son cœur cette lutte qui devait conquérir Madeleine. Pendant cette lutte, sous le regard et sous la main de Jésus, deux groupes sont distincts, séparés : près de Jésus, autour de la Vierge Immaculée, le groupe des saintes femmes ; plus loin de Jésus, le groupe des mondaines, des pécheresses, des courtisanes, autour de Madeleine. Mais le regard et la voix du Maître viennent jusque-là troubler les âmes et remuer les cœurs, jusqu'en cette fange

brillante et dorée où ils s'enfoncent et s'étalent. Ils sont toujours là, ces deux groupes éternels des filles d'Ève et des filles de Marie, qui s'observent, se repoussent et s'attirent, l'un pour la joie infernale du monde, l'autre pour la triomphante allégresse de l'amour divin. Mais, de l'un à l'autre, du groupe des chrétiennes au groupe des mondaines, le rayonnement virginal de Marie et la prière fervente de Marthe vont saisir des âmes, retirer des pécheresses, pour en faire des pénitentes et des amantes dévouées de la solitude et de la croix. Ainsi fit Marthe pour Madeleine.

« Or, Madeleine étant tombée pour la troisième fois en proie à des convulsions violentes, le tumulte fut plus grand que jamais. Marthe courut à sa sœur, et, lorsqu'elle reprit ses sens, elle fut comme hors d'elle-même, pleura abondamment, et voulut aller s'asseoir à côté des saintes femmes. Ses compagnes la retinrent de force, lui dirent qu'elle ne devait pas faire de folies, et on la conduisit dans l'intérieur de la ville. Alors Marthe, Lazare et quelques autres personnes se rendirent auprès d'elle et la menèrent à l'hôtellerie des saintes femmes qui étaient toutes accourues. La tourbe mondaine, qui était venue avec Madeleine, s'était déjà éclipsée. Jésus guérit encore plusieurs aveugles et d'autres malades, puis il regagna son logis. Il guérit certains malades qui étaient restés à Azanoth même, après quoi il enseigna dans l'école. Madeleine était présente ; elle n'était pas encore complètement guérie, mais profondément




ébranlée ; elle n'était plus si magnifiquement vêtue ; en outre elle était voilée. Jésus, dans son discours, fit plus d'une allusion à son état, et comme il jetait sur elle un regard pénétrant, elle tomba de nouveau en défaillance, et il sortit encore d'elle un mauvais esprit. Ses suivantes l'emportèrent ; Marthe et Marie la reçurent devant la synagogue et la ramenèrent à l'hôtellerie. Elle était comme folle, poussait des cris, pleurait, courait à travers les rues, et criait aux passants qu'elle était une pécheresse livrée à tous les vices, le rebut de l'humanité. Les saintes femmes avaient beaucoup de peine à la calmer ; elle déchirait ses habits, s'arrachait les cheveux, se cachait tout entière dans les plis de ses draperies. Lorsque plus tard Jésus fut revenu à son hôtellerie, où il mangea quelque chose debout avec ses disciples et quelques pharisiens, Madeleine trouva moyen de se dérober aux soins des saintes femmes ; elle arriva les cheveux épars et sanglottant au lieu où était Jésus, s'ouvrit un passage à travers les assistants, se jeta à ses pieds, et lui demanda en pleurant si elle pouvait être sauvée. Là-dessus, les pharisiens et les disciples se scandalisèrent et dirent à Jésus qu'il ne devait pas souffrir davantage que cette femme perdue portât le trouble partout, et qu'il fallait la renvoyer une fois pour toutes. Mais Jésus répondit : Laissez-la pleurer et gémir, vous ne savez pas ce qui se passe en elle. Alors il se tourna vers elle pour la consoler, lui dit qu'elle devait se repentir, croire et

espérer du fond du cœur ; qu'elle trouverait bientôt le repos, et que, pour le présent, elle pouvait s'en retourner avec confiance.

» Cependant ses servantes et Marthe l'avaient suivie et elles la ramenèrent au logis. Pour elle, elle ne faisait autre chose que se tordre les mains et sangloter, car elle n'était pas encore entièrement délivrée. Le démon la déchirait et la torturait, excitant en elle les remords de conscience les plus terribles pour la pousser au désespoir ; elle ne pouvait pas trouver de repos et se croyait perdue.

» Lazare, sur la prière de Madeleine, se rendit sans délai à Magdalum pour prendre possession de tout ce qui appartenait à sa sœur, fermer sa maison et rompre toutes les relations qu'elle avait là. Elle possédait près d'Azanoth, et dans le reste du pays, des champs et des vignes que Lazare avait mis précédemment sous le séquestre à cause de ses prodigalités.

» Jésus est parti cette nuit d'Azanoth pour éviter la foule. Il est allé dans le voisinage de Domna, à l'extrémité orientale de la chaîne de hauteurs sur laquelle se trouve Dothaïn. Il y a là une jolie colline propre à la prédication, et une hôtellerie tenue par deux personnes. Le matin de bonne heure, les saintes femmes se rendirent aussi là, avec Madeleine, et trouvèrent Jésus entouré déjà d'une foule de gens qui venaient implorer son assistance. Dès qu'on avait su qu'il était parti, une foule de gens l'avaient suivi. Ils furent

imités par tous ceux qui s'étaient proposé d'aller le chercher à Azanoth, et pendant son instruction, il arriva continuellement de nouvelles troupes.

» Madeleine était assise près des saintes femmes ; elle était complétement abattue et comme brisée. Le Seigneur parla en termes très-sévères des péchés d'impureté. Il dit que chez ceux qui en faisaient métier, on trouvait tous les vices et toutes les sortes d'abominations qui avaient fait descendre le feu du ciel sur Sodome et Gomorrhe. Il parla aussi de la miséricorde de Dieu, des jours de grâce qui étaient arrivés, et il supplia pour ainsi dire ses auditeurs d'accueillir cette grâce. Pendant cette prédication, il regarda trois fois Madeleine. et trois fois je la vis tomber en défaillance, pendant qu'une vapeur noire sortait d'elle. La troisième fois, les saintes femmes l'emportèrent ; elle était comme anéantie, pâle, défaite et à peine reconnaissable. Ses larmes coulaient sans interruption ; elle était toute transformée ; elle gémissait pleine d'un ardent désir de confesser ses péchés à Jésus et d'en recevoir le pardon. Jésus vint bientôt la trouver dans un endroit écarté. Marie et Marthe la conduisirent à sa rencontre. Elle se jeta à ses pieds, la face contre terre, toute en larmes et les cheveux épars. Jésus la consola, et quand les autres se furent retirées, elle demanda son pardon avec des cris de douleur et confessa ses nombreux péchés, en répétant toujours : « Seigneur, puis-je encore être sauvée ? » Jésus lui remit ses péchés, et elle lui

demanda instamment la grâce de ne plus y retomber. Jésus lui en fit la promesse, la bénit et s'entretint avec elle de la vertu de pureté. Il lui parla de Marie, sa mère, qui était pure de toute atteinte du péché contraire à cette vertu ; il la loua hautement et en termes magnifiques, que je n'avais jamais entendus sortir de sa bouche, et prescrivit à Madeleine de s'attacher entièrement à Marie et de chercher en toute occasion auprès d'elle les conseils et les consolations dont elle aurait besoin. Lorsqu'elle alla retrouver les saintes femmes avec Jésus, il dit qu'elle avait été une grande pécheresse, mais qu'elle serait aussi le modèle des pénitentes dans tous les temps.

» Épuisée par tant de fortes secousses, par la violence de son repentir et l'abondance de ses larmes, Madeleine ne ressemblait plus à un être vivant : on l'aurait prise pour une ombre errante ; mais elle était calme quoique baignée de pleurs et brisée de fatigue. On lui prodiguait les consolations et les marques de sympathies, et elle demandait pardon à tout le monde. Comme les autres femmes partaient pour Naïm et qu'elle était trop faible pour les suivre, Marthe, Anne de Cléophas et Marie la Suphanite se rendirent avec elle à Domna, pour qu'elle y prît quelque repos avant d'aller rejoindre les autres, le jour suivant. Le reste des saintes femmes se dirigea vers Naïm par Cana, où je crois qu'elles passèrent la nuit (1). »

(1) *Vie*, etc., IV, 3. — 13 passim.

Nous sommes à la veille du jour éclatant de la pénitence publique et de la miséricorde divine dans la maison de Simon le Pharisien. La vision s'arrête où l'Évangile raconte en tous ses détails cette scène éternellement adorable et touchante où Madeleine repentante, prosternée, humiliée, fut pardonnée publiquement par Jésus et justifiée pour son amour. Nous n'avons pas à reprendre ces détails, racontés ailleurs et qui sont plus directement de la vie de Madeleine, mais nous avons voulu montrer, par ces abondants récits de la vision, la part de Marthe dans la conversion de Madeleine. Cette part est grande, importante, décisive. Après la grâce de Jésus, c'est à la tendresse de Marthe que nous devons Madeleine. En suivant, non sans charme et sans émotion, le récit très-circonstancié de la voyante, qui ne fait du reste que donner du relief et mettre les noms aux tableaux indécis et aux lieux innommés de l'Évangile, nous avons vu Marthe, toujours agissante et empressée, mais patiente et douce, frapper au cœur de sa sœur pour y faire entrer la grâce. La scène de l'Évangile, la scène du pardon, résume pour ainsi dire tous les combats, les chutes, les relèvements de Madeleine et couronne son humble et vaillant effort pour se soumettre à la grâce et se prosterner aux pieds de Jésus. L'Évangile nous montre Jésus à table, accoudé selon la manière des anciens dans le triclinium du Pharisien ; puis la pécheresse à ses pieds, ployée, brisée par la honte et le repentir, répan-

dant ses pleurs, mêlant ses parfums, épandant ses cheveux sur les pieds du Maître ; puis nous voyons Simon le Pharisien, la sagesse humaine orgueilleuse et suffisante, qui se croit honnête, doutant et discutant sur la personne de Jésus et sur les faiblesses de son indulgente pitié, comme Judas se scandalisera des prodigalités de l'amour de Madeleine. Aucun autre personnage n'est ici nommé. Les disciples, à table, sont muets, étonnés ; ils écoutent et regardent. Mais dans l'ombre de l'atrium qui communique au triclinium de Simon, par la porte entr'ouverte où s'est glissée Madeleine, voyez le groupe des saintes femmes, modestes et voilées, dans des attitudes discrètes où chacune traduit son caractère et son émotion. Elles regardent, écoutent, attendent et prient. Mais dans le groupe évangélique, voyez Marthe, voyez la sœur qui contient son émotion et laisse couler ses larmes, les mains jointes sur son cœur palpitant, dans l'effusion muette de sa reconnaissance, bénissant Jésus d'avoir appelé sa sœur, de l'avoir entraînée, prosternée à ses pieds, par l'action de sa grâce, et de l'avoir pardonnée. Elle ne pense point à elle-même en ce moment ; elle ne dit point que ce sont ses démarches, ses instances, ses prières, son infatigable et maternelle affection qui ont ouvert le cœur de Madeleine à l'amour divin et préparé le triomphe de la grâce ; non, elle est trop heureuse, elle est ici ce qu'elle sera toujours, s'oubliant elle-même pour parler aux autres, pour les servir, les rendre heureux, et

n'ayant de bonheur que le bonheur des autres, mais surtout le bonheur de sa famille, le bonheur de Lazare et de Madeleine. En ce moment divin, elle ne pense qu'à sa sœur, décidément convertie et solennellement pardonnée ; elle ne pense qu'à sa sœur, qu'elle aime maintenant mille fois plus, de toutes ses inquiétudes passées, de toutes ses peines divinement récompensée. Elle pense à Jésus, au bon Maître, dont elle connaît mieux maintenant l'adorable bonté, dont elle bénit avec plus de reconnaissance la divine puissance de miséricorde et de pardon.

Cela suffit pour notre édification et pour notre joie ; cela suffit pour le mérite de Marthe et pour notre reconnaissance ; cela suffit aussi pour nous découvrir et nous faire admirer dans la sœur de Madeleine, le modèle de ces sœurs, de ces filles, de ces mères chrétiennes qui travaillent dans le sein de la famille au retour de l'enfant prodigue, à la conversion d'une pauvre égarée, au salut d'une âme indifférente ou obstinée loin de Dieu : voilà leur modèle. C'est ainsi qu'elles doivent être patientes et douces, humbles et dévouées ; espérant toujours, même contre l'espérance, et redoublant de prières et de supplications, à mesure que la grâce semble plus fatiguée et plus combattue. Elles ne doivent jamais rompre toute relation de famille et d'affection, même au milieu des désordres les plus scandaleux, afin de garder encore quelque sympathie qui les rattache à ces pauvres cœurs, plus malheureux encore que cou-

pables ; afin de ne pas briser le roseau cassé et de ne pas éteindre la lampe qui fume encore (1); afin de ne pas perdre ces derniers liens qui traînent encore et par lesquels, avec prudence et charité, on peut les ramener au foyer, au bercail, aux pieds de Jésus, dans les bras du père céleste. C'est ainsi qu'elles ne doivent jamais désespérer du retour et du salut de ces chères âmes en péril, de la puissance de la grâce, et des dispositions de ces pécheurs plus impuissants pour le bien qu'obstinés dans le mal. C'est ainsi qu'il les faut aimer ces Augustin et ces Madeleine, et leur prouver un amour divinement humain, humainement divin, par des complaisances, des attentions, des sollicitudes où l'on ne puisse voir que le pur dévouement à leur bonheur, non le désir de les traîner en triomphe. Il faut les émouvoir sans les obséder, les toucher sans les violenter, les ramener par les souvenirs aux remords, et par la tendresse au repentir. Enfin, c'est ainsi, comme l'a fait Marthe pour la conversion de sa sœur, comme elle le fera pour la résurrection de son frère, c'est ainsi qu'il faut pousser vers Jésus le cri du cœur, sans cesse répété, jusqu'à ce qu'il soit exaucé : — *Domine, ecce quem amas infirmatur.* — Seigneur, voilà que cette âme que vous aimez est malade. Jusqu'à ce que le bon Maître, vaincu par tant de prières et tant d'amour, réponde : *Infirmitas hæc*

(1) Math. XII, 20.

non est ad mortem. Cette maladie n'ira pas jusqu'à la mort (1).

(1) Joan. XI, 3-4.

VI

MARTHE REÇOIT JÉSUS DANS SA MAISON.

Hæc est dulcis hospita
Tam piè sollicita
Circa Dei filium.

Manu parat propria
Magna diligentia
Domino convivium.
(Missal. Auscitan. Eccles 1555.

In Marthæ solemnio
Pangat omnis concio
Christo melos gloriæ.

Quem hæc carens vitio,
Suscepit hospitio
Cum vultu lætitiæ.

Christus hospes hospitam
Charitati deditam
Hospitatur hodie.
(Missal. Turon. 1517. Missal. Parisiens. 1634.)

C'est là cette douce hôtesse si pieusement occupée du fils de Dieu.

De sa propre main, avec une grande diligence, elle prépare un festin au Seigneur.

Dans la solennité de Marthe, que toute l'assistance chante au Christ une hymne de gloire.

Au Christ que sa vertueuse amie reçut en hospitalité avec un visage rayonnant de joie.

Le Christ, son hôte, donne aujourd'hui l'hospitalité à cette hôtesse si pieusement charitable.

Or, il arriva que pendant qu'ils allaient, Jésus et ses disciples, pour évangéliser les villes et les bourgades de la Judée, Jésus entra dans un village (Castellum); et une femme du nom de Marthe le reçut dans sa maison... (1).

(1) Luc. X, 38.

De la conversion définitive de Madeleine à cette réception solennelle de Jésus dans la maison de Marthe, une année s'était écoulée. Madeleine, soutenue et comme poussée par sa sœur, était venue dans la maison de Simon le Pharisien, vers le milieu de la seconde année évangélique de Jésus ; et le bon Maître vient dans la maison de Marthe vers le mois de novembre de l'année suivante. Ce n'était peut-être pas la première fois que Jésus entrait dans la maison de Marthe ; assurément ce n'était pas la première fois qu'il entrait dans le castellum de Béthanie, aux portes de Jérusalem. En évangélisant la Judée, il avait passé par Béthanie, il s'était arrêté dans la maison de ses amis, dans la maison de Lazare plus spécialement. Ici nous voyons le Sauveur entrer chez Marthe, puisque le frère et la sœur avaient chacun leur château, leur maison particulière, se reposer dans sa maison, y prendre un repas. Toutes ces circonstances, qu'il a voulu que l'Évangile racontât en détail, ont une signification mystérieuse. L'attitude des deux sœurs, leurs fonctions près du Verbe incarné, les paroles de Jésus, nous révèlent de profonds mystères de vérité, nous ouvrent de profonds abîmes de grâce. C'est pourqui l'Evangile nous dit, comme si nous ne connaissions pas encore la pieuse fille, l'humble et généreuse vierge attachée à Jésus, qu'une femme du nom de Marthe le reçut dans sa maison ; il donne à Madeleine son nom propre de Marie, afin que la physionomie des deux

sœurs, leur vocation et leur grâce soient aussi distinctes que leurs noms.

Raban nous dit ici (1) que ce bourg, ce Castellum où Jésus entra avec ses disciples, est Magdalum. C'est une erreur évidente : ce Castellum est Béthanie. Jésus est venu à Jérusalem pour la fête des tabernacles (2) ; il est entré dans la ville sainte, presque incognito, le dernier jour de la fête ; il a enseigné le peuple ; il a pardonné à la femme adultère ; il a guéri l'aveugle-né ; il s'est dérobé à la fureur de ses ennemis qui ne veulent ni reconnaître sa divinité, ni se rendre à ses miracles. Alors il est sorti de Jérusalem et il a parcouru la Judée, envoyant ses disciples deux à deux devant lui, pour lui préparer les voies et lui ouvrir les cœurs. C'est au cours de ces prédications, le mois suivant, que Jésus est entré dans le Castellum et a été reçu dans la maison de Marthe. Evidemment c'est Béthanie qui est ici désigné ; Béthanie, près de Jérusalem, derrière le mont des Oliviers ; Béthanie où Lazare et Marthe avaient chacun leur maison, leur château, comme il convenait à de nobles descendants des princes syriens. C'est donc à Béthanie que Jésus s'arrêta ; c'est dans la maison de Marthe, où Madeleine s'était retirée sous la protection de sa sœur, après avoir abandonné Magdalum, où Madeleine venait

(1) Vie de sainte Madeleine et de sainte Marthe, X.

(2) Du 29 sept. au 6 oct.; vide chronotaxim Gest. Christ. apud Corn. a Lap.

vivre de pénitence, de contemplation et de silence, après qu'elle avait suivi le Maître en quelques-unes de ses courses apostoliques et recueilli ses paroles de vie pour les méditer en son cœur. C'est là que Jésus entra, c'est là qu'il vint se reposer et répandre sur des âmes de choix des grâces particulières.

— Et elle avait une sœur du nom de Marie, laquelle en ce moment, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. — La sœur de Marthe, cette sœur que l'Evangile nomme ici Marie, est cette Madeleine que nous avons vue pécheresse à Magdalum, convertie et pardonnée à Naïm, et qui s'est réfugiée à Béthanie, loin du théâtre de ses criminelles folies, près du théâtre futur des douloureuses expiations de Jésus. Nous n'avons pas à le démontrer, puisque nous l'avons fait ailleurs. L'Evangile, malgré les interversions, les lacunes et les répétitions du quadruple récit des évangélistes, nous l'indique suffisamment, pour que la tradition de tous les siècles ne s'y soit pas trompée et que l'instinct des âmes chrétiennes l'ait toujours cru. Cette sœur est Madeleine : c'est la pécheresse, la courtisane, la femme perdue ; c'est la repentie, la pénitente. C'est la bien-aimée de Marthe et de Lazare. C'est la préférée de Jésus, l'âme relevée, abîmée aux pieds du Maître, par l'humilité, la pénitence et l'amour, s'élevant, planant dans la contemplation des plus hauts mystères et dans la contemplation des plus sublimes faveurs. Voilà le triomphe de

l'amour divin; voilà, résumée en un exemple éclatant, l'œuvre de régénération du Verbe incarné, venu du Ciel pour rechercher ce qui était égaré, pour sauver ce qui était perdu, pour rapporter au Ciel, sur ses épaules de Bon Pasteur et sur son cœur d'Homme-Dieu, cette brebis indocile, cette nature humaine tombée par le péché dans l'abjection et la mort.

Voilà les deux sœurs, la pénitente et la vierge, l'une innocente, l'autre coupable, mais pardonnée, et plus chère au cœur du Maître, parce qu'elle lui coûta davantage. Voilà les deux sœurs auprès de Jésus; l'une qui le reçoit, l'autre qui le retient; l'une qui vient se prosterner pour l'accueillir, l'autre qui vient s'asseoir à ses pieds pour l'écouter. Marthe et Marie, deux sœurs, non-seulement par la nature, mais par la religion; toutes les deux s'attachèrent au Seigneur, toutes les deux s'accordèrent à servir le Seigneur présent en sa chair (1). — Or, Marthe, avec beaucoup d'empressement, s'occupait pour le servir. — Marthe reçut le Maître comme on reçoit un étranger de distinction, un hôte que l'on veut honorer, avec le désir de lui plaire, d'acquérir sa bienveillance, en mettant à son service et comme à ses pieds toute la maison. Mais elle le reçut

(1) Martha et Maria duæ sorores erant, ambæ non solum carne, sed etiam religione germanæ: ambæ Domino cohæserunt; ambæ Domino carne præsenti concorditer servierunt. S. Aug., serm. de script. CIII.

aussi comme un ami, avec cette joie empressée qui voudrait se communiquer à tous pour multiplier autour de la personne aimée les soins, les attentions et les offices. Elle le reçut, enfin, nous le devons croire, comme une servante reçoit son seigneur, une malade son sauveur, une créature son créateur; elle le reçut pour nourrir selon la chair celui qui devait la nourrir selon l'esprit (1). Le Seigneur, en effet, a voulu prendre la forme d'esclave afin de se faire nourrir par ses serviteurs ; il l'a fait par condescendance, non par un besoin de sa condition. En effet, c'est une grande condescendance de se donner à nourrir ; il avait une chair en laquelle il avait faim, il avait soif; mais ne savez-vous pas que dans le désert, les anges le servirent quand il eut faim (2)? C'est pourquoi, s'il a voulu être nourri, c'est par amour pour qui le nourrit. C'est donc ainsi que fut reçu le Seigneur, comme un hôte qui est venu dans son propre domaine et que les siens n'ont pas reçu. Mais tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir de devenir fils de Dieu (3). Adoptant des esclaves pour en faire des frères, rachetant des captifs pour en faire des

(1) Sed tamen suscepit famula Dominum, ægra Salvatorem, creatura Creatorem; suscepit autem spiritu pascenda in carne pascendum. S. Aug., ibid.

(2) Math. IV, 11.

(3) Joan I, 11.

cohéritiers (1). Toutefois, que nul d'entre vous ne vienne dire : O bienheureux ceux qui ont mérité de recevoir le Christ dans leur propre maison! Ne te plains pas, ne murmure pas d'être né dans un temps où tu ne vois pas le Seigneur dans sa chair; il ne t'a pas enlevé le mérite et cet effet de sa condescendance. Ce que vous aurez fait, dit-il, à un de mes plus petits, c'est à moi que vous l'aurez fait (2).

Tel fut l'office de Marthe : elle reçut le Seigneur; elle le reçut dans sa maison, qu'elle mit toute entière à sa disposition. Elle se mit à préparer les aliments qu'il devait prendre pour soutenir son corps et réparer ses forces, car Jésus veut bien accepter ce que nous pouvons lui offrir; il veut même nous demander ce dont il veut avoir besoin, selon cette adorable parole de saint Paul : — Vous savez, en effet, la grâce de Notre-Seigneur-Jésus-Christ, car pour nous il s'est fait pauvre, lorsqu'il était riche, afin que son indigence nous fît riches (3). Tel fut, tel sera toujours dans l'Eglise et dans le monde l'office de Marthe, le grand et sublime office des œuvres de miséricorde. Mais nous l'expliquerons bientôt plus au long en comparant les deux sœurs dans leur office et leur vocation.

(1) Adoptans servos et fratres faciens; redimens captivos et faciens cohæredes. S. Aug., ibid.

(2) Math. XXIV, 40.

(3) II, Cor., VIII, 9.

— Or, pendant que Marthe s'occupait avec beaucoup d'empressement de préparer toutes choses pour le besoin du Maître, Marie à ses pieds écoutait sa parole. Marie, assise et non debout, comme la plus humble des disciples, aimant et révérant le Christ d'une souveraine affection ; assise à ses pieds, afin de l'entendre avec le plus de calme, le plus de modestie, le plus d'avidité, le plus d'attention qu'elle pouvait (1). Et Marthe, voyant sa sœur assise et comme inoccupée, vient au Maître, s'arrête devant lui et lui dit : Seigneur, vous ne faites pas attention que ma sœur me laisse seule vous servir : dites-lui donc qu'elle m'aide. — Aimable et délicieuse familiarité ! Marthe se plaint ; elle est troublée ; peut-être, en effet, dans son empressement, elle voudrait que tous fussent empressés comme elle, afin que le Maître fût mieux et plus parfaitement servi, car c'est au Maître qu'elle pense uniquement et toute entière à lui. Elle croit que sa sœur n'est pas assez occupée de son hôte bien-aimé ; mais il n'y a point d'aigreur dans ses paroles, comme il n'y en a point dans son cœur, contre cette sœur bienheureuse qu'elle a ramenée de si loin aux pieds de Jésus. Il n'y a point de reproche, encore moins de jalousie contre cette préférée si tranquillement assise et uniquement attentive pour jouir de la présence et de la vue, de la parole et des exhortations du Maître.

(1) Corn. a Lap. in Luc. X.

Non, tel n'est pas le cœur de Marthe, de cette vaillante et pieuse fille qui s'est toujours oubliée pour le service des autres, pour chacun des membres de sa famille, qui s'est dévouée pour cette sœur d'autant plus aimée, qu'elle est revenue de plus loin, que l'on est allé la chercher avec plus de sollicitude et que le Maître lui témoigne plus d'indulgence et de bonté. Non, ce n'est pas à elle même que Marthe pense ; elle pense au bon Maître, uniquement à son Maître ; elle voudrait que sa sœur s'occupât et s'empressât comme elle, pour l'honorer et pour le servir. Elle ne sait pas, elle ne comprend pas encore que Madeleine remplit en ce moment un office aux pieds de Jésus, comme elle-même en remplit un avec ses travaux et ses empressements ; elle ne comprend pas l'importance et la sublimité de cet office de contemplation, et sa supériorité sur l'office d'action. Mais Jésus permet le trouble et les empressements de Marthe, pour mieux l'instruire, pour mieux nous instruire nous-mêmes, si facilement entraînés aux choses extérieures.

Toutefois, si l'on veut entrevoir dans le cœur de Marthe, énergique et doux, un sentiment personnel, plaçons ici cette considération que comprendront les âmes aimantes, et distinguons dans les paroles de Marthe un autre accent que sauront bien discerner et sentir les cœurs transverbérés de l'amour divin, comme celui de sainte Thérèse. « Je me rappelle parfois, dit-elle, la plainte de sainte Marthe : Je ne crois pas que son dessein

fût de se plaindre seulement de sa sœur ; je tiens au contraire pour certain que ce qui la contristait le plus, c'était la pensée que vous ne teniez pas à la voir près de vous. Peut-être lui sembla-t-il que vous ne l'aimiez pas tant que sa sœur, et voilà ce qui devait lui causer plus de peine que la fatigue de servir celui qu'elle aimait tant ; car l'amour change le travail en repos. Cette disposition de son esprit paraît clairement en ce que, sans dire une seule parole à sa sœur, elle vient, Seigneur, vous adresser toute sa plainte ; et, dans l'excès de son amour, elle ose bien vous reprocher de n'avoir pas assez de sollicitude pour elle. Votre réponse même, Seigneur, montre que sa plainte procédait de la crainte que j'ai dite ; car vous lui déclarez que l'amour seul donne du prix à tout ; et que cette *unique chose nécessaire* dont vous leur parlez, est d'avoir un si grand amour pour vous, qu'il triomphe de tous les obstacles qu'on lui oppose (1). »

Nous n'aurions pas su comprendre, nous n'aurions pas osé dire le sentiment de l'âme, ou plutôt du cœur de sainte Marthe : il fallait une femme, il fallait une sainte, une délicate contemplative, en même temps qu'une habile fondatrice de monastères, un admirable résumé de Marthe et de Marie, pour nous expliquer ces saintes et pudiques jalousies du cœur de Marthe. Nous aurions à nos pro-

(1) Sainte Thérèse. Exclamations, etc. V. Trad. de M. l'abbé Bouix.

pres considérations mêlé de trop grossières images et de trop infirmes paroles. Ste Thérèse nous le dit ou plutôt le dit à son Sauveur, et elle nous instruit, elle nous fait comprendre un des ressorts de la conduite de Marthe, un des motifs de sa plainte. Elle nous fait découvrir dans cette âme active et généreuse un petit reste, une ombre, un retour presque inconscient d'amour-propre. Marthe veut que Jésus la voie, que Jésus l'apprécie ; elle veut que le divin ami témoigne qu'il est content de son empressement, satisfait de ses préparatifs, et surtout ému de son amour. Elle n'aime pas encore parfaitement de cet amour pur, désintéressé, qui s'oublie soi-même et qui s'absorbe tout entier dans Jésus, l'unique bien-aimé. Marthe est encore faible, imparfaite dans l'amour divin, et Jésus la veut instruire, élever, purifier. Jésus veut perfectionner et sanctifier cette nature si noble et généreuse. Jésus, qui veut nous instruire avec elle, est entré dans cette heureuse maison, daigne accepter les soins de son amie, entendre ses plaintes et lui répondre, pour nous révéler qu'avant tout, surtout, il veut être aimé pour lui-même ; car c'est là *l'unique nécessaire*, l'unique pour son divin cœur, l'unique pour notre éternel bonheur.

Mais en ce moment, et si nous ne sortons pas de cet humble cadre tracé par la lettre de l'Évangile, nous avons devant les yeux une aimable et charmante scène domestique. Marthe empressée, Marie absorbée, Jésus entre les deux sœurs, dont

l'une l'écoute, le regarde avidement et oublie toute autre chose, et l'autre le sert, dresse la table, prépare les mets, et n'a pas le temps d'entretenir son hôte ami ; à peine peut elle le regarder d'un coup d'œil en passant. Où est Lazare? Où sont les disciples ? ne pourraient-ils pas tenir compagnie au Maître, et sa sœur pourrait alors l'aider pour ce festin d'amis qu'elle voudrait si somptueux et si savoureux pour leur ami ? Elle accourt, elle se place devant lui. Maître, dit-elle, je n'en puis plus de travail et de fatigue, et ma sœur le voit et elle ne vient pas m'aider. Pourquoi la retenez-vous à vos pieds ? pourquoi l'enchaînez-vous par vos doux entretiens ? Dites-lui de venir m'aider et de vous servir comme moi. Elle ne s'occupe que de vous, elle ne pense pas à moi, me délaisse dans mes travaux. Elle est vraiment trop heureuse, mais elle vous exprimerait peut-être plus d'attachement en m'aidant à vous servir. Dites-le lui, vous qu'elle écoute uniquement, elle ne m'entendrait pas, elle ne m'écouterait pas, absorbée qu'elle est par votre présence et enivrée par votre parole.

Et Jésus lui répond : « Marthe, Marthe, tu es inquiète et tu te troubles pour préparer beaucoup de choses ; une seule me suffit. Tu veux me dresser un festin opulent, me servir des mets nombreux et délicats. Je n'ai pas besoin, tu le sais, de la profusion des mets et de la recherche des aliments. La tempérance et la pauvreté veulent moins de délicatesse. Je ne blâme pas ton

zèle et ton affection, ton respect pour ma personne et tes soins pour me prouver que tu m'es toute dévouée ; mais il me suffit d'une nourriture simple que tu me servirais sans embarras. Ne te trouble donc pas ainsi dans tes empressements et laisse ta sœur goûter en paix la douceur de mes paroles (1). « Marthe interpelle son hôte, dit ici saint Augustin ; il le fait juge de ses plaintes affectueuses, de ce que sa sœur la laisse seule et néglige de l'aider dans les travaux de son ministère. Mais Marie ne répondant pas, quoique présente, le Seigneur juge en ce débat pieux. Marie aime mieux confier sa cause au juge, pour ne pas sortir de son repos. Elle ne voulut pas se fatiguer à répondre ; car si elle cherchait à répondre, elle se relâcherait de son attention à écouter. Il répondit donc, le Seigneur, qui ne se fatiguait point en parlant parce qu'il était le Verbe (2). Que dit-il donc ? Marthe, Marthe... Il répète son nom comme marque d'affection, ou peut-être pour mieux exciter son application. Afin qu'elle écoutât avec plus d'attention, il l'appelle deux fois : Marthe, Marthe, écoute ; tu es occupée de beaucoup de choses ; il n'y a qu'une seule chose, c'est-à-dire une seule nécessaire (3). »

Il dit, ajoute Raban Maur, et il se mit à table,

(1) Vide Corn. a Lap. in Luc. X.

(2) Respondit ergo Dominus, qui in verbo non laborabat, quia Verbum erat.

(3) S. Aug. serm. CIII.

et avec lui les douze apôtres et les soixante-douze disciples et les femmes pieuses qui l'accompagnaient. La bienheureuse Marthe pourvoyait aux besoins du repas, d'une main généreuse, selon sa coutume, ainsi que l'intendante de sa maison, l'illustre Marcelle (1), et Suzanne, et Jeanne, dont le mari était officier de la table et intendant du royaume d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée (2). S'il fallait prendre à la lettre le récit de Raban, nous aurions dans la maison de Marthe un nombre bien considérable de convives réunis au même festin, sinon assis à la même table, et nous comprendrions encore mieux le trouble et l'empressement de Marthe. Mais nous savons que la riche et généreuse hôtesse de Jésus employait tous ses biens à le nourrir, et avec lui ses apôtres et ses disciples ; à nourrir la communauté chrétienne tout entière, d'accord avec son frère Lazare et sa sœur Madeleine : *Ministrabat mensis larga manu more suo Martha beatissima*. Pour l'Eglise naissante, la noble et libérale vierge fut comme une mère et une nourrice : *Nutricis ac gerulæ*

(1) Le Brév. Rom. XXIX julii l'appelle *Marcella pedissequa*. La vie de sainte Marthe, attribuée à la fausse Syntique et que Raban a suivie dans son récit, attribue à Marcelle l'exclamation d'admiration et de foi dont parle l'Evangile (S. Luc. XI, 27), Saint François de Sales (serm. sur la Présentation de la Sainte-Vierge) adopte cette tradition, et Cornelius a Lapide la rapporte et ne la repousse pas (In Luc. XI).

(2) Raban, *Vie de sainte Madeleine et de sainte Marthe*, X.





fungebatur officio (1). Et si tous les apôtres, tous les disciples qui suivaient Jésus n'étaient pas en ce moment réunis autour du Maître, assis au même festin de la tendre hospitalité de Marthe, nous savons, et par l'Evangile et par le récit de Raban (2), que l'officieuse Marthe disposait toutes choses dans des hôtelleries spéciales pour héberger les disciples, et répandait de larges aumônes dans la bourse commune que Jésus avait confiée à l'Iscariote. Telle était Marthe, empressée, dévouée, généreuse, aimant à savourer le bonheur que l'on goûte à donner et que le Maître a marqué d'une bénédiction spéciale de son divin cœur (3).

Voilà la scène évangélique, plus rapide et plus simple encore que nous ne le disons ; voilà les sentiments naturels de Marthe, et le silence plus significatif encore de Marie, et la réponse pleine de douceur et d'affection de Jésus défendant la jeune sœur, qui se tait humblement, contre la sœur aînée, qui se plaint affectueusement. — Mais sortons du cadre domestique de cette scène intime ; allons plus loin, montons plus haut, perçons l'écorce de la lettre pour découvrir les divines réalités de l'Esprit. Voyons dans la pensée de Jésus, expliquée par les Pères et comprise par l'Eglise, voyons la signification de cette scène,

(1) Ruth. IV, 16.
(2) Raban, *Vie*, etc., XI.
(3) Actor. XX, 35.

l'office des deux sœurs, et comprenons la portée des graves paroles du Maître. — Commençons par cette remarque, aussi frappante que profonde, aussi vraie au point de vue de la théologie que remarquable dans la bouche d'une humble voyante : —« L'Evangile ne donne quelques détails que sur les personnes et les disciples dont l'individualité représente certains types dans l'Eglise. Tout ce qui est superflu ou fait double emploi est laissé de côté. Ainsi les histoires de beaucoup de pécheresses ne sont représentées que par l'histoire de Madeleine... ainsi il est peu parlé de Marie ; il est plus souvent question de Madeleine et de Marthe, et tout cela pour le profit et le plus grand bien des hommes de tous les temps, non de ceux d'une époque particulière, car on passe sous silence ce qui aurait pu édifier tel siècle ou tel peuple, mais être un sujet de scandale pour les autres (1). » —

Marthe et Madeleine représentent ici les deux groupes, les deux armées innombrables de ces âmes appliquées dans l'Église à l'action et à la contemplation. Elles représentent ces deux forces et ces deux puissances de l'amour, ces deux offices et ces deux ministères de la charité, aussi utiles, aussi nécessaires l'un que l'autre. Ce sont deux sœurs différentes de figure et de caractère, mais toutes deux appliquées au service du même maître. Ce sont deux fonctions dont l'excellence

(1) Vie de N.-S. III, 143.



est diverse, et dont la variété, ramenée à l'unité, nous rappelle que tout doit tendre à l'unité dans le temps et tout se conformer, vivre et se dilater en Un dans l'éternité. Ce sont les deux grands ministères de charité, de charité, disons-nous, qui est une comme le Dieu où elle tend, comme le Christ qu'elle sert, comme l'Eglise dont elle anime et réjouit le vaste royaume : deux ministères dont l'un est tout entier dans le temps, en travaillant pour l'éternité, dont l'autre sort du temps pour préluder à l'éternité : deux groupes, deux familles d'âmes distinctes mais non séparées qui se dirigent de la terre au ciel ; l'une penchée vers la terre pour en soulager les misères, l'autre regardant au ciel pour en pressentir les beautés, comme les deux lignes parallèles d'une procession virginale, l'une d'action, l'autre de contemplation, qui se réunissent aux portes du paradis pour s'unir, se fondre et vivre éternellement en Dieu. Ces deux familles, désormais immortelles dans l'Eglise, sortent de la maison de Marthe pour inonder l'Eglise de leurs chastes phalanges, la remplir de leurs œuvres et la sanctifier de leurs vertus.

Nul docteur n'a plus pieusement et plus profondément étudié ces deux femmes dans le récit évangélique, comme les deux types des deux ministères, les deux exemplaires des deux vies, que saint Augustin en deux de ses sermons et en ses admirables traités sur l'Évangile de saint Jean. Nous ne ferons que le suivre, le traduire

et l'expliquer. Marthe et Marie étaient occupées du Maître : c'est Jésus qui est l'objectif unique de leurs pensées et de leurs affections, de leur action et de leur activité ; car l'une et l'autre sont actives : celle qui écoute comme celle qui sert, celle qui contemple comme celle qui s'agite. L'une a reçu Jésus dans sa maison et l'a pour ainsi dire amené sur la terre, introduit parmi nous : c'est Marthe, c'est la vierge. L'autre est venue chez sa sœur pour trouver Jésus, pour le voir et l'entendre, pour jouir de sa présence et de son amour : c'est Marie la pénitente pardonnée, l'âme ardente, généreuse, et qui a tout quitté pour Jésus. Marthe s'occupe avec un empressement affectueux de nourrir le Seigneur : Marie s'attache, avec un recueillement extatique, à se nourrir du Seigneur. Marthe est distraite, porte son attention sur divers objets ; elle est comme divisée de soins et de pensées, quoique son cœur soit uniquement attaché à Jésus. Marie est tout entière et bien exclusivement occupée de la personne de Jésus ; ses sens comme son esprit et son cœur sont absorbés par la présence de Jésus. Marie semble délaisser sa sœur, qui se trouble et se fatigue dans un laborieux ministère ; elle s'assied aux pieds du Maître, tandis que Marthe, forcée de le quitter pour aller ailleurs s'occuper d'objets différents, mais pour le service du Maître, se plaint et semble accuser sa sœur. L'une était troublée, l'autre était délicieusement repue ; l'une disposait plusieurs cho-

ses, l'autre ne regardait qu'un seul objet. L'un et l'autre office est bon. Mais cependant que disons-nous qui est le meilleur? Nous avons qui interroger. Écoutons attentivement (1).

Interrogeons le Maître; écoutons le Maître. Marthe vient impétueusement lui poser la question, et le Maître répond affectueusement : Marthe, Marthe, tu te répands sur beaucoup de choses en soins et en inquiétudes. Or, il n'y en a qu'une de nécessaire, c'est celle que Marie a choisie; c'est la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée. Ils sont bons les ministères qui s'occupent des pauvres, et surtout les services pieux. Les devoirs que l'on rend aux saints de Dieu, on les leur rend, on ne les leur donne pas, car l'apôtre dit : Si nous avons semé pour vous les choses spirituelles, grande affaire si nous moissonnons vos choses temporelles (2)! Ils sont bons les offices de charité : nous vous exhortons à les pratiquer, à suivre l'exemple de Marthe, la vraie princesse de toutes les âmes, de toutes les vierges, de toutes les associations vouées aux œuvres de miséricorde, édifiées en la parole du Seigneur; ne négligez pas de recevoir les saints. Il en est qui, recevant ceux

(1) Illa turbabatur, ista epulabatur; illa multa disponebat, ista unum aspiciebat. Utrumque officium bonum; sed tamen quod sit melius quid nos dicamus? Habemus quem interrogemus, patienter audiamus. (S. Aug., serm. CIII.)

(2) Cor. IX, 11.

qu'ils ne connaissaient pas, ont reçu des anges (1). Tout cela est bon. Meilleur est cependant ce que Marie a choisi ; meilleur en mérite, sans doute, puisqu'on est plus occupé, sans distraction ni partage, de la personne du Verbe incarné ; meilleur encore en excellence, meilleur en jouissance ; car si l'un a plus d'occupation, l'autre a plus de suavité. Dans l'action, dans le ministère, l'homme veut accourir et se montrer, l'homme cherche ce qui lui manque, prépare ce qu'il a ; l'esprit se dissipe, et Marthe souvent n'y peut suffire ; elle demande l'aide de sa sœur. Multiples sont toutes les choses et diverses, parce qu'elles sont matérielles, temporelles, et quoique bonnes, elles sont transitoires. Que dit le Seigneur à Marthe ? Marie a choisi la meilleure part. Celle que tu as choisie n'est pas mauvaise ; mais elle en a choisi une meilleure. Et pourquoi meilleure ? Ecoutez : elle ne lui sera pas ôtée. Un jour on t'enlèvera le poids des soins temporels et des nécessités pieuses : éternelle est la douceur de la vérité contemplée, possédée, savourée. On ne lui ôtera pas ce qu'elle aura choisi ; elle ne lui sera pas ôtée, mais augmentée. Elle s'augmentera dans cette vie ; dans l'autre vie, elle sera parfaite : jamais elle ne lui sera ôtée.

Marthe, chère sœur empressée et dévouée,

(1) Hæbr. XIII, 2.

Marthe, ton ministère est bon, et tu es bénie dans le pieux office que tu exerces envers la personne du Sauveur, envers son corps, envers ses membres. Mais, pour ce ministère que tu remplis avec un empressement si généreux et qui touche le cœur du Maître, tu attends, tu demandes, tu cherches une récompense, tu ne te désintéresse pas ; non, tu ne peux pas te désintéresser de l'attention, du regard, de l'affection, de la reconnaissance du Maître : dès-lors, tu cherches aussi le repos en son amour. Maintenant tu es occupée d'un important ministère : tu veux servir, nourrir des corps mortels, quoique des saints et membres de Jésus ; mais quand tu seras venue à cette patrie où seront la récompense, le repos et l'union, trouveras-tu des étrangers pour leur donner l'hospitalité ? Trouveras-tu des indigents pour leur rompre le pain ? Trouveras-tu des lèvres altérées pour leur donner à boire ? Des malades pour les visiter ? Des ennemis en procès pour les réconcilier ? Des morts pour les ensevelir ? Là il n'y aura rien de tel : aucun de ces besoins à satisfaire, aucune de ces misères à soulager, aucune de ces œuvres de miséricorde à exercer. Mais qu'y aura-t-il ? Ce que Marie a choisi : là, nous serons nourris, nous ne nourrirons pas : *Ibi pascemur, non pascemus.* Alors ce sera la plénitude et la perfection de ce que Marie a choisi. En ce moment, elle recueille quelques miettes délicieuses tombées de la table du Seigneur ; elle ne peut pas

encore s'asseoir à ce splendide banquet. Mais elle et toi, Marthe, quand vous aurez bien servi le Maître, elle repue de contemplation, toi tout empressée d'action, le Maître à son tour vous établira dans le repos éternel, vous fera asseoir à sa table opulente de lumière, de joie et d'amour; et il vous servira de ses royales mains les mets divins de sa présence, de sa béatitude et de sa gloire adorable... En vérité, je vous dis qu'il les fera asseoir à sa table, et passant auprès d'elles, il les servira (1).

Et maintenant, pouvons-nous dire que Marthe est blâmée et que Marie est préférée? Non sans doute, les deux sœurs ont chacune leur vocation : elles la suivent fidèlement, et le Maître permet la vive interpellation de Marthe pour tempérer ses empressements, réprimer peut-être son inconsciente jalousie à l'égard de sa sœur, et coordonner les deux vocations en ramenant et rattachant à l'unique nécessaire les œuvres diverses de miséricorde. L'une et l'autre vocation sont nécessaires dans l'Eglise. Marthe était attentive aux moyens de nourrir le Seigneur ; Marie était attentive à se laisser nourrir par le Seigneur; Marthe préparait un festin au Seigneur, au festin duquel Marie trouvait toute sa joie. — Encore une fois, l'un et l'autre ministère sont agréables au Seigneur. Quoi! le doux Maître aurait blâmé

(1) Luc XII. 37.

le ministère de Marthe, qu'il occupait tout entière, on peut le dire, et qui s'occupait avec tant d'affectueux empressement à lui prodiguer les soins de l'hospitalité ? Oh ! non. Le Maître a choisi cette maison pour se reposer, pour donner à ses amis la joie de le recevoir, la consolation de le servir ; il est entré, lui aussi, pour satisfaire son divin cœur d'ami, pour dire à chacune des deux sœurs, en termes différents, mais avec un égal amour : *Da mihi bibere* (1), donne-moi à boire ; donne à mes lèvres le breuvage ; donne à mon cœur l'amour. Il a voulu se fatiguer pour se reposer chez nous ; il a voulu manquer de tout pour tout recevoir de nos mains ; il a voulu avoir faim et soif pour recevoir de notre heureuse assistance la nourriture qui le rassasie, le breuvage qui le désaltère. La force du Christ t'a créée, l'infirmité du Christ t'a recréée ; la force du Christ a fait que ce qui n'était pas existât ; l'infirmité du Christ a fait que ce qui était ne périt pas. Il nous a faits dans sa force, il nous a cherchés dans sa faiblesse (2). Mais dans cette vie mortelle et dans ce corps mortel, lorsque nous sommes occupés de son humanité sainte et de ses membres saints

(1) Joan. IV, 9.

(2) Fortitudo Christi te creavit ; infirmitas Christi te recreavit : fortitudo Christi fecit ut quod non erat esset ; infirmitas Christi fecit ut quod erat non periret... Condidit nos fortitudine suâ, quæsivit nos infirmitate suâ. — S. Aug. Tract. XV in Joan.

comme elle, les saints, les serviteurs de Dieu, les pauvres, Jésus ne veut pas que nous soyons distraits par la diversité, il ne veut pas que nous soyons arrêtés par l'accident et le sensible, il ne veut pas que nous restions à mi-chemin de son adorable personne : il veut nous faire entrer de la circonférence au centre, nous faire monter de la terre au Ciel, nous rappeler et nous recueillir de la multitude à l'unité : *Ut sint unum* (1).

Enfin, pour terminer, non pour épuiser cette matière si riche de doctrine et de grâce, disons avec notre grand docteur que Marthe et Marie représentent encore le double mystère du temps et de l'éternité. Ces deux sœurs, toutes deux agréables au Seigneur, toutes deux aimables à ses yeux, toutes deux ses fidèles disciples, figurent les deux vies, la présente et la future, la laborieuse et la tranquille, la pénible et la bienheureuse, la temporelle et l'éternelle. Il y a deux vies, nous le savons, et quoique nous soyons enfermés dans la vie présente, nous aspirons à la vie future ; et non-seulement nous y croyons, nous l'espérons, mais nous vivons pour elle, et d'elle nous vivons. Il est bon de voir, d'apprécier et de juger ce que renferme pour nous cette vie, nous ne disons pas même cette vie mauvaise, injuste, criminelle, impie, mais cette vie laborieuse et pleine de tristesse, éprou-

(1) Joan. XVII, 22.



vée de craintes et sollicitée de tentation. Cette vie innocente, telle que Marthe devait la vivre, cette vie, regardons-la bien et pensons-y plus abondamment encore que nous n'en parlerons. La vie criminelle, en effet, était loin de cette maison ; elle n'était ni avec Marthe, ni avec Marie, et si, peut-être, elle avait existé, elle avait fui à l'entrée du Seigneur. Ainsi, dans cette maison qui avait reçu le Seigneur étaient demeurées dans ces deux femmes les deux vies, toutes deux innocentes, toutes deux louables ; mais l'une laborieuse, l'autre tranquille, aucune criminelle, aucune paresseuse, toutes deux innocentes, toutes deux louables, disons-nous ; mais celle-là sans aucune action mauvaise, ce que doit éviter le travail ; celle-ci sans paresse, ce que doit éviter le repos. Ces deux vies étaient donc dans cette maison, avec celui qui est la source même de vie : dans Marthe était l'image des choses présentes, dans Marie était l'image des choses futures. Ce que faisait Marthe, c'est là où nous sommes ; ce que faisait Marie, c'est là où nous espérons. Faisons bien ce que Marthe opère, afin que nous jouissions pleinement de ce que fait Marie (1). Voilà ce que chante l'Église d'Avignon à la louange de Marthe, voilà ce que

(1) Erant ergo in illa domo istæ duæ vitæ, et ipse fons vitæ; in Martha erat imago præsentium, in Maria futurorum ; quod agebat Martha, ibi sumus ; quod agebat Maria, huc speramus. Hoc agamus bene ut illud habeamus plene. S. Aug., serm. CIV.

toute l'Église et toutes les âmes chanteront, empressées comme Marthe au service de Jésus, pendant les quelques instants de la vie présente où Jésus veut bien se reposer sous notre toit, s'asseoir à notre table et se faire servir de nos mains. — Tout ce que la cité céleste contient dans sa sphère infinie, Marthe l'enferme dans sa maison, lorsque Jésus vient chez elle : trois fois heureux le cénacle, la table, les mets, les siéges que toucha le corps qui consacre tout ce qu'il touche. Mais plus heureuses êtes-vous, hôtesse bénie, qui nourrissez celui qui vous nourrit et qui remplit votre âme de l'hôte divin pendant que vous servez son corps. Combien vous est agréable ce trouble d'empressement auquel est réservé un tel calme ! Combien vous refait ce travail que doit récompenser un tel repos ! Donnez, Marthe, donnez aux fidèles de nourrir les membres du Christ, de telle sorte qu'ils remplissent leur cœur de Dieu et ne sentent plus les feux impurs du monde. Faites donc, hôte des âmes, par le suffrage de votre hôtesse, que nous jouissions dans le repos du ciel de la société des saints (1).

(1) **Beata ter cœnacula,**
Mensa, cibi, sedilia,
Quæ corpus illud attigit
Quod cuncta tactu consecrat.
Beatior sed hospita,
Quæ pascis a quo pasceris,

Nous le savons maintenant, Marthe, la sœur de Lazare et de Madeleine, Marthe, notre sœur, a reçu le Seigneur avec la joie, l'empressement, la charité d'un cœur vaillant et dévoué. Jésus est venu visiter ses amis, leur apporter des grâces particulières, et surtout il est venu pour honorer Marthe, pour lui témoigner les satisfactions de son divin cœur à cause des soins qu'elle a pris de son humanité, de ses apôtres, de ses disciples. Il est venu pour bénir dans la personne de son hôtesse, pour multiplier dans son Église, les âmes, les associations, les œuvres de miséricorde. Jésus est venu pour nous montrer dans ces deux femmes, ses amies et ses disciples, l'une la vierge qui l'a reçu, qui l'a servi, qui l'a toujours aimé ; l'autre la pécheresse convertie, la pénitente qui bien tard l'a aimé, mais qui l'aime beaucoup, les deux types distincts, mais unis des deux grands offices dans l'Église, l'action et la contemplation, des deux vies qui se terminent en Dieu, celle du siècle présent, celle du siècle futur, celle du temps, celle de l'éternité. O Marthe ! heureuse amie de Jésus, généreuse hôtesse du Verbe incarné, Marthe, notre sœur et notre modèle, nous vous bénissons de ce

Mentemque reples hospite,
Dum membra curas hospitis.

Hym. vesp. officii, Stae Marthæ. virg. et hosp. Christ. Avenione etc Acta S. S. XXIX Jul.

que vous avez si bien reçu, si bien accueilli, si bien servi Jésus. Jésus lui-même vous a bénie à votre dernier moment en ce monde, lorsque vous fûtes près de mourir, près de quitter la terre d'exil pour la demeure permanente. Jésus vous rappelant la douce hospitalité qu'il avait reçue chez vous: Viens, dit-il, viens mon hôtesse bien-aimée ; car ainsi que tu m'as reçu dans ta maison, ainsi je te reçois dans mon ciel (1). Nous vous bénissons de votre dévouement à la personne du Maître, de votre activité pleine de douceur et d'entrain, de votre sens pratique et de votre prudente initiative dans le service des membres souffrants de Jésus, et dans la conversion des âmes. Nous vous bénissons d'avoir inauguré dans l'Eglise le ministère fécond de la charité, d'avoir préparé par vos travaux, formé par vos exemples, nos sœurs, nos filles, nos vierges, à ce divin ministère de compatissance et d'amour ; d'avoir suscité par vos prières et multiplié dans l'Eglise, ces œuvres innombrables, si diverses et si semblables, si spontanées et si nécessaires, pour les pauvres, les indigents, les malades, les infirmes, les enfants, les vieillards, pour toutes les misères et toutes les souffrances, pour toutes les hontes et tous les abandons ; mais surtout, pour les œuvres d'apostolique charité qui prennent soin des saints de

(1) Veni, hospita mea dilectissima, quia sicut tu me in domum tuam recepisti, sic ego te in cœlum recipiam. Apud Corn. à Lap. in Lucam. X.

Dieu persécutés, des prêtres, des évêques, du Souverain-Pontife (1). Et nous bénissons Jésus, votre Maître, votre ami, votre hôte, qui vous a bénie, qui vous a glorifiée, qui vous a récompensée. — Bénissons cette femme servant son Sauveur et son Dieu, dont le cœur était si fervent pendant son ministère. Honorons la force de son amour, préparons à Jésus des demeures et l'hospitalité de notre cœur. Dans la fatigue de l'action comme dans la contemplation, que l'âme se repose doucement, afin que celle qui sert aide fidèlement celle qui est assise, et celle qui agit, celle qui écoute. Ainsi que l'amour soit avec le travail, et que le travail avec l'amour se regardent mutuellement; comme une sœur avec sa sœur, unies de telle sorte que l'aînée avec la plus jeune ne se séparent pas en chemin (2).

(1) Bona sunt ministeria circa pauperes, et maxime circa sanctos Dei servitia debita, obsequia religiosa. S. Aug. ibid.

(2) Sic sit amor cum labore. — Quod se labor cum amore — mutuo respiciant; — Tanquam soror cum sorore, — hic ne major cum minore, — In via deficiant. Prosa missal. Const. 1504.

VII

MARTHE PAR SA FOI ET SA PRIÈRE OBTIENT DE JÉSUS LA RÉSURRECTION DE SON FRÈRE LAZARE.

Marthæ frater mortuus
Erat jam quatriduus,
Et fœtens in tumulo.

Cum Christus hunc precibus
Marthæ, mortis viribus
Fractis, dedit sæculo.
(Missal. Turon. 1517
Missal. Paris. 1634.)

Martha lacrymis liquescit,
Martha supplex accedit,
Martha sperat, Martha credit
Te Deum pronuncians :
Vinceris, piasque reddis
Lacrymanti lacrymas
Infirmus, divoque mortis
Vincula rumpis spiritu.

Jussa mors audit sibique
Fit superstes Lazarus.
Christe, fac preces fidelis
Sentiat plebs hospitæ
Et sua sepulcra culpæ
Rediviva deserat.
(Hym. matut. off. B. Marthæ
Virg. et hosp. Avenione. Acta S. S.
XXXIX Jul.)

Le frère de Marthe était mort et depuis quatre jours corrompu gisait dans le tombeau, lorsque le Christ, aux prières de Marthe, brisant la puissance de la mort, le rendit au siècle.

Marthe se fond en larmes, Marthe suppliante approche de Jésus ; Marthe espère, Marthe croit, proclamant que vous êtes Dieu. Vous êtes vaincu ; à ses larmes, vous répondez par de pieuses larmes, dans votre adorable faiblesse, et de votre souffle divin, vous brisez les chaînes de la mort. La mort entend vos ordres, et Lazare se survit à lui-même. O Christ, faites que votre peuple éprouve l'effet des prières de votre fidèle hôtesse, et, sortant du sépulcre du péché, revienne à la vie divine.

Après que Jésus, reçu dans la maison de Marthe, eut laissé dans cette maison bénie ses divins

enseignements et ses grâces de choix, il se rendit à Jérusalem pour la fête de la dédicace, qui se célébrait au mois de décembre. C'était sa dernière apparition dans la ville sacerdotale avant sa passion. Dans le temple, il donnait aux Juifs une solennelle et dernière affirmation de sa divinité, de son unité de substance avec le Père : une suprême et dernière démonstration par ses œuvres. Puis, comme son heure n'était pas encore venue, il se retirait au-delà du Jourdain, pour se dérober à la haine et à la perfidie de ses ennemis. Il vint se retirer à Béthabara où Jean avait d'abord baptisé, Béthabara ou encore Béthanie de Galilée, autre *castellum* de Marthe et de Lazare, selon Raban et plusieurs commentateurs (1). C'est là que Jésus résida quelque temps, environ deux mois, jusqu'au commencement de la quatrième année de sa vie publique, qu'il ne devait pas achever, jusqu'au jour où le message de Marthe et de Marie vint le prévenir de la maladie, puis de la mort de son ami Lazare. C'est là que Jésus, pendant deux mois, acheva d'instruire ses disciples et de confondre les Pharisiens par les paraboles de la brebis égarée, de la Drachme perdue, de l'enfant prodigue, de l'intendant du père de famille, du mauvais riche, du pharisien et du publicain, des ouvriers de la vigne. Enfin, c'est là

(1) Trans Jordanem in Bethaniam Galilææ castellum Mariæ et Marthæ. Raban, vita, etc. XIII.





qu'il leur rappela les conditions de la perfection évangélique, avec le mépris des richesses et les ineffables compensations qu'il donne en ce monde, la divine récompense qu'il réserve dans l'autre à ceux qui sauront tout quitter pour le suivre.

Marthe et Lazare, on le sait, l'évangile nous le fait entendre, avaient mis au service de Jésus leurs biens et leurs richesses, leurs maisons et leurs serviteurs. Béthanie de Galilée était disposée comme une hôtellerie où Jésus se retirait avec ses disciples, après ses courses apostoliques dans les environs. Tout était disposé pour le nourrir, le loger et le servir. C'est là, dans ces lieux qu'il évangélisait, dans ce castellum ou cette hôtellerie appartenant à la famille de Béthanie, c'est là que Jésus reçut le message des deux sœurs qui l'appelait auprès de leur frère. Nous allons suivre pas à pas l'évangile qui veut bien nous donner de touchants et précieux détails sur la douleur et la foi, sur la prière et l'intervention de Marthe dans la résurrecton de son frère.

— Or, un homme était malade, un ami de Jésus, Lazare de Béthanie, le château de Marie et de Marthe sa sœur. Or, Marie était celle qui répandit un parfum sur le Seigneur et essuya ses pieds avec ses cheveux. C'est son frère Lazare qui était malade (1). — L'évangile veut bien descendre à

(1) Joan. XI. 1, 2.

tous ces détails et ces circonstances. Ils nous sont utiles : ils nous font comprendre les liens d'amitié qui unissaient à Jésus ces amis, ces fidèles, ces disciples, cette famille, ce groupe d'âmes exquises et privilégiées. Lazare était de Béthanie, la maison d'affliction, où il était malade, où il allait mourir au milieu des larmes et des regrets de ses deux sœurs aimantes et dévouées. Lazare était de Béthanie, ce castellum habité maintenant par Marie et Marthe sa sœur, Béthanie, devenue par l'humble pénitence de Marie la maison d'obéissance, et, bientôt, par l'éclatant miracle que Jésus voulut bien accorder aux larmes et aux prières des deux sœurs, la maison de réponse et d'exaudition du Seigneur (1). Lazare était le frère de Marie et de Marthe : les deux sœurs sont nommées : Marie, la pénitente, la pardonnée, la bien-aimée de la miséricorde et la première conquête du Sacré-Cœur ; Marthe, la vierge fidèle, l'amie dévouée, l'hôtesse généreuse de Jésus. Lazare était le frère de ces deux femmes bénies. Et l'évangile insiste sur Marie, afin de mieux désigner Lazare ; car Marie était plus connue dans l'Église naissante, lorsque saint Jean écrivait son évangile : l'éclatante pénitente était plus en vue que l'humble continente. D'ailleurs, les larmes de Marie devaient surtout exciter les divines larmes de Jésus.

(1) Mystice, Bethania hæbr. idem est quod domus afflictionis... quod domus obedientiæ, quod domus responsionis vel exauditionis Domini. Corn. a Lap. in Joan. XI.

Les deux sœurs envoyèrent donc dire à Jésus : Seigneur, voici que celui que vous aimez est malade (1). Simple et touchant message ! habiles et tendres paroles ! Elles ne disent pas à Jésus : venez. Il suffit au cœur aimant de Jésus de connaître la maladie de Lazare et l'inquiétude des deux sœurs, il lui suffit de les connaître par des moyens humains, car il veut laisser paraître, laisser agir et compatir sa tendre humanité. Les deux sœurs n'osent pas dire : venez et guérissez-le, ordonnez et ce sera fait. Elles l'auraient pu dire comme le centurion : mais elles doivent parler autrement, avec plus de réserve et de confiance, comme des cœurs affligés qui s'ouvrent au divin cœur plein d'amour (2). Quelle foi vive en la puissance divine du Christ ! Quelle confiance en la tendre sympathie de leur ami ! Quelle pieuse résignation en la volonté de leur maître et de leur Dieu ! Mais surtout, quel amour !... Seigneur, vous nous aimez, nous le savons ; nous vous aimons, vous le savez mieux encore. Celui que vous aimez et que nous aimons est malade. Votre cœur ressentira nos inquiétudes, votre tendresse nous consolera. Nous savons bien que vous ne laisserez pas vos amis dans l'affliction et notre frère dans la douleur et dans la mort.

(1) Joan. ibid. 3.

(2) Nil horum istæ, sed tantum : Domine, ecce quem amas infirmatur — Sufficit ut noveris : non enim amas et deseris. S. Aug. et ex eo Beda.

— Et Jésus, entendant ces paroles, leur dit : cette maladie ne va point à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le fils de Dieu soit glorifié par elle. Or, Jésus aimait Marthe et sa sœur et Lazare (1). Jésus raffermit la foi pour consoler le cœur. Il affirme avec le calme et la douceur du Maître, que cette maladie n'est point pour amener la mort définitive, mais par la mort qu'elle amènera et par la résurrection qui suivra, pour prouver la gloire de Dieu en glorifiant son fils. — Elle n'est pas pour la mort, car la mort même n'est pas pour la mort, mais plutôt pour le miracle, opéré pour faire croire les hommes au Christ et leur faire éviter la véritable mort (2). C'est pour ses amis que Jésus réserve les affirmations les plus claires et les plus ouvertes de sa divinité ; c'est pour ses amis qu'il se dévoile fils de Dieu, et qu'il veut, par d'éclatants miracles, affermir la foi dans leur âme et tremper leur cœur dans l'amour divin. Car Jésus aimait Marthe et sa sœur et Lazare. Il les aimait parce qu'ils l'aimaient, lui, comme un docteur, comme un maître, comme un ami. Oh ! sans doute, il les avait aimés le premier comme Créateur et comme Sauveur. *Quoniam Deus prior dilexit nos* (3). Mais ici, c'est d'un amour plus particulier, plus tendre et plus humain qu'il les aime : il les aime de sympathie et d'amitié;

(1) Joan. id. 4, 5.
(2) S. Aug. in Joan.
(3) I. Joan. IV. 19.

il les aime de gratitude et de reconnaissance, à cause de leurs libéralités envers lui et ses disciples. Il aime Marthe pour sa générosité ; il aime Marie pour sa pénitence, Lazare pour son dévouement : il les aime tous les trois, parce que tous les trois l'aiment de tendresse et de vénération. Il nous le dit gracieusement : J'aime ceux qui m'aiment. *Ego diligentes me diligo* (1). Résumons avec Raban : — « Or, Jésus aimait Marthe et sa sœur Marie et Lazare. Celui-ci était malade ; elles tristes, mais tous étaient aimés. Aimés de qui ? Jésus les aimait, Jésus le Sauveur des malades, plus encore, le Maître qui ressuscitait les morts et le consolateur des affligés. Car Jésus aimait Marthe et sa sœur Marie et Lazare. O heureuse et glorieuse génération ! En effet, quoique la vérité dise : J'aime ceux qui m'aiment ; rarement cependant on trouve dans les Ecritures des fidèles spécialement aimés du Seigneur, désignés par leur nom » (2).

Lors donc que Jésus eut appris la maladie de Lazare, il demeura encore deux jours dans le même lieu pour laisser mourir Lazare, afin de le ressusciter par un miracle plus grand qu'une guérison. Ensuite il dit à ses disciples : allons en Judée de nouveau. Ses disciples lui dirent : Maître, naguère les Juifs cherchaient à vous lapi-

(1) Prov. VIII. 17.
(2) Raban. Vita, etc. XIII.

der, et vous allez là de nouveau. Jésus répondit : N'y a-t-il pas douze heures au jour? Celui qui marche dans le jour ne se heurte pas, parce qu'il voit la lumière de ce monde; mais s'il marche dans la nuit, il se heurte, parce que la lumière n'est pas en lui (1). Le divin Maître prépare ses disciples à la manifestation éclatante de sa puissance divine. Il les laisse exprimer ingénument leurs craintes pour les rassurer. Il leur rappelle sa grande parole : Je suis la lumière du monde; qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. Il leur insinue, selon la pensée de saint Augustin, qu'il est le jour de la vérité, le soleil de justice, et qu'ils le doivent suivre, environner et réfléchir comme les douze heures du jour suivent le soleil. Il a choisi douze apôtres pour montrer qu'il est le jour, le jour de l'Esprit et de la Vérité. Les heures suivent donc le jour, les heures annoncent le jour; les heures sont éclairées par le jour, et le monde croit à la lumière par la prédication des heures (2). Jésus éclaire ses disciples comme le jour éclaire les heures. Il les rassure et les raffermit pendant le temps de sa vie. Ils n'ont rien à craindre pendant les douze heures

(1) Joan., ibid. 6, 10.

(2) Ut se diem ostenderet, duodecim discipulos elegit. Non ergo frustra duodecim discipulos elegit Dominus, nisi quia ipse spiritualis est dies. Sequantur ergo horæ diem, prædicent horæ diem, horæ illustrentur a die, horæ illuminentur a die, et per horarum prædicationem, credat mundus in diem. S. Aug. in Joan. Tract. XLIX, 8.



qui divisent le jour (on était alors à l'équinoxe du printemps), ils marcheront sans obstacle à la lumière et sans danger à sa suite.

Il dit, et après cela, après un moment de silence pour les laisser réfléchir, il ajoute : Lazare notre ami dort. Il dit vrai, le divin Maître : pour ses sœurs, Lazare était mort, mais pour le Seigneur il dormait (1). Lazare dormait pour celui qui devait le réveiller bientôt. La mort, c'est le sommeil, pour celui qui nous doit ressusciter au dernier jour ; pour nous-mêmes, chrétiens, qui reposerons dans le dortoir commun, dans le cimetière, et qui d'une espérance invincible attendrons pour notre chair purifiée et revivifiée la résurrection glorieuse. Mais, ajoute le divin Maître, je vais aller le réveiller du sommeil. Alors les disciples lui dirent : Seigneur, s'il dort, il sera sauvé (2). Or, Jésus avait parlé de la mort, et eux pensaient qu'il avait parlé de l'assoupissement du sommeil. Alors Jésus leur dit ouvertement : Lazare est mort. Ce premier miracle de science prophétique par lequel Jésus annonce la mort de son ami doit affermir les disciples et les préparer à croire le miracle plus grand de la résurrection. — Et je me réjouis à cause de vous, afin que votre foi soit plus forte, de ce que je n'étais pas là où il est mort ; mais allons à lui. Alors

(1) S. Aug., ibid.

(2) Solet enim esse somnus ægrotantium salutis indicium. S. Aug., ibid.

Thomas, qui est appelé Didyme, dit aux autres disciples : Allons, nous aussi, et mourons avec lui. Jésus vint donc à Béthanie et trouva Lazare depuis quatre jours déjà dans le sépulcre (1). Ainsi, Lazare était mort le jour même où les deux sœurs avaient envoyé un messager à Jésus pour lui annoncer que son ami était gravement malade. Jésus, après le message, était resté encore deux jours à Béthabara ; puis, le quatrième jour après la mort de Lazare, il s'était mis en marche vers Béthanie de Judée. Or, comme de Béthabara ou Béthanie de Galilée à Béthanie de Judée, il y avait dix heures de marche, et que Jésus, en marchant avec ses disciples, enseignait, guérissait, consolait tous ceux qui l'abordaient, on peut croire qu'il n'arriva que le cinquième jour au matin. Lazare, enseveli le lendemain de sa mort, était depuis quatre jours dans le tombeau. Le divin Maître n'a pas voulu être présent à la maladie de son ami, parce que son tendre cœur n'aurait pu le laisser souffrir et mourir. Il a voulu rester éloigné pour le laisser mourir ; il a voulu différer son retour à Béthanie, afin que la mort de Lazare fût bien constatée, son ensevelissement accompli depuis quatre jours ; afin que le miracle fût indubitable, éclatant, irrésistible pour les âmes de bonne volonté ; afin que les deux sœurs et les disciples fussent consolés

(1) Joan., ibid., II, 17.



et pleinement affermis dons la foi par la résurrection de Lazare.

— Or, Béthanie était près de Jérusalem, environ à quinze stades (moins de deux kilomètres), et plusieurs d'entre les Juifs étaient venus voir Marthe et Marie, afin de les consoler de la mort de leur frère. Lors donc que Marthe eut appris que Jésus était venu, elle se présenta à lui, et Marie restait à la maison. Marthe dit alors à Jésus : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort ; mais maintenant je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous le donnera. Jésus lui dit : Ton frère ressuscitera. Marthe lui dit : Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection du dernier jour. Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie ; qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra pas pour toujours. Crois-tu cela ? Elle lui dit : Oui, Seigneur, je le crois, parce que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde (1). Voilà Marthe telle que nous la connaissons déjà, telle que Jésus l'aime. La mort de Lazare était connue à Jérusalem ; les cérémonies de la sépulture avaient été célébrées devant des parents, des amis affligés, accourus en foule, car cette noble et opulente famille avait des relations nombreuses dans la ville

(1) Joan., ibid., 18, 27.

royale. Il fallait de nombreux témoins pour le miracle que Jésus méditait. Marthe, moins absorbée que Marie dans sa douleur ; Marthe, toujours agissante et empressée, apprend l'arrivée de Jésus : c'est à Marthe la première que la nouvelle est parvenue ; c'est à Marthe que Jésus vient d'envoyer un des disciples pour annoncer son arrivée. Marthe est l'aînée, chef de famille ; c'est elle qui gouverne la maison selon son âge et ses aptitudes. Elle laisse Marie dans l'intérieur de la maison ; Marie, plus accablée dans sa douleur, plus facile aux larmes et plus volontiers contemplative. Elle sort de la maison sans avertir Marie, parce que Jésus est proche et qu'il faut vite tout quitter pour aller recevoir l'hôte divin, accueillir l'ami. Elle veut d'ailleurs en secret aller à Jésus comme pour traiter avec le Fils de Dieu de la résurrection de son frère. Elle laisse Marie à la maison, afin qu'elle retienne auprès d'elle les Juifs qui la consolent. Marthe veut pouvoir, en s'adressant seule à Jésus, mieux connaître ses divines intentions, en lui exposant ses prières et sa douleur. D'ailleurs, nous pouvons le croire, aussitôt qu'elle apprit l'arrivée du Maître, elle oublia tout, elle quitta tout, ravie d'espérance et transportée d'amour pour aller le voir et le prier (1).

Marthe est arrivée aux pieds de Jésus. Les a-

(1) Vide Corn. a Lap. in Joan., XI, 20.

t-elle embrassés comme Marie ? Les a-t-elle arrosés de ses larmes de douleur et d'amour ? On peut lui composer une autre attitude : les mains jointes et pressant sa poitrine qui sanglôtte, les yeux trempés de larmes, mais élevés et fixés sur le visage du Maître, pour y découvrir, par quelque indice, les sentiments et les intentions du divin ami, plus encore que pour jouir de sa vue et solliciter sa pitié. Alors commence cet adorable dialogue entre Jésus et Marthe, entre le Dieu fait homme pour nous sauver et cette vierge qui s'est donnée à lui pour le servir. Jésus va prendre cette âme, dissiper ses doutes et ses incertitudes, l'éclairer, l'affermir, la rendre capable de croire, de porter le noble poids de la vérité, de reconnaître et de confesser son Dieu dans son hôte et son ami. Jésus va récompenser cette âme généreuse par le don de la foi. Jésus va combler ce cœur aimant et dévoué par un miracle de résurrection. Seigneur, dit-elle impétueusement, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Est-ce un reproche qu'elle ose adresser à Jésus, qui n'est pas venu assez tôt, qui aurait dû pressentir la maladie et prévenir la mort de son ami ? Est-ce un reproche qu'elle se fait à elle-même d'avoir envoyé trop tard son messager à Jésus, puisque Lazare est mort le jour même où le messager arrivait à Béthabara ? Qui le sait que Jésus, et qui pourrait pénétrer le secret des sentiments de ce tendre cœur bouleversé mais soumis ? Dans tous les cas, Marthe témoigne d'un

grand amour de Jésus, d'une profonde douleur, mais en même temps d'une foi sincère, quoique bien imparfaite encore en la personne du divin Maître. Elle ajoute cependant : Mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous le donnera. Elle n'ose pas demander directement la résurrection de son frère ; elle l'insinue, elle l'espère : elle se souvient d'Elisée ressuscitant le fils de la Sunamite. Elle croit que Jésus est un grand prophète ; elle ne le croit pas encore un Dieu ; elle ne croit pas assez que Jésus par lui-même peut ressusciter, donner et rendre la vie. Cette vive et touchante interpellation de Marthe à Jésus nous semble avoir ce sens. Néanmoins, selon S. Augustin, elle ne dit pas : Mais maintenant je vous prie de ressusciter mon frère. D'où savait-elle, en effet, s'il était utile que son frère ressuscitât ? Elle dit seulement ceci : Je sais que vous pouvez, si vous voulez ; vous ferez voir ce que vous devez faire, cela dépend de votre jugement, non de ma présomption (1). Jésus lui dit que son frère ressuscitera. Il veut la consoler par la certitude de la résurrection ; mais il ne dit pas s'il veut le ressusciter bientôt ou s'il faut attendre le dernier jour. Jésus couvre sa pensée d'un voile pour exciter la foi de Marthe, pour la préparer à croire de plus profondes et de plus divines vérités, pour l'exciter à demander plus ardemment,

(1) S. Aug. in Joan. XI, 13.



à presser encore son divin cœur par d'humbles questions et de ferventes prières. Je sais, dit Marthe, que mon frère ressuscitera à la résurrection du dernier jour. Elle veut que Jésus s'explique. Oui, sans doute, il ressuscitera au dernier jour comme tous les hommes. Elle croit et confesse cette vérité que croyaient tous les Juifs (sauf les grossiers sadducéens) ; mais elle ne sera pas pour Lazare un privilége ni un bienfait spécial, comme nous pouvions l'espérer pour votre ami, Seigneur, et pour notre frère.

Jésus lui répond : Je suis la résurrection et la vie. Il s'incline vers cette âme de bonne volonté ; il va la faire monter plus haut dans la foi, la faire croître dans la divine lumière. Je suis la résurrection et la vie, *Ideo resurrectio quia vita*, dit saint Augustin (1), la résurrection, parce que je suis la vie. Tu crois que je puis obtenir de Dieu tout ce que je lui demanderai : il faut croire plus encore : c'est moi qui cause la résurrection et qui donne la vie : C'est moi qui suis Dieu, la cause de la résurrection, la source de la vie ; moi qui ressusciterai tous les morts au dernier jour; moi qui peux à l'instant même ressusciter ton frère et lui rendre la vie que je lui avais donnée. Et pour qu'elle entende mieux cette vérité, il ajoute : qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra ; et celui qui vit et croit en moi ne mourra pas

(1) Ibid., in Joan., etc.

pour toujours. Jésus découvre à Marthe la source même de la vie ; et cette source, elle est en lui, elle est lui-même; et, pour vivre, il faut croire en lui ; pour revivre après la mort, il faut croire encore ; pour ressusciter de corps, pour vivre de l'âme, pour ressusciter et revivre éternellement, il faut toujours croire en lui. Crois-tu cela, dit Jésus, après avoir ouvert à Marthe les grands mystères de la vie et de la foi, de la vie par la foi, de la foi en la vie, après avoir révélé à cette âme aimante sa divinité? Crois-tu cela, dit-il, après avoir exposé ce divin enseignement, après avoir fortifié par sa grâce et préparé par son amour cette âme haletante à tirer de ses entrailles un acte de foi parfaite, une profession de foi complète, explicite, inébranlable ? Crois-tu cela ? — Oui, Seigneur, je le crois, parce que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde ; ou encore : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. Et quand je crois cela, je crois que vous êtes la résurrection, je crois que vous êtes la vie, je crois que celui qui croit en vous, quand même il mourrait, vivra, et que celui qui vit et croit en vous ne mourra pas pour oujours (1). Seigneur, mon maître et mon ami, Seigneur, Verbe fait chair, Dieu fait homme, je crois que vous êtes le vrai fils de Dieu, le fils unique et consubstantiel du Père; je crois que vous

(1) S. Aug., id. 15.

êtes le Christ, le Messie promis, attendu, annoncé, prédit, préparé, le Messie rédempteur et sauveur. Je crois que comme Dieu et comme homme, par vos deux natures unies en une seule et même personne, vous êtes la cause première de toute vie et résurrection, la cause efficace et méritoire, la cause exemplaire et finale de toute vie naturelle et surnaturelle, de toute grâce et de toute sainteté, de toute justice et de toute gloire. Je crois donc, ô mon Maître, je crois, ô mon Dieu, que vous pouvez ressusciter tous les morts, je crois que vous pouvez, si vous le voulez, ressusciter à l'instant mon frère Lazare. Je crois, je sens, j'espère que vous voulez le ressusciter et le vivifier, le remplir de joies et de mérites, le ramener à la vie du temps et de l'éternité (1).

Tout est dit, tout est fait. Marthe a connu, Marthe à confessé, Marthe croit le grand mystère : Jésus est le Messie, Jésus est le fils de Dieu, Jésus est Dieu. Disons qu'il fallait à la sœur de Lazare et de Madeleine, à l'amie de Jésus, à l'hôtesse du maître, il fallait à cette créature vivant dans l'intimité, dans la familiarité de l'aimable docteur, du doux prophète de Nazareth, il lui fallait une grâce plus abondante, une humilité plus profonde, un élan plus sublime au-dessus de la chair et du sang, pour croire en la divinité de celui qui, pour elle, était si véritablement et si miséricor-

(1) Vide Corn. a Lap. in Joan., XI.

dieusement homme. Tu es heureux, disait Jésus à l'apôtre Pierre, confessant comme Marthe, et dans les mêmes termes, sa divinité; tu es heureux, Simon fils de Jean, parce que ce n'est point la chair ni le sang qui t'ont révélé ce mystère, mais mon père qui est dans les cieux (1). Marthe est enseignée par Jésus lui-même, son Dieu et son docteur, comme il est son ami. Elle confesse son Dieu avec autant de sincérité qu'elle sert son Maître. Jésus, pour récompense, ne lui change point son nom de Marthe qu'il a prononcé si souvent avec affection; il ne lui promet pas un grand office dans son Église, sa vocation est déjà fixée; mais elle reçoit du Maître, elle sent la certitude de la résurrection de son frère.

Elle a dit ; elle s'en va vers sa sœur. Le Maître lui a-t-il confié un message pour Marie? A-t-elle compris, dans une muette, mais lumineuse communication, les intentions du Sacré-Cœur? Elle va trouver sa sœur, et tout bas, à l'oreille, elle lui dit cette parole de consolation et de force, cette parole de vie et d'amour : le Maître est là et il t'appelle, *Magister adest et vocat te* (2). Comprenons toutes ces démarches par le respect des convenances et les délicatesses d'un cœur aimant : Marthe, diligente et avisée, parle bas à sa sœur, pour ne pas troubler l'entretien des Juifs qui

(1) Math. XVI, 17, 18.
(2) Joan. XI, 28.



consolent Marie, pour ne pas éveiller la curiosité des assistants. Et Jésus le veut ainsi, afin que tous les assistants demeurent et soient tous les témoins du miracle qu'il médite, que Marthe attend et que Marie va lui demander encore par ses larmes et ses prières.

Aussitôt qu'elle a entendu l'invitation discrète de Marthe, Marie s'est levée et elle vient à Jésus. Jésus n'était pas encore entré à Béthanie ; il n'y devait entrer qu'en revenant du sépulcre, situé en dehors et à quelque distance de Béthanie ; il était encore dans ce lieu où Marthe l'avait rencontré. Il marchait lentement, dit saint Jean Chrysostôme, pour ne pas sembler accourir au miracle, mais céder à la prière (1). Il marchait lentement, gravement, en instruisant ses disciples et les préparant à voir les merveilles de Dieu. Il s'était arrêté pour parler à Marthe ; il s'était assis, sans doute, pour l'attendre et l'entretenir. Les anciennes histoires des lieux saints parlent d'une citerne taillée dans le roc près de Béthanie appelée la Citerne de sainte Marthe, près de laquelle Jésus aurait entretenu son amie. Près de cette citerne était une pierre oblongue, comme un siége naturel, appelée la *pierre du colloque*, du *dialogue*, où Jésus, après avoir entretenu Marthe, aurait attendu Marie pour la consoler à

(1) Ne ad signum edendum accurrere videretur, sed rogatus venire. Apud Corn. a Lap., etc.

son tour et la préparer elle aussi à être témoin du grand miracle (1).

Or, les Juifs qui étaient dans la maison avec Marie et la consolaient, la voyant se lever promptement et sortir, la suivirent, disant : c'est qu'elle va au sépulcre afin d'y pleurer. — Ne nous étonnons pas de ces détails, dit saint Augustin, et de toutes les circonstances de la Providence divine. Il ne faut pas avertir les Juifs et les éloigner, la plupart ennemis de Jésus, il faut les amener aussi nombreux que possible auprès du Maître, pour être les témoins désarmés du grand miracle. — Et Marie, lorsqu'elle fut venue où était Jésus, le voyant, tomba à ses pieds, et lui dit : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort (2). — Voilà Marie aux pieds de Jésus, à ses pieds d'évangéliste qui se sont lassés à marcher pour semer le grain de la bonne nouvelle, à ses pieds de bon pasteur qui se sont déchirés aux ronces du chemin, pour retrouver la brebis perdue, à ses pieds d'homme-Dieu par lesquels il touche à la terre, communique avec notre nature, nos faiblesses et nos misères, par lesquels il nous communique les vertus et les forces de sa divinité. Marie est aux pieds de Jésus. Le texte sacré ne dit point que Marthe se soit jetée aux pieds de Jésus, peut-être s'était-elle assise à côté de lui,

(1) Faillon, com. hist. et crit. de Raban, vie, etc. XV.
(2) Joan., ibid., 32.

sur la pierre du colloque, comme une amie conversant avec l'ami de la famille. Marthe est assise : elle est vierge, elle fut toujours disciple fidèle, elle est l'amie active et généreuse, elle a droit à converser ainsi avec Jésus. Marie est aux pieds de celui qu'elle a si longtemps offensé, mais si tendrement consolé par son repentir. Marie dit à Jésus les mêmes paroles que Marthe, ces paroles que les deux sœurs s'étaient dites bien souvent l'une à l'autre depuis la mort de Lazare : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais elle n'ajoute rien autre chose, les larmes la suffoquent ; ces larmes achèvent sa prière. Marthe avait demandé, quoique d'une manière timide et détournée, la résurrection de son frère ; Marie la demande aussi, mais par des larmes, prière toute-puissante sur le cœur de Jésus. Ces larmes qui ont obtenu sa propre résurrection à la grâce, vont obtenir la résurrection à la vie de son frère Lazare.

Et Jésus la voyant pleurer, et les Juifs qui étaient venus avec elle pleurer aussi, frémit en esprit et se troubla lui-même, et il dit : Où l'avez vous placé (1)?—Adorable faiblesse de Jésus qui se laisse émouvoir par des larmes. Ah ! nous le reconnaissons bien ici pour notre frère et notre Sauveur. Toutefois, soyons attentifs : Jésus se laisse toucher, mais il s'indigne et frémit contre la mort et

(1) Joan., ibid. 33, 34.

le péché qu'il va combattre, contre les pharisiens ses ennemis qui vont devenir plus méchants par le miracle qu'ils ne voudront pas avouer et qui les décidera pour la mort du divin Thaumaturge. Il se trouble lui-même : qui pourrait le troubler, en effet, sinon lui-même ? Nous sommes troublés sans le vouloir ; le Christ est troublé parce qu'il l'a voulu. Jésus a eu faim, c'est vrai ; mais parce qu'il l'a voulu. Jésus a dormi, c'est vrai ; mais parce qu'il l'a voulu. Jésus a été contristé, c'est vrai ; mais parce qu'il l'a voulu ; Jésus est mort, c'est vrai ; mais parce qu'il l'a voulu. Il était en son pouvoir d'être affecté de telle ou telle manière, ou de n'être nullement affecté. L'âme et la chair du Christ avec le Verbe de Dieu, c'est une seule personne, un seul Christ. C'est pourquoi là où se rencontre la souveraine puissance, c'est le mouvement de la volonté qui fait paraître la faiblesse. C'est ainsi qu'il se troubla lui-même (1).

Où l'avez-vous placé ? dit le Maître. Il sait bien où ils l'ont placé ; mais il veut le savoir d'eux-mêmes, les témoins de la mort et de l'ensevelissement, afin qu'ils soient les témoins mieux ins-

(1) Quis enim posset nisi se ipse turbare ? Turbaris tu nolens ; turbatus est Christus quia voluit... In illius potestate erat sic vel sic affici, vel non affici. Anima et caro Christi cum verbo Dei una persona est, unus Christus est ; ac per hoc ubi summa potestas est, secundum voluntatis nutum tractatur (alias turbatur) infirmitas, hoc est turbavit semetipsum. S. Aug. ibid., Tract. XLIX, 18.

truits et plus véridiques de la résurrection. Il ne découvre pas son dessein. Il les suit au sépulcre comme pour aller rendre à Lazare enseveli ses devoirs de tristesse et de deuil. Jésus semble les suivre et il les emmène avec lui. Seigneur, disent-ils, venez et voyez. Qu'est-ce à dire voyez? ayez pitié, car le Seigneur voit quand il a pitié (1).

Et Jésus pleura. *Et lacrymatus est Jesus* (2). Emu de la douleur de Marthe, touché des larmes de Madeleine, il avait laissé son cœur sans défense contre les troubles de la sympathie et de la douleur. Sa nature divine s'était comme retenue de préserver sa nature humaine contre ces sentiments, ces affections, ces passions qu'il a voulu ressentir pour les purifier et les sanctifier. Il nous en découvre les effets tout humains pour nous mieux convaincre de son humanité, pour nous mieux attirer à l'aimer, à le prier comme ami, comme sauveur et consolateur. *Et lacrymatus est Jesus*. Mais en ce moment, voyant Marie qui pleure, et les Juifs venus avec elle qui pleurent aussi, après s'être un instant contenu pour les interroger, pour éveiller leur attention, recevoir leur réponse et les amener avec lui; en ce moment il quitte l'endroit même où il s'était arrêté pour entretenir les deux sœurs, et se dirige vers le sépulcre. Jésus ne peut plus contenir son divin

(1) Quid est vide? miserere; vidit enim Dominus quando miseretur. S. Aug., ibid. 20.

(2) Joan., ib. 35.

cœur et retenir ses larmes. *Et lacrymatus est Jesus*. Il pleure, moins sur Lazare qu'il va ressusciter, que sur nous-mêmes si facilement morts à la grâce : il pleure sur la mort de sa créature, si misérablement ruinée, ravagée et défigurée par le péché : il pleure sur la mort, cause de tant de larmes ; sur chacune de nos séparations et sur chacun de nos deuils de famille. Jésus a pleuré dans son berceau les misères de notre pauvre vie ; Jésus a pleuré sur le mont des Oliviers l'endurcissement de Jérusalem et l'effroyable châtiment de la justice divine ; Jésus pleurera sur la croix, la damnation de tant de pécheurs obstinés qui ne veulent pas être sauvés par sa mort ; Jésus pleure ici comme un ami avec ses amis, de l'affliction et des larmes de ses amis, afin de nous enseigner à pleurer avec ceux qui pleurent, à pleurer des épreuves et des larmes de ceux que nous aimons, mais surtout à pleurer avec lui. Il nous enseigne à nous soutenir, à nous consoler les uns les autres, de mutuelles sympathies, pour accomplir la douce loi de charité (1) ; mais surtout à nous jeter dans ses bras quand nous sommes frappés, désolés, abandonnés, à lui demander de pleurer avec nous, puisqu'il a pleuré sur nous (2).

(1) Galat. VI. 2.

(2) In voce frementis apparet spes resurgentis. Si ipsa fides intus ibi est Christus fremens. Si fides in nobis, Christus in nobis... Fremat Christus, increpet se homo ; audi adhuc: flevit Christus; fleat se homo. Quare enim flevit Christus, nisi quia flere hominem docuit ? S. Aug. ibid., 19.

Et les Juifs, le voyant pleurer, dirent : voyez comme il l'aimait ! Mais quelques-uns d'entr'eux dirent : ne pouvait-il pas, celui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, faire que son ami ne mourût pas (1) ? — Bénissons Jésus qui a voulu pleurer et qui n'a pas voulu cacher ses larmes. Bénissons Jésus qui a tant aimé ses amis, jusqu'à pleurer à leur mort, jusqu'à pleurer à leurs douleurs et à leurs larmes. Bénissons Jésus qui a voulu laisser voir ses larmes aux Juifs, dont les uns admirent avec sympathie ses pleurs et sa tendresse, dont les autres critiquent sa conduite et méprisent sa faiblesse. Bénissons, aimons ce bon et généreux ami, qui console ses amis en pleurant avec eux, et bientôt va les réjouir en redonnant un frère à des sœurs désolées, en se redonnant un ami pour en faire un apôtre, un évêque, un martyr, un saint, pour nous un vivant témoignage de l'évangile, un missionnaire de vie et de résurrection, un protecteur de notre France catholique.

— Or donc, Jésus, de nouveau frémissant en lui-même, vint au sépulcre. C'était une caverne ; et une pierre était posée dessus (2). — Jésus s'est mis en marche et se dirige vers le sépulcre ; en même temps, il renouvelle ce frémissement qu'il a voulu sentir en lui-même, ou mieux, qu'il a excité contre lui-même. La douleur s'élevant dans son cœur, et sa chair sacrée, prête à s'épancher

(1) Joan., ibid. 36, 37.
(2) Joan., id. 38.

en larmes, il ne leur lâche point les rênes, comme nous avons l'habitude de faire ; mais il frémit par l'esprit, c'est-à-dire par la vertu du Saint-Esprit ; il reprend pour ainsi dire sa chair, qui ne pouvant supporter l'émotion de la divinité qui lui était unie, tremblait et présentait aux regards l'image d'un trouble profond (1). Nous aimons à saisir, sur le doux et majestueux visage de Jésus, le trouble de ces émotions qui remuent le cœur ; nous aimons ces frémissements et ces efforts qu'il fait contre lui-même, afin de se contenir ; nous aimons cette interprétation de saint Cyrille qui rend Jésus encore plus semblable à nous, un de nous, éprouvant les mêmes émotions que nous, en face de la mort des siens, au contact de la douleur de ses amis. En même temps, par ce frémissement d'esprit réitéré, nous découvrons les profondeurs de l'âme de Jésus, agitée aux approches de sa passion et de sa mort, que lui représente la mort de Lazare et que va lui causer la résurrection de son ami. Et, frémissant ainsi en lui-même, retenant par la force de l'Esprit les émotions de sa nature humaine, il se dirige vers le sépulcre de Lazare. Ce sépulcre, d'après les plus anciennes

(1) Suboriente autem ipsi luctu et sacra ejus carne jam ad lacrymas vergente, minime illis more nostro habenas relaxavit, *sed infremuit spiritu*, id est sancti spiritus virtute carnem suam quodammodo increpavit, quæ conjunctæ sibi divinitatis motionem ferre non valens, tremebat ac conturbationis præ se speciem ferrebat. S. Cyril. Alex. in Joan. apud Faillon. Raban. etc, note.

et les plus autorisées descriptions de la terre sainte, était différend du sépulcre du Sauveur et des autres sépulcres si nombreux aux alentours de Jérusalem, qui étaient creusés dans le roc et qui s'ouvraient par une porte droite où l'on entrait de plain-pied. Le tombeau de Lazare était plutôt une crypte semblable à ces tombeaux creusés autrefois dans le sol de nos églises, et dont l'ouverture est fermée par une pierre posée dessus, comme l'indique le texte sacré : *Et lapis superpositus erat ei.* De l'entrée du sépulcre, on descendait, par un escalier de six marches, dans une grotte souterraine semblable à une cellule de six à sept pieds de long et de trois à quatre de large. C'était sur le sol nu de cette crypte que le corps de Lazare était déposé, enveloppé de suaires et lié de bandelettes, selon la coutume des Juifs, et placé dans sa bière ou son lit funéraire (1). C'est sur la dernière marche de l'escalier que Jésus descendit après avoir fait ôter la pierre qui fermait l'entrée de la caverne sépulcrale. C'est de là qu'il poussa cette forte et puissante parole qui redonna la vie au corps de Lazare.

Jésus dit : ôtez la pierre. Marthe lui dit (la sœur de celui qui était mort) : Seigneur, il sent déjà mauvais, car il y a quatre jours qu'il est enseveli. Jésus lui dit : Ne t'ai-je pas dit que si tu croyais, tu verrais la gloire de Dieu ? Et ils ôtèrent

(1) *Loculus*, comme l'appelle l'évangile Luc. VII, 14, *feretrum*, un cercueil léger, selon Catherine Emmerich.

la pierre (1). — Jésus veut donner au miracle de cette résurrection tous les genres de certitude. Il veut qu'on ôte la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre ; il veut que l'on puisse voir le corps mort de Lazare reposant dans le caveau sépulcral ; il veut que tous les assistants puissent sentir l'infection du corps enseveli depuis quatre jours. Et Marthe, à ce commandement de Jésus d'ôter la pierre du sépulcre, Marthe dit avec une vive émotion : Seigneur, il sent déjà mauvais. C'est Marthe, occupée des choses extérieures, Marthe qui s'empresse toujours pour le service de Jésus, et qui prévoit toutes choses pour que le Maître soit traité selon tous les respects et toutes les délicatesses de l'affection ; c'est Marthe qui, ne comprenant pas l'intention de Jésus, s'écrie : Oh ! non, Seigneur, qu'on ne lève pas la pierre, car le corps est déjà en dissolution. Elle croit sans doute que le Maître veut seulement voir le corps de son ami, pour lui rendre les derniers devoirs et laisser couler plus librement ses larmes. Elle ne veut pas qu'il soit incommodé par la mauvaise odeur, et contristé par ce désolant spectacle d'un corps déjà travaillé de corruption. C'est bien notre Marthe, attentive, empressée, traitant avec sagesse et sens pratique les choses extérieures ; mais c'est Marthe aussi dont la foi n'est pas encore parfaite, qui n'a pas compris la pa-

(1) Joan., id., 39, 41.

role de Jésus : quand même il serait mort, il vivra ; qui n'a pas l'amour assez humble, assez fort pour croire, pour espérer en ce moment la résurrection de son frère. Jésus lui en fait le reproche : ne t'ai-je pas dit que si tu croyais, tu verrais la gloire de Dieu ? Jésus excite la foi, relève l'espérance encore chancelantes de Marthe. Quoiqu'elle ait dit d'elle-même à Jésus en se présentant à lui : je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera ; quoiqu'elle ait fermement, admirablement confessé la divinité de Jésus, disant : Je crois que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant, cependant, quand on arrive à l'effet, c'est-à-dire lorsque Jésus, près de ressusciter Lazare, ordonne d'ouvrir le sépulcre, alors Marthe commence à chanceler. C'est pourquoi elle dit : Seigneur, il sent déjà mauvais, car il est au sépulcre depuis quatre jours. Elle avait donc des alternances de grâce et de nature, de foi et de défiance, d'espoir et de désespérance au sujet de la résurrection de son frère, telles que nous les expérimentons en nous-mêmes, lorsque, nous tournant vers Dieu, nous espérons surmonter toutes choses, même les plus difficiles, mais nous tournant vers notre infirmité, lorsque nous devons entreprendre une chose difficile ; nous tremblons, nous hésitons et nous ne pouvons croire que nous pourrons l'accomplir (1).

(1) Corn. a Lap. in Joan. XI.

Or, Marthe reçoit humblement le reproche de Jésus : elle s'incline en silence sous la parole du divin ami. Elle croit, elle sait, elle sent maintenant qu'il va déployer sa puissance d'homme-Dieu, pour la gloire de son Père, pour la justification de sa doctrine et la consolation de ses amis.

Alors Jésus, ayant élevé les yeux au ciel, dit : Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez exaucé : pour moi, je savais que vous m'exaucez toujours ; mais, à cause du peuple qui m'environne, je l'ai dit, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé (1). Après avoir dit ces paroles, après avoir fait cette prière qui nous enseigne à prier, après avoir rendu grâce au Père comme le doit faire l'humanité reconnaissante: après nous avoir indiqué que déjà, dans son cœur, il a prié le Père de lui donner la consolation et la joie de revoir son ami, et d'accorder à son humanité sainte l'éclatante manifestation de sa divine puissance de commander à la mort et de donner la vie : Jésus, après ce regard élevé vers le ciel pour rendre plus attentives les deux sœurs palpitantes d'émotion et d'espoir, Jésus, d'une voix forte, s'écrie : Lazare, viens dehors ! Et aussitôt sortit du sépulcre celui qui avait été mort, les pieds et les mains liés de bandelettes et la face enveloppée d'un suaire (2). Admirable effet de la toute-puis-

(1) Joan., xi, 41, 42.
(2) Joan., ibid., 43, 44.



sance divine que Jésus déploie avec une incomparable majesté ! merveilleux tableau de l'exécution d'un ordre souverain éclatant en traits de force, de sagesse et de vérité ! Jésus crie d'une voix forte, non qu'il ait besoin de hausser la voix pour se faire entendre, même au fond des ténèbres, non qu'il ait besoin de forcer sa parole pour se faire obéir, même de la mort ; mais il veut nous montrer qu'il commande en Maître, qu'il exerce toute sa puissance pour l'œuvre la plus difficile, ou plutôt la plus divine, que sa nature humaine opère dans l'indivisible unité de sa personne de Créateur et de Rédempteur.

D'autre part, Jésus veut nous donner dans la résurrection de Lazare une image, une promesse, un gage de notre propre résurrection. Il veut nous montrer un tableau prophétique et comme une réduction anticipée de la résurrection générale. Que signifie en effet ceci, que le Seigneur s'approche du sépulcre et crie d'une grande voix : Lazare, viens dehors ! sinon pour nous offrir une image et nous donner un exemple de la résurrection future ? Pourquoi ces éclats de voix, comme s'il n'avait pas l'habitude d'opérer par l'esprit, de commander sans rien dire ? C'était pour nous montrer ce qui est écrit : qu'en un clin-d'œil, au dernier son de la trompette, les morts ressusciteront immortels (1). De ce cri, fort,

(1) S. Aug. Lib. de Fide Resurr. 1.

puissant, qui pénètre les enfers, qui renverse la mort, Jésus appelle Lazare par son nom, son nom de frère et d'ami, car, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à lui (1). Il l'appelle par son nom, car ce n'est point un autre qu'il ressuscite, c'est lui-même, son ami Lazare, le frère de Marthe et de Madeleine, celui qui était mort. Et Lazare, à l'instant même, obéissant à cette voix souveraine, se lève et s'avance, lié dans ses suaires, par un autre prodige qui le soutient et le dirige malgré les liens qui devaient enchaîner ses membres, malgré les suaires qui enveloppaient sa face et voilaient ses yeux. Il fallait montrer Lazare ressuscité tel qu'il avait été enseveli, afin que le miracle éclatât à tous les yeux et pût être touché de toutes les mains (2).

Jésus leur dit : Déliez-le et laissez-le aller (3). Voilà le dernier trait du miracle et la perfection de l'œuvre divine. Déliez-le, dit-il aux Juifs qui l'environnent, frappés de stupeur à cette résurrection foudroyante ; déliez-le vous-mêmes et voyez de vos yeux, touchez de vos mains la réa-

(1) Rom. XIV, 8.

(2) Sed quare ut ligatus prodiret voluit Jesus, cui facile fuisset vincula simili virtute solvere ? Voluit ut eo habitu prodiret quo fuerat a domesticis et amicis e Jerosolymis ad funus evocatis, hic jam astantibus, a quatriduo sepultus, ut ipsissimus esse certissime cognosceretur. Rupert. apud Faillon. Raban. Vita, etc. Note.

(3) Joan., ibid, 44.





lité du prodige, l'identité de la personne, la vérité de ce corps ressuscité. Peut-être serez-vous étonnés que les Juifs lèvent la pierre, que les Juifs brisent les liens : c'est afin qu'ils croient de leurs yeux, eux qui ne voulaient pas croire de l'esprit ; c'est pourquoi ils ôtent la pierre, ils voient le cadavre, ils sentent l'infection, ils rompent les bandelettes. Ils ne peuvent nier qu'il soit mort celui qu'ils voient ressuscité ; ils voient en même temps les signes de la mort et les présents de la vie (1). Déliez-le, dit Jésus spécialement à ses apôtres, qui doivent être les ministres de sa parole, les coadjuteurs de sa puissance, les dispensateurs des sacrements ; déliez-le, comme vous délierez par votre parole et vous absoudrez par votre sentence tous les pécheurs convertis, tous les morts vivifiés par la grâce.—Il ressuscite après quatre jours de sépulture ; il sort, ses pieds et ses membres liés : c'est la puissance du Seigneur qui opère ce double prodige, non les forces du mort. Il sort et il est encore lié ; encore enveloppé de suaires, il vient dehors. Qu'est-ce que cela signifie ? Quand tu méprises la grâce de Dieu, tu gîs dans la mort ; quand tu confesses tes péchés, tu sors du sépulcre. Qu'est-ce, en effet, que se produire au dehors, sinon manifester ses fautes cachées comme en sortant de soi ? Mais pour que tu confesses tes fautes, Dieu te

(1) S. Ambr.

fait en criant à haute voix, c'est-à-dire en t'appelant par une grande grâce. C'est pourquoi lorsque le mort s'avança au-dehors encore lié : c'est le pécheur se confessant mais encore coupable, afin que ses péchés lui fussent remis. Le Seigneur dit à ses ministres : Déliez-le et le laissez aller. Qu'est-ce que déliez-le et le laissez aller ? Ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel (1).

Laissez-le aller, dit le Maître : et ces paroles nous feraient entendre que les spectateurs, à peine revenus de la stupeur que leur causait l'éclat du prodige et l'instantanéité de cette résurrection, entourèrent bientôt Lazare pour le féliciter, le toucher, l'embrasser avec admiration. Et lui-même, l'heureux ressuscité, après s'être prosterné aux pieds de Jésus pour l'adorer, le remercier et le bénir, il se jeta sans doute dans les bras de ses deux tendres sœurs, si affligées de sa mort, si transportées de sa résurrection : de l'une à l'autre, de Marthe, si dévouée à l'affectueuse Marie, exprimant sa reconnaissance et son amour. Elles comprenaient alors, avec d'ineffables tressaillements de joie, ces mystérieuses paroles du Maître : Cette maladie n'est pas pour la mort de Lazare, mais pour la gloire de Dieu, et afin que par elle soit glorifié le Fils de Dieu.

(1) ... Ideo cum processisset mortuus adhuc ligatus, confitens et adhuc reus : ut solverentur peccata ejus, ministris hoc dixit Dominus : Solvite illum et sinite abire. Quid est solvite et sinite abire ? Quæ solveritis in terra, soluta erunt et in cœlo. Matth. XVI, 19. S. Aug. in Joan., Tract. XLIX, 24.



Puis de ses sœurs, le ressuscité passait à ses amis, à ses parents émus, heureux de le revoir et de toucher la réalité du prodige dans la vérité de cette chair sortie vivante du tombeau. Laissez-le aller, dit Jésus, qui ne veut point le retenir avec lui et le montrer en triomphe à la foule comme sa conquête sur l'enfer et sur la mort. Jésus, toujours humble et modeste au milieu des plus prodigieuses manifestations de sa puissance, Jésus nous donne toujours des exemples de vertu lorsqu'il nous donne des miracles pour preuve de sa divinité (1).

Or, plusieurs d'entre les Juifs qui étaient venus vers Marthe et Marie, et qui avaient vu ce qu'avait fait Jésus, crurent en lui. Mais d'autres parmi eux allèrent aux Pharisiens et leur dirent ce que Jésus avait fait. Les Pontifes et les Pharisiens rassemblèrent un conseil et ils disaient : Que faisons-nous, car cet homme fait beaucoup de prodiges ? Si nous le laissons faire ainsi, tous croiront en lui, et les Romains viendront et ils renverseront le temple, détruiront notre ville et notre nation. Or, un d'entre eux, du nom de Caïphe, étant pontife de cette année, leur dit : Vous ne savez rien, et vous ne songez pas qu'il vous est utile qu'un homme meure pour le peuple et que toute la nation ne périsse pas. Or, il

(1) Voir pour des détails plus circonstanciés, tirés de la Vision, pour expliquer l'Evangile de la résurrection de Lazare, Sainte Madeleine, sa vie, VIII,

ne dit point cela de lui-même ; mais comme il était pontife de cette année-là, il prophétisa que Jésus mourrait pour sa nation ; et non-seulement pour sa nation, mais pour rassembler en un les fils de Dieu dispersés. Dès ce jour donc, ils songèrent à le tuer. Alors Jésus ne marchait pas en public devant les Juifs, mais il s'en alla dans une région, près du désert, dans une ville du nom d'Ephrem (1), et là, il demeurait avec ses disciples. Or, la Pâque des Juifs était proche ; et un grand nombre de Juifs vinrent à Jérusalem de toute la Judée, avant la Pâque, afin de se purifier pour la fête ; et ils cherchaient Jésus ; et ils s'entretenaient ensemble, réunis dans le temple, disant : Pourquoi pensez-vous qu'il n'est pas venu pour la fête ? Or, les pontifes et les Pharisiens avaient donné ordre que celui qui saurait où était Jésus vînt le leur apprendre pour qu'on pût le saisir (2).

Voilà la fin du miracle et l'effet des manifestations divines. Plusieurs croient en Jésus ; d'autres le dénoncent à ses ennemis. Jésus a laissé mourir Lazare pour le ressusciter : il le ressuscite,

(1) Ephrem ou Ephraïm, était une petite ville du territoire de la tribu de Benjamin, entre Bethel et Jéricho, à l'entrée du grand désert de montagnes, à dix heures de marche de Jérusalem, qui s'étendait de Jéricho à Scythopolis, suivant Josèphe, et qui avait été l'asile d'Elie contre Achab et Jésabel. Note de Foisset, hist. de J.-C., chap. XXXIX. Vide Corn. a Lap. in Joan. XI.

(2) Joan XI, 45-56.

imploré par les prières de Marthe, ému par les larmes de Madeleine. Il sait que cette résurrection éclatant aux portes de Jérusalem, aux approches de la fête de Pâques, doit exaspérer la haine de ses ennemis et causer sa mort. Il le sait, il le veut. Il dispose toutes choses pour arriver à cette fin ; il veut sauver le monde par sa mort ; mais il veut, avant de mourir, donner à ses amis un touchant témoignage de son affection, une marque éclatante de son dévouement. Il veut consoler tendrement leur cœur et magnifiquement affermir leur foi. Il veut ressusciter Lazare son ami, parce qu'il l'aimait, parce qu'il aimait Marthe et Marie ses sœurs ; il veut aussi leur montrer qu'il est prêt à braver la persécution et la mort, non-seulement pour sauver les âmes de ses créatures, mais encore pour consoler les cœurs de ses amis. Bon Jésus, nous croyons avec Marthe que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ; nous croyons en votre puissance ; nous croyons en votre bonté, Seigneur. Avec votre amie, nous viendrons prier et pleurer à vos pieds, lorsque la mort viendra visiter notre foyer et désoler notre cœur ; et nous vous demanderons, Seigneur, quelques-unes de ces fortes paroles qui relèvent, quelques-unes de ces douces larmes qui consolent. Nous vous prierons d'augmenter notre foi pour fortifier notre cœur, afin que nous puissions voir la gloire de Dieu dans votre gloire, contempler sa lumière dans la lumière de votre visage, et savourer son amour dans votre cœur.

VIII

MARTHE ET LA FAMILLE DE BÉTHANIE PENDANT ET APRÈS LA PASSION DE JÉSUS.

Ora pro nobis, Domina,
Per te nostra peccamina
Deleantur.

Impetra, Martha, gratiam,
His qui tuam memoriam
Venerantur.

In angusta mortis hora,
Nobis, si placet, implora
Peccatorum veniam.

Cursuque vitæ perfecto,
Ducas nos tramite recto
Ad supernam curiam.

Prosa missal. Aurel. 1523.
Colon. 1525. Massil. 1530-1532.

Priez pour nous, pieuse dame, par vous que nos péchés soient effacés.

Marthe, obtenez la grâce à tous ceux qui vénèrent votre mémoire.

A l'heure extrême de la mort, implorez pour nous, s'il vous plaît, le pardon des péchés.

Et la course de la vie achevée, conduisez-nous par le droit chemin au royaume éternel.

Marthe, sans le savoir, sans le vouloir, en obtenant de Jésus la résurrection de Lazare son frère, provoquait la haine des ennemis de Jésus et hâtait la mort du bon Maître. Oh ! sans doute il pensait à ses doux amis de Béthanie, lorsqu'il disait : personne ne peut avoir une dilection plus grande

15.

que de donner sa vie pour ses amis, et vous êtes mes amis... *vos amici mei estis* (1). Le divin Maître, en donnant sa vie pour le salut du monde, avait voulu que l'occasion de cette mort fût amenée par un éclatant miracle fait en faveur de ses amis. Dans son immense amour pour le monde et dans son adorable sacrifice pour apaiser la justice divine, il voulait qu'on pût distinguer le tendre et délicieux sentiment d'amitié pour ses amis. Tout en enveloppant les âmes dans la pourpre de son sang précieux répandu pour leurs péchés, le Sacré-Cœur pensait plus actuellement et plus tendrement à Marthe, à Marie, à Lazare. Ils étaient l'occasion, presque la cause de ses souffrances et de sa mort. Pour eux, pour eux seuls, il aurait voulu souffrir et mourir, quand même sa passion et sa mort n'auraient pas dû opérer le salut du monde. Marthe ne le savait pas : elle ne connaissait pas tous les trésors de tendresses du Sacré-Cœur pour elle. Ces mystères d'amour et ces prodiges d'amitié lui seront plus tard dévoilés. Alors, pour y répondre, elle trouvera dans son cœur de vierge consacrée, des trésors de reconnaissance et des prodiges de charité.

Jésus, après la mort et la résurrection de Lazare, s'était donc retiré à Ephrem pour laisser se calmer l'irritation de haine et de jalousie des pontifes et des Pharisiens. Jésus devait mourir à

(1) Joan. XV, 13-14.

son heure ; et il disposait humainement toutes choses pour que cette heure ne fût ni avancée ni retardée. Il devait mourir au jour, à l'heure de l'agneau pascal, dans les fêtes pascales, pour être la vraie Pâque de l'humanité rachetée. Dès-lors, Jésus a quitté Béthanie ; il s'est éloigné des environs de Jérusalem. Il ne resta guère plus d'une quinzaine de jours dans le désert de Haï, près du torrent de Carith, où les corbeaux étaient venus apporter à Elie son pain de chaque jour (1). C'est là que, dans la retraite et la prière, Jésus se préparait et s'armait pour la lutte contre la malice et la haine de ses ennemis, ou plutôt contre la haine de l'enfer et la malice du péché. Mais le sixième jour avant la fête de Pâques, ou plutôt le septième, car il demeura un jour à Jéricho, chez Zachée, Jésus revint vers Jérusalem. Pendant le chemin, Jésus dit aux douze qui l'accompagnaient : Voici que nous montons à Jérusalem, et toutes choses seront consommées, qui ont été écrites par les prophètes, au sujet du Fils de l'Homme. Car il sera livré aux Gentils, il sera moqué, flagellé, couvert de crachats ; et après qu'on l'aura flagellé, on le tuera, et le troisième jour il ressuscitera. Et eux ne comprirent rien de ces choses, et cette parole était cachée pour eux, et ils ne comprirent pas ce qu'on leur disait (2). C'est alors que Jacques et Jean, les deux

(1) III Reg. XVII.
(2) Luc XVIII, 31-34.

fils de Zébédée, croyant grossièrement, comme les autres apôtres, que Jésus montait à Jérusalem pour rétablir le royaume d'Israël et le trône de David, lui firent demander par leur mère les premières places de ce royaume; c'est alors que Jésus leur promit une part abondante du calice de sa passion. On arrive à Jéricho, et Jésus, dont la grâce avait excité dans le cœur de Zachée le désir de le voir, se rend dans la maison du prince des publicains pour y porter les grâces de sa conversion et les vertus de sa charité. Puis, sur le chemin de Jéricho à Jérusalem, Jésus guérit deux aveugles dont l'un s'appelait Bartimée. Le soir de ce jour, vendredi avant le dimanche des Rameaux, Jésus vint à Béthanie, car Jéricho était à cent cinquante stades de Jérusalem, près de sept heures de marche (1). Ainsi Jésus arrivait le soir chez ses amis, fatigué d'une longue marche, portant sur son auguste visage, avec les fatigues et les sueurs de la journée, les divines tristesses de sa passion qui approchait. Mais toujours calme et serein, toujours doux et bon pour tous, toujours affectueux et tendre pour ses amis, il venait demander asile et repos à la famille de Béthanie.

Reprenons le texte sacré : Or donc, Jésus, six jours avant la fête de Pâques, vint à Béthanie où Lazare était mort, celui que Jésus avait ressuscité (2). Ce n'est point à Jérusalem que Jésus

(1) Vide Corn. a Lap. in Matth. XX, 29.
(2) Joan. XII, 1.

veut s'arrêter, c'est à Béthanie, derrière le mont des Oliviers, dans la maison de ses amis ; c'est à Béthanie, dans la maison de ses amis, où il a répandu tant de grâces et recueilli tant d'amour, que Jésus veut s'arrêter et se recueillir en cette dernière station de sa vie mortelle. Or, Béthanie qui touche au mont des Oliviers, est la même chose que la maison d'obéissance, de laquelle Jésus voulut partir pour aller en Jérusalem, à la croix, d'où la Glose dit : Il vient à Béthanie, c'est-à-dire à la maison d'obéissance, lui, obéissant à son Père, jusqu'à la mort, enseignant l'obéissance à l'Eglise, qui est établie sur la montagne de l'huile, c'est-à-dire de la miséricorde, et qui ne peut pas être cachée, et dans laquelle il ressuscite les morts, ensevelis sous le poids des péchés. C'est là que se fait la Cène dans la foi et la dévotion des justes. Marthe sert en ce festin, tandis que chaque fidèle consacre au Seigneur ses œuvres de dévotion. Lazare, c'est-à-dire les convertis et les ressuscités dans la justice, sont assis au festin dans la joie et la présence du Seigneur (1).

C'est à Béthanie que Jésus est arrivé, mais c'est dans la maison de Simon le Lépreux qu'il vient prendre le repas solennel, la Cène, le repas du soir qu'on lui a préparé. Là, on lui fit un repas et Marthe servait. Or, Lazare était un des con-

(1) Vide Corn. a Lap. in Joan. XII.

vives (1). Deux évangélistes ajoutent : dans la maison de Simon le Lépreux (2) ; Simon le Lépreux avait sans doute été guéri par Jésus. Le texte évangélique ne veut point dire qu'il fût atteint de la lèpre en ce moment, car la loi défendait tout commerce avec les lépreux jusqu'après leur guérison juridiquement constatée par les prêtres. Simon avait été lépreux : on le désignait encore sous ce nom; et, pour exprimer sa reconnaissance à son Sauveur, il offre à Jésus le festin où se rassemblent tous ses amis. Lazare est un des convives ; Marthe sert le Maître, et tout à l'heure Madeleine va le couvrir de son parfum. Simon était sans doute le parent des amis de Jésus, puisque toute la famille de Béthanie se trouve dans la maison et participe au festin. Du reste, les anciennes histoires de la Terre-Sainte nous racontent qu'une église avait été bâtie sur l'emplacement de la *maison de Simon le Lépreux;* et les ruines, encore visibles au XIII[e] siècle, indiquaient que cette maison était très-voisine du tombeau de Lazare.

Or, on lui fit là un festin, et Marthe servait, et Lazare était un des convives, assis à table avec lui. C'était donc un repas d'amis et de fidèles où Jésus voulut bien accepter de ceux qu'il avait guéris, éclairés, consolés, pardonnés, les marques de leur attachement et de leur reconnaissance.

(1) Joan. XII, 2.
(2) Matth. XXVI, 6 ; Marc. XIV, 3.



En même temps ce festin était une démonstration dernière pour quelques Juifs encore incertains de la réalité du miracle de la résurrection de Lazare. *Lazarus vero unus erat ex eis cumbentibus*. Afin que les hommes ne pussent pas penser que le mort ressuscité était un fantôme, il était un des convives, il vivait, il parlait, il mangeait ; la vérité se montrait, l'infidélité des Juifs était confondue. Le Seigneur était donc à table avec Lazare et les autres convives, et Marthe, une des sœurs de Lazare, le servait (1). Marthe servait, selon son habitude ; elle contribuait par son attitude ordinaire auprès du Maître, par son humble et affectueux ministère de servante auprès de la très-sainte humanité de Jésus, Marthe contribuait à faire reconnaître son frère Lazare et à glorifier Jésus. Et la bienheureuse Marthe, selon sa coutume, servait à table, pourvoyait au festin d'une main généreuse, d'un visage joyeux, d'un cœur libéral (2). Elle ne voulait point laisser aux domestiques de la famille l'honneur de servir le Maître, d'approcher de sa personne et de lui rendre les offices humbles aux yeux des hommes, avilissants aux yeux du monde, mais par la foi

(1) Ne putarent homines phantasma esse factum quia mortuus resurrexit, vivebat, loquebatur, epulabatur, veritas ostendebatur, infidelitas Judæorum confundebatur, discumbebat ergo. S. Aug., in Joan. L, 5.

(2) Et Martha quidem beatissima, more solito, ministrabat mensis, larga manu, vultu hilari et animo liberali. Raban. Vita, etc., XVII.

sincère, élevés à la dignité d'un royal ministère, et par la délicate générosité du cœur, élevés à la sainteté d'un culte de vénération et d'amour. Elle voulait elle-même le servir à table; elle connaissait les goûts, les préférences du Maître; elle savait que ses soins lui plaisaient et que ses empressements étaient agréés de son cœur d'ami, surtout maintenant qu'elle y mettait moins de recherche d'elle-même, et qu'elle n'avait en son cœur, qu'elle n'avait devant les yeux que l'*unique nécessaire*, comme sa sœur en ses extases aux pieds du Maître et en ses libérales effusions de parfums.

Marthe servait : voilà son attitude habituelle auprès du Maître, le caractère personnel de son amour, de son culte et de sa sainteté. Toutes les fois que nous la trouvons auprès de la personne de Jésus, elle est là pour servir. *Et Martha ministrabat.* Elle exerce auprès du Maître, auprès de sa très-sainte humanité, cet humble et pieux ministère de servante affectueuse et dévouée. Désormais, dans l'Eglise et dans l'humanité, servant toujours la personne aimée, la personne adorée de Jésus, elle exercera, comme dans l'évangile, auprès des petits, des pauvres, des malades, des infirmes, des enfants, des vieillards, des orphelins, des abandonnés, auprès de tous les membres souffrants et délaissés de Jésus-Christ, ce doux et vaillant ministère de charité. *Et Martha ministrabat.* Elle présidait à tous les détails du repas ; elle dirigeait, elle ordonnait toutes choses avec ce goût, cette vivacité, ce sens prati-

que et cette activité prévoyante que nous lui connaissons. Mais elle est maintenant plus contenue et plus calme ; on voit dans ses regards et dans ses gestes, on sent dans toute sa personne une intensité plus grande de tendresse et d'amour, de vénération et de reconnaissance pour le divin Maître, en même temps qu'une ombre de tristesse voile ses traits et son regard ; car elle comprend que ce repas du soir est un repas d'adieu.

On sait le reste de ce festin solennel chez Simon le Lépreux. Nous l'avons raconté ailleurs ; on sait comment Madeleine à son tour, voulant exprimer au Maître son amour et sa reconnaissance, vint pendant le repas répandre son parfum de nard sur les pieds et sur la tête de Jésus. C'était pendant que Marthe servait : et certainement, Marthe connaissait le dessein de sa sœur. Elle l'avait conseillée ; elle l'encourageait, au milieu de ces Juifs et de ces disciples dont plusieurs blâmaient les ardeurs de zèle et les prodigalités de vénération de Madeleine. Marthe avait toujours pour sa jeune sœur cette indulgente tendresse si facile aux cœurs de vierges qui servent de mère aux orphelins. Marthe savait combien sa sœur était chère à Jésus ; combien le cœur de Madeleine avait besoin de s'humilier et de s'épancher aux pieds de Jésus ; surtout en ce moment où tous les membres de la famille de Béthanie étaient réunis et concertés pour glorifier Jésus de son grand miracle : surtout en ce moment où les deux sœurs pressentaient, si elles ne le savaient déjà,

où elles pressentaient par cet instinct miséricordieusement divin qui avertit les cœurs aimants des malheurs qui menacent les être qui leur sont chers, les souffrances et la mort de Jésus. Marthe conseillait ici Madeleine et l'encourageait. Elle ressentit vivement la peine de sa sœur blâmée par les apôtres et injuriée par Judas ; et plus vivement encore elle ressentit une impétueuse gratitude pour le Maître qui justifiait sa sœur, agréait son parfum, et confiait à son évangile et à son Eglise, dans les siècles futurs à toutes les âmes tendres et délicates, la mémoire et le culte de la pénitente Madeleine, plus exaltée encore que la fidèle Marthe. Oh ! quel dut être le bonheur de cette sœur dévouée à voir et entendre que les hommages de sa sœur n'étaient pas moins agréables à Jésus que ses services domestiques, et qu'ils auraient dans l'évangile une plus éclatante récompense !

Pendant ces six jours qui précédèrent la mort de Jésus et qui sont si pleins de discours, d'enseignements et de témoignages d'amour, le divin Maître, nous le savons, habitait Béthanie : La maison de Lazare et de ses sœurs était son *refuge*, nous dit saint Bonaventure ; et là aussi se reposait sa mère, Notre-Dame, avec ses sœurs ; et elle était honorée de tous, surtout de Madeleine qui l'accompagnait partout et ne se séparait jamais d'elle (1). C'est à Béthanie que Jésus reve-

(1) S. Bonav. Medit. de vita D. N. J.-Ch., cap. 70.

nait chaque soir, après ses instructions et ses miracles à Jérusalem. Et Marthe servait le Maître. *Et Martha ministrabat*, avec des redoublements d'affection, d'empressement et de pieuse vénération. Nous n'avons pas à reprendre, pour la raconter en détail, la vie de Jésus pendant ces six jours, les six derniers jours de sa vie mortelle. Pendant que le fils de l'homme achevait son œuvre de prédication et de miracles ; lorsque le matin il quittait Béthanie pour aller à Jérusalem ou dans les environs, pendant qu'il enseignait ses disciples, confondait les pharisiens, donnait les dernières preuves de sa divinité ; lorsque le soir, après ces laborieuses journées, il rentrait à Béthanie dans la maison de Marthe et de Lazare, dans ce doux foyer, ce pieux sanctuaire de la plus tendre amitié, Marthe n'avait qu'une pensée, une occupation, Marthe servait Jésus. *Et Martha ministrabat.* Elle ne quitta guère Béthanie pendant ces jours si pleins et si solennels. Chef de maison, et pour ainsi dire supérieure, économe de la première communauté chrétienne (1), Marthe restait en sa maison pour veiller aux intérêts de cette maison qui

(1) D'après les visions de la sœur Emmerich, les trois femmes nommées ici (la veuve de Naïm, Dina, la samaritaine et Mara la suphanite) demeuraient à Béthanie dans une sorte de communauté établie par Marthe, afin de pourvoir à l'entretien des disciples, lors des voyages du Seigneur et à la répartition des aumônes. La douloureuse passion, d'après Cather. Emmerich. LIII, note,

était celle du Maître et de ses disciples, afin de préparer toutes choses pour les besoins de Jésus et de ceux qui l'accompagnaient. Absent, présent, Jésus était le vivant objet de toutes ses pensées, de tous ses soins, de tous ses empressements. C'est pour le mieux servir qu'elle resta dans sa maison de Béthanie, et que, pendant la passion, elle se transporta dans sa maison de Jérusalem. Elle était plus utile pour la personne de Jésus et pour les intérêts de la communauté chrétienne, avec le petit groupe des âmes vaillantes et dévouées qui travaillaient sous sa direction, elle était plus utile dans l'intérieur qu'au dehors. D'ailleurs elle avait un ministère à remplir auprès de l'humanité de Jésus, et comme une fonction toute autre que sa sœur Madeleine, qui ne quitta pas un seul instant le Maître aux côtés de sa divine mère.

L'évangile ne prononce plus le nom de Marthe, tandis qu'il nomme encore Madeleine et nous la montre au pied de la croix, auprès du tombeau, recevant le dernier soupir de Jésus, portant les aromates de sa sépulture, adorant les premiers rayons de la gloire du ressuscité. Madeleine est ici le type de la femme purifiée par la douleur, rachetée par le sang de Jésus, associée à la passion du fils de Dieu, chargée de communiquer les premiers dons de la résurrection et de la vie. Marthe, au contraire, est le type de la femme innocente et pure, de la vierge chrétienne qui reste enfermée dans la maison, dans le cloître de la

règle ou du devoir, pour y travailler en priant, pour allumer, entretenir le foyer, dresser la table, préparer les aliments dont se nourrit l'humanité de Jésus, en un mot, pour y servir le Maître, pour y recevoir le divin Epoux, la main occupée, l'esprit en prière, le cœur ardent, la lampe allumée (1).

Il en fut de même de Lazare, le frère de Marthe et de Madeleine. L'ami de Jésus, le prodigieux ressuscité, le témoin intrépide, la preuve éclatante, l'objet vivant du miracle et de la puissance divine de Jésus, ne manque point au divin Maître. S'il reste dans l'ombre, et pour ainsi dire au second plan dans le drame de la passion, Lazare, avec quelques-uns des autres disciples du Maître, avec Joseph d'Arimathie, avec Nicodème, riches et honorés comme lui dans Jérusalem, Lazare défend Jésus contre les haines, les jalousies, les complots des pharisiens. C'est le type de ces larges cœurs et de ces nobles intelligences qui s'attachent à défendre, à venger, à glorifier la vérité, malgré la conspiration des beaux esprits et les imbéciles fureurs de la foule. Lazare est le témoin, le serviteur et l'apologiste du Dieu fait homme ; il prépare les preuves de la résurrection et dispose les âmes aux premiers rayons de la lumière nouvelle qui sortira du saint tombeau. Dans la maison de Béthanie, Lazare reçoit, abrite les disciples de Jésus ; il les

(1) Matth. XXV, I.

rassure et les fortifie ; il les soutient de son influence et de ses dons généreux. Après avoir ainsi payé, selon son pouvoir, sa dette de l'amitié à son divin ami, lorsque Jésus est pris et conduit devant le tribunal d'Anne et de Caïphe, dans le prétoire de Pilate et la cour d'Hérode, Lazare se transporte à sa maison de Jérusalem. Plus près des événements, il cherche à ranimer le courage des amis de Jésus ; il agit auprès des juges du Sanhédrin qu'il sait ou qu'il croit favorables à Jésus ; il fait intervenir auprès du gouverneur romain les personnages et les influences qui le peuvent bien disposer pour Jésus. Enfin, Lazare n'abandonna pas son Maître et son ami ; il fut fidèle comme ses deux sœurs ; il fut du petit nombre de ces âmes reconnaissantes et dévouées qui sont l'honneur de l'humanité, dans cette effroyable conspiration de toutes les passions humaines menées par l'enfer contre le juste, le bienfaiteur et le Sauveur.

Jésus, avons-nous dit, revint à Béthanie six jours avant la Pâque, six jours avant sa mort. Il s'était rapproché de Jérusalem pour être prêt au sacrifice ; il s'était arrêté à Béthanie pour donner à ses amis cette dernière marque d'affection, mais aussi pour recevoir de ces trois amis, si diversement et si richement doués, si diversement et si tendrement aimés, de suprêmes hommages, et les derniers témoignages d'amour et de fidélité qui consolent pour souffrir, qui fortifient pour mourir. Chacun de ces jours, jusqu'au jeudi soir,



Jésus, après avoir accompli son œuvre à Jérusalem, après avoir prêché, après avoir instruit ses disciples et confondu ses ennemis, Jésus se retire le soir à Béthanie pour se reposer avec ses amis, pour les raffermir et les consoler. Jésus, arrivé le vendredi soir à Béthanie, a célébré le sabbat avec ses amis, il a bien voulu accepter le repas du soir chez Simon le Lépreux. Le lendemain, premier jour après le sabbat (notre dimanche) Jésus a pleuré sur Jérusalem : ses disciples lui ont fait un triomphe à son entrée dans la ville sainte, dans la ville royale et sacerdotale, triomphe qui devait exaspérer la haine de ses ennemis et hâter la catastrophe, mais où les enfants ont crié hosannah, où le fils de David, où le Maître a chassé du temple les acheteurs et les vendeurs ; où il a fait plusieurs miracles et fait entendre une voix du ciel, pour répondre aux bonnes dispositions des gentils accourus aux fêtes paschales. Et Jésus est revenu à Béthanie, afin de se faire servir par Marthe, afin de converser avec Madeleine. Les jours suivants il en fut de même; Jésus quittait Béthanie le matin, il y rentrait le soir. Se reposant au foyer, assis à la table de ses amis, il résumait pour eux, dans d'ineffables entretiens, les discours qu'il avait faits dans le temple. Les disciples qui avaient accompagné le Maître leur racontaient ses miracles, ses discussions avec les pharisiens, la confusion de ses ennemis. Enfin, le jeudi matin il leur dit un dernier adieu. La veille au soir, il avait annoncé sa

mort et décrit sa passion en termes tellement explicites, que ses disciples en furent abattus, et que Judas alla conclure son infâme marché. Les amis de Jésus, prévenus, attristés, durent en ce moment de séparation redoubler d'affection et de dévouement pour leur divin ami. Lazare dut protester de la fidélité de son cœur reconnaissant ; Madeleine dut s'attacher en une étreinte d'amour à ces pieds sacrés qu'elle ne voulait plus laisser aller au milieu des perfidies de Jérusalem ; et Marthe dut lui dire avec une tendre résolution, restez avec nous, Seigneur ; qui vous servira comme moi ? qui vous aimera comme nous ?

Il partit pour aller à son divin sacrifice : comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima surtout à la fin (1). Il les quitta pour les sauver par son sang, pour les nourrir de sa chair et les ressusciter dans sa gloire. Nous ne suivrons pas Jésus dans chacune des circonstances de sa passions. Nous avons dit que Marthe ne fut pas comme Madeleine le témoin constant et la compagne inséparable des douleurs et de la mort de Jésus. Nous avons dit qu'elle resta tantôt à Béthanie, tantôt dans la maison de Jérusalem, pour accomplir son œuvre, exercer son ministère de charité active. Elle ne s'appartenait plus ; elle appartenait à la communauté chrétienne, et nous

(1) Joan. XIII. 1.





pouvons dire qu'elle tâchait de rassembler autour d'elle les disciples fugitifs et consternés, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes. Elle se rappelait la parole récente du Maître et s'inspirait de son amour (1). Toutefois, de temps à autre, pendant la passion, nous pouvons apercevoir, à la lumière de la vision, la figure de Marthe dans le groupe des saintes femmes. Dans la nuit de l'agonie et de la trahison, — « il y avait peu de bruit dans Jérusalem. Les Juifs étaient dans leurs maisons occupés des préparatifs de la fête. Je vis çà et là des amis et des disciples de Jésus qui marchaient et qui s'entretenaient ensemble. Ils paraissaient inquiets et dans l'attente de quelque événement. La mère du Seigneur, Madeleine, Marthe, Marie, fille de Cléophas, Marie Salomé et Salomé étaient allées du Cénacle dans la maison de Marie, mère de Marc. Puis, Marie, effrayée des bruits qui couraient, avait voulu venir dans la ville avec ses amis, pour savoir des nouvelles de Jésus. Lazare, Nicodème, Joseph d'Arimathie et quelques parents d'Hébron, vinrent la trouver et essayèrent de la tranquilliser; car ayant eu connaissance par eux-mêmes ou par les disciples, des tristes prédictions faites par Jésus dans le Cénacle, ils avaient été prendre des informations chez des pharisiens de leur connaissance, et n'avaient point appris

(1) Matth. XXIII, 37.

qu'on dût faire des tentatives prochaines contre le Sauveur. Ils disaient que le danger ne pouvait être encore très-grand, qu'on n'attaquerait pas le Seigneur si près de la fête. Ils ne savaient rien de la trahison de Judas. Marie leur parla du trouble de celui-ci dans les derniers jours, de la manière dont il avait quitté le Cénacle; il était sûrement allé le trahir; elle l'avait souvent averti qu'il était un fils de perdition. Les saintes femmes retournèrent dans la maison de Marie, mère de Marc (1). »

Ce n'est que par accident que nous rencontrons Marthe dans les rues de Jérusalem, à la suite de la mère de Jésus. Le plus souvent elle est dans sa maison où elle l'attend, pour l'environner, comme elle faisait pour Jésus, de ses soins empressés et de ses pieux services. « Les habitants d'Ophel, le pauvre quartier de Jérusalem, près du temple où Jésus avait répandu des bienfaits et comptait de nombreux amis, les habitants d'Ophel étaient encore remplis d'effroi et d'affliction, à cause de la prise de Jésus, lorsqu'un nouvel incident vint exciter leur pitié. La mère de Jésus fut ramenée par les saintes femmes à travers Ophel, vers la maison de Marie, mère de Marc, qui était au pied de la montagne de Sion. Lorsqu'ils la reconnurent, ils donnèrent de nouvelles marques de douleur et de compassion; et

(1) La Doulour. Passion, 1. 122.



ils se pressèrent tellement autour de Marie, qu'elle était presque portée par la foule; Marie était muette de douleur. Arrivée chez Marie, mère de Marc, elle ne parla qu'à l'arrivée de Jean, qui lui raconta tout ce qu'il avait vu depuis la sortie du Cénacle. » Plus tard, on conduisit la Sainte-Vierge chez Marthe, dans la partie occidentale de la ville (1). Plus tard et pendant que Jésus chez Caïphe était l'objet des derniers outrages de la part des valets, il est dit que: « Jean alla rejoindre la mère de Jésus qui se trouvait avec les saintes femmes dans la demeure de Marthe (2). » Mais on le comprend, la mère des douleurs, dans les transes mortelles qui lui étreignaient le cœur, ne pouvait rester longtemps à la même place et loin de Jésus. Son cœur inquiet et désolé la poussait toujours du côté de son fils. Ici, nous la trouvons dans la maison de Lazare, un fidèle et tendre ami, celui-là, comme ses deux sœurs. — « La Sainte-Vierge était constamment en rapport spirituel avec Jésus; elle savait tout ce qui lui arrivait, et souffrait avec lui. Elle était comme lui en prière continuelle pour ses bourreaux; mais son cœur maternel criait aussi vers Dieu pour qu'il ne laissât pas ce crime s'achever, pour qu'il voulût détourner ces douleurs de son très-cher fils; et elle avait un désir irrésistible de se rapprocher de Jésus. Lorsque Jean fut venu la trou-

(1) La doul. pas. III, 162.
(2) Ibid. X, 190.

ver dans la maison de Lazare (1), et lui eut raconté l'horrible spectacle auquel il avait assisté (dans la cour de la maison de Caïphe, aux mains des valets) elle demanda, ainsi que Madeleine et quelques-unes des saintes femmes, à être menée près du lieu où Jésus souffrait. Jean, qui n'avait quitté son divin Maître que pour consoler celle qui était le plus près de son cœur, après lui, conduisit les saintes femmes à travers les rues éclairées par la lune et où l'on voyait beaucoup de gens qui retournaient chez eux. Elles marchaient voilées ; mais leurs sanglots qu'on entendait attirèrent sur elles l'attention de plusieurs groupes ; et elles eurent à entendre bien des paroles injurieuses contre le Sauveur. La mère de Jésus contemplait intérieurement le supplice de son fils et conservait cela dans son cœur, comme tout le reste. Elle souffrait en silence comme lui, et plus d'une fois elle tomba évanouie. Comme elle était ainsi sans connaissance dans les bras des saintes femmes, sous une des portes de la ville intérieure, quelques gens bien intentionnés qui revenaient de chez Caïphe la reconnurent, et s'arrêtant un instant avec une compassion sincère, la saluèrent de ces paroles : — « O malheureuse mère ! O déplorable mère ! O mère riche en douleurs du saint d'Israël ! — Marie revint à elle

(1) Près de la porte par laquelle on va à Bethsur, est la belle maison que possède Lazare à Jérusalem, et où Marthe a aussi une demeure à elle. (La Doul. Pas. XVI, 214).

et les remercia cordialement ; puis elle continua son triste chemin (1). »

Dans une autre partie de ses visions, l'extatique de Dülmen caractérise encore mieux l'attitude et les fonctions de Marthe pendant la passion de Jésus. — « Pendant la dispersion des disciples et le long supplice du Seigneur, Marthe eut de pénibles fonctions à remplir et les a encore ; brisée par la douleur comme elle l'était, elle veillait à tout et s'occupait de tout le monde. Elle nourrissait et soignait tous ceux qui étaient dispersés et errants ; elle pourvoyait à tous leurs besoins. Elle est aidée dans tout cela, spécialement, et pour la préparation des aliments, par Jeanne, veuve de Chusa, serviteur d'Hérode. C'est une personne que j'ai vue depuis longtemps se rendre utile à la communauté par sa grande activité et les travaux de toute espèce auxquels elle se livrait (2). » Chère et vaillante sœur, voilà bien le dévouement complet ; s'arracher même à sa douleur, se relever avec son cœur brisé pour sortir de soi, s'occuper des autres ; et pour l'amour du bien-aimé, ne pouvant s'approcher de sa personne pour le servir, se mettre au service de ses amis, de ses fidèles, de ses disciples, par pur amour et dévouement désintéressé. Oh ! si Madeleine est plus touchante sous ses grands voiles et ses cheveux épars, en larmes et en san-

(1) La doul. pas. XI, 194-195.
(2) Vie de N.-S. J.-Ch. VI, 148-149.

glots, aux côtés de Marie, sur les traces sanglantes de Jésus, Marthe est bien admirable, comprimant ses larmes et se raidissant contre la douleur, pour servir le Maître absent, persécuté, mourant, dans la personne de ses disciples et dans les membres de son Eglise.

Cependant, Marthe ne pouvait manquer de se trouver réunie au Calvaire avec les autres saintes femmes, intrépides dans leur amour, tandis que Lazare encourageait le groupe bien diminué des amis de Jésus. Il fallait tout à la fois donner à Jésus cette marque suprême d'affection, ce témoignage de foi et cette expression de tendre et respectueuse sympathie pour la Mère du divin Crucifié : c'est ce que la Vision nous indique. « Lorsque la Sainte-Vierge, après sa rencontre douloureuse avec Jésus portant sa croix, eut été emportée sans connaissance par ses amies, l'amour, le désir ardent d'être près de son Fils et de ne pas l'abandonner, lui rendirent bientôt une force surnaturelle. Elle se rendit avec ses compagnes dans la maison de Lazare, près de la Porte de l'Angle, où se trouvaient les autres saintes femmes, et elles partirent de là au nombre de dix-sept pour suivre le chemin de la passion. Je les vis couvertes de leurs voiles, se rendre au forum, sans s'inquiéter des injures de la populace, baiser la terre au lieu où Jésus s'était chargé de la croix, puis suivre le chemin qu'il avait suivi ; Marie cherchait les traces de ses pieds. Eclairée intérieurement, elle comptait tous ses





pas et indiquait à ses compagnes les places consacrées par quelque douloureuse circonstance. C'est de cette manière que la plus touchante dévotion de l'Eglise fut pour la première fois écrite dans le cœur maternel de Marie avec le glaive prédit par le vieux Siméon. Elle passa de sa bouche sacrée à ses compagnes, et de celles-ci jusqu'à nous. Ainsi se perpétue du cœur de la Mère au cœur des enfants la tradition de l'Eglise. De tout temps les Juifs ont vénéré les lieux consacrés par quelque action sainte. Ils y dressent des pierres, y vont en pèlerinage et y adorent. C'est ainsi que le culte du chemin sacré de la croix prit naissance, pour ainsi dire, sous les pieds mêmes de Jésus, grâce à l'amour de la plus tendre des mères, et par suite des vues de Dieu sur son peuple.

Cette sainte troupe vint à la maison de Véronique et y entra, parce que Pilate revenait par cette rue avec ses cavaliers. Les saintes femmes regardèrent en pleurant le visage de Jésus empreint sur le suaire, et admirant la grâce qu'il avait faite à sa fidèle amie, elles prirent le vase de vin aromatisé qu'on n'avait pas permis à Véronique de faire boire à Jésus, et se dirigèrent toutes ensemble vers la porte de Golgotha. Leur troupe s'était grossie de beaucoup de gens bien intentionnés, parmi lesquels un certain nombre d'hommes. Elles montèrent au Calvaire par le côté du couchant où la pente est plus douce. La mère de Jésus, sa nièce, Marie, fille de Cléophas,

Salomé et Jean s'approchèrent jusqu'à la plateforme circulaire ; Marthe, Marie Héli, Véronique, Jeanne Chusa, Suzanne et Marie, mère de Marc, se tinrent à quelque distance autour de Madeleine, qui était comme hors d'elle-même. Plus loin étaient sept autres d'entr'elles et quelques gens compatissants qui établissaient les communications d'un groupe à l'autre (1). «Marthe assista donc, nous pouvons le croire, au douloureux crucifiement de Jésus : plus calme, plus forte que sa tendre sœur Madeleine, elle tâchait de la soutenir et de la consoler, en lui laissant voir une douleur sinon aussi emportée, du moins aussi vraie que la sienne. Marthe ressentit toutes les douleurs de son cher Maître, toutes les douleurs de la mère de Jésus, toutes les douleurs de Madeleine. Ce cœur pur, ferme et dévoué ne cessa de croire, ne cessa de compatir et de souffrir : et le précieux sang coulait sur la croix, pour la vierge comme pour la pécheresse, grâce de préservation pour l'une, et pour l'autre, grâce de conversion.

Marthe vit donc crucifier son Maître. Elle vit cette sainte humanité qu'elle avait si tendrement honorée, si pieusement aimée, si fidèlement servie, elle la vit clouer à la croix, disloquée, meurtrie, broyée sous le pressoir de la justice divine ; elle la vit s'élever avec la croix, prier, pleurer, expirer, victime de salut, d'expia-

(1) La Doul. pas. XXXVII, 296-297.





tion et d'amour. « Rien ne fut plus terrible et plus touchant à la fois que de voir, au milieu des cris insolents des archers, des pharisiens et de la populace qui regardait de loin, la croix chanceler un instant sur sa base et s'enfoncer en tremblant dans la terre. Mais il s'éleva aussi vers elle des voix pieuses et gémissantes ; les plus saintes voix du monde, celle de Marie, celle de Jean, celles des saintes femmes et de tous ceux qui avaient le cœur pur, saluèrent avec un accent douloureux le Verbe fait chair élevé sur la croix. Leurs mains tremblantes se levèrent comme pour le secourir ; mais lorsque la croix s'enfonça avec bruit dans le creux du rocher, il y eut un moment de silence solennel. Tout le monde semblait affecté d'une sensation nouvelle et non encore éprouvée jusqu'alors.

L'enfer même ressentit avec terreur le choc de la croix qui s'enfonçait, et redoubla la fureur de ses suppôts contre elle. Les âmes renfermées dans les limbes l'entendirent avec une joie pleine d'espérance : c'était pour elles comme le bruit du triomphateur qui s'approchait des portes de la rédemption. La sainte croix était dressée pour la première fois au milieu de la terre comme un autre arbre de vie dans le paradis, et des blessures de Jésus coulaient sur la terre quatre fleuves sacrés pour la fertiliser et en faire le paradis du nouvel Adam (1). »

(1) La Doul. pas. XXXIX, 304.

Marthe a vu Jésus en croix ; elle l'a vu, elle l'a senti souffrir, agoniser ; elle a entendu ses dernières paroles ; elle a ressenti les déchirantes angoisses de sa longue agonie. L'a-t-elle vu mourir ? A-t-elle assisté à ce dernier moment de convulsion et de salut où il rendit l'esprit ? On peut supposer qu'elle était revenue à Jérusalem avec le groupe vaillant et désolé des saintes femmes qui servaient sous ses ordres. « Les amis de Jésus, dit la Vision, après que Jésus eut expiré, entouraient la croix, s'assayaient vis-à-vis d'elle et pleuraient ; plusieurs des saintes femmes étaient revenues à la ville » (1). Marthe était du nombre de ces saintes femmes qui étaient revenues à Jérusalem ; où plutôt elle les conduisait elle-même, car l'action était son élément, le service des autres était son ministère. La contemplation, même de la croix sanglante portant Jésus expiré, cette contemplation, où devait s'absorber une âme abattue par la douleur, sur le sommet en deuil du Calvaire, n'était point sa mission ; elle allait à l'action de la charité, à l'empressement des soins et des travaux, pour recueillir, loger et nourrir les apôtres découragés, les disciples dispersés de Jésus. C'était toujours servir le Maître que servir ses membres vivants, recueillir ses membres chancelants, abriter ses membres persécutés. De même, lorsque Jésus fut détaché

(1) La Doul. pas. XLVI, 326.

de la croix, que Marie l'eut reçu dans ses bras, que Madeleine l'eut baigné de ses larmes, que les saintes femmes eurent aidé la mère du Sauveur à laver, purifier, embaumer le corps de Jésus pour l'ensevelir, Marthe n'était pas là ; Marthe était pieusement occupée ailleurs. — « Les autres femmes, telles que Maroni de Naïm, Dina la Samaritaine, et Mora la Suphanite étaient à Béthanie auprès de Marthe et de Lazare » (1). Elle était donc revenue à Béthanie. C'était là, hors de Jérusalem, que les disciples tremblants et désolés cherchaient un refuge. Marthe était leur providence et leur mère. Mais, de Béthanie, pendant ces tristes jours, pendant ces veillées de prières et de larmes, lorsque Jésus, enfermé dans le tombeau, toute joie avait disparu pour ses amis et ses disciples, de Béthanie au cénacle, où Marie s'était retirée avec quelques disciples, avec Madeleine et plusieurs des saintes femmes, les communications étaient fréquentes, quoique dérobées et craintives. « Plus tard, lorsqu'il fut tout-à-fait nuit, Lazare, la veuve de Naïm, Dina la Samaritaine et Mora la Suphanite vinrent de Béthanie. On raconta de nouveau ce qui s'était passé, et on pleura de nouveau » (2).

Le jour suivant, qui était le jour du sabbat, Marthe put quitter Béthanie vers le soir, et venir prier et pleurer près de la mère du Sauveur en

(1) La Doul. pas. LII, 358.
(2) La Doul. pas. LIII, 361.

attendant l'aurore de la résurrection. — « Dans la partie de la maison où se tenait la Sainte-Vierge, il y avait une grande salle où l'on avait pratiqué quelques cellules séparées pour ceux qui voulaient y passer la nuit. Lorsque les saintes femmes furent revenues du tombeau, une d'elles alluma une lampe suspendue au milieu de cette salle, et sous laquelle elles vinrent se placer autour de la Sainte-Vierge. Elles prièrent à tour de rôle, avec beaucoup de tristesse et de recueillement. Bientôt entrèrent Marthe, Maroni, Dina et Mara, lesquelles étaient venues de Béthanie avec Lazare. Celui-ci était allé trouver les disciples dans le Cénacle. On leur raconta avec larmes la mort et la sépulture du Sauveur; puis, comme il était tard, quelques-uns des hommes, parmi lesquels Joseph d'Arimathie, vinrent prendre celles des saintes femmes qui voulaient retourner chez elles dans la ville (1). Je vis les saintes femmes rassemblées jusqu'au soir dans la salle obscure, éclairée seulement par la lumière d'une lampe; car les portes étaient fermées et les fenêtres voilées. Tantôt elles priaient autour de la Sainte-Vierge, sous la lampe; tantôt elles se retiraient à part, couvraient leur tête de voiles de deuil et s'asseyaient sur des cendres, en signe de douleur, ou priaient, le visage tourné vers la muraille. Les plus faibles d'entre elles pri-

(1) Ibid. LIX, 378.

rent un peu de nourriture; les autres jeunèrent (1). »

Ici, nous perdons la trace de Marthe; ni l'Evangile, ni la vision ne nous sont en aide. Pendant cette nuit de veillée et de deuil, de prière et d'attente, Marthe était-elle avec Madeleine et les autres saintes femmes qui préparaient leurs pieux aromates pour aller embaumer Jésus au lever du jour, Jésus qui devait récompenser leur fervent amour par les premiers rayons de sa gloire et sa première salutation de ressuscité? La vision nous montre trois des saintes femmes allant au sépulcre avec Madeleine, aux premières lueurs de l'aube naissante. Quelques interprètes de l'Evangile comptent Marthe avec Marie de Cléophas et Marie de Salomé dans ce pieux cortége de *myrrhophores* du Seigneur. Une ancienne antienne de l'*ordre* romain, rapporte Baronius, associait Marthe à Madeleine, au matin de la résurrection, portant des parfums au sépulcre (2). Quoique Marthe n'eût pas reçu le même ministère d'embaumement et de culte que sa sœur Madeleine, auprès du corps de Jésus enseveli et ressuscité, cependant, son caractère plein de décision et d'initiative, son dévouement et sa

(1) Ibid. LIX, 382.

(2) In ordine romano, ex majorum puto traditione, additur et Martha, dum sic antiphona canitur : — Maria et Martha cum venissent ad monumentum, angeli splendentes apparuerunt dicentes : Quid quæritis viventem cum mortuis? — Baron. Annal. Eccles. an. 34. n. 186.

foi, devaient la disposer pour aider sa tendre sœur dans ces derniers devoirs à rendre au Maître bien-aimé. Associée à Madeleine dans le culte de la très-sainte humanité, comme les autres saintes femmes, elle aurait entendu ces paroles que Raban met dans la bouche de l'ange : Ne craignez point; car vous ne devez pas vous effrayer; ceux que vous voyez sont vos concitoyens. Vous êtes vierges et continentes, nous sommes les habitants du ciel. Vous êtes les servantes et nous les messagers du seul et même Seigneur (1). Ces paroles conviennent admirablement à Marthe, vierge et servante de Jésus. Ainsi Marthe aurait eu le bonheur de voir une des premières Jésus ressuscité, de recevoir sa tendre salutation et d'embrasser ses pieds glorieux. Toutefois elle est moins évangéliste qu'ouvrière dans la résurrection du Maître comme dans sa passion ; nous ne croyons pas qu'elle ait reçu comme les autres saintes femmes la mission d'aller prévenir les disciples et de leur annoncer la résurrection de Jésus. Sa mission spéciale et parfaitement caractérisée était de réunir autour d'elle, de recueillir dans sa maison de Béthanie, les premiers éléments dispersés de la communauté chrétienne, de les ranimer et surtout de les servir. — *Martha autem ministrabat.*

(1) Nolite expavescere neque enim pavere debetis ; conceives vestri sunt quos videtis ; vos cœlibes, nos cœlicolæ, vos ministræ, nos nuntii unius ejusdemque Domini. Raban, vita, etc., XXV.

Après la résurrection de Jésus, Marthe fut présente sans doute aux diverses apparitions du divin Maître. Sa foi qui l'avait proclamé fils de Dieu près du tombeau de son frère, reçut avec joie, adora profondément ces divines manifestations de la vie et de l'immortalité, dans cette humanité sainte qu'elle avait si tendrement servie. Peut-être Jésus, dans ces repas où il voulut manger avec ses disciples, pour leur donner des preuves manifestes de sa résurrection et leur prodiguer les marques touchantes de sa condescendance, peut-être Jésus voulut-il aussi recevoir les soins de Marthe et se faire servir par ses mains virginales. Marthe et son divin ami, son hôte adorable, renouvelaient leurs souvenirs et préludaient au festin permanent des noces dans le royaume des cieux. Au dernier festin que Jésus prit avec ses disciples, avant la résurrection (1), Raban Maur suppose que Marthe était présente avec Lazare et sa sœur : — Etaient à table avec le fils de Dieu sa bienheureuse et glorieuse mère, la Reine du ciel, la vierge Marie, et celui que Jésus aimait par-dessus les autres, l'apôtre, l'évangéliste, le prophète vierge, Jean, et la particulière amie du Sauveur, la première de ses servantes, Marie-Madeleine, et son hôtesse très-dévouée Marthe, et celui qu'il avait ressuscité des morts, Lazare (2). — Mais nous ne mettrons pas

(1) Marc XVI, Act. 11, 1, 4.
(2) Raban, vita, etc., XXXI

Marthe assise à la table du Maître, comme le grand archevêque de Mayence ; nous ne pouvons la voir que debout, vigilante, empressée, ses yeux et son cœur attachés aux mains de Jésus et le servant comme son hôte bien-aimé (1).

Le texte sacré porte qu'après ce dernier repas, où Jésus mêla tendrement les reproches et les consolations, les lumières et les dons, après ce repas d'adieux, il les conduisit hors de Jérusalem, à Béthanie (2). On croirait que c'est de ce lieu béni qu'il est monté au ciel, si le texte des Actes ne nous indiquait pas le Mont des Oliviers (tout près de Béthanie, il est vrai) comme le lieu où les disciples virent l'ascension de Jésus (3). Le divin Maître voulut visiter Béthanie pour laisser en ce lieu la dernière trace et comme le dernier parfum de son passage sur la terre. D'autres interprètes de l'Evangile nous disent qu'il y vint chercher Lazare, Marthe et Madeleine, ses hôtes bien-aimés, ses amis fidèles, afin de les saluer, de les honorer d'une dernière marque d'affection sur la terre, afin de les conduire avec lui sur la montagne des Oliviers, pour les rendre spectateurs de son ascension, participants de sa gloire et de son triomphe (4). Mais au moment où Jésus allait se séparer de sa mère, de ses amis, de ses apô-

(1) Psalm. CXXII, 2.
(2) Luc XXIV, 50.
(3) Act. I, 12.
(4) Corn. a Lap. in Luc. XXIV.



tres, au moment où, dans une dernière bénédiction, il allait faire passer tout son cœur et répandre dans leur âme ses divines tendresses, on peut croire qu'il adressa quelques paroles à sa mère, comme le suppose saint Bonaventure (1). Et nous pouvons supposer, avec un pieux auteur, que, s'adressant aux deux sœurs qu'il avait tant aimées et leur révélant la vocation particulière qui devait diriger leur existence et glorifier leur nom, il leur dit: Toi, Madeleine, si attentive à ma parole, si assidue à mes pieds, si absorbée dans mon amour, je ne t'abandonnerai pas dans la vaste solitude du désert où je te conduirai pour vaquer à la contemplation ; là je te nourrirai par mes anges en attendant qu'ils te transportent auprès de moi dans le royaume de mon père. Et toi, Marthe, après que tu auras converti les peuples d'une grande province, après que tu auras fondé dans mon Eglise le ministère de la charité pour me servir sur la terre, je multiplierai les générations de vierges qui suivront tes exemples et tes leçons, qui glorifieront sur la terre ta mémoire et ton nom, pendant que tu participeras à ma gloire dans le ciel (2).

(1) S. Bonav. Medit. Vita J.-Ch. XCVII.

(2) Tu Magdalena... in vasta eremi solitudine contemplationi vacantem non deseram; pascam illic te per angelum meum... Tu Martha... postquam multos Narbonensis provinciæ populos converteris, ejusdem gloriæ te participem faciam. Decachordum Christ. Marci Vigerii Cardin. ad Jul. II pontif. 1608. Chorda IX. apud Faillon X.

IX

MARTHE EN PROVENCE.

Nec non Martha et Magdalene
Quæ sorores boni plenæ,
Pariter et Lazarus :

Hi in navi pene rupta
Exularunt per abrupta
Pelagi pericula,

Sine remo, sine luce,
Sine velo, sine duce
Fluctibus expositi.

Sed Maria, maris stella,
Naufragantes in procella
Dirigit cum Filio.

(Extrait d'un livre d'offices dans l'église de N.-D. de la Mer.)

Felice, Martha, remige,
Timone, velo, flamine,
Rectore nauta naviga,
Cum Christus fit hæc omnia.
Te nostra prono gestiunt
Sinu tenere littora,
Quam sustinere perfidæ
Telluris ora nescii.

(Hym. Laud. offici. B. Marthæ, virg. et hosp. ch., etc. Avenione.)

Et Marthe et Madeleine, les deux sœurs pleines de vertus, et avec elles Lazare, sont jetés dans une barque rompue, à travers les écueils et les périls de la mer, sans rame, sans lumière, sans voile, sans pilote ; mais Marie, étoile de la mer, au milieu de la tempête et sans naufrage, les dirige avec son Fils.

Marthe navigue heureusement : rame, gouvernail, voile, vent favorable, pilote habile, le Christ est pour toi tout cela. Nos rivages inclinent leurs ports accessibles pour te recevoir, toi que les bords d'une terre perfide n'ont pas su garder.

« Marthe, née de parents nobles et opulents, mais plus illustre pour avoir donné l'hospitalité

au Christ Notre-Seigneur, après l'Ascension au ciel du Seigneur, avec son frère, sa sœur et Marcelle sa suivante, et Maximin, un des soixante-douze disciples du Christ Notre-Seigneur, qui avait baptisé toute cette maison, et avec beaucoup d'autres chrétiens, prise par les Juifs, fut jetée sur une barque sans voiles et sans rames, et abandonnée à la vaste mer pour un naufrage certain. Mais le navire, conduit par Dieu, tous les passagers étant saufs, aborda à Marseille. Par ce miracle et par leurs prédications, d'abord les habitants de Marseille, puis ceux d'Aix et les nations voisines, crurent au Christ ; et Lazare fut créé évêque de Marseille, et Maximin, évêque d'Aix. Pour Madeleine, habituée à l'oraison et aux pieds du Seigneur, afin de jouir de la meilleure part qu'elle avait choisie à contempler la céleste Béatitude, elle se retira dans une vaste caverne d'une montagne très-élevée. Là, elle vécut trente ans, séparée de toute société avec les hommes, et chaque jour, pendant ce temps, enlevée en haut par les anges pour entendre les célestes louanges. Pour Marthe, par l'admirable sainteté de sa vie et par sa charité, ayant amené les cœurs de tous les habitants de Marseille à l'aimer et à l'admirer, elle se retira avec quelques femmes très-vertueuses dans un lieu éloigné des hommes, où elle vécut longtemps avec une grande renommée de piété et de prudence ; et enfin, ayant prédit sa mort longtemps d'avance, éclatante de mérites, elle s'en alla vers le Seigneur



le quatre des calendes d'août. Son corps est en grande vénération à Tarascon (1). »

Telle est la légende que nous trouvons au Bréviaire romain : elle est le résumé de toute l'histoire évangélique, Provençale et monumentale, de la famille de Béthanie. La *légende dorée*, qui, sans avoir la même autorité que la légende romaine que couvre l'autorité liturgique de la sainte Eglise toute entière, a cependant l'autorité d'un grave document rédigé par un saint archevêque, sous la dictée des plus antiques traditions, la légende dorée s'accorde avec le monument liturgique. « Marthe, hôtesse du Seigneur, née de Syrus ou d'un père syrien et d'Eucharie sa mère, issue d'une race royale, après l'Ascension du Seigneur, et lorsque se fut faite la dispersion des apôtres, elle, son frère Lazare et sa sœur Madeleine et le bienheureux Maximin qui les avait baptisés et auquel le Seigneur les avait confiés avec beaucoup d'autres chrétiens, sont enfermés par les infidèles dans des barques dont on avait enlevé les rames, les voiles, les gouvernails et tout aliment. Le Seigneur les conduisit à Marseille ; enfin, ils vont dans le territoire d'Aix, et là convertissent le peuple à la foi. Or, la bienheureuse Marthe était très-éloquente et gracieuse à tous (2).» —Enfin, la science hagiographique des

(1) Brev. Rom. in festo Stæ Marthæ, XXIX, Jul.

(2) Post Ascensionem Domini, cum facta esset dispersio discipulorum, ipsa (Martha) cum fratre suo Lazaro et sorore

Bollandistes vient, en plein dix-septième siècle, confirmer ces traditions antiques et justifier ces légendes vénérables en citant le martyrologe de Du Saussay : — A Tarascon, dans la Gaule narbonnaise, fête de sainte Marthe, vierge, sœur de la bienheureuse Marie-Madeleine et de Lazare, qui donna dans sa maison l'hospitalité à notre Sauveur Jésus-Christ. Après son Ascension, par la volonté divine, étant transportée avec eux dans les Gaules, elle s'arrêta d'abord à Marseille, où ayant réuni une congrégation de personnes de son sexe, elle offrit à l'admiration du monde le premier exemple de la vie régulière ; ensuite elle s'avança jusqu'à Tarascon pour y étendre le culte du Christ et le même institut de la vie religieuse (1). »

sua Magdalena, nec non beatus Maximinus qui eos baptizaverat et cui a Spiritu sancto fuerant commendatæ, multisque aliis, ablatis remis, velis et gubernaculis omnibusque alimentis, ratibus ab infidelibus includuntur; qui, Domino duce, Massiliam pervenerunt : tandem territorium Aquense adeunt et ibidem populum ad fidem convertunt. Erat autem beata Martha valde facunda et omnibus gratiosa... Legenda opus aureum et accurate castigatum diligent. Fr. Claud. de Rota ord. prædicat. Lyon, 1535.

(1) Tarasci in Gallia Narbonnensi sanctæ Marthæ virginis quæ, beatæ Mariæ Magdalenæ et Lazari soror, domus hospitio excepit Salvatorem nostrum Jesum Christum. Post cujus Ascensionem in Galliis divino nutu cum ipsis commigrans Massilia primum constitit ; ubi sui sexus collecto cœtu, vitæ regularis prima mire dedit specimina. Deinde Tarascum, ut Christi cultum et idem institutum ampliaret progressa... Saussayus in martyrol. Cité par le P. Sollier. Acta SS. XXIX, Jul.

Voilà les monuments de la liturgie et de l'hagiographie qui résument les traditions et remplissent les lacunes du récit de Raban. C'est en vain que les novateurs liturgistes du siècle dernier ont voulu contester les faits miraculeux de cette histoire, le prodigieux transport des amis de Jésus à travers la Méditerranée et leur apostolat en Provence: les contestations et les négations d'une érudition plus indigeste qu'éclairée, malgré tout l'appareil de science et toute la subtilité de raisonnement dont ces docteurs suspects les ont appuyées, n'ont pu renverser la légende, infirmer la tradition, dépouiller la Provence et l'histoire de notre patrie. Des savants sont venus, plus instruits et mieux savants, liturgistes, hagiologues, épigraphistes, archéologues, pour démontrer, par les monuments et les textes, l'autorité de la légende et la légitimité de notre culte pour les saints apôtres de la Provence. Nous ne reviendrons pas sur les preuves que nous avons tirées en partie du savant ouvrage de l'abbé Faillon et que nous avons résumées ailleurs (1). Nous allons simplement reprendre pour sainte Marthe les preuves, les documents et les textes qui nous démontrent et nous racontent son apostolat en Provence.

Mais, avant d'aller plus loin, éclairons la légende par la vision, comme par un jour tombé d'en

(1) Voir Sainte-Marie-Madeleine, etc., Préface, I, XIV, passim.

haut, et citons, en prélude de l'histoire, ces deux pages de la vierge extatique de Dülmen. — « Peu après l'ascension de J.-Christ, Madeleine s'était retirée dans le désert, un peu au-delà de l'endroit où avait résidé Jean-Baptiste. Au commencement, elle s'arrêtait dans des lieux où il y avait quelques cabanes dont les habitants lui procuraient des aliments. Elle avait des vêtements qui l'enveloppaient tout entière. Ensuite, elle s'enfonça plus avant dans une contrée sauvage, hérissée de rochers, et vécut loin des hommes dans une grotte. Je vis alors que Satan cherchait à l'effrayer en lui apparaissant sous la forme d'un dragon, et qu'il vomissait des flammes sur elle; mais elles se retournaient toujours contre lui, et il était obligé de se retirer. Dans les premiers temps, la mère de Dieu résida à Béthanie près de Marthe et de Lazare. Lazare se tenait caché le plus souvent, et ne se montrait que la nuit. Personne ne s'attaquait à la vierge Marie. Plus tard, elle alla à Ephèse. Lazare s'était tout à fait adjoint aux disciples. Trois ou quatre ans après la mort du Sauveur, Marthe et lui furent mis en prison par les Juifs (1). Madeleine ayant voulu leur rendre visite pendant la nuit, on se saisit

(1) On peut contester cette date, qui ne s'accorde ni avec Raban, ni avec les plus anciens auteurs, ni avec les meilleurs critiques modernes. On confond souvent la dispersion des fidèles après la lapidation de saint Etienne, avec la dispersion des apôtres, douze ans plus tard. Du reste, il ne faut pas de-





aussi d'elle sur le chemin. Avec Lazare qui avait été ordonné prêtre, on arrêta encore un jeune homme nommé Maximin et un autre dont j'ai oublié le nom, puis Marcelle l'ancienne servante de Madeleine et la servante de Marthe. Ils étaient sept : trois hommes et quatre femmes. Je vis les Juifs les conduire au bord de la mer avec toutes sortes de mauvais traitements, et les faire monter dans une petite embarcation dont les planches étaient toutes disjointes et qui n'avait ni voiles ni rames. On l'amarra à un plus grand navire qu'on conduisit en pleine mer ; et là on la détacha. Je vis cette barque, pendant que Lazare et ses compagnons priaient et chantaient des cantiques, aborder sur les côtes de France, dans un endroit où les flots venaient mourir doucement sur la plage. Ils débarquèrent et repoussèrent loin du bord leur petite embarcation. Je les vis faire plus d'une lieue avant d'arriver à une grande ville où ils entrèrent. Leur traversée s'était faite avec une vitesse miraculeuse. Ils n'avaient avec eux que quelques-unes de ces petites cruches qu'on porte ordinairement sur soi dans la Palestine, et où ils trouvèrent de quoi se désaltérer. Je les vis arriver dans la grande ville de Massilia. Personne ne les molesta ; on les regarda, mais on les laissa

mander à la voyante une exacte chronologie : le temps et l'espace disparaissent pour qui voit les événements par en haut dans la lumière extatique. — Voir vie traduite et com. de Raban par Faillon, mon., ined. II. 282, 283, note.

passer. Je vis qu'on célébrait la fête d'une fausse divinité et que les sept étrangers s'assirent sous le péristyle d'un temple situé sur une grande place. Ils restèrent là longtemps, et quand ils se furent un peu rafraîchis à l'aide de leurs petites cruches, Marthe la première adressa la parole au peuple qui se rassemblait autour d'eux, raconta comment ils étaient venus et dit aussi quelques mots de Jésus. Son discours fut très-animé et très-vif. Je vis plus tard que le peuple leur jeta des pierres pour les chasser de là ; mais les pierres ne leur firent aucun mal, et ils restèrent tranquillement assis à la même place jusqu'au lendemain matin. Les autres aussi s'étaient mis à parler et déjà plusieurs personnes leur montraient de la sympathie.

« Le lendemain, je vis sortir d'un grand édifice qui me fit l'effet d'une maison de ville, des gens qui vinrent leur adresser diverses questions. Ils restèrent encore toute la journée sous le péristyle et s'entretinrent avec les passants qui se rassemblaient autour d'eux. Le troisième jour on les conduisit à cette maison devant le magistrat. Je vis alors qu'on les sépara. Les hommes restèrent près du magistrat; les femmes se rendirent dans une maison de la ville; on leur fit un bon accueil et on leur donna à manger. Je vis qu'ils prêchèrent l'Evangile là où ils allèrent et que le magistrat fit notifier par toute la ville qu'on n'eût à les maltraiter en rien. Je vis que bientôt beaucoup de personnes se firent baptiser. Lazare bap-

tisa dans un grand bassin qui se trouvait sur la place, devant le temple; et le temple ne tarda pas à être fort délaissé. Je crois que le premier magistrat de la ville fut de ceux qui reçurent le baptême. Je vis aussi qu'ils ne restèrent pas longtemps réunis dans cette ville où Lazare continua à prêcher l'Evangile en qualité d'évêque. Madeleine se sépara de tous les autres et se retira dans une solitude assez éloignée; elle y avait une grotte pour demeure. Marthe se retira avec Marcelle et l'autre servante dans une contrée sauvage, couverte de rochers, et située plus à l'Est. Il y avait là plusieurs femmes qui s'étaient bâti de petites cabanes adossées à des cavernes. Elle y reçut d'elles un très-bon accueil et dans la suite il s'établit là un couvent (1) ».

Nous avons les faits racontés et résumés dans la légende si respectable du bréviaire romain, répétés dans la légende dorée et les *Acta sanctorum*. Nous avons dans la vision les détails de cet événement prodigieux de la famille de Béthanie transportée de l'Orient en Occident, de la Judée en France, des côtes de la Palestine au rivage de la Provence. Voici maintenant les monuments de l'histoire et de l'art qui confirment cette vénérable tradition, spécialement pour ce qui regarde sainte Marthe.

D'après Raban, en cela très-conforme à l'Evan-

(1) Vie de N.-S. J.-Ch. VI. 346-348.

gile qui nous le laisse entrevoir, la famille de Béthanie, après l'ascension du Sauveur, se retira dans le Cénacle avec les apôtres et les autres disciples, pour attendre, implorer et recevoir l'Esprit-Saint. L'esprit de Jésus, descendu comme un torrent de flammes et répandu dans l'âme de chacun des fidèles, les prépara pour la mission que chacun d'eux devait exercer dans le monde. Marthe reçut une effusion plus abondante de cet esprit apostolique et de ce dévouement absolu à la personne de Jésus, qu'elle devait exercer par la prédication de l'Evangile, par la pratique régulière de la perfection chrétienne, qu'elle devait continuer sur la personne de tous les malheureux et de tous les délaissés. Marthe, avec son frère et sa sœur, avec les saintes femmes, ses compagnes et les disciples, commença dès ce moment d'inaugurer, par des traits extérieurs qui devinrent des lois dans l'Eglise, cette perfection de la vie chrétienne qui consiste à se dépouiller de tout pour mieux suivre le Maître dépouillé de tout, et pour se donner tout à lui, sans réserve et sans retour. Magnifique idéal de sagesse et de grandeur que l'Evangile est venu révéler au monde, dont Marthe la première donna l'exemple à l'humanité régénérée, et qu'elle vint apporter à notre généreuse France. La vie des amis de Jésus pendant cette période, qui s'étend du Cénacle à leur départ pour l'Occident, peut très-bien se résumer en cette page de Raban : « — Tous ceux qui croyaient étaient unis ensemble et

avaient toutes choses en commun (1). Car tous les possesseurs de champs et de maisons vendaient tout et en déposaient le prix aux pieds des apôtres (2). Or, Lazare, l'ami du Seigneur Jésus, avec Marie et Marthe ses sœurs, possédant un immense patrimoine et une grande abondance de richesses, tant à Jérusalem et à Béthanie, en Judée, qu'à Magdalum et à Béthanie de Galilée, ayant tout vendu, en portèrent le prix aux pieds du prince des apôtres. De nobles matrones et des veuves servaient avec une admirable dévotion et une respectueuse affection la glorieuse vierge Marie mère de Dieu ; et elles rendaient, selon la coutume de leur pays, leurs soins et leurs services aux saints apôtres du Christ ; et elles en étaient honorées (3). Parmi les premières étaient ces femmes si attachées et si dévouées au Seigneur Jésus ; à savoir : Marie-Madeleine, spéciale amie du fils de Dieu, la première de ses

(1) Act. II. 44.

(2) Act. IV. 34.

(3) Il est bon de rapporter ici cette remarque de Raban en son commentaire de saint Mathieu et tirée aussi de Bède le vénérable. — C'était la coutume des Juifs, (et cette antique coutume ne donnait point lieu à blâme) que les femmes converties ou enseignées servaient leurs Maîtres et docteurs, en leur donnant la nourriture et le vêtement ; mais comme cela aurait pu causer du scandale aux gentils, saint Paul rappelle qu'il avait renoncé à cette coutume, disant : — Numquid non habemus potestatem mulierem sororem circumducendi, sicut et cæteri apostoli? I. Cor. IX, 5. 1.

servantes, l'apôtre des apôtres, et l'hôtesse du Christ, la bienheureuse Marthe la fille même de libéralité (1). »

Marthe resta près de la mère du Sauveur avec sa sœur Madeleine, tout le temps que la vierge Marie resta dans la Judée et près de Jérusalem. La maison de Marthe à Béthanie fut son habitation, son refuge, et comme un sanctuaire où elle vivait du souvenir de son fils, des marques de tendresse et de condescendance qu'il avait données à ses amis, des traces, des impressions, des parfums de grâce et d'amour qu'il avait laissés dans cette maison bénie : Dans ce lieu où le fils du Dieu tout-puissant et de la vierge Marie si souvent s'était promené, s'était assis, reposé, avait dormi, passé la nuit, avait prié, fait de nombreux miracles, et que par son habitation, sa demeure, son séjour préféré, le Sauveur lui-même avait sanctifié et consacré (2). Marthe, suivant sa vocation spéciale, Marthe servait la mère de son Sauveur, comme elle avait servi son Sauveur lui-même : elle servait sa sœur, si, comme le suppose une ancienne tradition de l'Orient (3),

(1) Nec non hospita Christi beatissima Martha, ipsius liberalitatis filia. Raban, vita, etc., XXXIV.

(2) In qua Dei omnipotentis et virginis matris Filium frequentissime deambulasse, sedisse, recubuisse, dormiisse, pernoctasse, orasse et multa miracula fecisse recolebant; quamque sua sancta inhabitatione, mansione et perendinatione Salvator ipse sanctificaverat et dedicaverat. Raban, vita, etc., XXXV.

(3) Voir Faillon, vie traduite, etc., et Corn. II, 274.

Madeleine, poussée par son irrésistible vocation de solitude et de contemplation, resta sept ans recluse dans le vestibule du tombeau de Lazare qui lui servit de cellule. Marthe servait les apôtres et les disciples qui venaient souvent, au milieu des premiers travaux évangéliques et des premières persécutions, se réfugier à Béthanie, se fortifier et se consoler auprès de la mère et des amis de leur Sauveur. De leur côté, les apôtres et leurs disciples aimaient à contempler dans les membres de la famille de Béthanie les vénérables objets et comme les reliques de l'amour de Jésus sur la terre, ses amis particuliers qui l'avaient aimé, servi, adoré avec tant de ferveur et de dévouement. Ils montraient aux peuples qu'ils évangélisaient le frère et les deux sœurs comme de vivantes démonstrations, et des monuments de la puissance et de la bonté du Seigneur; de Marthe, ils citaient l'incomparable dévotion pour les services et les besoins du divin Sauveur, son cœur que la grâce avait rempli de libéralité et de tendresse (1). Et cette vie tout entière vouée au service de Jésus était l'éloquent commentaire, le resplendissant témoignage de la perfection chrétienne émanant du cœur de Jésus au cœur de la Vierge de Béthanie : c'était un Evangile vivant, un Evangile en action, avant la première rédaction de l'Evangile.

(1) Raban, id. XXXV.

Si nous suivons Raban et son docte commentateur, ce serait après l'an 44, année de la persécution d'Hérode, vers la quatorzième après l'Ascension du Seigneur, que Marthe et sa famille quittaient l'Orient pour l'Occident, la Judée pour la France. Les apôtres s'étaient dispersés pour prêcher l'Evangile dans l'univers, en dehors des limites de la Judée et de la Samarie évangélisées pendant douze années, selon la recommandation du Maître. Raban suppose que Marthe et Madeleine suivirent les disciples à qui la Gaule était donnée à évangéliser : Madeleine avec Maximin, Marthe avec Marcelle, Parménas et d'autres disciples du Seigneur se seraient dirigés vers la Provence de leur plein gré, pour aller évangéliser les peuples que la volonté de Dieu leur assignait par l'autorité de Pierre et des apôtres. Ainsi, par un admirable dessein de la divine Providence, ils dirigent leurs pas vers les plages de l'Occident, afin que non-seulement par l'Evangile, la louange et la mémoire de la bienheureuse Marie et de sa sœur fussent connues de tout l'univers, mais encore, comme l'Orient avait heureusement joui de leur sainte vie, de même l'Occident fût illustré par la présence corporelle et par les très-saintes reliques des deux sœurs (1). Raban ne parle pas de Lazare ; il se contente de dire : leur très-révé-

(1) Admirabili ergo divinæ dispositionis consilio iter ad occidentales orbis plagas dirigunt, ut videlicet non solum per Evangelium beatæ Mariæ sororisque ejus laus et memoria toto



rend frère Lazare étant alors pontife à Chypre. Alors il faudrait le faire venir en Provence après les deux sœurs, dans un de ces navires de commerce si nombreux, qui, de Syrie ou de Chypre, abordaient au port de l'opulente Massilia; à moins qu'on ne suppose que la barque qui portait les deux sœurs n'ait relâché à Chypre pour prendre le frère et l'emmener avec elles, autre prodige, sur la terre prédestinée de notre patrie.

Raban ne parle pas non plus du miracle qui transporta les saints de Provence sur une vieille barque, sans agrès, sans vivres et sans pilote. Malgré ce silence, malgré la répugnance du savant éditeur de Raban à introduire ce prodige dans l'histoire de nos saints de Béthanie, malgré les efforts qu'il fait pour établir qu'on peut contester la valeur historique des légendes du Bréviaire romain (1), cette légende nous paraît incontestable et nous semble tellement appuyée par les traditions locales, par les plus antiques monuments de l'art, par les plus vénérables textes liturgiques, tellement illustrée par les détails les plus précis de la vision, que nous n'hésitons pas à l'admettre comme l'histoire très-véridique du passage miraculeux de Marthe, de Madeleine, de Lazare et de

orbi innotesceret; verum etiam sicut Oriens exemplo devotæ conversationis earum felix exstitit, sic plaga occidentalis corporali earum præsentia et sacrosanctis earum reliquiis illustraretur. Raban, vita, XXXVI.

(1) Mon. Ined. II. 172, 118.

leurs compagnons en Provence. Plusieurs auteurs pensent, dit un savant commentateur des livres saints, dont la large et compréhensive érudition résume bien toute la pensée de l'antiquité et toute la science de son temps, plusieurs auteurs pensent qu'en ce temps (c'est-à-dire au temps de la première persécution des Juifs contre les chrétiens, après la mort d'Etienne, et qui dispersa les fidèles, sauf les apôtres) (1), sainte Madeleine, avec sa sœur sainte Marthe, avec leur frère Lazare, Maximin, Marcelle et Joseph d'Arimathie (qui plus tard passa en Bretagne où il évangélisa le Christ et mourut en paix), furent jetés par les Juifs dans un navire, et, sans voiles, sans rames, conduits par la main de Dieu, ils abordèrent à Marseille, et là répandirent la foi du Christ. C'est ce qu'on peut conclure des actes de sainte Marie-Madeleine et de l'histoire vaticane de Baronius au tome Ier des Annales et du Martyrologe, au 22 juillet. Quoique Lucius Dexter, dans sa chronique, porte que ce fait arriva plus tard, c'est-à-dire la quarante-huitième année du Christ (2).

Mais il faut reprendre en quelques mots le résumé des preuves, des témoignagnes et des documents qui rétablissent cette grande et glorieuse vérité de l'apostolat prodigieux des amis particuliers de Jésus en Provence. Nous les avons exposés déjà dans la vie de sainte Marie-Made-

(1) Act. VIII.
(2) Corn. a Lap. in Act. VIII.



leine et plus spécialement en ce qui concerne l'illustre pénitente : nous allons les reprendre plus brièvement encore, mais en insistant ; car cette vérité n'est pas encore reçue sans contestation. La savante, irréfutable, mais volumineuse démonstration qu'en a faite l'abbé Faillon, n'est encore ni admise ni comprise de tous les hommes sérieux ni de tous les savants dont elle dérange les systèmes et déroute les idées. La démonstration du savant sulpicien est sans doute trop volumineuse (nous ne voulons pas dire trop lourde) pour être bien comprise et couramment admise. Qui voudra lire, étudier, (car il les faut étudier pour les comprendre) ces deux énormes volumes de plus de trois mille pages in-4° remplis de dissertations et de réfutations, bourrés de textes, chargés de notes, surchargés de scolies, où l'érudition et la science sont au niveau de la conscience et de la bonne foi, où le sens critique et le jugement sont entiers comme l'esprit catholique et l'orthodoxie des idées ? Il est plus expéditif de douter ou de nier. Nous allons donc résumer les grandes preuves de notre savant initiateur, en les rattachant plus directement à saint Lazare et à sainte Marthe.

Voici d'abord, comme une sèche nomenclature, la série des documents mis au jour par l'abbé Faillon, et qui sont les preuves incontestables de la tradition provençale, française et catholique sur l'apostolat des saints de Béthanie en Provence. — C'est l'ancienne vie de sainte Madeleine

écrite au ve siècle ou au vi^e et qui semble un extrait des actes de saint Maximin perdus dès le xiiie siècle (1). Ce sont les tombeaux de la crypte de sainte Marie-Madeleine à saint Maximin : — Et d'abord celui de saint Maximin lui-même, ce tombeau qui confirme la vérité de l'ancienne vie et prouve que, dès les premiers siècles, et probablement avant la paix donnée à l'Eglise par Constantin, les chrétiens de Provence honoraient saint Maximin, leur apôtre, comme un des soixante-douze disciples du Sauveur. — C'est le tombeau de sainte Marie-Madeleine qui confirme aussi la vérité de l'ancienne vie, et prouve que, dès les premiers siècles de l'Eglise, les chrétiens de Provence croyaient posséder et honoraient en effet le corps de sainte Madeleine, la même dont l'Evangile fait mention. — C'est la Sainte-Baume honorée comme le lieu de la retraite de sainte Madeleine, longtemps avant les ravages des Sarrazins aux viie et viiie siècles. — C'est l'oratoire de Saint-Sauveur que l'on vénérait à Aix, avant les ravages de ces barbares, comme un monument sanctifié par la présence de saint Maximin et de sainte Madeleine, auxquels on doit en attribuer l'origine. — Ce sont les actes du martyre de saint Alexandre de Brescia, en Italie, qui prouvent que, sous l'empire de Claude, saint Lazare était évêque de Marseille et saint Maximin, évêque d'Aix.

(1) Vincent. Bellov. hist.





— Ce sont les plus anciens martyrologes de l'Occident qui confirment la vérité de l'apostolat de saint Lazare, de sainte Marthe et de sainte Madeleine en Provence (1). — C'est l'inscription de 710 trouvée avec le corps de sainte Madeleine dans son sépulcre, lorsque, à la fin du XIII[e] siècle, Charles de Sicile, le religieux petit-fils de saint Louis, retrouva le corps de la sainte que les Provençaux avaient caché avec les autres reliques de leurs saints Apôtres, au commencement du VIII[e] siècle, pour les soustraire aux profanations des Sarrazins qui ravageaient la Provence. — Enfin, ce sont les tombeaux de saint Lazare à Marseille et de sainte Marthe à Tarascon, dont nous allons parler plus au long (2).

Marseille se glorifie d'avoir été initiée à l'Evangile par Lazare, l'ami de Jésus, le ressuscité de l'Evangile, le frère de Marthe et de Madeleine ; Marseille a toujours honoré Lazare comme son apôtre et le premier évêque de son église. Marseille montre à tous les visiteurs, elle a toujours vénéré dans la crypte de Saint-Victor l'autel où Lazare célébrait le saint sacrifice, le siége où il donnait l'absolution, la catacombe où il se retirait avec ses fidèles pendant la persécution de Néron qui fit des martyrs dans les Gaules, au témoignage d'Orose, où reposa son corps après

(1) Voir le martyrologe romain XVII. Decemb. XXII. Jul. XXIX jul.

(2) Voir Faillon. Mon. ined. I. 394-396.

son martyre, jusqu'au VIII[e] siècle, alors que les Burgondes le transportèrent à Autun. Voilà la tradition antique, persistante, ininterrompue, de cette antique et noble cité ; tradition toujours défendue contre toutes les attaques des novateurs en histoire, en liturgie, en hagiographie ; tradition qui est elle-même un monument historique et qui s'appuie de documents incontestables. En 1040, le pape Benoît IX, avec vingt-trois évêques de la Provence et des provinces voisines, venait à Marseille consacrer l'église de l'abbaye de Saint-Victor, relevée de ses ruines, après l'expulsion des Sarrazins. Il rendait à l'illustre abbaye, par une bulle célèbre, datée du jour des ides d'octobre 1040, son antique privilége de l'indulgence plénière pour tous les pénitents qui viendraient la visiter. Assimilant cette église à la basilique de Saint-Pierre, rappelant les titres de gloire de cette abbaye, fondée au temps de l'empereur Antonin, sur la crypte de Saint-Lazare qui existait alors (1), construite ou reconstruite par Cassien, ruinée par les barbares, puis rétablie au commencement du XI[e] siècle, Benoît IX compte les insignes reliques vénérées en ce lieu saint, et parmi les *corps* de martyrs que la célèbre abbaye possédait, il nomme le corps (martyrisé, *passio*) de saint Lazare ressuscité par Jésus-Christ (2).

(1) II[e] siècle; Antonin vivait de 138 à 161.

(2) Multis decoratum honoribus... nec non *passionibus* sanctorum martyrum Victoris et sociorum ejus, sed et alio-



De ce fait incontestable, pris en pleine histoire, on doit conclure que Marseille possédait, ou du moins croyait posséder les reliques de Lazare, avant les ravages des Sarrazins. Un chroniqueur anglais, Roger de Howden, écrivant au commencement du XIIIe siècle, confirme la même tradition. Parlant de Marseille, où s'embarquent les Croisés qu'il suivait en Palestine : C'est là, dit-il, que furent les reliques de saint Lazare, frère de sainte Marie-Madeleine et de sainte Marthe (1). Or, prenant cette tradition aux XIIIe et XIe siècles, nous remontons au VIIIe, nous trouvons les moines Cassianites en possession de l'abbaye de Saint-Victor ; nous découvrons sous le sol de cette abbaye ces cryptes célèbres dont la partie la plus basse, la plus étroite et la plus ancienne est entièrement creusée dans le roc. C'est là que saint Lazare se serait retiré avec Madeleine : premier oratoire, premier asile, première catacombe, d'où la lumière et la foi se répandirent pour inonder Marseille et les côtes de Provence. Au IVe siècle, cette crypte agrandie des catacombes qu'on avait creusées et voûtées pour être le cimetière des chrétiens de marque,

rum specialiter duorum Hermetis et Adriani, seu et sancti Lazari a Christo Jesu ressuscitati, plurimorum sacrorum vel librorum volumina prodeunt. Bulle de Benoît IX. Vide Mon. ined., II, 627, etc.

(1) Ibi fuerunt reliquiæ sancti Lazari, fratris sanctæ Mariæ Magdalenæ et sanctæ Marthæ. Annal. Angl. Vide Faillon. M. ined., I, 535.

des évêques, des prêtres, autour des martyrs, comme à Rome (1), cette crypte prit le nom de saint Victor, du martyr célèbre qui y fut inhumé. Le nouveau saint, plus récent, entouré d'éclatants prodiges, usurpa de son nom l'antique vocable de la crypte ; mais elle existait avant lui. Avant lui, elle était en vénération, car c'est pour l'honorer qu'on inhuma ses reliques dans ce petit sanctuaire qui possédait déjà la *passion* de l'ami de Jésus. Autour du corps de Lazare se pressaient les premiers chrétiens de Marseille, dont les tombeaux, qui se voient aujourd'hui au musée de Marseille, les uns de physionomie païenne, les autres de provenance chrétienne, indiquent les deux premiers siècles ; car souvent alors les chrétiens n'ayant pas sous la main de sarcophages préparés par un artiste chrétien, se servaient de sarcophages païens, en y mettant un signe, un symbole, en interprétant avec une pensée chrétienne les emblèmes du paganisme évacué (2). La figure très-grossière de Lazare

(1) Les catacombes avaient trois destinations principales : 1° La première était d'y *déposer* les corps des martyrs et des fidèles. 2° La seconde destination des catacombes était d'y pratiquer les exercices du culte. 3° L'histoire des siècles primitifs nous fournit la preuve souvent répétée que les catacombes, alors que sévissait la persécution, se transformaient momentanément en lieu de refuge. L'abbé Martigny. Diction. des Antiq. chrét. catac.

(2) On vit quelquefois à la plus ancienne époque des sarcophages antiques païens, affectés à la sépulture de personnages

taillée dans la crypte, au-dessus du siége, avec la palme et le bâton pastoral, accompagnée de l'alpha et de l'oméga, tracés sur la voûte, n'est peut-être pas aussi ancienne que la crypte, mais si l'on ne peut la faire remonter au-delà du VI[e] siècle, elle est néanmoins un très-ancien et très-véridique témoignage de notre vénérable tradition.

Avec la crypte où le frère de Marthe dérobait les saints mystères, où son corps reposa dans le Seigneur, Marseille vénère la prison où il fut renfermé avant son martyre. Sous la masse des bâtiments qui composaient l'antique abbaye de Saint-Sauveur, primitivement confiée aux religieuses Cassianites, située sur la place de Linche, dans le vieux Marseille, se découvrent des caves connues sous le nom de *caves de Saint-Sauveur*. A l'angle nord-est de ces caves, évidemment de construction romaine, se trouve une petite chambre quadrilatère qu'on appelait la *prison de saint Lazare*. C'est là que fut enfermé saint Lazare avant son martyre, d'après la tradition de Marseille. Or, cette tradition est très-vraisemblable, et s'appuie de documents qui remontent très-haut vers les premiers siècles de l'ère chrétienne. Ces caves de Saint-Sauveur devaient être

appartenant au christianisme ; mais les sépultures païennes pouvaient être interprétées par la symbolographie chrétienne, et l'on y ajoutait quelque symbole chrétien et quelque inscription. L'abbé Martigny. Dict. des Ant. chr. Sarcophages.

une caserne romaine ; les prisons romaines étaient toujours accompagnées d'un poste de soldats. Ces prisons, très-étroites (*ergastula*), n'avaient d'ouverture que par en haut ; on y descendait les criminels avec des cordes comme dans la prison Mamertine, le type le plus ancien et le plus célèbre des prisons romaines. On mettait ces prisons accostées de casernes sur le Forum, afin de répandre sur la foule une crainte salutaire par la vue de ces prisons souterraines. Tout cela convient parfaitement à l'ergastule de saint Lazare, dans les caves de Saint-Sauveur, à l'intérieur de l'ancien Marseille, sur la place de Linche, évidemment l'ancien forum de la ville haute. Cette tradition est consignée dans tous les monuments publics de Marseille. Les annales de Marseille la rapportent dans tous ses détails (1). L'ancienne liturgie d'Autun, où le corps de saint Lazare fut transporté dans le IXe siècle, en fait une mention très-précise, ainsi que l'ancienne liturgie de Nantes (2). Au IXe siècle, en 870, d'après la Gallia Christiana, l'évêque de Marseille confiait la prison de saint Lazare aux religieuses Cassianites, dites plus tard religieuses de Saint-Sauveur, après la destruction par les Sarrazins du monastère qu'elles habitaient hors de la ville,

(1) Provincia Massiliensis ac reliquæ Phocensis Annales, 1657.

(2) Demum in carcere obscurissimo subterraneo recluditur, ut grave genus martyrii præparetur. Brev. Eduens. 1550.





au pied de la montagne de La Garde. Les religieux Cassianites honoraient déjà la crypte de saint Lazare ; des religieuses du même ordre devaient honorer la prison du même saint en égale vénération (1). Mais cette prison avait été changée en oratoire longtemps avant qu'elle ne fût confiée aux religieuses de Cassien. Cette dédicace, qui se fit sous les premiers empereurs chrétiens, d'un réduit étroit, obscur, informe, puisqu'il servit longtemps encore de prison aux criminels, pour en faire un oratoire sacré, par l'évêque et devant tout le peuple de Marseille, n'aurait pu se faire, ne serait jamais entrée dans la dévotion populaire, si la tradition n'avait été vivante, incontestable, universelle, que saint Lazare avait été enfermé dans ce lieu. Cela aurait été impossible surtout en présence des prescriptions formelles des conciles du temps qui défendaient d'ériger des oratoires ou *mémoires* de martyrs, si l'on n'était très-certain d'y posséder leurs reliques ou qu'ils y eussent habité (2).

D'après la tradition, et l'on peut dire d'après les habitudes de la justice romaine, saint Lazare eut la tête tranchée dans l'intérieur de la prison, ou du moins dans le Forum, près de la prison.

(1) Mon. ined. I, 560.

(2) Omnino nulla memoria martyrum acceptetur nisi ubi corpus aut aliquæ certæ reliquiæ sunt, aut origo alicujus habitationis, aut possessionis vel passionis fidelissima origine tradetur. Conc. Carthag. V, an. 401.

Cette tradition se confirme et s'affirme par un usage immémorial, d'après lequel dans les processions publiques où l'on portait les reliques de saint Lazare, on s'arrêtait devant la porte de l'église de Saint-Sauveur ; et, après la destruction de l'abbaye, on s'arrête au coin de la rue de *Radeau* (1) qui correspond à la prison de saint Lazare, située au-dessous, en face d'un bas-relief antique. Ce bas-relief, trouvé en creusant les fondements d'une maison, bâtie sur la prison de saint Lazare, a été encastré comme une relique dans le coin de la maison. Dans ce bas-relief, un peu fruste, on le comprend, on peut reconnaître sans effort saint Lazare en berger (selon l'usage des plus anciennes figures d'évêques des catacombes romaines), et au-dessous une barque avec une colombe et un passager : c'est la barque miraculeuse guidée par la divine colombe comme l'arche flottante de Noé, qui transporta l'ami de Jésus en Provence. Ainsi l'a toujours interprété le peuple de Marseille, qui, chaque année, à la fête de saint Lazare, vient parer cette vieille image de fleurs et de guirlandes. Du reste, la barque présente sur ce bas-relief qui devait orner le sacrarium ou le cénotaphe primitivement élevé dans la prison de saint Lazare, n'est pas le seul indice de la tradition provençale. Le sceau du

(1) N'est-ce pas encore en souvenir du navire, *ratis*, qui porta saint Lazare en Provence, que ce nom a été donné à cette rue, avoisinant son antique prison ?

chapitre de Saint-Lazare de Paris portait la barque traditionnelle, au-dessous de la scène évangélique de la résurrection du frère de Marthe (1). On la retrouve encore au-dessous de la figure de saint Lazare en évêque sur le monument en marbre blanc, daté de 1481, dans l'église de la Major, que Marseille éleva en l'honneur de son grand apôtre (2). Marseille possédait encore jusqu'en ces derniers temps un autre monument de l'apostolat de nos saints en Provence ; c'était une petite chapelle construite en face de l'église de la Major, au carrefour des treize Coins, et dédiée à sainte Madeleine. Plusieurs fois rebâtie, notamment en 1220 et en 1613, toujours sous le vocable de Sainte-Madeleine, cette chapelle marquait le lieu du péristyle d'un petit temple abandonné, en face du grand temple de Diane, où Madeleine et sa famille s'arrêtèrent après avoir abordé le rivage provençal, et où la sainte pénitente fit la première prédication au peuple de Marseille.

Mais abordons plus directement les preuves de l'apostolat de sainte Marthe en Provence. Nous prenons la tradition en pleine possession de la foi, de la piété, de la liturgie et de l'histoire. Elle

(1) Sceau d'un diplôme de 1264. Vide Mon. ined. I, 567.

(2) Quelques savants d'autrefois, il est vrai, comme Grasson (recueil des antiquités et monuments marseillais (1773) expliquent la présence de cette barque, en supposant un *vœu nautique* dans les monuments où elle se trouve. A quelles inventions ne se laissent pas emporter les savants du siècle dernier pour échapper aux traditions chrétiennes !

est encore vivante, malgré les doutes, les dédains, les attaques des deux derniers siècles, malgré l'indifférence et la légèreté du siècle présent. La Provence, évangélisée par les amis de Jésus, la Provence, en possession, depuis des siècles, de la foi, du nom, des reliques de Lazare, de Marthe et de Madeleine, pouvait dire à tous les novateurs plus ou moins hétérodoxes des deux derniers siècles : — Qui êtes vous? Quand et d'où êtes-vous venus? Que faites-vous chez moi, n'étant pas des miens? De quel droit Launoi (Marcion) ravages-tu ma forêt? Par quelle permission Baillet (Valentin), viens-tu détourner l'eau de mes sources? Par quel pouvoir Chastelain (Apelles) changes-tu mes limites? Je suis chez moi, pourquoi venez-vous ici, étrangers, semer et paître à votre gré? Je suis chez moi, je possède depuis longtemps, depuis seize siècles, je possède la première ; j'ai des origines incontestables, des auteurs mêmes de ma foi, je suis l'héritière des apôtres (1). — Nous prenons donc cette tradition dix-huit fois séculaire, et nous voulons bien, par des faits publics et des monu-

(1) Qui estis? Quando et unde venistis? Quid in meo agitis, non mei? Quo denique, Marcion jure sylvam meam cædis? Qua licentia, Valentine, fontes meos transvertis? Qua potestate, Appelles, limites meos commoves? Mea est possessio ; quid hic, cæteri, ad voluntatem vestram seminatis et pascitis? Mea est possessio ; olim possideo, prior possideo ; habeo origines firmas, ab ipsis auctoribus quorum fuit res ; ego sum hæres apostolorum... Tertul, de Præscrip. XXXVII.

ments indiscutables, prouver que sa possession a été constante, malgré les ravages du temps et des hommes. Pour ce qui concerne sainte Marthe, Tarascon et Avignon nous montrent la foi de leurs églises intrépide et reconnaissante envers leur apôtre qu'elles vénèrent dans la pieuse hôtesse de Jésus. Tarascon, ville grecque, portant son origine et peut-être sa destinée chrétienne dans son nom, et que Marseille avait essaimée sur les bords du Rhône, Tarascon se glorifie de sainte Marthe, de ses reliques, de son tombeau, des miracles opérés par cette bienheureuse sœur de Lazare et de Madeleine. Dans la basilique de la bienheureuse Marthe, dit Raban, à partir du jour de sa mort, des miracles sans nombre ont eu lieu, des aveugles, des sourds, des muets, des boîteux, des paralytiques, des estropiés, des lépreux, des démoniaques, des malades de toute sorte ont trouvé leur complète guérison (1). Racontant la guérison miraculeuse de Clovis, que nous discuterons tout à l'heure, l'historien de notre sainte donne ce détail : dès qu'il eut touché la tombe de la sainte, il fut guéri — *ut tumbam sanctæ tetigit.... liberatus est (2).*

(1) In basilica vero Marthæ beatissimæ, a die dormitionis ejus, miracula sine numero contigerunt ; cæcis, surdis, mutis, claudis, paralyticis, aridis, leprosis, dæmoniacis, variisque passionibus fatigatis, sanitates omnimodæ provenerunt. Raban, vita etc., XLIX.

(2) Rab., id.

Voilà le tombeau de sainte Marthe visible, accessible dans une basilique, où se pressent des foules de suppliants, où se passent d'innombrables miracles. Raban rapporte ces faits au IXe siècle, d'après un ancien document du Ve ou VIe siècle, contemporain de ce dernier miracle où le Roi des Francs, le premier Roi très-chrétien, retrouva la santé en l'an 500. Voilà des faits précis et qui s'appuient sur le tombeau de sainte Marthe, tombeau que nous possédons encore et que nous pouvons voir, étudier et vénérer à Tarascon.

Ce tombeau est un sarcophage chrétien en marbre blanc qui contient les reliques de sainte Marthe (1). Quoiqu'il ait été dégradé, que le bas-relief ait perdu les têtes de la plupart de ses personnages sottement décapités, lorsqu'en 1653 on l'enferma dans une vaste chasse en marbre blanc, parce qu'elles en gênaient les parois, néanmoins on peut très-bien juger aux scènes représentées, à

(1) Ce tombeau existe encore aujourd'hui : il contient toujours les reliques de sainte Marthe ; mais il n'est plus visible aux pèlerins, étant caché, depuis plus de deux siècles, sous un grand lit de parade en marbre blanc qui représente sainte Marthe sur son lit de mort. Toutefois, pour ne pas priver entièrement les fidèles et les curieux de la vue de ce sarcophage, le conseil municipal de Tarascon, à la prière de M. Bondon, curé de Sainte-Marthe, en a fait mouler les bas-reliefs, et en a fait tirer un *fac simile* en fonte de fer, que l'on voit dans l'église supérieure et qui reproduit assez fidèlement l'original. — Faillon, Mon. ined. I. 574.



la disposition des personnages, au travail du sculpteur, que ce tombeau remonte aux premiers siècles du christianisme et n'est pas loin d'être contemporain de plusieurs sarcophages romains trouvés dans les catacombes (1). On voit que le sarcophage de sainte Marthe est l'exacte reproduction du sarcophage romain, sauf la lourdeur du travail qui accuserait un ciseau gaulois ; ou plutôt le sarcophage de sainte Marthe est, comme les sarcophages les plus anciens des catacombes, conçu et exécuté selon un type commun qui doit remonter aux premiers temps du christianisme selon Aringhi et Bottari, confirmés par de Rossi et Martigny. « Nos sarcophages chrétiens offrent de si nombreuses analogies avec ceux de l'Italie que souvent on les croirait sortis des mains des mêmes ouvriers. Ceci donne à penser que l'Eglise, qui ne laisse rien au hasard ni au caprice des hommes, avait fixé *primitivement* les principaux types d'après lesquels devaient être exécutées les urnes funéraires... Sans doute des artistes, formés au foyer même de l'Eglise catholique, rayonnaient de là à la suite des apôtres envoyés par le pontife romain dans les différentes contrées livrées à leur zèle, et y portaient les règles hiératiques, qui, d'après un système doctrinal bien connu des archéologues, étaient appelées à présider à la

(1) L'abbé Faillon fait cette comparaison très-détaillée et très-consciencieuse avec un sarcophage gravé dans un ouvrage d'Aringhi.

décoration des tombeaux comme à celle des Eglises elles-mêmes (1). » Ajoutons à ces paroles du savant archéologue cette réflexion : L'Eglise devait fixer avec d'autant plus de soin les scènes et les figures de ses sarcophages, les décorations de ses églises, qu'elle se trouvait au milieu des idoles du paganisme et que chacun des traits tracés par le ciseau ou le pinceau de ses artistes, devait être un symbole hiératique, une expression théologique de ses dogmes si anciens et si nouveaux déjà déformés et défigurés par l'hérésie.

Revenons au sarcophage de sainte Marthe : le devant est un bas-relief qui représente les miracles du Sauveur précédés à gauche par le miracle de Moïse faisant jaillir sous sa verge l'eau du rocher dans le désert. Puis, en allant de gauche à droite, c'est le miracle des cinq pains multipliés pour nourrir la foule au désert. Dans le milieu, c'est une orante entre deux vieillards : selon R. Rochette et Bottari, plus récemment selon de Rossi et Martigny, cette orante est la chaste Suzanne entre les deux vieillards impudiques, et représente l'Eglise entre les persécutions de la force et les corruptions de l'hérésie, ou peut encore être regardée comme un symbole de la résurrection (2).

(1) Diction. des ant. chrét. par l'abbé Martigny. 2e édit. Sarcophages.

(2) Suzanne, délivrée de la mort par Daniel, a été regardée dans l'antiquité chrétienne comme un symbole de la résurrection ; elle est aussi le type de l'Eglise persécutée, et les deux vieillards, la figure des deux peuples qui l'attaquèrent : les païens

Puis vient le miracle des noces de Cana ; le reniement de saint Pierre prédit par Jésus-Christ. (C'est du moins l'interprétation qu'en donne l'abbé Faillon et qui nous paraît contestable : il la faudrait vérifier non sur une gravure qui peut être fautive, mais sur le marbre même du sarcophage. On sait d'ailleurs que ces circonstances de la Passion sont très-rares sur les monuments des premiers siècles : il ne fallait pas exposer à la grossière raillerie des païens les divines faiblesses de l'Homme-Dieu (1).) Enfin, la dernière scène est la résurrection de Lazare. Cette scène est incontestable et compréhensible à tous les yeux. Jésus-Christ rappelle à la vie Lazare qui apparaît debout sur la porte de son sépulcre représenté par un petit temple. Aux pieds de Jésus-Christ une femme est prosternée : est-ce Madeleine qui pleure ? Ne serait-ce pas Marthe implorant ou remerciant Jésus ? Ce bas-relief convient au tombeau de sainte Marthe: Ces diverses scènes toutes hiératiques, nous ne faisons pas difficulté de le rappeler, et que l'Eglise dictait aux sculpteurs de sarcophages, ont été choisies avec intelligence, on nous l'ac-

et les Juifs (S. Hippolyt. in Daniel et Suzan..) La représentation de l'histoire de Suzanne paraît être plus commune sur les sarcophages de la Gaule. Martigny. Dict. des Antiq. chrét. Suzanne. Sarcophages. Dans la *Cappella Greca* au cimetière de Priscille, l'Eglise a les traits de Suzanne... L'abbé Davin. Compte rendu du 3e vol. de Rom. Soterr. Ch. du chev. de Rossi. Art. du Monde. V janv. 1878.

(1) Voir Martigny. Dict. etc. Sarcophages. Crucifix. Passion.

cordera, pour le tombeau de la vierge de Béthanie : et son corps, enseveli par les mains mêmes de Jésus, dut reposer avec joie au milieu de ces figures qui représentaient de pieux symboles de foi et d'espérance, qui rappelaient la vie et la puissance de son ami, de son hôte et de son sauveur. On peut remarquer que la figure de Jésus est imberbe, sans nimbe, qu'il tient à la main gauche un rouleau, et de la droite une baguette pour opérer ces miracles. On dirait l'œuvre d'un ciseau encore païen, qui, du moins, n'a pas encore eu le temps de se déshabituer des formes païennes, et s'efforçant d'exprimer une idée chrétienne en représentant ces scènes évangéliques.

C'est là certainement une preuve, un monument du culte de sainte Marthe dans la plus haute antiquité. Si l'on ne veut pas reconnaître le marbre comme contemporain de la mort et de la déposition de sainte Marthe, on ne peut le mettre en deçà du IIIe siècle : c'est l'opinion des savants archéologues Le Blant et Martigny (1). Le monument, heureusement échappé aux ravages des Sarrazins, est le témoin incorruptible d'une tradition aussi ancienne que l'Evangile dans la Provence ; et la preuve se renforce du nom de *Basi-*

(1) Les sarcophages de France sont en général d'une époque plus basse et d'un travail plus grossier, comme nous l'avons déjà fait observer. Quelques-uns néanmoins, ceux d'Arles, d'Aix et de Marseille par exemple (ajoutons celui de Tarascon) pourraient bien remonter au IIIe siècle. Martigny, Dict., etc., sarcoph.



lique donné par Raban à l'église de Sainte-Marthe, ce qui désignait aux v[e] et vi[e] siècles l'église d'un monastère. Enfin, cette circonstance éclatante et prodigieuse, relevée par notre historien, que les vols, les rapines, les sacriléges, les parjures, par un jugement subit de Dieu, étaient aussitôt punis horriblement au tombeau de sainte Marthe pour la louange de Notre-Seigneur Sauveur (1), cette circonstance nous indique un grand concours de peuple et de miracles autour de ce tombeau, et nous reporte aux origines du moyen-âge et des *jugements de Dieu.*

Mais maintenant voici un trait de la vie de Clovis, un trait de notre histoire, qui nous montre tout à la fois la vérité des traditions provençales et la divine influence de la sainte famille de Béthanie, aux origines de notre patrie et de notre histoire : C'est la guérison miraculeuse de Clovis au tombeau de sainte Marthe. Le grand archevêque de Mayence la raconte ainsi : Le roi des Français et des Teutons, Clovis, le premier prince de sa race qui porta le signe de la foi chrétienne, attiré par la multitude et la grandeur des miracles opérés par la très-sainte Marthe, vint à Tarascon ; et aussitôt qu'il eut touché le tombeau de la sainte, il fut délivré d'un mal de reins très-grave qui le faisait souffrir misérablement. En

(1) Furta vero vel rapinæ aut sacrilegia, seu falsa judicia, subito Dei judicio horribiliter puniuntur ibidem incontinenter ad laudem Domini salvatoris. Raban. Vita XLIX.

témoignage d'un si grand miracle, il donna à Dieu, par un acte signé de son anneau, la terre située dans le rayon de trois lieues autour de l'église de la très-sainte Marthe, sur les deux rives du Rhône, avec les fermes, les châteaux et les bois que cette très-sainte vierge possède encore jusqu'à ce jour par un privilége perpétuel (ou mieux) avec une immunité perpétuelle — *immunitate perpetua* (1).

Ce fait rapporté par Raban, à trois siècles de distance, sur des documents très-rapprochés de l'époque où le miracle eut lieu, ce fait concorde avec tous les monuments de l'histoire de Clovis et tous les traits du caractère de ce prince. Clovis a pu, a dû visiter le tombeau de sainte Marthe, car, en l'an 500, il combattait, mettait en fuite Gondebaud et les Bourguignons et entrait vainqueur dans Avignon, tout près du culte de sainte Marthe, à quatre lieues de son tombeau. D'autres faits de la piété de Clovis, de sa dévotion pour l'intercession des saints et de sa munificence pour les églises et les monastères, surtout pour environner de splendeur les reliques des saints, sont racontés par l'histoire et s'accordent bien avec le caractère de ce prince. Cet acte de donation, en reconnaissance de la grâce reçue, signé du sceau que le prince Franc portait au doigt — *suo annulo signavit* — s'accorde bien

(1) Raban. Vie, etc., XLIX.



avec les usages des premiers Mérovingiens. L'histoire municipale de la ville de Tarascon elle-même confirme, indirectement, il est vrai, mais d'autant plus sûrement, le miracle de la guérison de Clovis ; car, les priviléges, immunités et franchises de la ville qui s'étendaient juste à la distance que fixait le diplôme de Clovis, ces immunités d'après lesquelles *la ville et l'église de Tarascon ne seraient jamais soumis à aucune puissance séculière* (1), priviléges renouvelés par les Rois de France, après la réunion de la Provence à la couronne, viennent évidemment de l'acte de reconnaissance de Clovis. Enfin, Raban n'est pas le seul qui rapporte ce fait ; il était relaté dans un manuscrit célèbre de l'église de Sainte-Marthe, appelé le *Livre Authentique*. Ce pieux document a été brûlé comme tant d'autres qui vengeraient nos traditions catholiques et nationales, avec les archives de cette église, au commencement de la Révolution. Mais un extrait de ce *Livre*, tiré en 1486, par deux notaires publics et conservé dans les archives de la ville de Tarascon, rapporte le fait de Clovis, le don de ce prince et l'immunité par laquelle la ville et l'église de Sainte-Marthe ne seront jamais soumises à aucune puissance laïque (2). Ainsi, l'histoire,

(1) Expression du *Livre Authentique*.

(2) Quapropter beatæ Marthæ et loco ejus, annuli sui chirographo, trium milliarum spatio in gyro, ex utraque parte Rhodani, terram et villas, et castra dedit, et fecit locum illum

la diplomatique, la vie communale même de Tarascon déposent de la vérité du miracle de Clovis, du culte de sainte Marthe à Tarascon au commencement du VIe siècle. Dès lors, il remonte à des siècles, aux premiers siècles du christianisme. En ce moment, le culte est en possession des esprits et des cœurs, des traditions et des mœurs. Ce culte est tout authentique et profondément enraciné dans cette terre de Provence. Elle portait alors avec vénération, elle porte depuis dix-huit siècles le tombeau et les reliques de sainte Marthe, où se pressaient les foules, éclataient les miracles, se succédaient les pèlerins ; où se manifestait la divine reconnaissance de Jésus pour son hôtesse bien-aimée, autant que la vérité de l'histoire et l'authenticité des traditions provençales.

Avignon, comme Tarascon, se glorifie de sainte Marthe et la reconnaît pour apôtre : et si cette ville, plusieurs fois ruinée par la guerre, ne nous présente plus de monuments contemporains ou garants de la foi des Avignonnais, nous avons cependant encore des preuves de cette tradition. L'église cathédrale Notre-Dame-des-Doms, bâtie, dit-on, sur l'emplacement d'une chapelle érigée par sainte Marthe en l'honneur de la sainte

et ecclesiam liberam, scribens ne alicui potestati laïcæ quandoque subderetur. Extrait du Livre Authentique, manuscrit de Peiresc. Biblioth. Carpentras. Voir Faillon. Mon. ined. II, 1335.

Vierge (1) portait sur son frontispice une inscription en vers rimés (détruite en 1733) qui proclamait l'apostolat de sainte Marthe. Dans le cloître même de cette église, on vénérait une grotte comme ayant servi de retraite à sainte Marthe et qu'on avait convertie en église (2). La tradition du miracle opéré par sainte Marthe pour ressusciter un jeune homme qui s'était noyé en traversant le Rhône pour venir l'entendre prêcher l'Evangile ; ce miracle, raconté par Raban, sur la foi d'anciennes histoires, est conservé vivant, non-seulement dans la liturgie d'Avignon, mais encore dans la liturgie d'autres nombreuses églises (3). Saint Dominique, au commencement du XIIIe siècle, venant établir un couvent de son ordre sur le lieu même consacré par la tradition comme le lieu même où s'était opéré le miracle ; saint Vincent Ferrier, au XVe siècle, racontant ce miracle dans un sermon sur sainte Marthe, sont des témoins vénérables de cette tradition. Avignon, depuis Raban, a toujours nommé, vénéré sainte Marthe comme son apôtre, qui lui transmit la foi, qui fonda son église. Raban rapporte

(1) Templum sane B. Virginis a diva Martha originem habuisse vetus asserit traditio, summorum etiam Romanorum pontificum roboratur. Suarez, ev. de Vaison, etc. Gallia ch. IX.

(2) Cæterum superest quoque hodierna die antrum juxta claustrum Domnarum, in quo diva vivens agebat, ex quo adjuncto fornice, sacellum ipsi dicatum constructum est. Suarez, id.

(3) Tarascon, Autun, Lyon, Orléans, Cologne, Marseille Arles, Paris, etc.

cette tradition sur la foi de textes anciens ; nulle église, même rivale comme celle d'Arles, ne lui a jamais contesté cette gloire. Le pape Sixte IV est donc l'écho des siècles, dans sa bulle de l'autorisation du chapitre de l'église d'Avignon, en affirmant que cette église brille entre toutes les autres églises cathédrales, parce qu'elle fut fondée par la bienheureuse Marthe, l'hôtesse de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1).

Du reste, voici toutes les traditions de la Provence, traditions de miracle et de foi, parfaitement résumées par Mgr l'archevêque d'Avignon, le témoin vénérable et l'organe autorisé de ces glorieuses traditions : — « Un jour les habitants de la colonie phocéenne virent venir de loin une barque mystérieuse qui s'avançait malgré les vents et les tempêtes : elle était sans voiles et sans gouvernail, mais Dieu en était le pilote, et l'ange de la cité-reine de ces belles contrées la conduisait sur nos rivages. Jamais la mer, qui en est la providence, n'y porta de plus riches trésors.

» Il y avait dans cette barque toute une civilisation nouvelle, et un feu sacré dont tout l'Occident allait être illuminé comme d'un soleil nouveau : il y avait l'Evangile ; il y avait Lazare qui

(1) Cum itaque, sicut accepimus, ecclesia Avenionensis inter cæteras cathedrales ecclesias illarum partium claret et olim a beata Martha, Domini Jesu Christi hospita, ad laudem ejus et gloriosæ Virginis est fundata, et manu Dei, ut fama est et antiquorum habet relatio et aliquorum Romanorum pontificum literæ attestantur, consecrata existit... Sixt. IV, Bulla anno 1475.





devait l'y prêcher et s'asseoir le premier sur le siége illustre où tant de saints évêques l'ont suivi; il y avait Maximin qui devait fonder l'église d'Aix, tandis que Tophirme fondait auprès celle que devait illustrer saint Césaire.

» Il y avait Madeleine qui devait semer sur cette terre aride ses larmes fécondes; il y avait les saintes Maries dont la cendre vénérée des matelots gardent et préservent des orages la côte qui porte leur nom (1); il y avait Marthe, amie du Sauveur, qui, remontant le Rhône encore plein de son souvenir et de ses prodiges, vint portant la céleste lumière sur la roche appelée Notre-Dame-des-Doms, bâtir à Marie encore vivante une chapelle que Jésus, suivant une tradition, a lui-même consacrée.

» Mais, à côté de ces trésors, il y en avait un autre : c'était la relique la plus digne du respect

(1) Les saintes Maries, Marie Jacobé (mère de Jacques le Mineur), Marie Salomé (mère de Jean et de Jacques le Majeur) étaient les filles de sainte Anne, de deux premiers mariages : car sainte Anne fut mariée trois fois, selon de sérieux auteurs, qui suivent la tradition du moyen-âge, et sont appuyés par les Visions de sainte Colette et de Catherine Emmerich. (Voyez Vie de N.-S., IV, 126, VI. 246.) Ces deux Maries avec Marie-Madeleine sont les pieuses *myrrhophores* du sépulcre et les premiers témoins de la Résurrection. C'est encore la tradition des églises de Provence : *O sorores egregiæ, Annæ beatæ filiæ.* (Hym. Brev. Aptens. 1532). Deus, qui beatas Mariam Jacobi et Mariam Salome Genitricis tuæ sorores ad tuam resurrectionem nuntiandam elegisti... (Orat. in festo SS. Mar. Missal. Lug. Gothique, etc.)

de la terre, puisque celle de Marie est aux cieux. C'était le corps de sainte Anne (1). »

Cela suffit : nous n'avons pas à reprendre le détail des preuves qui regardent sainte Madeleine et saint Maximin (2). Car ce qui prouve l'apostolat de l'un des membres de la famille de Béthanie, ou de l'un de leurs compagnons, prouve l'apostolat des autres. Ils sont inséparables dans l'histoire et la légende comme ils sont inséparables dans le récit de l'évangile et dans le culte des Provençaux. Marthe est venue en Provence comme Lazare son frère, comme Madeleine leur sœur, comme Maximin, comme les saintes Maries, comme les autres compagnons de leur transport miraculeux d'Orient en Occident, de Palestine en Provence (3). Cette vérité nous est démontrée par les restes de monuments qui subsistent après dix-huit siècles sous les ruines accumulées par les ravages des barbares, les destructions du temps, les injures des faux savants. Pour nous et pour les simples qui voient plus droit, qui voient mieux et plus loin souvent que les savants et les érudits, cette vérité resplendit, pleinement démon-

(1) Lettre pastorale de monseigneur Dubreuil, arch. d'Avignon, pour le couronnement de sainte Anne à Apt, août. 1877.

(2) Voir Sainte Madeleine, etc. Madeleine en Provence, XIV.

(3) Martialis — Maximinus — Eutropius — Saturninus — atque Cælidonius — (alias Sidonius) nec non Martha et Magdalene — pariter et Lazarus.... locum istum elegerunt — Sorores quas genuerunt, Cleophas et Salome. Livre d'office de l'église de N.-D de la Mer.

trée par cette obstination de croyance et de vénération, de culte et d'amour, d'enthousiasme et d'harmonie qui subsiste au cœur de la poétique et chaude Provence (1). Le souvenir de Marthe, comme le parfum de Madeleine, comme le blanc suaire de leur frère ressuscité, Jésus les a confiés à la vénération fidèle de la France ; et la France, malgré ses fautes et ses malheurs, malgré ses défaillances et ses misères, s'est acquittée pieusement de la reconnaissance de Jésus pour ses amis de Béthanie.

Chose étonnante et merveilleuse, qui n'est pas sans une profonde et mystérieuse signification ! Tous les plus fidèles amis de Jésus, ses amis de Béthanie, ses parents de Nazareth, les premiers témoins et les premiers apôtres de la résurrection, ils ont tous été donnés à la France. Jésus nous a confié les reliques de sa famille et les reliques de son cœur. La France les a reçues pour les conserver et les défendre, pour les vénérer et les aimer ; elle a reçu ces premiers témoins et ces chers amis de Jésus pour recevoir de leur bouche véridique la première prédication de l'Evangile,

(1) Frédéric Mistral, le prince des Félibres provençaux, dans son beau poëme de *Miréio*, fait raconter ou plutôt chanter par les *saintes*, *bi santo*, toute la légende provençale; rien de délicieusement tendre et touchant comme la prière que chante Miréio au chant X : *O santi Mario...* Rien de magnifique, rien de palpitant de foi et d'enthousiasme comme le chant XI tout entier qui est le récit en strophes ardentes de toute l'histoire des saints de Provence. La poésie est vraie comme la foi.

pour faire fleurir son sol, pour illuminer son âme et ennoblir son histoire. C'est de là sans doute qu'elle tient cette merveilleuse force de résurrection qui la relève après ses chutes les plus profondes et ses rechutes les plus désespérées. Elle tient cette force, cette grâce, des amis, des parents, des fidèles, des martyrs de Jésus et de leurs reliques. Merveille de force et de résurrection qui répond comme une récompense à cette pieuse et chevaleresque persistance de dévotion pour ces saintes femmes abordées aux rivages de la Provence, et spécialement à son culte pour la pénitente de Magdalum et pour la vierge de Béthanie.



X

MARTHE ÉVANGÉLISE LA PROVENCE. — MARTHE A TARASCON.

Hæc est Christi loquifera
Obstetrix et dapifera,
Cujus sancta petitio
Fit fratris resurrectio.

Dumque Tharascam perimit,
Aperte terram eximit,
Et Tharascónis prædia
Gaudent ejus præsentia.

Exstinctum amne suscitat
Dum fidem Christi prædicat.
Avenionis patria
Cessat ab idololatria.
(Brev.Eccles.Grass.Gothique.)

Elle est l'apôtre du Christ ; elle le fait naître et le nourrit dans l'âme de ses auditeurs, elle dont la sainte prière fut la résurrection de son frère.

Pendant qu'elle tue la Tarasque, elle délivre le pays d'un fléau, et les champs de Tarascon se réjouissent de sa présence.

Elle ressuscite un jeune homme qui se noie dans le fleuve pendant qu'elle prêche la foi du Christ ; par elle, la cité d'Avignon abandonne l'idolâtrie.

Nous reprenons paisiblement le récit de la vie de Marthe. Nous n'aurons guère plus à nous arrêter pour discuter des assertions, établir des preuves et consulter des documents. Nous n'avons qu'à suivre le récit de Raban-Maur, explici-

tement confirmé par la liturgie, et traduit, commenté par l'art et la poésie. Donnons d'abord le rayon concentré de la Vision qui résume l'apostolat de Marthe en Provence : — « Je vis sainte Marthe lorsqu'elle eut quitté Marseille : accompagnée de Marcelle, de l'autre servante et de quelques femmes qui s'étaient attachées à elle, elle était arrivée dans une contrée sauvage, d'un accès difficile, où plusieurs femmes païennes habitaient des cabanes adossées aux antres des rochers. C'étaient des captives que les gens du pays avaient enlevées pendant une guerre et qu'ils avaient établies là ; elles étaient soumises à une surveillance particulière ; Marthe et ses compagnes s'établirent dans leur voisinage ; elles se construisirent d'abord de petites cabanes près des leurs ; plus tard, elles bâtirent un couvent et une église. L'église, au commencement, n'avait que les quatre murs avec une toiture en branches tressées recouvertes de gazon ; toutes y travaillaient ; elles convertirent d'abord les captives dont quelques-unes s'adjoignirent à elles ; d'autres, au contraire, leur donnèrent beaucoup de chagrin, et, par des dénonciations perfides, attirèrent sur elles des persécutions de toute espèce, de la part des habitants du pays.

» Il y avait dans le voisinage une ville qui s'appelait Aquæ (1), à ce que je crois. Il semblait

(1) *Aquæ Sextiæ*, aujourd'hui Aix.



y avoir là des sources d'eau chaude ; car on voyait de ce côté s'élever continuellement des masses de vapeur. J'ai vu Marthe près d'un fleuve très-large faire périr un monstre qui se tenait dans le fleuve et qui faisait beaucoup de ravages. Il renversait les barques ; souvent aussi il venait à terre et dévorait des hommes et du bétail. C'était comme un porc d'une grandeur démesurée ; il avait une tête énorme, des pattes très-courtes, semblables à celles d'une tortue, la partie inférieure du corps comme celle d'un poisson, et des ailes membraneuses garnies de griffes. Marthe le rencontra dans un bois, sur le bord du fleuve, comme il venait de dévorer un homme. Il y avait plusieurs personnes avec elle. Elle dompta le monstre en lui jetant sa ceinture autour du cou au nom de Jésus ; puis elle l'étrangla. Le peuple l'acheva à coups de pierres et d'épées. Je la vis souvent prêcher l'Evangile devant un nombreux auditoire, soit en plein champ, soit au bord du fleuve. Elle avait coutume alors, avec l'aide de ses compagnes, d'élever avec des pierres une espèce de tertre sur lequel elle montait. Elles disposaient des pierres en forme de degrés ; l'intérieur était creux comme un caveau; elles plaçaient en haut une large pierre sur laquelle Marthe se tenait. Elle faisait ce travail mieux qu'un maçon de profession, grâce à son activité et à son adresse extraordinaires.

» Je la vis un jour prêcher au bord du fleuve

du haut d'un de ces amas de pierres. Un jeune homme, qui était sur l'autre rive, voulut traverser la rivière à la nage pour venir l'entendre; mais le courant l'emportant, il se noya. J'eus alors une vision où je vis les gens du pays lui adresser force injures à ce sujet, et lui reprocher en outre d'avoir converti à la foi des femmes esclaves. Je vis aussi le père du jeune homme noyé retrouver son corps le lendemain, l'apporter devant Marthe en présence d'une foule nombreuse, et lui dire qu'il croirait à son Dieu, si elle rendait la vie à son fils. Je vis alors Marthe lui ordonner au nom de Jésus de revenir à la vie. Il ressuscita en effet et se fit chrétien ainsi que son père et plusieurs autres. Toutefois il y eut des gens qui traitèrent Marthe de magicienne et la persécutèrent. Je vis aussi qu'un de ceux qui étaient venus de la Palestine avec elle (c'était, je crois, le disciple Maximin) s'était établi dans le voisinage et visitait Marthe en qualité de prêtre et lui donnait la sainte Communion. Marthe travailla beaucoup à propager l'Evangile et opéra un très-grand nombre de conversions (1)».

Marthe est donc arrivée en Provence sur la barque miraculeuse qui portait l'Evangile en Occident, qui portait en France, avec les reliques aimées de Jésus et de Marie, les amis fidèles du Dieu fait homme devenus ses témoins et ses pré-

(1) Vie de N. S. J.-Ch. VI, 349-351.



dicateurs intrépides. Après avoir suivi Lazare, son frère, à Marseille ; après avoir avec lui, près de lui, pour le consoler et le fortifier, prêché le nom de Jésus, leur hôte et leur ami, amenant les premiers disciples du Maître, les premiers chrétiens de Marseille à la pratique de l'Evangile, Marthe poussa plus loin dans la Provence en remontant les rives du Rhône. Elle avait un autre champ à cultiver, une mission particulière à remplir. Après avoir assaini cette partie de la Provence qui lui était confiée, après l'avoir convertie, elle devait y fonder la vie religieuse ; elle devait instaurer sur cette terre privilégiée la perfection des conseils évangéliques, y faire fleurir l'angélique et féconde virginité qui devait remplir l'Occident de ses merveilles et couvrir la France de ces immortelles générations de vierges, filles, sœurs, émules de sainte Marthe (1). Parménas, nous dit Raban, se retira dans la ville d'Avignon, de la province viennoise, avec la vénérable servante du Seigneur, sainte Marthe, avec Marcelle sa propre servante, Epaphras et Sosthène, Germain, Evodie et Syntique (2). La bienheureuse Marthe, avec ses com-

(1) O quam pulchra est casta generatio cum claritate ! Immortalis est.. Sap. IV, I.

(2) Raban, vie, etc., XXXVII. Raban, en assignant aux vingt-quatre anciens disciples de Jésus, la plupart d'entre les soixante-douze disciples, les dix-sept provinces des Gaules et les sept provinces des Espagnes, s'est trompé pour plusieurs, cela est incontestable et incontesté. L'abbé Faillon le remarque

pagnons, parcourait la ville d'Avignon et la ville d'Arles, ainsi que les villages le long du Rhône, les bourgs de la province viennoise, évangélisant aux peuples le Seigneur Sauveur ; ce qu'elle avait vu le concernant, ce qu'elle avait appris de sa bouche, elle l'attestait publiquement, et ce qu'elle annonçait de ses divins prodiges, elle le confirmait par ses propres miracles ; elle avait, lorsque c'était opportun, avec le secours de la prière et en se servant du signe de la croix, la *grâce des guérisons* (1), de purifier les lépreux, de rendre le mouvement aux paralytiques, de ressusciter les morts, de rendre l'usage de leurs organes aux aveugles, aux muets, aux sourds, aux boiteux, de rendre la santé aux infirmes et aux malades. *Hæc Martha*. Voilà ce qu'était Marthe ; voilà ce que Marthe faisait (2).

Ne nous étonnons pas d'entendre prêcher une femme, de voir faire tant de miracles à une vierge. Lorsque saint Paul ordonne aux femmes de se taire dans l'église, *Mulieres in ecclesiis taceant* (3), lorsqu'il ne leur permet pas d'enseigner, *Docere autem mulieri non permitto* (4), l'apôtre leur

(Mon. ined. I. 52, 53). Nous l'avons aussi noté. Toutefois, rien dans l'antiquité ne contredit et toutes les traditions locales confirment ce qu'il dit ici des compagnons de Marthe, de Lazare et de Madeleine.

(1) I Cor. XII. 30.

(2) Raban, vie, etc. XXXIX.

(3 I Cor. XIV. 34.

I Timot. II. 12.



défend de parler dans l'église, devant la hiérarchie constituée ; il ne leur défend pas d'instruire et même de prêcher en particulier, avec prudence et modestie, dans leur petite église domestique, comme Priscille fit pour Apollo selon le livre des Actes (1), comme Flavie Domitille fit pour Flavius Clemens, comme Cécile fit pour Valérien et pour Tiburce, comme Natalie pour Adrien, Monique pour Patrice, comme Marthe, la sainte personne, pour Marius, comme Théodelinde pour Agilulphe, comme Clotilde pour Clovis et pour ses leudes. Mais encore l'apostolat de Marthe ainsi que celui de Madeleine, reçu comme directement du Sauveur lui-même, accompagné de prodiges et confirmé de miracles, est au-dessus, avant et en dehors de ces règles si sages de hiérarchie et de subordination que le grand apôtre marquait aux églises régulièrement constituées. D'ailleurs, Marthe était un témoin avant même d'être un apôtre, un vivant exemplaire de l'Evangile, avant d'être un évangéliste, et il lui était permis, c'était un besoin pour son cœur, en même temps qu'un devoir pour sa foi, comme un emploi d'une vocation extraordinaire, de dire à tous ce qu'elle avait entendu, ce qu'elle avait vu de ses yeux, ce qu'elle avait compris, ce que ses mains avaient touché du Verbe de Dieu (2) qui s'était fait son hôte, son commensal et son ami.

(1) Act. XVIII. 26.
(2) I Joan. I. I.

Quant aux miracles si nombreux dans le récit de Raban et dont plusieurs racontés dans le détail sont si prodigieusement admirables, ne nous étonnons pas que Marthe si familière et si empressée avec l'humanité de Jésus ait reçu et comme contracté, par ce saint commerce, une si grande puissance sur la nature. Elle fut la noble et dévouée servante de Jésus; elle devait être l'humble et douce servante des membres infirmes et souffrants de Jésus. Elle était vierge : l'auréole de virginité qu'elle a reçue d'une aimable prévenance de la grâce l'enlève aux basses régions de la terre et l'établit dans la région surnaturelle où le divin Maître opérait tranquillement ses *œuvres* divines (1). Ses mains actives et vaillantes, ses mains pures devaient multiplier les miracles en multipliant ses œuvres. Vierge, vivant holocauste où se consumait la chair par l'Esprit et se domptait la nature pour faire fleurir et rayonner la grâce, Marthe devait faire des miracles, opérer des prodiges, par ce privilége spécial qui fait de l'innocence une royauté, de la virginité une domination, un attrait, un charme de la nature. Les anciens eux-mêmes l'avaient entrevu et comme subodoré. Les légendes de leurs vestales sont de pâles pressentiments de la vie toute prodigieuse de nos saintes vierges. Souvenons-nous, d'ailleurs, de cette parole de Jésus, une promesse

(1) Joan. V. 36. etc.



divine appuyée d'un serment solennel : En vérité, en vérité je vous dis : Qui croit en moi, les œuvres que je fais, il les fera lui-même, et il en fera de plus grandes,parce que je vais au Père(1).

C'est à ceux qui croiront en Lui que Jésus promet cette puissance de miracles, puissance d'autant plus irrésistible que la foi sera plus inébranlable. Or, Marthe, nous pouvons le dire, représente plus spécialement la foi, pendant que sa sœur Madeleine représente plus spécialement l'amour. La foi pousse Marthe aux œuvres, car elle est essentiellement agissante ; elle ne peut se reposer que dans la révélation définitive de la gloire du visage de Dieu. La foi qui chemine à travers le monde pour aller à la conquête de l'amour devait disposer Marthe, si naturellement active, à l'action, au sacrifice, au ministère incessant des œuvres. Dès lors, la foi lui donna le pouvoir des miracles. L'historien des deux sœurs ne rapporte point de miracles de Madeleine; l'amour l'enlève et l'emporte au-dessus des choses de la nature. Son existence est un prodige, il est vrai, exhaussé sur son piédestal de rocher, balancé par la main des anges dans le pur azur et la lumière du ciel, mais c'est un prodige environné de silence, enveloppé de réclusion et qui ne se découvre que par en haut. Au contraire, plusieurs des miracles de Marthe nous sont connus, et combien d'autres ne nous ont pas été racontés ! Mar-

(1) Joan. XIV. 12.

the a confessé Jésus-Christ fils du Dieu vivant dans l'infirmité de sa chair ; et c'est par cette foi vaillante et forte qu'elle opère des miracles ; et ces miracles sont d'autant plus grands que cette foi, plus ferme et plus active, lui fait vaincre les sens et surmonter la nature, et ces miracles sont des œuvres de miséricorde, œuvres de guérison, de délivrance, de résurrection, pour mieux caractériser sa mission et plus glorieusement récompenser sa fidèle et merveilleuse activité.

Maintenant, dirons-nous avec le pieux historien des deux sœurs, revenons à l'ordre de notre récit, et, mettant de côté la vie contemplative de Marie, racontons la vie et les miracles de sa sœur la bienheureuse Marthe. — Entre Arles et Avignòn, cités de la province viennoise, près des rives du Rhône, parmi des halliers stériles et les graviers du fleuve, était un désert rempli de bêtes féroces et de serpents venimeux. Là, parmi les animaux venimeux, errait un dragon terrible, d'une incroyable longueur et d'une grosseur énorme. Son souffle répandait une fumée mortelle ; ses yeux lançaient des étincelles sulfureuses ; sa gueule, armée de dents aigues, lançait des sifflements perçants et d'horribles rugissements. Tout ce qu'il pouvait atteindre, il le déchirait de ses ongles et de ses dents ; tout ce qui s'approchait de lui périssait par l'infection mortelle de son haleine. Il est incroyable combien de troupeaux et de bergers il avait dévorés, combien d'hommes il avait fait périr par son souffle em-

poisonné ! Un jour, la bienheureuse Marthe annonçant la parole de Dieu aux foules qui s'étaient rassemblées autour d'elle, on vint lui parler du dragon qui était alors le sujet de toutes les conversations : les uns la priaient dévotement, quelques autres, comme il n'est pas rare, pour la tenter, disaient : que si le Christ avait quelque pouvoir, l'héroïque et bienheureuse fille le montrerait à ce sujet ; car il ne pouvait se faire qu'aucun secours humain les délivrât de ce dragon. Elle leur dit : Si vous êtes prêts à croire, toutes choses sont possibles à celui qui croit (1). Alors, le peuple promettant de croire, elle les précède avec joie ; elle se dirige avec fermeté vers le repaire du dragon ; ayant fait le signe de la croix, elle apaise sa férocité ; avec sa ceinture elle lie le cou du monstre ; et, tournant les yeux vers les peuples effrayés qui regardaient de loin : Pourquoi tremblez-vous ? dit-elle. Voici que je tiens le serpent et vous hésitez encore ? Approchez hardiment au nom du Seigneur Sauveur, et mettez en pièces le monstre vénéneux. Elle dit, et défendant au dragon, avec une souveraine puissance, de nuire à personne par son souffle ou sa morsure ; ensuite reprochant aux foules leur peu de foi, et les excitant à frapper avec courage, elle arrête aussitôt le dragon, mais à peine elle peut rassurer les foules. Enfin, se précipitant ensemble avec

(1) Marc. IX, 22.

des armes, ils déchirèrent la bête en pièces, admirant la foi et la constance de la bienheureuse Marthe, qui tenait immobile si facilement, sans aucune crainte, avec le lien fragile de sa ceinture, une si énorme bête pendant qu'on la mettait à mort (1).

Voilà le premier miracle de Marthe. Nous n'avons pas à le discuter, à le prouver. Après Raban, la *Légende Dorée* le raconte en un récit qui n'est pas évidemment la réduction de celui que nous venons de traduire, car il y a des détails différents. La liturgie et l'hagiologie, l'art et la poésie ne séparent jamais sainte Marthe de son dragon vaincu, de sa Tarasque enchaînée par sa virginale ceinture. Ce miracle est vrai comme les autres miracles de la sainte, comme toute la vie évangélique et légendaire de la sœur de Lazare. Mais on nous pardonnera d'insister sur ce fait prodigieux, pour l'expliquer et pour en marquer le vrai caractère et la profonde signification. Marthe, ce n'est pas étonnant, devait exercer le pouvoir que Jésus avait donné spécialement à ses disciples, avant de les quitter. Celle qui fut à la fois disciple, amie, hôtesse de Jésus, dut recevoir plus directement, dut exercer plus puissamment le pouvoir de faire des miracles. Or, parmi les signes qui doivent suivre et confirmer la parole des disciples se trouve expressément celui-ci :

(1) Rab. vie etc., XL.



Serpentes tollent (1). Ils prendront, ils toucheront les serpents sans en ressentir aucun mal ; par conséquent, ils les chasseront, ils les extermineront, ou, selon le texte d'un autre évangéliste plus explicite encore et dont le miracle de Marthe semble être la vivante expression : — Voici que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, et toute la force de l'ennemi ; et vous n'en ressentirez aucun mal (2). Cet ennemi c'est le diable qui commande aux animaux féroces et à toutes les choses nuisibles, et qui s'en sert pour blesser l'homme et pour le perdre (3).

L'Evangile nous donne ainsi tout à la fois l'origine et la raison de ce pouvoir de lier, de détruire les serpents, les monstres, les dragons qui infestaient le monde avant que la lumière de l'Evangile n'eût dissipé ses ténèbres et guéri sa corruption. Comment nous étonner de voir, au berceau des principales églises et sous les pieds des premiers apôtres de l'Evangile, ces serpents monstrueux abattus, ces dragons vaincus, enchaînés, détruits ? La parole de l'Evangile nous apprend que ces monstres étaient nombreux ; le

(1) Marc. XVI, 18.

(2) Luc. X, 19.

(3) Sive etiam diaboli, qui omnibus feris et rebus noxiis præest, eisque abutitur, ut hominem lædat et perimat. Corn. a Lap. in Luc. X.

paganisme et ses monstrueuses erreurs, la corruption avec ses vices abominables, le monde avec ses forces sataniques déchaînées contre Jésus-Christ, s'exprimaient, se localisaient, se symbolisaient et, pour ainsi dire, s'incarnaient dans ces êtres supranaturels, dans ces dragons, dans ces guivres. Ces êtres énormes et puissants, dont la faune préhistorique peut donner une idée, mais qui n'ont pas été classés dans l'histoire naturelle, ce sont à la fois des symboles sataniques et des animaux réels ; ce sont des monstres qui, de loin en loin, apparaissent en dehors des espèces et des lois naturelles, comme des interventions diaboliques pour troubler l'œuvre de Dieu ; ce sont des représentants et comme des continuateurs effrayants de la race et de l'œuvre du premier serpent.

D'après plusieurs Pères de l'Eglise, d'après Bède le vénérable et Denys le chartreux, d'après S. Bonaventure et Vincent de Beauvais, le serpent qui servit au diable d'organe et d'intermédiaire pour tenter Eve et perdre l'homme était un dragon (1). C'est la remarque de S. Augustin que les démons, après avoir trompé les hommes par les serpents, continuent à les abuser, à les combat-

(1) Aiunt Beda, Dionys Carthus. et histor. scolast. ac S. Bonav. in 2. Dictunt. 21 et Vincent. Bellov. in specul. histor. serpentem hunc fuisse draconem. Apud Corn. a Lap. in Gen. III.



tre, à les séduire par ces animaux ; et Dieu permit ces ruses, ces incantations et ces terreurs de serpents, de dragons devenus des idoles terribles, pour rappeler le fait primitif et capital de la tentation et de la chute (1). De là, le culte du serpent dans toutes les religions de l'antiquité, culte diabolique, mais en même temps et involontairement culte véridique, nous rappelant la chute et la promesse de la réparation. Le serpent et le démon ne se séparent plus dans les souvenirs et les traditions, dans les terreurs et les espérances, dans le culte et les erreurs de l'humanité. Le serpent qui trompa Ève, dit un savant commentateur des livres saints, est aussi bien un vrai serpent que l'on comprend qu'il est le diable parlant par le serpent (2). Les anciens croyaient que le serpent, et surtout le dragon, la forme la plus monstrueuse et la plus puissante du serpent, avait quelque chose de divin. On lui confiait la garde des sanctuaires les plus vénérés, des mys-

(1) Hæc enim non parva tentatio est, naturam primitus humanam serpentis seductam esse colloquio. Gaudent enim dæmones hanc sibi potestatem dari, ut ad incantationem hominum serpentes moveant, ut quolibet modo fallant quos possunt; hæc autem permittuntur ad primi facti memoriam commendandam, quod sit eis quædam cum hoc genere familiaritas. S. Aug. de Genes. ad litteram. XI, 28.

(2) Serpens qui decepit Evam tam verus serpens quam diabolus per serpentem loquens intelligitur. Corn. a Lap. in Luc. X.

tères les plus terribles, la garde des oracles et des vaticinations les plus redoutables. On lui confiait la garde des trésors, comme la Toison d'or et les fruits merveilleux du Jardin des Hespérides ; on lui confiait l'enfance des demi-dieux comme Hercule, le berceau des héros comme Alexandre et des princes comme Néron, la plus complète incarnation satanique de sang et de volupté dans le monde. Le dragon apparaissait en songe, se révélait en vision, pour annoncer les destinées extraordinaires de conquérants et de grands princes, comme il est raconté dans la vie d'Alexandre et de Scipion, d'Auguste et de Sévère (1). Les Romains, pour se délivrer de la peste, allaient chercher à Epidaure le serpent d'Esculape, et le transportaient à Rome pour l'adorer et l'invoquer (2). L'empereur Adrien, au rapport de Dion, ramenait des Indes à Athènes un dragon qu'il faisait adorer dans un temple magnifique. Ce n'étaient pas seulement des païens qui rendaient un culte au serpent et adoraient le dragon, des hérétiques eux-mêmes, qui se disaient chrétiens, les ophites, nourrissaient et honoraient un serpent comme leur Christ (3).

Ces faits historiques et des milliers d'autres que l'on pourrait recueillir déposent tout à la fois

(1) Plutarque, vie d'Alexandre, etc.

(2) Valère Maxime, 1, 8.

(3) S. Epiph. hæres. 37, Theodoret. Lib. I de hæres. Vide Corn. a Lap. in Dan. XIV.

de la vérité du serpent comme organe vivant de séduction et de chute, et de la réalité du dragon comme incarnation de la puissance et de la dégradation de l'esprit infernal. Et ces récits, les uns rigoureusement historiques, les autres poétiquement légendaires, que nous lisons dans la vie des Saints, et qui nous représentent les dragons, les serpents monstrueux, ravageant des contrées, habitant les déserts, infectant les bords des fleuves, adorés ou redoutés comme des divinités malfaisantes, écrasés sous les pieds des saints apôtres, des évêques et des vierges, sont appuyés de témoignages incontestables. Pline et Philon sont explicites sur l'existence des dragons. Lampride et Strabon ne sont pas moins affirmatifs qu'Eusèbe et saint Augustin. L'abbé de Vertot, nous racontant le combat du chevalier de D. Gozon contre le monstre, crocodile ou dragon, qui désolait l'île de Rhodes en 1332, nous rappelle le serpent énorme que l'armée romaine, commandée par A. Régulus, fut obligée d'assiéger sur les bords du fleuve Bagrada en Afrique ; et il cite Florus, Valère Maxime et Orose (1). Saint Jérôme nous raconte dans la vie de saint Hilarion comment un énorme dragon se jeta dans un bûcher sur l'ordre du saint solitaire (2), et, dans la vie de saint Paul, ermite, il

(1) Hist. des chevaliers de Malte, par l'abbé de Vertot, II, 157-164.

(2) S. Hieron. Vita S. Hilar.

décrit l'hippocentaure qui étonnait le désert (1). Saint Grégoire-le-Grand nous raconte comment dans son monastère le démon apparut sous la forme d'un dragon (2).

Mais rappelons ici très-rapidement les principaux textes de l'ancien et du nouveau Testament, qui nous parlent du serpent et du dragon. C'est, au livre de Job, le défi du Seigneur à l'homme de prendre et de lier avec sa seule puissance le dragon des mers, Léviathan (3). C'est le Seigneur qui, au livre d'Isaïe, brandit son glaive sur Léviathan, le serpent-levier, le serpent tortueux (4). Dans le livre des Psaumes, c'est le Seigneur qui promet à son serviteur qu'il marchera sur l'aspic et le basilic, qu'il foulera aux pieds le lion et le dragon. C'est le Psalmiste qui, nous décrivant les grandes œuvres de Dieu, nous montre le dragon, dans la vaste mer (5). Enfin, c'est l'Apocalypse qui nous montre, histoire des faits passés, révélation des faits à venir, le combat qu'inaugura dans le ciel le grand dragon qui, terrassé par Michel, fut précipité sur la terre pour y continuer

(1) Verum hoc utrum diabolus ad terrendum eum humiliaverit, an (ut solet) eremus monstruosorum animalium ferax istam quoque gignat bestiam, incertum habemus, dit saint Jérôme, dans la vie de saint Paul, ermite, racontant l'apparition de l'hippocentaure au saint solitaire.

(2) S. Grég. Hom. in evang. XIX. Dialog. IV, 37.

(3) Job. XL, 20.

(4) Is. XXVII, 1.

(5) Psalm. XC, 13, CIII. 26.

sa lutte contre le Seigneur et contre son Christ. Le grand dragon, l'antique serpent, qui est appelé diable et satan (1), voilà tous ses noms, toutes ses figures et toutes ses transformations. Mais surtout ce qui nous présente en un tableau saisissant les ruses et les mensonges, la puissance extra-naturelle et le terrible ascendant du démon incarné dans le serpent, c'est le dragon adoré dans le temple de Bel, à Babylone, et dont Daniel nous raconte la dramatique histoire (2).

Telles sont, en quelques mots, les origines du dragon vaincu par sainte Marthe, et les témoignages de l'histoire qui disposent notre esprit à croire ce miracle, non comme un poétique symbole ou comme une pieuse légende, mais comme un fait très-acceptable et parfaitement établi. Revenons donc à la Tarasque de la vierge de Béthanie. Nous avons donné le récit de Raban et très-exactement traduit les détails qu'il nous donne du monstre si connu sous le nom de Tarasque. Cette forme horrible qu'il nous décrit, est-ce une pure imagination de l'historien ? Est-ce par tradition qu'il l'a reçue et telle qu'elle était représentée à la façade de la grande église (du XIIe siècle), dédiée à sainte Marthe à Tarascon, et telle enfin qu'on la promène encore à Tarascon dans la magnifique procession qui se célèbre le jour de la fête de sainte Marthe ? On ne sait.

(1) Apoc. XII, 3, 9.
(2) Daniel. XIVI. 22 et seq.

Nous avons cité la description que nous fait la voyante du dragon de sainte Marthe ; elle nous dit, en considérant de plus haut la race diabolique des dragons : J'ai vu souvent des dragons. Ils sont autrement conformés que les lézards ailés ou les crocodiles : leur corps est plus arrondi ; il a une croupe recourbée et quelque ressemblance avec celui du cheval ; ils ont le cou épais sans être court, la tête large et longue ; leur gueule est effrayante et s'agrandit beaucoup quand elle s'ouvre, car elle est garnie des deux côtés d'une large peau plissée et pendante ; à la jonction des épaules et de la poitrine sont attachées des ailes membraneuses semblables à celles de la chauve-souris (1). Leurs jambes ne sont pas plus grosses qu'une jambe de vache ; la partie supérieure en est courte ; ils ont de longues griffes et une longue queue. Lorsqu'ils volent, ils replient leurs pieds de devant sous le ventre et étendent les pieds de derrière. Ils volent ordinairement droit devant eux. Je les ai vus pourtant s'enlever par-

(1) Le dragon appartient essentiellement au type *reptile* ; les écailles forment seules le revêtement de la peau, comme il convient à un animal auquel on donne pour habitation tantôt la terre, tantôt les eaux. S'il a des ailes, ce sont invariablement des ailes membraneuses nues, sans plumes, comme celles de la chauve-souris, du poisson volant, du lézard volant. Dans la symbolique chrétienne sur laquelle s'est moulée toute l'esthétique du moyen-âge, le type *reptile* est la représentation du mal. Le dragon de Bergerac, étude p. M. le vicomte de Gourgue, pp. 33, 34. Note communiquée p. M. Ch. Des Moulins.

dessus de grandes forêts de cèdres. Ces animaux ont quelque chose d'affreux, de diabolique. Je ne les ai jamais vus en grand nombre ; je n'ai pas vu non plus de nids où ils eussent leurs petits. Je ne les ai vus que dans des contrées tout à fait sauvages et désertes, au milieu de rochers affreux et dans de grandes cavernes, quelquefois aussi au pied de vieux arbres, ou au bord de fleuves et de lacs solitaires. Les plus grands que j'aie vus avaient la grosseur d'un poulain, d'autres celle d'un porc. Ils n'attaquaient que les hommes isolés. Je vis souvent sortir de leur gosier comme un trait de feu qui, tombant à terre, se changeait en une noire vapeur. Dans les temps anciens, surtout avant Jésus-Christ, le règne animal produisait parfois des êtres différents de ceux que nous connaissons. Dans les temps plus rapprochés de nous, je n'en ai vu aucun (1).

Cette dernière remarque de la voyante éclaire toute cette généalogie des dragons, à la fois symbolique et réelle. Avant Jésus-Christ, le monde, tout entier dans la possession de l'esprit du mal (2), avait ses forces désordonnées dont le diable se servait pour étonner les hommes et pour les asservir, pour produire ces désordres grandioses et ces effets prodigieux où il se faisait adorer. Le monde devait produire ces animaux monstrueux, ces dragons qui désolaient la terre et qui symboli-

(1) Vie de N.-S. VI. 349-353.
(2) Et mundus totus in maligno positus est. I Joan. V. 19.

saient en même temps les énergies puissantes, malfaisantes et désordonnées des passions humaines, les idolâtries obscènes et sanguinaires sous l'horrible servitude de Satan. De là, tous ces dragons vaincus, enchaînés, écrasés sous les pieds des saints, des saintes, des vierges et surtout des apôtres de l'Evangile, des Pontifes initiateurs de la lumière de Jésus-Christ. La Tarasque de sainte Marthe est comme le type complet et le premier exemplaire de ces monstres diaboliques domptés par la puissance des Thaumaturges, symboles vivants de l'idolâtrie vaincue par l'Evangile, des ténèbres chassées par la lumière du soleil de justice. La Tarasque est comme la tête de procession infernale de toute cette suite horrible de dragons, de serpents, de guivres, de monstres qui se tordent et grimacent en gargouilles au bord des toits de nos cathédrales, qui rampent dans les voussures, aux tympans des portes et des fenêtres, sous les pieds vainqueurs des saints calmes, nimbés et triomphants. Un savant, Alfred Maury (1), a compté pour la France, dans la légende et les *Acta sanctorum,* trente-six saints qui ont combattu le dragon et qu'on représente foulant aux pieds le monstre infernal, et encore son travail est incomplet, il en oublie plusieurs ; notre saint

(1) Essai sur les légendes du moyen-âge, savant ouvrage comme tous ceux du savant archéologue, mais trop enclin aux interprétations rationalistes.

Front de Périgueux, par exemple (1). Dans certains pays et dans certaines villes, le dragon vaincu prend un nom particulier et devient le signe de l'idolâtrie vaincue par le christianisme, que l'on promène pompeusement dans les processions historiques et légendaires. Après Tarascon qui montre et promène encore la Tarasque vaincue par sainte Marthe, Rouen promenait la Gargouille dont elle fut délivrée par saint Romain, Metz le Gaouilli vaincu par saint Clément. Paris avait aussi son dragon subjugué par saint Marcel, Bordeaux, un monstre semblable, frappé par la verge d'un autre saint Marcel. Périgueux nous montre encore, par sa vieille tour de Vésone éventrée, cella d'un temple païen, son saint Front écrasant le dragon avec son bâton pastoral. « Enfin, au moyen-âge, on portait quelquefois aux processions la figure d'un monstre qui marchait devant la croix, pour indiquer le triomphe de Jésus-Christ sur les superstitions païennes (2). » Durand (3) et Beleth (4)

(1) Voir la vie de saint Front, par M. l'abbé Pergot. Le savant auteur marque deux dragons vaincus par l'apôtre du Périgord : celui de la tour de Vésone et celui des bords de la Dordogne, à *Saint-Front-de-Colubri*, près de Lalinde. VIII-XX. Voir pour le détail : Diction. des Légendes. Migne, 1160-1162.

(2) Faillon, mon. ined. II, 302.

(3) Ration. VI.

(4) De divin. offic. 123.

nous parlent de ces processions. Au monastère de Fleury, on portait le dragon à la procession des Rameaux ; on le portait à Orléans ; on le porte encore à Lima, au Pérou, en la fête de saint François, comme on le traîne à Tarascon (1).

Du nombre incalculable de ces légendes, de ces coutumes, de ces représentations historiques ou symboliques, il ne faut donc pas conclure que tous les faits rapportés par l'hagiographie sont des légendes, et tous les dragons représentés sous les pieds des saints, des allégories. « Quelques-unes de ces figures, conclut très-sagement l'abbé Faillon, ont eu pour origine des monstres véritables ou des animaux féroces, et il nous semble qu'il faut mettre de ce nombre le monstre dont nous parlons »(2). Le dragon de sainte Marthe n'est donc pas une allégorie, ou si, dans la suite des siècles, la Tarasque est devenue l'allégorie légendaire du paganisme vaincu dans la Provence par les saints de Béthanie, dès la même, il faut bien que ce symbolisme se rattache à la réalité, et que l'allégorie suppose la préexistence

(1) Dict. des Légendes. Ibid. Diction. d'Iconog. ch. 399-401. Draco, effigies draconis, quæ cum vexillis in ecclesiasticis processionibus deferri solet, quia vel diabolus ipse vel hæresis designantur, de quibus triumphat Ecclesia. Diabolus enim, ut ait S. August. hom. XXXVI, in scrip. sanct.. leo et draco est : leo propter impetum, draco propter insidias. Ducange Glossar.

(2) Mon. ined. II, 302. Note.

d'un être matériel et vivant. Du reste, la tradition est trop unanime, trop ancienne, trop universelle, pour que des explications raffinées ou des hypothèses rationalistes puissent ébranler le récit de Raban. Marthe est la seule des exilés de Palestine et des apôtres de Provence, que l'on représente traînant avec sa ceinture le dragon vaincu des bords du Rhône : et cependant elle ne fut pas la seule à évangéliser cette contrée. Maximin, Lazare et Trophime ont prêché la foi du Christ, répandu la lumière sur la terre de Provence et fondé des églises ; Madeleine et les deux autres saintes Maries, Marie Jacobé et Marie Salomé, ont, comme Marthe, rendu témoignage à Jésus-Christ ; et cependant on ne raconte d'aucun d'eux cette victoire sur un monstre ; aucun d'eux n'est représenté comme Marthe enchaînant un dragon (1). C'est donc un fait réel, vrai, historique, et la Tarasque aux pieds de sainte Marthe est le témoignage vivant d'un miracle avant d'être le symbole populaire du triomphe de sa sainteté.

Enfin, pour achever de dégager la vérité historique du récit de Raban et de la tradition provençale, disons que dans ce récit il y a quelques erreurs qu'il faut signaler et relever. Raban suppose que le monstre dont Marthe délivra les bords du Rhône s'appelait Tarasque, et qu'il donna

(1) Cette remarque très-sensée est de Faillon. Mon. II, 303, Comment. hist.

son nom au lieu même qui s'appelait Nerluc ou bois noir et qui dès lors s'appela Tarascon. C'est tout le contraire qui est la vérité historique. Tarascon existait avant l'arrivée de Marthe sur les bords du Rhône : Strabon en fait mention, et les *Acta sanctorum* remarquent, pour expliquer que Tarasque vient plutôt de Tarascon, que le monstre a dû prendre le nom populaire du lieu qu'il désolait et où Marthe le dompta si miraculeusement (1). Tarascon est un nom évidemment grec : il porte, il est vrai, dans sa racine, la trace ou le pressentiment de quelque prodige ou de quelque monstre. La vierge de Béthanie devait venir réaliser toutes ces prédictions par sa double victoire sur la Tarasque et sur l'idolâtrie.

Et maintenant, donnons la suite du récit de Raban qui nous fait le détail de la vie angélique et mortifiée de Marthe. « Le désert de Tarascon ayant été ainsi délivré par la puissance de Dieu de tous les reptiles qui l'infestaient, la très-sainte Marthe y choisit sa demeure : ce lieu, auparavant redouté et détestable, elle le rendit habitable, aimable et délicieux. Elle établit donc là une *maison de prière*, qu'elle s'étudia à enrichir de vertus et de

(1) Existimârunt aliqui nomen habuisse ab horrendo dracone regionem infestante, vulgo Tarasca cognominato ; ast alii (remarque le P. Sollier) prudentius antiquitatem urbis probant ex Strabone, qui ante Christi tempora opus suum geographicum dedit. — Vita sanctæ Marthæ ex Henr. Suarez Acta SS. XXIX Julii.

miracles, plutôt que d'ornements recherchés (1). Elle demeura là sept ans, solitaire. Toute sa nourriture durant ce temps fut de racines d'herbes et de fruits des arbres, et même elle ne se croyait permis d'user de ces aliments qu'une fois par jour (2). Ainsi en agissait-elle envers elle-même, mais non envers le prochain. En effet, pour que son jeûne de chaque jour ne lui fût pas un supplice inutile, et pour les personnes qui demeuraient avec elle une pratique pénible, s'il était sans compatissance, se souvenant toujours de l'hospitalité qu'elle avait exercée, elle n'était jamais sans avoir des pauvres auxquels elle distribuait largement ce qu'on lui apportait. Les indigents avaient toujours part à sa table ; se réservant les herbes pour elle-même, elle leur présentait avec sa pieuse sollicitude et sa dévotion accoutumée les aliments qui leur étaient nécessaires. Elle les servait avec un plus grand empressement et des soins plus affectueux que si c'eût été pour elle-même, se souvenant que Celui

(1) L'oratoire construit par sainte Marthe à Tarascon et dans lequel elle fut inhumée est l'église basse où l'on vénère encore aujourd'hui son tombeau. — Note de Faillon. Mon. II, 308. Voir le chap. précédent.

(2) Vina vitans hæc vivebat — Semel die comedebat — Glandes, nuces quos legebat — Lympha sitim coercebat—Nuda pedes incedebat — Genu centies flectebat — Nocte die se stringebat — Setis equi : sic vivebat — Prose pour la fête de sainte Marthe. Missal. Turon. 1517. Missal. Paris. 1684.

qu'elle recevait si souvent autrefois dans la maison de Béthanie, qui avait bien voulu éprouver notre faim et notre soif, n'avait plus besoin maintenant d'assistance temporelle, et voulait être maintenant nourri et servi dans les pauvres. Elle se souvenait, la servante du Christ, de ce que le Christ doit dire aux siens : Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait (1). C'est pourquoi, comme autrefois elle servit le Chef de l'Eglise, maintenant elle s'applique à servir les membres du Christ. Toujours aimable, toujours affable pour tous ; et comme Dieu a des préférences d'amour pour celui qui donne avec joie (2). Il vint au secours de sa servante avec sa bonté accoutumée, en sorte qu'une source inépuisable de plénitude et de richesse coulait avec abondance de ses provisions épuisées chaque jour par sa bienfaisance et toujours renouvelées sans peine pour elle. En effet, la dévotion des fidèles, avec une libéralité toujours plus grande, lui apportait ses biens pour qu'elle pût les donner avec abondance ; car avec sa générosité innée, elle donnait avec joie. Mais les riches eux-mêmes, elle ne les renvoyait pas les mains vides, et ceux qui venaient en grand nombre auprès d'elle en rapportaient quelque bienfait de l'âme ou du corps.» Ici, le pieux historien des deux sœurs raconte les pénitences de Marthe :

(1) Matth. XXV, 40.
(2) II Cor. II, 7.

Son grossier vêtement, son rude cilice de crins de cheval sur sa chair innocente, ses pieds nus, sa tête coiffée d'une tiare blanche de poils de chameau, sa couche composée de branches d'arbres et de sarments. Rigueurs de pénitence et de mortification dont la généreuse vierge faisait ses délices pour mieux ressembler à son divin Ami, pour s'associer avec plus d'amour à sa passion et à sa mort, pour mieux s'unir à la pénitence de sa sœur bien-aimée. Du reste, tous ces détails s'accordent très-bien avec les usages des Orientaux que la colonie des disciples de Jésus apportait en Provence, et répondent à la manière dont les anciens pénitents des premiers siècles de l'Eglise accomplissaient leur rude *exomologèse* (1). « Au milieu de ces délices, et mille fois martyre, ajoute Raban, la très-sainte Marthe aspirait ardemment au ciel : son esprit, entièrement appliqué à Dieu, s'absorbait dans les saintes oraisons et pendant toute la nuit. Celui qu'elle avait vu dans sa maison, humble et pauvre, les genoux sans cesse ployés, elle l'adorait siégeant dans le ciel ; elle allait souvent aussi dans les villes et les bourgades voisines, évangélisant aux peuples la foi du Seigneur-Sauveur, et elle revenait à sa solitude, rapportant les gerbes d'une abondante moisson d'âmes (2) ; car, ce qu'elle enseignait par ses paro-

(1) Voir les notes savantes dont l'abbé Faillon accompagne sa traduction de Raban. II, 310-312.

(2) Psalm. CXXV, 6.

les, aussitôt elle le prouvait par des prodiges et des miracles. Par sa seule prière, en y joignant aussi l'imposition des mains, elle chassait les démons du corps des possédés, et par la vertu du Saint-Esprit elle opérait toutes sortes de miracles (1). »

Voilà Marthe établie à Tarascon, vivant de la vie solitaire et pénitente, comme sa sœur Madeleine dans son rocher de la sainte Baume. Marthe offrait ainsi dans sa vie mortifiée un parfait exemplaire de la vie chrétienne ; mais elle mêlait la vie active avec la vie contemplative, car elle avait reçu de Dieu des aptitudes et des dons, une ferveur de zèle et une activité d'œuvres qui ne se pouvaient contenir dans la solitude et qui devaient se répandre au dehors pour gagner les âmes et convertir les peuples. Elle évangélisa sans doute, dans les environs de Tarascon, Maillane et Saint-Gabriel, Saint-Rémi et Pernes, Beaucaire et Avignon, qui ont gardé dans leur histoire locale et dans leurs monuments, des traces et des souvenirs de l'apostolat de sainte Marthe. C'est dans une de ses prédications qu'elle opéra le fameux miracle de résurrection que Raban nous raconte ainsi : « Un jour, à Avignon, cité de la province viennoise, près des portes de la ville, en un lieu agréable, entre les bords du Rhône et les remparts de la ville, la bienheureuse Marthe était

(1) Raban. *Vie*, etc., XLI.

assise annonçant la parole de vie aux foules accourues de la ville et guérissant les malades. Or, un jeune homme qui était au-delà du Rhône, voyant sur la rive opposée cette foule de peuple, et voulant entendre la parole de Dieu, mais n'ayant ni pont, ni barque pour passer le fleuve, poussé cependant par l'avidité d'entendre la parole et de voir les miracles de la servante du Christ, se confiant en son habileté à nager, se dépouilla de ses vêtements et se jeta dans le courant du Rhône pour le traverser à la nage. Les yeux de tous les assistants au-delà du Rhône étaient fixés sur lui, lorsque tout à coup, arrêté par les eaux bouillonnantes du Rhône, il s'enfonçe et périt. Tout le peuple pousse un cri. On loue la dévotion du jeune homme, on déplore son infortune. Que dire de plus ? Tout le peuple n'a qu'un désir, une volonté, un vœu, c'est qu'on envoie des pêcheurs avec des filets, et qu'on cherche avec soin le corps du jeune homme, si la miséricorde du Seigneur Jésus permet qu'on le trouve. Le lendemain, à l'heure de None, ce corps qu'on a cherché, qu'on a trouvé après de longues fatigues, on le porte et on le dépose aux pieds de la très-sainte Marthe. Toute la cité s'assemble pour ce spectacle ; les personnes les plus nobles de la ville, des deux sexes, prient et supplient à genoux la servante du Christ de leur faire voir les merveilles du Christ-Sauveur dans la résurrection de ce jeune homme. Elle y consent de grand cœur, pourvu toutefois que tous ceux qui

sont présents donnent les mains à la foi chrétienne. Ils s'écrient tous d'une voix : Nous croirons que le Seigneur-Sauveur est vrai fils de Dieu et Dieu lui-même, qui vous a choisie pour être sa servante. A ces paroles, la bienheureuse Marthe, transportée de joie, confiante en la bonté et la puissance du Seigneur-Sauveur, se prosterne avec larmes et prie. Le peuple se prosterne à son exemple, et, avec de grands cris entrecoupés de sanglots, ils implorent la clémence du Dieu tout-puissant, afin que, pour l'honneur et la gloire de son nom, Il daigne en ce miracle montrer sa puissance. La prière finie, la servante du Christ se lève, et, s'approchant du corps : Au nom du Seigneur Sauveur Jésus-Christ, dit-elle, lève-toi, jeune homme, et raconte-nous les grandes choses qu'a faites pour toi la bonté du Rédempteur. Pourquoi plus de paroles ? A cette voix, l'âme revient à ce corps, le jeune homme revit ; et, s'étant assis, il confesse aussitôt qu'il croit en Jésus-Christ et il est baptisé, et après que le peuple a fait éclater sa joie, on le ramène sain et sauf dans sa demeure. Ce que voyant, les peuples s'écrièrent tous ensemble que le Christ Jésus est vrai Dieu, et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le Christ. Dès ce moment, la renommée de Marthe, la très-sainte servante du Christ, fut célébrée par toutes les bouches : et tous, hommes et femmes, l'eurent en grand amour et en singulier honneur (1). »

(1) Raban, *Vie*, etc., XLII.

Ce miracle, comme celui de la Tarasque, raconté par Raban avec une grande simplicité, est resté dans l'histoire, dans la légende et dans la liturgie. Raban ne fait ici que rapporter ce qu'il trouve et ce qu'il sait dans les anciennes vies du v[e] et du vi[e] siècles qu'il a sous les yeux pour composer son histoire, et qui ne sont que le naïf récit de traditions plus antiques, recueillies de la bouche ou tombées de la plume des disciples mêmes de la vénérable Marthe. Tous les anciens offices de sainte Marthe racontent ou chantent cette résurrection du jeune homme noyé dans le Rhône. — Par vous, dit une ancienne prose en usage dans les anciennes églises de Lyon et de Cologne, comme d'Arles et de Marseille, par vous le serpent est détruit ; par vous le jeune homme noyé est rendu à la vie (1). Le terrible serpent qui répandait ses ravages au bord du fleuve, elle le lie avec une ceinture et pendant que, près du même rivage, debout comme une divinité, elle répand la douce parole de vie, un enfant est submergé dans les flots. Les populations le cherchent en pleurant : après qu'on l'a trouvé et retiré des flots, elle lui rend la vie (2). —

(1) Per te serpens est subversus — Per te juvenis submersus — Vitæ restituitur. — Missal. Lugd. Aurel. 1523. Colon. Massil. 1530.

(2) Juxta flumen — Stans ut numen — Dum dat mite — Verbum vitæ — Infans mari mergitur.

Illum gentes — Quærunt flentes — Cui reperto — Et ex-

C'est tout le récit de Raban en strophes rimées, courtes, claires et sonores, comme les aimait le moyen-âge. On trouve ces miracles rappelés dans d'autres monuments liturgiques. Ainsi, dans l'office cité par le P. Sollier, aux *Acta sanctorum*, composé pour l'église d'Avignon, la IV[e] leçon (au jour de l'Octave) raconte le miracle de la Tarasque, ainsi que le raconte Raban. La V[e] raconte la résurrection du jeune homme noyé dans le Rhône et l'eau changée en vin, miracle dont nous parlerons tout à l'heure (1). Enfin la vision, nous exposant le tableau des prédications et des miracles de la puissante Vierge, nous a raconté cette miraculeuse résurrection.

Le récit de la voyante, plus simple que celui de Raban, est peut-être plus exact. Raban, composant son histoire en légende, a sans doute dramatisé le miracle qu'il raconte. Dans tous les cas, nous avons dans tous ces tableaux de l'histoire, de la vision et de la liturgie, la vérité prouvée, l'exposition complète de l'un des nombreux miracles que le divin Sauveur accordait si libéralement à sa pieuse servante. Dans cette résurrection du jeune homme noyé, Marthe se souvint de son frère Lazare et pria avec une irrésistible fer-

tracto — Per hanc vitæ redditur — Missal. Turon. 1517. Missal. Paris. 1654.

(1) Officium B. Marthæ virg. et hospitæ Christi juxta leges Rom. Breviarii ultimi emend. auct. Clement. VIII. Avenione. Acta SS. Die XXIX Jul.



veur. Jésus qu'elle priait se souvint aussi du frère de son amie qu'il tira du tombeau; et mit un tendre empressement à lui rendre la vie du jeune homme. Que pouvait-il lui refuser? Voici un autre de ces miracles que Marthe opérait avec tant de libéralité pour le bien des autres : « C'est alors que, dans toutes les provinces des Gaules et surtout dans les provinces de Vienne, de Narbonne et des Aquitaines, une éclatante renommée et la très-suave odeur de singulières vertus, comme le parfum d'un champ fécond que le Seigneur a béni (1), attiraient tous les cœurs à la foi du Christ et à l'amour de la servante du Christ. La très-sainte Marthe se réjouissait, et, rendaient grâce avec elle, la sœur bienheureuse que l'on doit nommer avec un souverain respect, Marie-Madeleine, ainsi que le directeur et le gardien de sa vie contemplative, l'archevêque Maximin. Celui-ci, enflammé du désir de voir et d'entretenir la servante du Christ, vint directement de la seconde Narbonnaise, où il habitait, en la province de Vienne, à Tarascon. De même, l'archevêque Trophime, de la cité d'Arles, et le pontife Eutrope, de la cité d'Orange, vinrent à Tarascon avec la même intention et la même volonté, attirés par le même désir, au même jour et à la même heure; et comme aucun d'eux ne pouvait soupçonner l'arrivée de l'autre, cependant ils se réunirent

(1) Gen. XXVII-27.

ensemble par l'inspiration de Dieu qui dispose toutes choses avec suavité (1). La sainte héroïne les reçut avec honneur, les servit avec libéralité, et s'efforça de les retenir près d'elle. Or, le seizième jour des calendes de janvier, qui est le dix-septième du mois de Casleu (selon les Juifs) qui est appelé décembre chez les Latins, ils dédièrent la maison de la bienheureuse Marthe, cette maison illustrée par ses miracles, ses vertus et sa sainte vie, comme une basilique au Seigneur-Sauveur. Et, après la dédicace de ce temple, lorsque les pontifes vinrent prendre le repas du soir, la très-sainte Marthe les servit avec son admirable affection habituelle. Or, les convives étaient nombreux et le vin venant à manquer (2), l'hôtesse du Seigneur-Sauveur ordonna, au nom de Jésus-Christ, de puiser de l'eau et de la servir à tous avec abondance. Lorsque les pontifes invités au repas l'eurent goûtée, ils s'aperçurent que cette eau était changée en un excellent vin. En conséquence, les pontifes, par un commun décret, établirent de célébrer ce jour tous les ans, à cause de la dédicace de la basilique et à cause de l'admirable changement de l'eau en vin. Après la mort de la bienheureuse Marthe, à l'occasion de ce miracle, la coutume s'établit qu'au jour de la dédicace de sa maison on célébrât aussi la fête

(1) Sap. VIII-1.
(2) Joan. II-3.

de son passage et en même temps le martyre de saint Lazare, évêque, son frère, ce que nous voyons faire au reste jusqu'à ce jour pour le bienheureux Jean-Baptiste, pour les apôtres du Christ, Jean et Jacques, Simon et Jude, et pour plusieurs martyrs desquels on célèbre la mort, non au jour où ils ont souffert, mais soit au jour où leurs églises ont été dédiées, soit au jour de l'invention de leurs reliques. Enfin les prélats, disant adieu à la bienheureuse servante du Christ, se recommandant à ses saints mérites et à ses prières, se séparèrent d'elle, après avoir échangé avec elle leur bénédiction (1). »

Ce dernier miracle de Marthe, comme les autres, est célébré par l'abondante et pieuse liturgie que le moyen-âge avait consacrée à l'apostolique vierge de Béthanie. — Vous avez mérité la vie de votre frère, lui dit une prose des plus célèbres et des plus harmonieuses, en usage dans l'ancienne liturgie de Lyon, d'Orléans, de Cologne, d'Auch, de Marseille, d'Arles ; de l'eau vous avez fait du vin par la divine grâce (2). — Ce miracle convenait bien à Marthe, la pieuse hôtesse de Jésus et la libérale économe de son Église naissante. La générosité de sa charité hospitalière devait le demander au divin Sauveur, qui veut bien estimer

(1) Raban. *Vie*, etc. XLIII-XLIV.

(2) Vitam fratris meruisti — Aqua vinum fecisti — Per divinam gratiam. — Missal. Lugd. Massil., etc., 1523. Mon. ined. II-594,

comme fait à lui-même ce que l'on fait au plus petit d'entre ses frères, à plus forte raison ce que l'on fait aux plus considérables, à ses frères les plus chers, les évêques et les apôtres. La généreuse reconnaissance de Jésus pour les soins pieux de son hôtesse devait facilement lui accorder l'empire et la disposition de ses créatures, surtout de celles qui sont le plus nécessaires pour le large exercice de l'hospitalité.

Voilà les travaux d'apostolat, voilà les miracles de puissance et de charité que Marthe exerça dans la Provence, et plus spécialement sur les bords du Rhône, au pays de Tarascon. Toutefois, avant de clore cette dernière partie de sa vie, nous devons rappeler ce que nous avons dit en passant et ce que nous devons mettre hors de doute et en pleine lumière. Marthe ne fut pas seulement apôtre et thaumaturge ; elle fut aussi modèle exemplaire de virginité, initiatrice de vie religieuse et fondatrice de communauté. En parcourant sa vie évangélique, nous l'avons vue avec un caractère particulier s'exercer au ministère des œuvres de miséricorde ; nous l'avons vue consacrant sa fortune et sa vie, appliquant son intelligence et son activité au service de la sainte humanité de Jésus, vouant au Verbe fait chair sa virginité fidèle. Elle devait fonder dans l'Église la vie monastique, inaugurer pour le service de l'humanité de Jésus, se prolongeant dans les douleurs, les infirmités et les misères de l'homme, cette génération impérissable de vierges chrétiennes, diver-

ses de noms, d'ordres, de congrégations et de visages, mais unies dans le même dévouement et pour les mêmes œuvres, se perpétuant depuis le foyer de Béthanie et la cellule de Tarascon jusqu'aux extrémités de la terre, et se multipliant, odorante floraison de lys, admirable frondaison de vertus et d'œuvres, dans toute l'Église, mais particulièrement sur le sol privilégié de notre France. — *Florete flores quasi lilium et frondete in gratiam* (1).

Rappelons d'abord ce que la vision nous montre : « Je vis sainte Marthe lorsqu'elle eut quitté Massilia, en compagnie de Marcelle, de l'autre servante et de quelques femmes qui s'étaient attachées à elle ; elle était arrivée dans une contrée sauvage, d'un accès difficile, où plusieurs femmes païennes habitaient des cabanes adossées aux antres des rochers. C'étaient des captives que les gens du pays avaient enlevées, pendant une guerre, et qu'ils avaient établies là ; elles étaient soumises à une surveillance particulière. Marthe et ses compagnes s'établirent dans leur voisinage; Elles se construisirent d'abord de petites cabanes près des leurs ; plus tard, elles bâtirent un couvent et une église. L'église, au commencement, n'avait que les quatre murs avec une toiture en branches tressées recouvertes de gazon ; toutes y travaillaient. Elles convertirent d'abord les

(1) Eccli. XXIX-19.

captives, dont quelques-unes s'adjoignirent à elles ; d'autres, au contraire, leur donnèrent beaucoup de chagrins, et, par des dénonciations perfides, attirèrent sur elles des persécutions de toute espèce (1). » Dans le cours de son récit, Raban ne manque pas de rappeler que Marthe ne vivait pas seule et que plusieurs personnes vivaient avec elle (2) : il ne les désigne pas autrement. Nous pouvons croire qu'en outre des compagnons de son apostolat, elle avait avec elle quelques femmes qui l'avaient suivie de Palestine, quelques autres qu'elle avait converties à Marseille, et qui furent le germe de cette communauté qu'elle fonda près de Tarascon. Quelques auteurs même prétendent qu'elle fonda un monastère d'hommes, car on lui attribue la fondation des *hospitaliers du Saint-Esprit* (3), en même temps qu'un monastère de femmes, pour exercer la miséricorde envers les malades, les pauvres et les voyageurs des deux sexes (4). La tradition est unanime à croire que Marthe établit un couvent de femmes auprès d'elle ; qu'elle fonda le premier monastère de Vierges chrétiennes adonnées aux œuvres de miséricorde en même temps qu'elles travaillaient sous la direction et par l'exemple de cette grande sainte à leur perfection religieuse. Les *Acta sanctorum*,

(1) Vie de N. S. J.-C. VI-349.
(2) Raban, Vie, etc., XLIV-XLVI.
(3) Hierarch. August. etc. Auct. Corbin. Korein, 1719.
(4) Voir Faillon. Mon. incd. II. Comment. 319.



si difficiles pour reconnaître, dans les miracles que la tradition attribue à sainte Marthe et dans les circonstances particulières de la vie que raconte Raban et que chante la liturgie, le caractère historique, ne font pas difficulté d'admettre ce fait de la vie conventuelle et monastique inaugurée par la pieuse vierge de Béthanie. Ce n'est pas ici le lieu, dit le P. Sollier, de célébrer la mémoire de sainte Marthe par les prodiges étonnants et si connus comme la Tarasque, la guérison de Clovis. C'est assez de croire à ce qui contribue à la gloire solide de sainte Marthe, et personne ne doit répugner à croire que, pendant qu'elle habitait ce lieu (de Tarascon), son premier soin, non-seulement comme hôtesse du Christ, mais comme apôtre, fut de réunir des vierges ses sœurs et de passer en leur société le reste de sa vie (1). Ainsi, le P. Sollier, tout en refusant d'entrer dans la controverse pour discuter les miracles de sainte Marthe, est cependant un témoin de la tradition. Il rapporte ces prodiges qu'il qualifie

(1) Hunc equidem non a miraculis signis aut a vulgatissimis prodigiis repetendum existimo.. Draconem... Chlodovei accessum... Aliaque id genus miranda potius quam fide digna ; ea usquam hic vindicanda aut asserenda non suscipio. Satis sit rebus istis acquiescere quæ ad solidam sanctæ Marthæ gloriam conducunt... Neque vero ab eo abhorrere quis debet quod dum eo loci consisteret, non solum Christi hospita, sed et apostola inter primas curas de sororibus virginibus congregandis cogitare cœperit, in quarum consortio reliquam vitam exegerit. Acta SS. XXIX Juillet. P. Sollier.

de plus admirables que dignes de foi certaine ; il donne à Marthe ses titres d'hôtesse et d'apôtre de Jésus ; il ne fait pas de difficulté de la voir à Tarascon environnée d'une communauté de vierges qu'elle a réunies et qu'elle forme à ce double ministère d'hospitalité et d'apostolat, à cette double vie d'action et de contemplation qui est l'idéal de perfection de la vie religieuse.

Marthe avait apporté dans la Provence, elle a fait fleurir sur notre terre de France les premiers germes des conseils évangéliques; mais surtout le premier germe de la virginité qui se conservait comme une étincelle de lumière et de pureté dans les épaisses ténèbres du paganisme, selon la remarque d'un pieux auteur (1), que l'ancienne loi conservait dans les cloîtres du temple, comme une promesse et comme un signe des innombrables générations de vierges qui devaient sortir de la cellule de Marthe (2). C'est là une tradition appuyée des monuments les plus vénérables et des plus fortes autorités. Nous devons rappeler le Bréviaire romain qui résume, dans les leçons de l'office de sainte Marthe, l'essence même de l'Evangile, de la légende et de l'histoire. — Elle se retira dans un lieu séparé des hommes avec quel-

(1) Jam sub ipsâ romanæ Reipublicæ incunabula, in densis superstitionum tenebris, invenire fuit Romæ virgines vestales. Franc. Xav. Maruchant. de Antiq. Christ. 1767.

(2) Sed et virgines quæ conclusæ erant præcurrebant ad ostium, aliæ autem... II Mach. II. 19, 20.

ques femmes des plus vertueuses : elle vécut ainsi longtemps avec une grande piété et une admirable prudence (1). — C'est là ce qu'affirme la *Légende dorée*: non que nous regardions le récit du pieux archevêque de Gênes, le B. Jacques de Voragine, comme un monument d'histoire ; mais nous le regardons comme un témoin très-véridique des traditions des premiers siècles.— Ensuite, dit la légende dorée, ayant rassemblé une nombreuse communauté de sœurs et ayant édifié une grande basilique en l'honneur de la bienheureuse Marie toujours Vierge, elle mena là une vie très-austère (2). — Un autre martyrologe, cité par le P. Sollier, affirme que, dès son séjour à Marseille, Marthe réunit autour d'elle un monastère de vierges (3). L'histoire elle-même nous démontre cette tradition non-seulement acceptable, mais toute vraisemblable : car, dès le premier siècle de l'Eglise, saint Ignace, martyr, dans sa lettre aux Philippiens, salue avec respect le collége des vierges et l'assemblée des veuves qui édifiaient cette

(1) In locum a vicis remotum cum aliquot honestissimis feminis se recepit : ubi summa cum laude pietatis et prudentiæ diu vixit. Brev. Rom. die XXIX Jul.

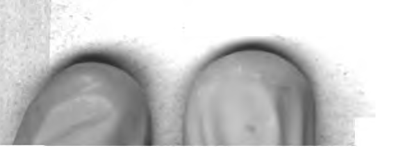
(2) Deinde congregato ibidem magno sororum conventu et ad honorem B. Mariæ semper virginis magna ædificata Basilica, satis ibi asperam duxit vitam. Legenda, opus aur. etc.

(3) Massiliæ primum consistit, ubi hic sexus collecto cœtu vitæ regularis prima mire dedit specimina. Saussayus in martyrol. Acta SS. XXIX Jul.

église de leurs prières, de leurs œuvres et de leurs vertus (1). Dès le troisième siècle, avant même que l'Eglise, jouissant de sa liberté, pût installer au grand jour ses monastères de vierges, ils étaient nombreux, néanmoins, se dérobant à l'ombre des églises et des catacombes ; car Baronius, parlant des persécutions de l'empereur Maximin en l'an 301, à l'occasion de sainte Domna que le tyran recherchait, dont le savant Annaliste rapporte les actes, il dit que le scélérat fouillait dans tous les monastères de vierges — *Asceteria* — qu'il les détruisit, accablant d'outrages ces vierges qui ne doivent pas même, ô douleur ! être vues des yeux des hommes (2). Invoquons encore ici la vision, affirmée par la science et autorisée par l'Eglise. Pendant qu'on célébrait les solennités de la fête de sainte Marthe, il fut montré à sainte Véronique de Binasco (en Lombardie) une grande multitude de religieuses vêtues de blanc qui suivaient immédiatement Marthe, s'avançant avec une pompe céleste. Or, un ange dit à Véronique

(1) Nuntionem quoque facit cœtuum hujusmodi muliebrium jam primo Christi sæculo S. Ignatius martyr dum ad Philippenses scribit his verbis : Saluto collegium virginum et cœtum viduarum — De Antiq. Christ.

(2) Sed sceleratus furebat communiter in omnia asceteria atque sacra quidem asceteria omnia crudeliter diruebantur, virgines vero turpiter probris afficiebantur ; virgines, pro dolor ! quas ne masculorum quidem oculis videri erat unquam tolerandum. Annales, etc., ad an. 301.



Ce sont là des femmes consacrées à Dieu dans le monastère que Marthe a fondé pendant sa vie (1).

Arrêtons-nous là sur cette vision qui nous transporte en plein ciel. Marthe, la vierge de Béthanie, l'active et prudente ménagère, la généreuse et vaillante hôtesse de Jésus, Marthe a voulu laisser sur la terre une postérité qui continuât ses œuvres, son dévouement et son amour pour Jésus ; puisque Jésus a voulu résider parmi nous jusqu'à la consommation des siècles dans la personne des pauvres, des petits, des malades, des infirmes, des orphelins, des vieillards, des malheureux, de tous les rebuts de la nature, de tous les abandonnés de la société. *Pauperes semper habetis vobiscum* (2). Marthe a voulu plus encore : elle a voulu que sa maison de Béthanie se continuât permanente et se multipliât hospitalière sur la terre et surtout dans notre patrie, et que Jésus y pût entrer, y vînt séjourner, Jésus, l'éternel pèlerin et le divin mendiant des âmes (3). Elle a voulu que son bon Maître fût prévenu d'hommages, accueilli de respect, environné de service et d'amour. Elle a fondé la vie monastique, on pourrait dire, pour les vierges des deux

(1) De ostensa celebritate sanctæ Marthæ hospitæ Christi... Dixit vero angelus Veronicæ : Hæ sunt feminæ Deo sacratæ monasterii quod Martha vivens instituit. Acta SS. Bolland. XIII. Januar. de B. Veronica de Binasco virg. mediol. Vita. Lib. V, cap. 7.

(2) Joan. XII, 8.

(3) Apoc. III, 20.

sexes, mais, du moins pour les femmes. La première elle a réuni, constitué, soumis à la règle dans la vie commune, pour la prière et pour la contemplation, pour le ministère et pour l'action, les jeunes filles, les femmes, les vierges, les veuves, la fleur de l'humanité régénérée, l'élite exquise du dévouement et de l'amour. Elle les a dressées à son exemple, élevées dans son vol puissant de sainteté, consacrées par la vertu sacerdotale de son apostolat, pour être à jamais les servantes et les hôtesses, les sœurs et les épouses de Jésus. C'est la gloire de notre sainte, sa gloire perpétuée parmi nous, sa gloire parfaite dans le ciel et spécialement dans la suite royale du divin Agneau. Dans l'histoire de l'Eglise, elle nous apparaît ouvrant la marche de ces groupes, de ces familles, instituts et congrégations de femmes d'élite, élite de cœur, souvent d'esprit, qui se répandent sur la terre, s'établissent sur les sommets pour prier, expier et sauver, qui descendent vers toutes les misères pour les soulager, les guérir et les transfigurer. Dans le ciel, elle nous apparaît comme en la vision de la B. Véronique de Binasco, à la suite de l'Agneau, la première après la Vierge Immaculée, suivant l'Agneau partout où il va, conduisant après elle l'innombrable troupeau des blanches vierges, qui l'environnent, la contemplent et la bénissent avec allégresse comme leur sœur aînée et leur mère vénérable. *Albis indutæ, Martham cælesti pompa incedentem illico sequebantur.*

es femmes. La p
ué, soumis à la rè
our la prière et po
ministère et pour l'acti
femmes, les vierges, l
l'humanité régénérée, l'É
ment et de *l'amour*. Elle le
emple, élevées dans son v
teté, *consacrées par* la ver
on *apostolat*, pour être à jam
t les *hôtesses*, *les sœurs* et l
sus. *C'est* la gloire de *notre* sai
pétuée parmi *nous*, *sa gloire* parti
et *spécialement* dans la *suite* roy
gneau. Dans l'*histoire* de l'Eglise, e
raît *ouvrant* la marche de ces group
milles, instituts et *congrégations* de fe
lite, élite *de cœur*, souvent d'esprit,
ndent sur la terre, s'établissent sur l
s pour *prier*, *expier* et sauver, qui desc
s toutes les misères pour les soulager,
t les *transfigurer*. Dans le ciel, elle m
comme en la vision de la B. Véroni
sco, à la *suite* de l'Agneau, la prem
Vierge Immaculée, suivant l'Agneau p
il va, *conduisant* après elle l'inn
oupeau des blanches vierges, qui l
la *contemplent* et la bénissent a
comme leur sœur aînée et leur m
Albis indutæ, *Martham cælesti po*
illico sequebantur.

L'âme de vo
dans les cl
Votre corps à
velit de sa
Elle connut
l'avait prév
mort avec

Combien de t
Tarascon ? Après
avoir converti les
vertus, par son t
pour Jésus, com

dans le monastère qu'elle avait fondé ? Combien d'années lui donna l'hôte divin pour former à la vertu, diriger dans les œuvres de miséricorde ces vierges, ces veuves qu'elle avait réunies autour d'elle ? Nous aimerions le savoir. Mais les traditions, très-certaines et très-explicites sur les grandes lignes de la vie de notre sainte, nous laissent dans le vague et l'incertain pour préciser des dates et fixer des nombres. Nous avons dit ailleurs que Madeleine avait vécu trente ans à la sainte Baume : c'est sans doute le nombre d'années qu'elle passa en Provence ; et le nombre doit être vrai, tant il nous paraît vraisemblable par tous les auteurs qui nous l'affirment et tous les monuments qui nous l'attestent. Marthe, venue avec sa sœur, morte peu de temps après sa sœur, vécut donc le même temps en Provence. Trente ans elle prêcha Jésus, elle servit Jésus, elle démontra Jésus par sa vie, ses vertus et ses miracles. Comme Marthe était plus âgée que Madeleine, étant l'aînée de la famille de Béthanie, elle devait avoir un peu plus de quarante ans lorsqu'elle aborda en Provence. Raban nous a dépeint les deux sœurs : chacune d'elles avait une beauté de visage noble et grave, une grande décence de manières et dans les paroles une irrésistible grâce de persuasion (1). Madeleine avait

(1) Erat autem in utriusque earum vultu veneranda venustas, honestas in moribus, in verbis promptissima gratia ad suadendum. Raban. Vita, etc., XXXIX.

quarante ans à cette époque, Marthe pouvait avoir quarante-deux ou quarante-trois ans. Elles avaient conservé la distinction de leur nature, la noblesse de leur race, l'air et le charme exquis de leur personne. Car, en même temps qu'elles étaient de noble origine et formées par une éducation où la simplicité patriarcale se mêlait à la grâce aristocratique, leur familiarité avec le Verbe fait chair, leur tendre amitié pour l'ineffable beauté divine qu'elles avaient vue sur la terre et qui avait conversé avec elles (1), avaient dû les revêtir d'un caractère idéal et d'une surnaturelle beauté. A cet âge qui est la maturité de la vie, qui, pour les âmes inclinées vers le couchant et pour les visages penchés vers l'automne, reçoit de si calmes et doux reflets du soleil, les deux sœurs devaient conserver quelque chose de leur beauté native et de leur distinction de race : une beauté de lignes plutôt que de couleur, une beauté plus immatérielle que sensuelle. Mais la vierge de Béthanie devait conserver de ce couchant des rayons plus abondants, de cette floraison d'automne des parfums plus pénétrants, puisqu'elle était revêtue de ce doux éclat et de cette angélique beauté que donne la virginité. *O quam pulchra est!* Oh ! qu'elle est belle la génération des âmes chastes, épanouies dans la lumière du visage de Dieu (2) ! Marthe

(1) Baruch, III, 38.
(2) Sap. IV, 1.

vécut ainsi de longues années de la vie monasti-que et régulière. Elle eut le temps d'informer dans la perfection de la vie religieuse ces générations de vierges chrétiennes qui se succédèrent sous son gouvernement ; elle eut le temps de les dispo-ser et de les appliquer au ministère de la charité, à l'intelligence pratique des œuvres de miséri-corde. Raban nous a dit qu'elle vécut solitaire pendant sept ans. *Sedit ibi solitaria septem annis*. Avec tous ses travaux pour délivrer, puri-fier, évangéliser Tarascon et les bords du Rhône, nous pouvons compter ces sept années comme celles de son apostolat. Ayant enfin chassé par la vertu de Dieu, du désert de Tarascon, toute l'infection des reptiles, la très-sainte Marthe choi-sit là sa demeure, et ce lieu naguère odieux et dé-testable, elle en fit une habitation pleine de char-me et d'amabilité (1). Nous l'avons vue vêtue d'un sac et d'un cilice, c'est-à-dire d'une robe étroite et grossière par-dessus une tunique de pénitence, attachée avec une grossière ceinture de crins de cheval, pieds nus et la tête voilée d'une tiare blanche de poils de chameau : c'était la coiffure des Orientaux et qui devenait le voile monasti-que (2). Voilà tous les caractères décisifs et les

(1) Raban. Vita, etc., XLI.

(2) Vestis ejus aspera saccus et cilicium tempore septenni, cingulo nodoso de setis equinis... Semper nuda pedes, alba tiara de pilis cameli velata caput. (Id. ibid)



linéaments de l'habit religieux dans la forme, la couleur et les habitudes austères. Quelle sainte vie et quelle ardeur de perfection dans cette vierge de Béthanie, révélant aux femmes de Provence les aimables grandeurs et les charmes divins de la virginité ! Quelle ferveur de zèle pour le nom, la gloire et le culte du divin Maître qu'elle avait reçu dans sa maison, qu'elle avait contemplé de ses yeux, servi de ses mains, aimé de toute son âme ! Quel recueillement dans la prière et l'oraison à s'entretenir avec Celui qu'elle avait entendu avec ravissement, dont elle avait recueilli toutes les paroles, dont elle méditait avec amour la vie, les discours, les miracles, les souffrances et la mort ! Quelle activité calme, infatigable, dans ces devoirs d'hospitalité qu'elle exerçait en souvenir de Celui qui l'avait distinguée, illustrée, sanctifiée, pour être son hôtesse pieuse et bien-aimée ! Quelle perfection dans la pratique des vertus chrétiennes et des conseils évangéliques, et surtout dans la fidélité à ces trois vœux qu'elle avait déjà formés à la suite de Jésus son maître, son modèle et son Sauveur ! Comme à ces vœux elle donna, dans cette période de sa vie et dans le monastère de Tarascon, leur forme définitive et leur fécondité de vie surnaturelle ! Quelle pauvreté, quel détachement dans cette grande âme, qui avait tout quitté, ses biens, son pays, sa famille, son frère même et sa sœur, pour être toute à Jésus, et pour que Jésus fût tout à elle ! Quelle pureté virginale dans cette fille des

rois de Syrie, qui dans son enfance avait senti les premiers charmes de la vertu, dont le cœur si noble s'était penché comme d'instinct, s'était ouvert dès la première apparition du Verbe incarné dans sa famille, vers la lumière angélique de l'angélique vertu ! Quelle surabondante sainteté dans cette amie de Jésus, dont les mains pures avaient servi le Verbe incarné, dont les yeux si modestes l'avaient si souvent contemplé, dont tous les sens, comme tout le cœur, avaient été pénétrés de la présence, du rayonnement, de l'amitié, des préférences de grâce et de tendresse, de Jésus et de Marie, de la virginité par essence et de la vierge par excellence !

Mais il faut nous arrêter là de ces considérations, nécessairement un peu vagues, puisqu'elles ne peuvent porter sur des faits et des détails historiques. Disons seulement avec le pieux chanoine et panégyriste de sainte Marthe : « Je souhaiterais de tout mon cœur, autant pour la consolation des religieuses de notre temps et de toutes les personnes qui font profession de vertu et de piété dans le monde que pour la gloire de sainte Marthe, que les heureuses filles qui vivaient sous sa conduite eussent pris le soin de laisser à la postérité les règles qu'elle leur avait prescrites. Je m'assure que nous aurions à présent un si juste modèle de la perfection chrétienne et une idée si excellente de la vie religieuse, que Marthe passerait dans l'Eglise de Dieu pour la fondatrice générale de tous les ordres religieux qui lui

servent d'appui et d'ornement. » (1) Nous pourrons insister plus loin en manière de conclusion sur cette vocation religieuse de Marthe et sur cette fonction qu'elle remplit dans l'Eglise naissante, d'établir le premier monastère et de fonder la vie religieuse. Nous voudrions insister en particulier sur cette disposition à jamais bénie du Sacré-Cœur qui donnait à la France le plus bel exemplaire de la pureté dans la vierge de Tarascon, en même temps qu'il lui donnait le plus parfait exemplaire de l'amour divin dans la pénitente de la sainte Baume, pour achever l'exemplaire complet de la femme chrétienne. Mais nous avons maintenant à raconter les derniers moments de la sœur de Lazare et de Madeleine.

Avant de mourir, Marthe alla saluer sa sœur dans la solitude de la sainte Baume, ou la fit saluer par saint Maximin : celui-ci était constitué comme le chef spirituel de la sainte colonie, le chef hiérarchique des apôtres de la Provence ; il était demeuré le supérieur des deux sœurs et comme le directeur de leur conscience. C'est pourquoi nous voyons Madeleine visitée quelquefois par Maximin ; et, lorsqu'elle sut que le dernier jour de son exil sur la terre était arrivé, elle vint, transportée par les anges, lui demander la communion comme viatique vers son bien-

(1) Histoire panégyrique de la vie de sainte Marthe, hôtesse de J.-C., par Rostan Bertet, chanoine de Sainte-Marthe, 1650, IV, 4, 229.

aimé. Maximin avait baptisé la pieuse famille de Béthanie. C'est à lui que le divin Sauveur avait confié cet office ; et, par là, le disciple de Jésus avait gardé sur les trois membres de cette famille privilégiée et sur toute la maison une certaine autorité de paternité spirituelle et de direction. Enfin, c'est à Maximin que saint Pierre aurait confié le gouvernement de la chrétienté de Provence et des églises que les apôtres venus de la Judée devaient y fonder. Sans toucher à la controverse qui s'éleva dans les premiers siècles de l'Eglise, au sujet de la primatie que l'église d'Arles, fondée par Trophime, prétendait exercer sur les églises de Provence et de la Septimanie (1), primatie qui n'atteignait pas, du reste, les églises d'Aix, de Marseille et d'Avignon, nous pouvons constater les relations tout à la fois hiérarchiques et personnelles, officielles et intimes, que nous voyons entre Maximin et les membres de la famille de Béthanie. Ces relations tenaient à la personne du disciple, constitué par le divin Maître, dans une pensée de tendre prévoyance, pour le remplacer et pour le continuer, surtout auprès de Marthe et de Madeleine. Comme nous comprenons bien ici et comme nous admirons les délicatesses que le Sacré-Cœur manifestait pour les privilégiés de Béthanie !

Or, nous dit Raban, la bienheureuse vierge

(1 Mon. ined., etc., I, 605, etc.





salua sa vénérable sœur célébrée dans l'univers tout entier, Marie-Madeleine, la priant avec instances de venir la visiter pendant qu'elle vivait encore. Dès que l'archevêque Maximin eut rapporté ce désir à la bienheureuse amante de Dieu, elle salua sa sœur à son tour, lui accorda ce qu'elle demandait, quoiqu'elle l'ait accompli, non dans son corps, mais après qu'elle fut sortie de son corps. D'où l'on peut comprendre que les saints de Dieu se souviennent de ceux qu'ils aiment, et qu'après être sortis du corps, ils leur rendent ce qu'ils leur ont promis, tandis qu'ils vivaient dans leur corps (1). Nous aimons cette réflexion de Raban ; elle a sa profondeur naïve et sa pieuse émotion. Oh ! oui, les saints de Dieu se souviennent, ils aiment, ils visitent, ils protégent ceux qui sont restés après eux sur la terre. Vivant dans la lumière permanente et dans l'éternel amour, comment pourraient-ils oublier et cesser d'aimer ? Nous aimons surtout ces derniers rapports de Marthe et de Madeleine ; cette dernière visite, sinon par elles-mêmes, du moins par l'intermédiaire de leur cher et vénéré père en Jésus, l'évêque Maximin. Quels souvenirs, quelles tendresses ! Que de vérités et de grâces échangées entre ces grandes âmes, toutes remplies, toutes palpitantes de l'amour de Jésus, toutes unies, toutes imprégnées de sa présence, de sa parole,

(1) Raban, *Vie*, etc., XLIV.

de son affection ! Comme elles s'animaient à l'aimer, à le désirer davantage ! Comme la dévorante flamme de charité qu'elles avivaient encore par leurs entretiens devait bientôt rompre les liens de la chair et les réunir bientôt à Jésus, en Jésus, le foyer commun de leur amour, le centre éternel de leur béatitude !

Vers le même temps, s'éleva dans la province d'Aquitaine une cruelle persécution des Gentils, et beaucoup de chrétiens furent chassés en exil. Parmi eux, Front (1), évêque de Périgueux, et Georges, évêque du Vélay, se retirèrent à Tarascon, près de la bienheureuse Marthe ; et elle, montrant sa charité, s'appliqua à les recevoir avec bonté, avec libéralité, à les retenir avec générosité, jusqu'à ce qu'il leur fut permis de rentrer dans leur propre diocèse. Enfin, lorsqu'ils furent sur le point de rentrer dans leur église, la servante de Dieu, leur disant le dernier adieu : O évêque de Périgueux, dit-elle, sachez que cette année prochaine écoulée, je sortirai de ce corps de mort (2). Je vous prie, si cela vous plaît, que votre sainteté vienne pour m'ensevelir. Ma fille, lui dit l'évêque, je serai présent à vos funérailles, si Dieu le veut, et que je vive encore. Les pontifes revinrent dans leur église (3), et la bienheureuse

(1) Raban écrit *Frontinus*, c'est Fronto qui a prévalu.

(2) Rom. VII, 24.

(3) Saint Georges était donc évêque comme saint Front. Tous les premiers prédicateurs de l'Evangile, du reste, surtout

Marthe, convoquant les personnes qui vivaient avec elle, leur prédit que le jour de son passage viendrait aussitôt après l'année écoulée, et dès ce moment, étendue sur sa noble couche de sarments, presque toute cette année elle fut brûlée par la fièvre comme l'or est éprouvé dans la fournaise (1).

Nous ne serons donc pas trop étonnés de voir saint Front, l'apôtre et l'évêque des Pétrocores (Périgueux), assister aux funérailles de Marthe, puisque nous le voyons venir chercher un refuge, une consolation et une force auprès de la pieuse amie de Jésus ; puisque nous voyons Marthe lui annoncer d'avance l'époque de sa mort et lui demander son assistance pour le jour de ses funérailles... Encore ici le divin Maître ne devait rien refuser à ses amis, surtout à Marthe, son hôtesse, surtout à Front, un de ses premiers disciples. Nous admettons le récit de Raban dans toute son étendue et dans tous ses détails ; et, comme nous le dirons bientôt, nous admettons avec Raban, avec toutes les traditions hagiologiques et liturgiques, les rapports de saint Front et de sainte Marthe (2). L'apôtre des Pétrocores et premier

les fondateurs d'église, étaient revêtus de la plénitude du sacerdoce, et l'on ne comprend pas comment le *Propre* du diocèse de Périgueux marque la fête de saint Georges confesseur non-pontife.

(1) Sap. III, 6, Rab. *Vie*, etc., XLIV.

(2) Voir la *Vie de saint Front*, par M. l'abbé Pergot, etc., XVIII-XXI.

évêque de Vésone, venu en Occident avec la pieuse colonie des premiers disciples et des amis de Jésus : Front, envoyé par Pierre, comme Maximin et Lazare, comme Trophime et Martial; Front ayant gardé pour Marthe, la généreuse hôtesse du Maître, une affection plus tendre et des relations plus intimes : nous admettons tout cela, tout le prodigieux et même le miraculeux extraordinaire des funérailles ; car nous sommes en possession depuis des siècles de ces détails légendaires, ou plutôt de ces faits historiques, que nul document n'est venu démentir, que nulle difficulté ne doit infirmer, car les plus respectables traditions de nos églises et les plus vénérables offices de notre liturgie les rappellent, les célèbrent et les chantent (1).

Cependant, Madeleine, épuisée de désirs et de larmes, préparée par sa pénitence et par son amour, détachée des biens du corps, unie enfin et pour toujours à son divin Maître, montait au ciel, et le saint évêque Maximin embaumait son corps et l'ensevelissait dans un sépulcre de marbre blanc. — « Or, pendant que ces choses se pas-

(1) Le nom latin de Front ne fait point de difficulté : Front a pu venir de la Palestine, comme Maximin, avec son nom aussi latin, comme Trophime, avec son nom grec, comme Lazare ou Elzéar, avec son nom juif ou syriaque. L'Evangile nous cite des noms de toutes les langues et de tous les peuples parmi les premiers disciples (Act. VI, 5). Front pouvait être d'une famille de prosélytes latins ou de fonctionnaires romains, établis en Palestine depuis la conquête.

saient près d'Aix, métropole de la province ecclésiastique, seconde Narbonnaise, à la même heure, dans la province de Vienne à Tarascon, la servante du Seigneur-Sauveur, la très-sainte Marthe, retenue au lit par la fièvre, mais appliquée aux louanges divines, pendant qu'elle méditait les choses du ciel, vit les chœurs des anges qui portaient au ciel l'âme de sa sœur Marie-Madeleine. Ayant appelé les personnes qui l'assistaient, elle leur rapporta ce qu'elle avait vu, les invitant à la féliciter ; et elle s'écria disant : O ma très-belle et heureuse sœur, qu'as-tu fait ? Pourquoi, comme tu me l'avais promis et tu me l'avais fait dire, ne m'as-tu pas visitée ? Ainsi, sans moi, tu jouis des embrassements du Seigneur Jésus qui nous a tant aimés, nous qui l'aimions tant? Je te suivrai partout où tu iras. Mais toi, cependant, vis de la vie éternelle, sois heureuse à jamais, et n'oublie pas celle qui ne peut t'oublier (1). Réjouie par cette vision, la sainte héroïne désirait avec plus d'ardeur encore de rompre les liens de la chair pour être avec le Christ (2) ; supportant avec peine de demeurer plus longtemps dans la chair

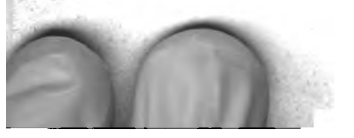
(1) Quod fratribus et sororibus patefecit dicens : O pulcherrima, felix et mea dilecta soror, non attendisti quod mihi vovisti, ut me visitares. Vivas cum magistro et vero Hospite nostro in sede beata. Brev. Eduense. An. 1550. Offici. Sanctæ Marthæ. Hæc videntur ex Rabano desumpta fuisse, aut saltem ex veteri instrumento quo usus est Rabanus. Note de Faillon. Mon. ined. II, 552.

(2) Philip. I, 23.

et d'être privée de la société de sa sœur et des anges qu'elle avait vus, mais sachant qu'elle quitterait bientôt la terre, elle avertit les fidèles, elle les enseigne et les fortifie. Lors donc que le bruit se fut répandu que la servante de Dieu passerait bientôt de ce monde, une grande multitude de fidèles se réunit et ils demeurèrent avec elle jusqu'à ce qu'elle fut ensevelie, dressant des tentes dans les bois et allumant des feux de toutes parts (1).

Tels sont les pressentiments de la mort de Marthe et les premiers appels de Jésus à cette sainte âme pour l'inviter au festin royal des noces éternelles. Sa sœur la précède et lui ouvre la voie; les anges l'invitent au nom de Jésus impatient d'acquitter sa dette d'hospitalité. Madeleine doit précéder Marthe : la pénitence et la contemplation doivent plus vite user la vie et corroder les liens de la chair, que l'action et la prière. Celle qui a beaucoup aimé s'en va la première recevoir la récompense de l'amour ; mais celle qui a beaucoup servi doit la suivre bientôt pour recevoir la même récompense à titre de salaire. Avant de mourir, Marthe a vu l'âme de Madeleine monter au ciel, comme saint Antoine a vu l'âme de saint Paul, premier ermite, emportée par les anges; comme saint Benoît a vu l'âme de Scolastique sa sœur s'envoler au ciel comme une colombe en plein essor ; comme sainte Thérèse a vu l'âme de saint Pierre d'Alcantara entraînée au ciel par un

(1) Raban. Vic, etc. XLVI.



torrent de lumière. Cette faveur, accordée à tant de saints, de voir l'âme qu'ils avaient aimée sur la terre d'une affection plus ardente et plus pure, monter au ciel et les entraînant après elle, Marthe devait en jouir avant les autres : elle avait tant aimé sa sœur ! elle l'avait ramenée à Jésus par tant de larmes et de prières ! En se séparant d'elle pour vaquer aux œuvres de miséricorde, aux exercices de la vie régulière et pour la laisser vaquer aux œuvres de pénitence et de contemplation, elle avait fait un si grand sacrifice ! Ces deux âmes si aimantes, si aimées, où les torrents de la grâce avaient exalté, sanctifié les sentiments de la nature et les dispositions de nobles cœurs, devaient se révéler l'une à l'autre et se faire signe pour monter au ciel bien vite l'une après l'autre. C'est donc avec une pieuse et tendre émotion que nous entendons Marthe dévorée de la fièvre, plus dévorée encore du désir de voir Dieu, s'écrier en voyant Madeleine montant au ciel : Partout où tu iras, j'irai ; là où tu demeureras, je demeurerai ; ton peuple sera mon peuple ; et ton Dieu mon Dieu (1).

Or donc, le soir du septième jour qui suivit cette Vision, Marthe ordonna d'allumer sept cierges et trois lampes, et de prier avec elle. Et vers le milieu de la nuit, les personnes qui veillaient avec elle, accablées d'un lourd sommeil, s'endormirent. Alors un tourbillon impétueux se

(1) Ruth. I, 16.

précipita avec un vent violent, et il éteignit les cierges et les lampes. La servante du Christ, en comprenant la cause, fit le signe de la croix, et pria contre les embûches des démons. Ensuite elle éveilla les personnes qui la gardaient et les pria de rallumer ses luminaires. Aussitôt elles se hâtèrent. Mais comme elles tardaient à revenir, voici qu'une lumière descendue du ciel brilla tout à coup, et, dans la lumière même, Marie-Madeleine, l'apôtre du Christ Seigneur Sauveur, apparut portant à la main droite un flambeau allumé. Aussitôt, avec la céleste lumière, elle alluma les sept cierges et les trois lampes éteintes. Ensuite, s'approchant de la couche où reposait sa sœur : Salut, dit-elle, ma sainte sœur. Et lorsque sa sœur l'eût saluée à son tour : Voici, dit-elle, comme tu me l'avais mandé par le bienheureux pontife Maximin, que je te visite dans ton corps pendant que tu vis encore ; mais voilà ton bien-aimé le Seigneur Sauveur qui vient pour te rappeler de cette vallée de misères, comme avant mon passage il m'est apparu pour me faire entrer dans le palais de sa gloire. Viens donc et ne tarde pas. Elle dit, et s'empresse avec joie d'aller au-devant du Seigneur qui entre et qui, s'approchant du lit, regarde Marthe d'un visage très-doux, lui dit : Celui que tu as servi en lui consacrant tes biens, Celui à qui tu as donné si souvent une si aimable hospitalité, Celui à qui tu as prodigué tes soins, à moi et à mes membres après ma passion, me voici. C'est moi à qui tu as dit humble-

ment prosternée : Je crois que vous êtes le Christ fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde (1). Viens donc, mon hôtesse ; viens de l'exil ; viens recevoir la couronne (2). Elle, entendant ces paroles, s'efforçait de se soulever et voulait suivre incontinent le Sauveur. Attends, lui dit le Sauveur, parce que je vais te préparer une place, et je viendrai de nouveau, et je te prendrai avec moi, afin que là où je suis, tu sois aussi avec moi (3). Il dit et disparut. Sa sainte sœur Marie disparut aussi ; mais la lumière resta qui était apparue avec eux. Et lorsque les personnes qui étaient sorties revinrent, elles trouvèrent les luminaires qu'elles avaient laissés éteints brillant d'un éclat inaccoutumé ; et elles furent remplies d'admiration (4).

N'est-ce pas une scène auguste et charmante que ces lumières qui éclairent la couche virginale de Marthe, ces trois lampes, image des trois vertus théologales, ces sept cierges, image des sept dons du Saint-Esprit : vertus si parfaites dans cette sainte âme, dons si merveilleusement féconds dans cette prodigieuse vie de vierge, d'hôtesse et de servante de Jésus ? C'est la scène évangélique des vierges sages qui se reproduit et pour ainsi dire se joue dramatiquement autour

(1) Joan. XI, 27.
(2) Cant. IV, 8.
(3) Joan. XIV, 2-4.
(4) Raban. Vie, etc., XLVII.

de la couche et dans la cellule de Marthe. N'est-ce pas un tableau plein de suavité céleste et de divine poésie que cette apparition de Madeleine dans un flot de lumière descendue du ciel, qui vient pour rallumer les luminaires éteints par la malice de Satan, toujours prêt à troubler les derniers moments des serviteurs de Dieu ? Madeleine, dans sa gloire et son amour, qui n'a pas oublié sa sœur, vient lui porter la lumière qui ne s'éteindra pas : douce aurore qui vient annoncer et précéder le lever de l'astre adorable et bien-aimé, Jésus, leur hôte et leur ami. Puis, cette apparition de Jésus qui se révèle en rappelant les plus aimables et les plus divins souvenirs de la vie de Béthanie ; et qui vient chercher lui-même celle qui le pressait avec tant d'instance pendant sa vie mortelle, d'accepter sa généreuse hospitalité ; puis ces luminaires rallumés, qui brillent d'un éclat céleste, et qui ne s'éteindront plus jusqu'à la mort de Marthe, jusqu'à son entrée dans l'éternelle lumière de la gloire : voilà une scène, un récit, un tableau, qui égalent et dépassent les plus merveilleuses légendes, ces légendes dignes du pinceau préraphaélique des maîtres ombriens, qui rayonnent autour du lit de mort et du tombeau des saints.

Le docte Faillon semble ne voir qu'une allégorie dans cette scène, et tout au plus une légende, comme on les composait au moyen-âge (1). Raban

(1) Mon. ined., II, 327-328. Note.



n'a point inventé cette scène. Nous la trouvons aussi dans la légende dorée, avec les mêmes détails et les mêmes circonstances qui cependant ne sont pas copiées de Raban. On dirait que les deux auteurs, l'archevêque de Mayence et l'archevêque de Gênes, ont écrit sur les mêmes documents et sous le coup des mêmes traditions (1). Si la *légende* a de plus longs discours, la *vie* a plus de détails précis et caractéristiques. Mais ces apparitions qui se pressent aux derniers moments de la vierge de Béthanie sont vraies : elles ont le caractère et l'intime persuasion de la vérité. Ce qui est raconté de tant de saints et de saintes, ce que saint Grégoire raconte dans ses *Dialogues* avec tant de détails et comme témoin fidèle, Jésus le devait accorder libéralement aux deux sœurs, si aimantes, si aimées ; et la liturgie de nos églises du moyen-âge, dont la poésie enchasse si dévotement la vie et les miracles de nos saints, ne manque pas ici de répéter les traits principaux de cette scène admirable (2).

(1) B. Martha finem suum præsentiens suos admonuit ut luminaribus accensis circà se usque ad obitum vigilarent. Nocte vero mediâ ante transitûs sui diem custodibus somno gravatis, ventus vehemens irruit et luminaria cuncta extinxit. Illa vero malignorum spirituum turbam cernens orare cœpit... Et ecce sororem ad se venientem vidit, quæ manu facem tenens cæreos et lampades inde accendit, dûmque altera alteram proprio nomine vocaret, ecce Christus advenit dicens... Legenda opus aur., etc.

(2) Martha prece sollicita — Somno torpentes excita — Ne hora nos anticipet — Qua sponsus Christus venerit — (Hym.

Mais continuons : Marthe ne peut plus rester sur la terre après que sa sœur et son Sauveur lui sont apparus dans la lumière de la gloire. — « Dès que le jour parut, elle se fit porter au dehors, en plein air, car toute hâte lui semblait bien lente, et cette matinée lui paraissait longue de mille ans. On étend de la paille sous un arbre touffu, sur la paille, un cilice, sur lequel on trace une croix avec de la cendre. Et pendant que le soleil se lève, on porte la servante du Christ, on la dépose sur la cendre, et à sa demande on dresse devant ses yeux l'image du Sauveur crucifié. Là, après un moment de repos, regardant la multitude des fidèles, elle leur demande de hâter par leurs prières le moment de son passage, et comme ils pleuraient abondamment, elle, élevant les yeux au ciel : O mon Dieu, dit-elle, pourquoi, Seigneur Sauveur, tardez-vous encore ? Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant votre face ? (1) Depuis qu'au point du jour vous m'avez parlé, mon âme s'est liquéfiée (2) dès ce moment du désir de vous voir. Tous mes membres se roidissent, mes nerfs se paralysent, mes os et mes moëlles se dessèchent. Toutes mes entrailles se consument. Ne me confondez pas, Seigneur, en

Brev. Eccles. Grass.) Sororem vidit scandere — Cum angelis in æthere — Cum quibus cœlos penetrat — Nobisque vitam impetrat (Ibid). Mortem suam hæc præscivit... Ut supra.

(1) Psal. XII, 3.

(2) Cant. V, 6.

me faisant attendre ; mon Dieu ne tardez pas (1). Pendant qu'elle priait et méditait ainsi, il lui vint à l'esprit qu'elle avait vu un jour comment le Christ, à la neuvième heure du jour, avait expiré sur la Croix ; et qu'elle avait apporté avec elle de Jérusalem, l'histoire de la passion du Christ, écrite en hébreu. Ayant appelé saint Parménas, elle le pria de l'apporter et de la lire devant elle, afin de tempérer au moins ainsi l'ennui de son attente. En effet, son espérance ne fut pas trompée, car, entendant lire dans sa propre langue, le récit des supplices qu'elle avait vus souffrir à son bien aimé, la compassion lui tirant des larmes, elle se mit à pleurer ; et, oubliant en ce moment son exil, elle fixa toute son attention sur le récit de la passion jusqu'à cet endroit où il est dit que le Christ remettant son esprit aux mains du Père, rendit l'Esprit ; elle poussa un grand soupir et expira (2). Or, elle s'endormit dans le Seigneur le quatre des calendes d'août, le huitième jour après le passage de sa sœur, sainte Marie-Madeleine, la sixième férie, à la neuvième heure du jour, la soixante-cinquième année de son âge (3). »

Ce beau récit de la mort de Marthe, ce récit plein de calme grandeur et de simplicité, nous l'accompagnerons de deux remarques sur la lecture que Parménas fit à notre sainte et sur l'âge

(1) Psal. XXXIX, etc.
(2) Luc. XXIII, 46.
(3) Raban. Vie, etc., XLVIII.

où elle mourut. Plusieurs historiens de sainte Marthe, comme Vincent de Beauvais, supposent que le récit de la passion dont il s'agit dans la *vie* de Raban était tiré de l'Evangile selon saint Luc : sans doute parce que Raban se sert des expressions mêmes de saint Luc racontant les derniers moments du Sauveur, pour nous raconter le dernier soupir de sa servante. Cette raison nous semble peu solide et cette opinion ne se soutient guère. En effet, Raban dit formellement que le récit de la passion de Jésus que Marthe se fit lire à ces derniers moments, était en langue hébraïque : ce qui ne peut convenir à l'Evangile de saint Luc écrit en grec : et ce qui conviendrait mieux à l'Evangile de saint Mathieu, écrit, dit-on, en hébreu, ou mieux en syriaque, langue que parlaient les Juifs à cette époque. Mais nous serons plus près de la vérité, en disant avec Faillon : — « Ce pouvait être quelqu'un des écrits que les premiers chrétiens composèrent pour leur édification (1)». Ce recit, Marthe l'aurait apporté de Judée ou même l'aurait dicté à Parménas pour le conserver plus vivant et plus consolant dans son exil. Quant à l'âge que Raban donne à Marthe au moment de sa mort, il ne nous semble ni cer-

(1) Mon. ined. II. 329. Nota. Que l'on se rappelle le premier verset de la préface de saint Luc en son évangile : Quoniam quidem *multi* conati sunt ordinare narrationem rerum quæ in nobis completæ sunt... Ces récits fragmentaires se seraient fondus et auraient disparu dans l'œuvre inspirée des évangiles canoniques.

tain ni vraisemblable, si l'on croit, comme la plupart des auteurs le rapportent et comme les meilleures traditions l'assurent, que la famille de Béthanie et ses amis ne quittèrent la Judée et n'abordèrent en Provence que la quatorzième année après l'ascension de Jésus-Christ, deux ans après la dispersion des apôtres. Or, puisque Marthe était l'ainée de la famille de Béthanie, puisqu'il est vrai que Madeleine resta trente ans dans sa solitude de la sainte Baume et qu'elle mourut quelques jours avant sa sœur, il suit que Marthe, à l'époque de sa mort, devait avoir huit ou dix ans de plus que ne lui donne Raban. Mais qu'importe? Cette grande âme dut mourir d'amour plutôt que de vieillesse ; à force de pousser vers le ciel son ardent soupir d'amour, son : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* (1). Elle dut hâter le moment de la délivrance ; et lorsque Madeleine, du haut de la sainte Baume, eut pris son essor vers le ciel, rien ne pouvait retenir Marthe. Les deux sœurs unies dans la vie, et dans l'amour de Jésus, ne devaient plus rester longtemps séparées dans la récompense et dans la gloire.

A peine Marthe eut-elle expiré sur son humble couche de pénitence, que son corps, sa dépouille sacrée, devint l'objet des soins pieux, du culte de douleur et de vénération des personnes qui l'en-

(1) Philipp. I. 23.

vironnaient à ces derniers moments et qui étaient ses plus intimes disciples. Nous reprenons ici le récit de Raban qui va nous raconter les merveilles de ces funérailles triomphantes. — « Son corps embaumé dignement, enveloppé avec honneur, fut transporté dans sa propre église, par ses compagnons qui étaient venus avec elle d'Orient, et jusqu'à ce jour étaient demeurés constamment avec elle à savoir : saint Parménas et Germain et Sothènes, et Epaphras qui avaient été les compagnons de saint Trophime, archevêque d'Arles, et Marcelle, sa servante, avec Evodie et Syntique (1). Ces sept personnes consacrèrent trois jours et trois nuits à célébrer ses funérailles avec une multitude de peuples accourus de toutes parts, et qui, jusqu'au troisième jour, autour du saint corps, veillaient en chantant les louanges de Dieu, ayant allumé des cierges dans l'église, des lampes dans les maisons et des feux dans les bois (2). »

Si le pieux historien de sainte Marthe a pieuse-

(1) Les compagnons de sainte Marthe, *qui cum eâ ab Oriente venerunt, et usque in diem illum ei perseveranter adhæserunt*: devinrent évidemment ses disciples ; elle imposa sans doute une règle de vie et une discipline de perfection aux hommes comme aux femmes. Marthe serait ainsi pour les deux sexes l'initiatrice de la vie monastique. C'est, en effet, par la Provence, par Cassien de Marseille et Honorat de Lérins, que la vie monastique a commencé dans notre France pour l'assainir, la défricher, la convertir, pour la conquérir au Christ et à la civilisation chrétienne.

(2/ Raban. Vie etc, XLVIII.



ment inventé et composé les détails des funérailles de sainte Marthe, il s'est merveilleusement rencontré avec la vérité de l'histoire et la pratique des premiers siècles. C'est, en effet, ainsi que se célébraient les funérailles des premiers chrétiens, comme le remarque Faillon avec sa forte et sincère érudition (1). C'est ainsi qu'à la mort de saint Etienne, le livre des Actes nous rappelle que les chrétiens firent sur lui un grand deuil, *planctum magnum* (2). C'est ainsi qu'après la mort de la sainte veuve Tabithe à Joppé, on exposa son corps pendant trois jours (3). Les constitutions apostoliques ordonnent que les morts, après avoir été embaumés, ne soient ensevelis que le troisième jour, avec des psaumes, des prières et des leçons, à cause de celui qui le troisième jour est ressuscité des morts (4). C'est ainsi qu'aux obsèques de saint Cyprien de Carthage, on alluma des cierges et des torches au milieu d'un concours et d'un appareil qui faisaient un

(1) Mon. ined. II. 331. 334. Notes. Voir aussi Diction. des Ant. chrét. L'abbé Martigny. Passion. Ensevelissement. Sépultures, etc.

(2) Act. VIII. 2.

(3) Act. IX. 37.

(4) Unguentis pricus delibuta cadavera duorum vel trium dierum spatio insepulta remanere consueverunt ; quo tempore fideles penes ipsa sacras hymnodias constanter Deum laudabant... in const. Apost. Lib. VIII. 42. legitur : Exsequiæ mortuorum fiant tertio die adhibitis psalmis, precibus et lectionibus propter eum qui tertio die a mortuis suscitatus est Franc. Xav. Marmhart de Ant. Christ. rit. sepult.

triomphe de ses funérailles. Nous savons par saint Grégoire de Nysse (1), que le peuple assistait en foule aux funérailles : il décrit la pompe funèbre de sa sœur Macrine, où assistaient, outre les prêtres et les clercs, les moines, les religieuses et le peuple tout entier. Ce qui est certain, c'est que jamais les funérailles ne se faisaient sans la présence des prêtres, comme cela eut lieu en particulier à celles de sainte Paule, où l'on vit de nombreux évêques portant des flambeaux et chantant alternativement des psaumes en hébreu, en grec, en latin et en syriaque (2). Ces remarques suffiront pour autoriser le récit de Raban, aussi véridique en ce point, que nous pouvons appuyer des monuments de l'antiquité ecclésiastique, qu'en d'autres détails que nous ne pouvons aussi directement justifier, mais qui n'en sont pas moins dignes de respect et de foi. D'ailleurs, ne nous lassons pas de répéter et continuons de nous souvenir, que Raban rédigeait son histoire sur une *vie* du ve siècle et sur des traditions, antiques, même de son temps.

Et maintenant continuons avec notre auteur de raconter les funérailles solennelles de la vierge de Tarascon, en nous attachant à la circonstance

(1) Epist. ad Olymp.

(2) S. Hieron. Epist. de epitaph. sanctæ Paulæ. L'abbé Martigny. Diction., etc. jadis les trois jours qui précédaient les funérailles étaient consacrés à des prières continuelles qu'offraient près du corps, dans le cimetière, le clergé, les parents et la masse du peuple chrétien. Ibid.

la plus merveilleuse de cette admirable déposition. « Or, le jour du sabbat, on lui prépara une sépulture insigne dans sa propre basilique que les évêques (Maximin d'Aix, Front de Périgueux et Georges du Vélay) avaient dédiée ; et le jour du dimanche, à la troisième heure du jour, tous étaient rassemblés afin de donner au saint corps une sépulture convenable. C'était la veille des calendes d'août. Mais voici qu'à la même heure, à Périgueux ville d'Aquitaine. au moment où le saint pontife Front allait célébrer la messe, et qu'en attendant le peuple, il s'était endormi dans sa chaire, le Christ lui apparut et lui dit : mon fils, viens remplir la promesse que tu as faite d'assister aux obsèques de Marthe mon hôtesse. Il dit, et aussitôt, en un clin-d'œil, ils apparurent à Tarascon, tenant des livres à la main, dans l'Eglise, le Christ à la tête et le pontife aux pieds du saint corps ; ils le placèrent eux-mêmes dans le mausolée, à l'admiration de tous ceux qui étaient présents. Ils sortent après avoir accompli les funérailles ; un des clercs les suit et demande au seigneur qui il était et d'où il était venu. Le Seigneur ne lui répondit rien, mais lui donna le livre qu'il tenait. Le clerc revint au sépulcre, montra le livre à tout le monde, et à chaque page, il vit : éternelle sera la mémoire de Marthe, hôtesse du Seigneur ; elle n'aura rien à craindre des langues méchantes (1). Le livre ne contenait pas autre

(1) Pros. CXI. 7.)

chose. Cependant à Périgueux, le lévite (le diacre) réveillait le pontife, lui disant tout bas: que l'heure du sacrifice était passée, que le peuple se fatiguait d'attendre. Alors le prélat s'adressant au peuple : ne vous troublez pas, dit-il, et ne soyez pas ennuyés d'avoir tant attendu ; car à l'instant j'ai été ravi en esprit, soit dans mon corps, soit hors de mon corps, je ne sais, Dieu le sait (1), jusqu'à Tarascon, pour ensevelir avec le Seigneur Sauveur, la très sainte Marthe, sa servante, comme je le lui avais promis pendant sa vie. Envoyez donc quelqu'un qui me rapporte notre anneau et nos gants que j'ai déposés entre les mains du sacriste, pendant que je plaçais le saint corps dans le mausolée. Le peuple entendant ces paroles est dans l'admiration. On envoie des messagers à Tarascon. Les habitants de Tarascon écrivent aux habitants de Périgueux, pour leur marquer le jour et l'heure de la sépulture de Marthe qu'ils ignoraient et qu'avec leur pontife qu'ils connaissaient bien, un vénérable personnage avait assisté à ces obsèques : ils parlaient aussi d'un livre et du contenu de ce livre, en cas que cela ne fut pas connu de l'évêque : et ils renvoyèrent l'anneau qui avait été remis au sacriste, avec l'un des gants ; mais ils gardèrent l'autre en témoignage d'un si grand miracle (2). »

(1) II. Cor. XII. 2. 3.
(2) Raban. vie etc, XLIX

C'est en ces termes que Raban raconte simplement, sans discussion, comme un fait incontestable et incontesté, le grand miracle de l'ensevelissement de Marthe par son hote divin assisté par saint Front et de la double présence simultanée du saint apôtre du Périgord, à Périgueux dans son église et à Tarascon près de sainte Marthe. La légende dorée qui rapporte le même miracle et qui semble s'être renseignée aux mêmes sources que Raban, en prenant même quelques-unes de ses expressions, ajoute quelques détails, et change de place quelques circonstances. Ainsi le B. Front, célébrait déjà la messe : après l'épitre, assis sur son siége, pendant que le chœur chantait le Graduel et que le diacre se préparait à chanter l'Evangile, il s'était endormi. N. S. et saint Front, arrivés à Tarascon, chantent tout l'office auprès du corps de sainte Marthe (1). C'est le diacre qui vient éveiller le pontife, afin de lui demander la bénédiction pour chanter l'Evangile: et le pontife étant éveillé raconte au peuple ce qu'il vient de faire, la sépulture qu'il vient de donner à sainte Marthe avec N. S. ; puis il raconte aussi lui-même la circonstance du livre donné par le Seigneur au clerc qui l'interrogeait, lequel portait écrit sur chacun de ses feuillets, le magnifique témoignage de la sainteté de Marthe et du

(1) Circà corpus ejus psallentes totum officium ambo cæteris respondentibus pergerunt et corpus ejus in sepulcro suis manibus collocaverunt. Leg.

culte glorieux dont Jésus a voulu décorer son hôtesse et son amie. Evidemment, Jacques de Voragine, dans son récit n'a pas voulu copier le récit de Raban : peut-être a-t-il choisi parmi les traditions diverses du miracle, ce qui s'éloignait du récit de Raban, pour donner à sa rédaction hagiographique un caractère d'originalité. Dans tous les cas, nous avons deux versions du même miracle, deux récits de la même mort et des mêmes funérailles, et dont les différences prouvent mieux qu'une identité de rédaction, la croyance des peuples et l'autorité des traditions.

Est-il nécessaire maintenant, est-il du moins utile d'insister sur ce double miracle dont il plut au divin Sauveur d'illustrer les funérailles de la sœur de Lazare et de Madeleine ? Faut-il surtout démontrer la convenance de la présence de Jésus ensevelissant de ses propres mains le corps de sa servante, pendant qu'il introduit son âme dans les splendeurs de la gloire ? Nous n'aurions qu'à citer un passage des monuments liturgiques du moyen-âge en l'honneur de sainte Marthe : — De ce qu'il daigne être présent à ses funérailles comme par un droit d'hospitalité, car il voulut comme hôte être présent à sa mort, comme à la vie de son hôtesse ; il nous montre par là qu'elle est grande et noble cette vertu d'hospitalité qui mérita de recevoir cet hôte divin (1). — Cette raison

(1) Ipsius se sepulturæ — Hospitali quodam jure — Quod dignatur jungere — Hospes sua in hospita — Dum in morte,

suffit, ce nous semble, pour justifier l'étonnante présence de Jésus aux funérailles de Marthe. Ce que le divin Maître a daigné faire pour plusieurs de ses serviteurs, ce que racontent les saintes histoires et ce qu'il serait au moins téméraire de contester pour tant d'autres saints, comment le divin ami ne l'aurait-il pas fait pour cette généreuse amie ? comment ce doux hôte, si pieusement accueilli, ne l'aurait-il pas fait d'abord pour l'hôtesse qu'il voulait honorer ? D'ailleurs, il y a trop de monuments qui l'attestent, trop de liturgies qui la chantent, trop de traditions qui la racontent, cette divine présence de l'ami de Béthanie, pour que nous en doutions un seul instant, et pour qu'on n'y voie qu'une symbolique légende. « Elle est attestée, dit Faillon, par la liturgie des églises de Provence, entr'autres par celles d'Aix, d'Apt, d'Arles, de Marseille, et même par celles de Lyon, d'Orléans, d'Auch, de Tours, de Paris, de diverses églises étrangères, celles de Cologne, de Constance, par celle des Dominicains et de divers autres ordres ; elle est le sujet de plusieurs morceaux de sculpture (2) ». Et nous la retenons, nous la croyons comme la plus tendre et la plus glorieuse expression de la reconnaissance de Jésus pour la vierge de Béthanie, en même temps comme une marque de la spéciale

dum in vitâ — Præsens esse voluit — Ostendit quæ, quanta, qualis — Virtus esset hospitalis — Quæ quantum promeruit — Missal. Const.

(1) Mon. inéd. II, 336. Note de Faillon.

bienveillance du Christ qui *aime les Francs*, et qui voulut ensevelir de ses mains de fils de Dieu, dans notre terre de France, les chères reliques de son hôtesse et de son amie.

Quant à la présence de saint Front à ces funéraillles triomphantes, on ne peut pas davantage la contester ; il y a trop de monuments qui la rappellent et de trop constantes traditions qui en perpétuent le souvenir. D'ailleurs, cette présence de l'évêque de Périgueux suit la divine assistance de Notre Seigneur : les mêmes preuves et les mêmes raisons qui attestent celle-ci doivent attester celle-là. Saint Front est partout, dans les souvenirs populaires, dans les prières, et les louanges liturgiques, l'assistant du pontife divin qui préside aux funérailles de sainte Marthe. Quant à la manière toute prodigieuse avec laquelle saint Front fut présent à ces funérailles ; quant à ce transport instantané de Périgueux à Tarascon ; quant à cette présence simultanée en deux endroits différents, à cette *bilocation* du compagnon et de l'ami de sainte Marthe, on ne peut l'expliquer que par un miracle, assez rare sans doute, mais que l'on constate néanmoins dans la vie de quelques saints et, il y a un siècle à peine, dans la vie de saint Alphonse de Liguori. Le sage et savant éditeur de Raban, discutant cette circonstance merveilleuse de l'ensevelissement de sainte Marthe (1), penche à croire que

(1) Mon. ined., II, 335-342. Notes.

cette présence de saint Front aux funérailles de sainte Marthe a été empruntée par la légende à saint Grégoire de Tours, qui raconte la même chose de saint Ambroise assistant aux funérailles de saint Martin. Un dimanche, au milieu de l'office, le grand évêque de Milan fut ravi dans sa cathédrale par un sommeil extatique, et transporté à Tours, exactement comme il est raconté de saint Front. Cette similitude de miracle et cette presque identité de circonstances pourraient faire soupçonner que l'un de ces récits dérive de l'autre ; que les historiens de sainte Marthe et les rédacteurs de ces innombrables pièces liturgiques qui se chantaient dans toutes les églises au moyen-âge, ont appliqué à la vierge de Tarascon ce que l'historien des Francs avait raconté du grand thaumaturge des Gaules, ne pouvant croire que les funérailles de la grande amie du Sauveur n'eussent pas été honorées et illustrées d'autant et d'aussi grands miracles que les funérailles du saint évêque de Tours. De là, cette merveilleuse légende.

Ces inductions ont quelque chose de spécieux, sans doute. Toutefois, on peut répondre que les traditions provençales plus anciennes que les traditions milanaises, peuvent réclamer, avec l'antériorité, l'authenticité du miracle, et que le fait extraordinaire qui se serait passé entre Périgueux et Tarascon, aurait pu inspirer les populations enthousiastes de Milan et de Tours pour leurs grands évêques; et Grégoire de Tours n'aurait fait

que traduire une croyance populaire. Ainsi, la similitude des deux faits, de Tours et de Tarascon, loin d'être une raison d'infirmer le récit de Raban, pourrait plus facilement infirmer le récit de Grégoire de Tours. Mais il n'en est pas besoin : deux miracles du même ordre et presque identiques en leurs circonstances, peuvent très-bien se passer en des temps différents et pour des sujets distincts. Autrement il faudrait dire que le fait de saint Alphonse de Liguori, arrivé en plein dix-huitième siècle, avec des circonstances analogues et presque identiques à celles du fait de saint Front, arrivé à la fin du premier siècle, n'est qu'une frauduleuse copie de celui-ci, à dix-sept siècles de distance. Nous aimons mieux croire que saint Front a réellement été présent aux funérailles de sainte Marthe, au milieu des circonstances extraordinaires et pleinement miraculeuses. L'abbé Faillon ne peut guère en douter. — Il serait difficile, dit-il, d'expliquer autrement la tradition de Provence et celle des églises de Périgueux, de Lyon, de Tours, d'Arles, d'Auch, de Marseille, d'Orléans, aussi bien que la liturgie de ces églises. Nous admettons donc que saint Front a assisté aux funérailles de sainte Marthe : nous pouvons même supposer que ce n'a pas été sans des circonstances extraordinaires et tout à fait merveilleuses ; en ajoutant cependant que, si quelqu'une de ce genre a pu donner occasion de confondre saint Front avec saint Ambroise, nous n'en connaissons ni la nature, ni les détails,

par défaut de monuments historiques... Au reste, le fond du prodige, rapporté dans la *Vie de sainte Marthe*, c'est-à-dire cette double présence de saint Front, n'est pas dénuée d'exemples dans l'histoire ecclésiastique. S. Bonaventure rapporte de saint François d'Assise le même prodige, qu'il compare au transport de saint Ambroise, rapporté par saint Grégoire de Tours. Il a été renouvelé depuis dans saint Pierre d'Alcantara, dans sainte Thérèse, dans saint Philippe de Néri, comme on le voit dans leurs bulles de canonisation (1). Bien plus, la présence de saint Front à Tarascon, tandis que, durant le même temps, on l'aurait vu à Périgueux livré à un sommeil extatique, n'a rien que de conforme à ce qu'on a vu dans le dernier siècle en la personne de saint Alphonse de Liguori. On rapporte, en effet, dans so *Vie*, et il a été prouvé dans les procédures de sa canonisation, que, dans la matinée du 21 septembre 1774, lorsqu'il venait d'achever le saint sacrifice, il s'assit dans un fauteuil et y resta sans mouvement et sans parole pendant tout le jour et toute la nuit suivante, et qu'à son réveil voyant toute sa maison dans l'étonnement : Vous ne savez pas, dit-il, que je suis allé assister le pape qui vient de mourir ? En effet, on apprit bientôt que Clément XIV était mort le 22 septembre, précisément à sept heures du matin, qui

(1) Bened. XIV. De canon. SS. IV, 32.

fut le moment où saint Liguori avait repris l'usage de ses sens (1).

Ajoutons à ces preuves indirectes, qui, tout en établissant la possibilité du prodige, donnent aux traditions provençales, dont Raban est l'historien, une grande force de possession, et dès lors une grande autorité, ajoutons que l'on conservait à Tarascon, relique et preuve du miracle, un des gants oubliés de saint Front et qui ne lui fut pas renvoyé (2). Bernard de La Guionie atteste qu'on l'y voyait de son temps, au XIVe siècle ; et il s'est conservé jusqu'à la Révolution comme une relique et comme un monument du miraculeux transport de saint Front. Disons encore que l'office de sainte Marthe, publié à Avignon, sous l'autorité de Clément VIII, raconte dans la sixième leçon de l'Octave, le transport de saint Front à Tarascon, et l'assistance du saint évêque

(1) Vie de saint Alphonse de Liguori, par Jeancard. 370-371. Mon. ined. 11-342-344.

(2) On conteste, nous le savons, que l'usage de l'anneau et des gants remonte aux évêques des premiers siècles ; c'est une erreur que la science démontre tous les jours. L'usage de l'*anneau sigillaire* passa des Romains aux chrétiens et très-certainement aux évêques. L'abbé Martigny (Dict. d'antiq. Ch.) cite des exemples d'anneaux de chrétiens et d'évêques remontant aux premiers siècles. L'anneau de saint Eusèbe, pape, 310. L'anneau de saint Caïus, pape, 283. (Voir Anneaux épisc., etc.) D'autres auteurs, Honorius d'Autun, entr'autres, prétendent que l'usage des gants dans les fonctions sacrées des évêques vient des apôtres.



aux funérailles de sainte Marthe (1). C'est assez pour nous qui croyons aux magnificences de l'amour de Jésus pour les saints, et qui croyons plus facilement encore à ses délicates préférences d'honneur et de gloire pour ses amis. Nous croyons ici que le bon Maître, l'ami tendre et généreux, a voulu marquer les funérailles de Marthe, son hôtesse et son amie, de condescendances adorables et de circonstances merveilleuses. Nous le voyons ainsi dans la vie et dans la mort des deux sœurs bien aimées, également admirable, également aimable : c'est encore une révélation des profondeurs de lumière et des suavités d'amour de son sacré cœur.

Assez de science et de discussion. — Nous prenons, ô bienheureuse Marthe, toutes ces merveilles racontées par les pieuses histoires, comme des témoignages authentiques du singulier amour de Jésus pour sa généreuse hôtesse de Béthanie. Il voulut venir lui-même, précédé de votre sœur bien aimée, vous inviter au festin des noces éternelles: il voulut venir avec votre compagnon privilégié de persécution et d'apostolat, assister à vos funérailles, et, de ses mains divines, ensevelir votre corps et le consacrer par ce contact et ces bénédictions. Il vous le devait le généreux sauveur ; il ne faisait que vous rendre, en votre mort, les

(1) Acta SS. XXIX. Julii. offic. Sanctæ Marthæ virg. et hosp. Ch. Avenione., etc.

soins et les empressements que vous aviez eus pour son humanité vivante, dans les adorables infirmités de sa chair. Votre sœur était morte, par un excès d'amour, après la communion, et son corps pénitent avait été enseveli par les mains apostoliques de Maximin ; et vous, morte dans un élan de compatissance pour la passion de votre divin maître, vous deviez être ensevelie par lui et par Front, un de ses premiers disciples, un des amis de votre famille : en sorte que Tarascon ne devait rien envier à la sainte Baume ni à saint Maximin. Oh ! comme nous aimons cette divine scène où Jésus vient vous annoncer la fin de votre exil, alors que d'un visage très doux et très affectueux, d'un regard bien connu et d'une voix bien aimée, il vous dit : c'est moi que tu as servi avec une générosité si pure et si dévouée, moi que tu as reçu dans ta maison, à ton foyer, à ta table, avec tant d'empressement et de joie ; C'est moi que tu as reconnu, adoré et confessé, dans mon incompréhensible qualité de fils de Dieu, c'est moi qui viens à toi, moi qui veux te récompenser, t'introduire dans ma maison, te servir de mes royales mains, te faire asseoir sur mon trône et te couronner de mon amour éternel (1). C'est moi qui veux payer généreusement, en ami reconnaissant, en Dieu magnifique dans ses dons, c'est moi qui veux te rendre tous les

(1) Raban. XLVII.

soins, tous les empressements, tous les services, tous les dévouements, toutes les tendresses que tu as eus pour moi et pour mes frères, même les plus petits. Viens donc mon hôtesse bien aimée ; et là où je suis, tu seras avec moi : tu m'as reçu dans ta maison, et je te reçois dans mon ciel : et tous ceux qui t'invoqueront, je les exaucerai par amour pour toi (1). O pieuse sœur de Madeleine qui par vos prières et votre infatigable amour l'avez amenée repentante aux pieds de Jésus : O tendre sœur de Lazare, qui par votre affliction et vos larmes avez obtenu la résurrection de ce frère bien aimé; nous croyons que Jésus, près de l'autel de son temple, recevant votre âme dégagée des liens du corps, accompagné du bienheureux évêque Front, l'a placée glorieusement dans le chœur des vierges, avec allégresse et exultation (2). Nous croyons que le divin maître, assisté de l'apôtre de notre Périgord, a, de ses propres mains, de ses mains divines, enseveli votre corps virginal, pour le faire refleurir en vertus prodigieuses, pour le

(1) Ecce Christus advenit, dicens : Veni, dilecta hospita mea, et ubi ego sum illic mecum eris; tu me suscepisti in hospitio tuo, ego te recipiam in cœlo meo, et invocantes te exaudiam amore-tuo. Legenda, opus aureum etc.

(2) Stetit Jesus juxtà aram templi, Marthæ suæ hospitæ ejus animam assumens exutam a corpore, comite sibi astante Frontone antistite, gloriosè locans eam in virginum agmine cum lætitiâ et exsultatione. Offertor in missâ santæ Marthæ. Missal. eccles. Auscit.

faire briller en miracles de guérison et de protection, dans l'heureuse province qui le possède, dans la France qui vous honore. C'est pourquoi nous vous disons avec nos pieux ancêtres, plaise au Seigneur que ce soit avec la même simplicité de foi, la même ferveur de dévotion : Priez pour nous, dame de Tarascon, Vierge de Béthanie : que par le secours de vos prières, nos péchés soient effacés. Marthe, obtenez la grâce à ceux qui vénèrent votre mémoire à l'heure décisive de la mort ; s'il vous plaît, implorez le pardon de nos péchés ; et, que le cours de notre vie étant achevé, vous nous conduisiez par un chemin sûr à la gloire éternelle. Amen (1).

(1) Ora pro nobis, Domina — per te nostra peccamina — deleantur — Impetra, Martha, gratiam — His qui tuam memoriam — Venerantur — In augustâ mortis horâ — Nobis, si placet, implora — Peccatorum veniam — Cursuque vitæ perfecto — Ducas nos tramite recto — ad supernam curiam (aliâs gloriam). Amen. — Missal. Lugd Aurel. Massil. arelat. etc.



XII

DES RELIQUES ET DU CULTE DE SAINTE MARTHE.

Tu monstra nostris exiges
Terris vitæ reddens corpora;
Reges quo malis eximes
Quod quidquid supplex expetit.

O terque quaterque, o septies
Beatus urbis incola,
Qui te circumdans cominus
Sedem celebrat ossium.

Cui propter advolvi licet
Qui fletibus spargit locum,
Qui pectus in terris premit
Qui vota fundit murmure.

Fac dulcis hospes mentium
Nos hospitæ suffragio
Cæli quiete civium
Gaudere contubernio.

(Hym. Laud. offic. B. Marthæ Virgin. et hosp. Ch. juxta leges Rom. Brev. Clement. VIII. Avenione,.

C'est vous qui dans nos contrées exterminez les monstres, qui rendez la vie aux morts, qui délivrez nos rois de leurs maux: vous accordez tout ce que la prière suppliante vous demande.

O trois et quatre fois, ô sept fois heureux l'habitant de votre ville qui souvent peut venir environner de dévotion le sanctuaire où repose votre corps;

Qui peut là se prosterner, arroser ce lieu vénéré de ses larmes, presser son cœur sur le sol sacré, répandre ses vœux avec le murmure de sa prière.

O doux hôte des âmes, par le suffrage de votre hôtesse, faites nous jouir de la paix du ciel dans la société des bienheureux.

Ce n'est point sans un dessein particulier de son amour, que Jésus a voulu lui-même ensevelir le corps de sainte Marthe. Avec deux doigts de sa

main divine, il avait touché le front de Madeleine et l'empreinte de ces deux doigts est restée sur cette tête bienheureuse, toujours conservée pour la vénération des peuples. Il a voulu, de ses deux mains et de ses deux bras, toucher, embrasser, sanctifier la dépouille mortelle de Marthe, afin de la préserver de la destruction, afin de la signaler au respect des siècles, afin de lui communiquer le pouvoir des miracles, et pour la glorifier sur la terre, en attendant la gloire de la résurrection. Nous allons donc suivre et vénérer, à travers les générations et les siècles, la trace miraculeuse des reliques de sainte Marthe. Raban termine ainsi le récit de la vie de sainte Marthe entrelacée à la vie de sa sœur Madeleine ; et ces dernières paroles seront le texte des développements de l'histoire posthume de notre sainte, du culte de la Provence et de la dévotion des siècles catholiques : — Or, dans la basilique de la bienheureuse Marthe, depuis le jour de son ensevelissement, des miracles sans nombre sont arrivés, des aveugles, des sourds, des muets, des boîteux, des paralytiques, des estropiés, des lépreux, des démoniaques et tant d'autres affligés de diverses infirmités, ont recouvré une pleine santé. Clovis, roi des Francs et des Teutons, le premier roi qui porta les marques de la foi chrétienne, attiré par la multitude et la grandeur des miracles de la très sainte Marthe, vint à Tarascon ; et aussitôt qu'il eut touché la tombe de la sainte, il fut délivré d'une grave maladie des reins qui le faisait



misérablement souffrir. Et il donna à Dieu, en témoignage d'un si grand miracle et il signa l'acte de son anneau, la terre qui s'étend à trois lieues autour de l'Eglise de sainte Marthe, sur les deux rives du Rhône, avec les fermes, les bourgs et les bois : biens que la très sainte héroïne possède jusqu'aujourd'hui avec immunité perpétuelle. Enfin, les vols, les rapines, les sacriléges, les faux jugements, en ce même lieu, par un prompt jugement de Dieu, sont horriblement punis, à la louange du Seigneur Sauveur (1).

Le pieux auteur qui dans son monastère de Fulde et sur son siége de Mayence résume toute la science, toute l'illustration et toute la sainteté de son siècle, Raban Maur, en écrivant cette *vie de la bienheureuse Marie Madeleine et de sa sœur sainte Marthe* (nous ferons encore, et pour la dernière fois, cette remarque), avait sous les yeux une ancienne vie des deux sœurs de Béthanie : du moins, il avait entre les mains, des extraits de ces pieuses rédactions où les premiers fidèles et sans doute les disciples de la Vierge de Tarascon, avaient voulu fixer leurs souvenirs et transmettre leur vénération. Dans la trame du récit de Raban, on découvre très-bien la trace, il indique lui-même le témoignage de ces anciens monuments qui remontent du moins au Ve siècle, mais surtout ici, dans les dernières lignes, nous avons

(1) Raban, vie, etc. XLIX. in fev.

le résumé de toute l'histoire du culte de sainte Marthe. Nous allons donc raconter cette histoire en touchant seulement aux faits principaux, appuyés des manuscrits authentiques échappés aux ravages des temps et des hommes.

Le premier, ou du moins le plus ancien tombeau qui reçut le corps de sainte Marthe, est un sarcophage chrétien qui existe encore, quoique mutilé, et qui contient toujours les saintes reliques. Le sarcophage nous offre dans ses sculptures, un bas-relief, quoique fruste dans l'ordonnance des scènes et le type des figures, une incontestable démonstration de son antiquité qui remonte aux premiers siècles du christianisme. Nous avons ailleurs parlé de ce tombeau, monument irrécusable de l'apostolat de sainte Marthe en Provence ; nous devons en parler encore, puisque c'est la première page d'histoire qui raconte le culte de sainte Marthe. Ce tombeau en marbre blanc, par sa forme, ses dimensions, le bas-relief qui orne la face antérieure, les sujets sculptés, les draperies, le style, en un mot, rappelle les sarcophages anciens découverts dans les catacombes de Rome (1). L'abbé Faillon met en regard du tombeau de sainte Marthe un tombeau découvert dans les catacombes romaines et publié par Arringhi (2). On dirait que de ces deux tombeaux, l'un est la copie de l'autre. Le tom-

(1) Voir Martigny. Diction. des Antiq. chrét. Sarcophages.
(2) Roma subterramea a Paul. Arringhi Roma 1651.





beau romain indique un ciseau plus exercé, plus de science dans les groupes, d'harmonie dans les lignes, de grâce dans les draperies. Le tombeau provençal indique un ciseau plus inexpérimenté ; mais évidemment l'un procède de l'autre : ou plutôt tous les deux viennent de la même école ; s'ils ne sortent pas du même atelier. Ils viennent de cette corporation de sculpteurs, qui, dès les premiers siècles, on peut dire dès la première aube du christianisme, travaillait comme une confrérie d'artistes novices sous l'influence de l'Eglise, sous l'inspiration du dogme nouveau, sous la dictée du symbolisme chrétien. Leur ciseau, hier encore payen, retraçant les figures les moins sensuelles de leur art d'autrefois, pour en faire des signes idéalisés de l'art nouveau, taillait, sculptait ces innombrables tombeaux qui peuplent les catacombes, qui recevaient la dépouille des chrétiens, les restes sanglants des martyrs, les reliques des saints. Les travanx des archéologues romains, les découvertes et comme les révélations du chevalier de Rossi, ne permettent plus de douter du caractère chrétien et de l'antiquité de ces tombeaux contemporains des premiers disciples des apôtres.

Les sujets sculptés sur le tombeau de sainte Marthe sont les sujets ordinaires sculptés sur les sarcophages chrétiens. Ce ne sont pas des sujets tirés de l'histoire de sainte Marthe, ni des pages de l'Evangile qui parlent de la sœur de Madeleine ; ce sont les signes et comme les formules

déterminées de l'iconographie des tombeaux et des catacombes.

Tel est le caractère de ces figures groupées en scènes, drapées à l'antique, sans nimbe, aux cheveux courts, avec le type romain. Le Christ est jeune, imberbe, portant le volumen, comme on le représentait aux catacombes, sous les traits symboliques de l'Apollon devenu chrétien. On ne change pas, en effet, instantanément les idées et les procédés de l'art; et le ciseau des sculpteurs depuis longtemps habitué aux figures payennes, ne pouvait qu'après des années et même des siècles d'inspiration chrétienne, donner aux figures, aux groupes, aux signes, aux symboles, un autre idéal, une autre expression, une autre beauté. Il fallait aussi respecter et dérober le secret des mystères et se défendre contre la haine délatrice des persécuteurs. Par conséquent, pendant les trois premiers siècles, il fallut, sous des figures, des types, des symboles encore payens, cacher des idées toutes spirituelles et des mystères tout chrétiens. L'art nouveau comme l'Eglise est bien représenté par la chaste Suzanne entre les deux vieillards impudiques. Aussi regardons-nous le tombeau de sainte Marthe comme à peu près contemporain du second, peut-être du premier siècle de l'Eglise ; et ce serait le premier tombeau dans lequel fut déposé le corps de sainte Marthe, celui-là même dans lequel sainte Marthe fut ensevelie par les mains du Christ assisté de saint Front. « Le

corps de sainte Marthe a été déposé successivement dans plusieurs tombeaux. Le plus ancien qu'on connaisse est aujourd'hui renfermé dans le grand monument de marbre, au fond de l'église souterraine. Le tombeau, de style antique, offre sur l'une de ses faces les mêmes sujets que présentent un grand nombre de sarcophages trouvés à Rome dans les cimetières de Calliste, de Lucine, de Sainte-Agnès et ailleurs (1). Personne n'en soupçonnait l'existence, et l'on fut fort surpris, en 1820, de le trouver dans le grand tombeau de sainte Marthe, lorsqu'on changea le monument de place pour étayer un pilier de l'église supérieure qui menaçait de crouler (2) ».

Ce tombeau de marbre blanc, cet antique et vénérable tombeau, sur sa face antérieure, porte le bas-relief dont nous venons de parler. Ce bas-relief est mutilé, mais on le complète facile ment en le comparant avec les sarcophages romains de la même époque. On restitue facilement les têtes de ce bas-relief mille fois précieux, et plus dégradé par la barbarie du mauvais goût que par la main du temps : Vénérable monument de la foi des ancêtres et de l'art des premiers siècles ; sarcophage sculpté par un ciseau gaulois, sur le modèle ou l'inspiration des sculpteurs romains, tombeau richement décoré,

(1) Roma subterr. a Paulo Arringhi. Rome, 1651.

(2) Monuments de l'Eglise de sainte Marthe à Tarascon 1835, p. p. 27-28.

que la piété des disciples de Marthe fit venir sans doute d'Arles, d'Aix ou de Marseille. Ces villes gallo-romaines devaient avoir des confréries d'artistes, surtout des confréries de sculpteurs de tombeaux, de marmoraires (1), comme on en trouvait à Rome pour les chrétiens, et surtout pour les patriciens et les riches, pour ceux que la vénération des peuples voulait honorer, pour les martyrs et pour les saints. A tous ces titres, la vierge issue de sang royal, l'hôtesse de Jésus, la gloire de Tarascon, devait reposer dans un riche tombeau.

C'est dans l'église même que Marthe avait élevée, que les pontifes ses amis et ses compagnons, avaient dédiée, qu'elle fut ensevelie (2). Le tombeau dans lequel la dépouille mortelle de notre sainte fut placée devait être apparent, car les fidèles qui venaient y prier, les malades qui venaient y demander la guérison, pouvaient l'approcher et le *toucher*, comme il est dit au récit de la guérison de Clovis. Dès le moment où le corps de Marthe, enseveli par les mains de Jésus, qui durent lui communiquer une vertu plus abondante de guérison pour tous (3), reposa dans la basilique, il devint un centre, un foyer, d'où les grâces et les miracles sortaient à flots et

(1) Dict. des antiq. chrét. Martigny sarcoph. IV.

(2) Parata ut ei sepultura insignis ad propriam ejusquam Pontifices dedicaverant basilicam. Raban, vita. etc., XLIX.

(3) Luc. VI, 19.

rayonnaient admirablement, où les fidèles accouraient, où s'empressaient les populations et se multipliaient les témoignages de la foi, de la vénération, de l'amour et de la reconnaissance. Dans la basilique de la bienheureuse Marthe, dit Raban, rapportant évidemment les croyances des anciens temps et résumant l'histoire de ce glorieux tombeau, dès le jour de sa mort, des miracles sans nombre ont été opérés. Et il en donne le détail que nous avons donné ailleurs (1). Raban appelle *basilique* l'église de sainte Marthe, ce qui nous fait supposer que cette église était desservie par des religieux ; car ce nom distinguait aux VIe et VIIe siècles l'église d'un monastère (2). Evidemment, le collége de vierges et de pieuses femmes que sainte Marthe avait réunies autour d'elle, ce vrai monastère qu'elle avait fondé, réglé, gouverné, dut se perpétuer autour de son tombeau, comme se perpétua la vénération pour sa mémoire et le culte pour ses reliques. Les disciples eux-mêmes que la sainte avait autour d'elle lorsqu'elle mourut, durent former autour de son tombeau une garde d'honneur, et développer à l'ombre de cette église, déjà si riche en prodiges, les rudiments de la vie monastique. Dès lors il ne nous semble pas invraisemblable, de voir, dès les premiers siècles, auprès du tombeau de sainte Marthe, des religieuses qui conti-

(1) Id. id.
(2) Mon. ined. I, 582.

nuent la vie tout ensemble, active et contemplative, la vie parfaite de la vierge de Béthanie, et des religieux formés par son exemple, qui desservent son église et gardent ses reliques sacrées.

Après avoir, en une phrase abondante, énuméré toutes les sortes de miracles qui s'opéraient au tombeau de sainte Marthe, Raban ajoute une variété de prodiges qui nous représente bien les mœurs de ces temps reculés, les pratiques qui s'établirent presque légalement dans les siècles postérieurs du moyen-âge et que l'Eglise eut de la peine à régler et comprimer. « — Or, près du saint tombeau les vols, les rapines, ou les sacriléges, ou les faux jugements, par un prompt jugement de Dieu sont horriblement punis, là, incontinent, à la louange du Seigneur Sauveur (1). « — Voilà l'origine des *jugements de Dieu ;* preuve éclatante de foi, qui suppléait naïvement à l'impuissance de la loi dans une société rudimentaire. L'origine de cette coutume qui forme presque tout le Code pénal de ces longs siècles de préparation politique et sociale qui précèdent le moyen-âge, remonte aux premiers siècles, et l'on peut dire aux premiers tombeaux des saints renfermant leurs reliques. C'est la justice qui se rendait par une intervention d'en-haut, que Dieu ne savait pas refuser à

(1) Furta vero, vel rapinæ aut sacrilegia, seu falsa judicia, subito Dei judicio, horribiliter puniuntur ibidem incontinenter ad laudem Domini salvatoris. Ibid.

la foi naïve et à l'impuissance des juges, qui se rendait près de ces ossements sacrés, témoins et souvent juges de la vérité. Les coupables soupçonnés, les prévenus non convaincus étaient conduits auprès des saints tombeaux ; les innocents calomniés, les victimes, si nombreuses dans ces temps d'anarchie sociale, citaient les calomniateurs et les persécuteurs à ce tribunal, où, Dieu, par l'organe de ses saints, rendait ses sentences et manifestait ses justices. Saint Augustin cite plusieurs faits de ce genre qui s'étaient passés au tombeau de saint Félix de Nole ; Saint Grégoire de Tours, en ses livres des *Miracles* et de la *Gloire des Martyrs* (1), cite des exemples de ces comparutions et de ces exécutions miraculeuses en des lieux saints : *ad locum sanctum*, c'est-à-dire au tombeau des saints. Voilà ce qui se faisait au tombeau de sainte Marthe et comment notre béni Sauveur voulait autoriser et glorifier les restes de sa généreuse amie. En même temps, par cet organe il se manifestait à la foi simple et rude de ces chrétiens des premiers âges (2), en suppléant par lui-même ce qui manquait à l'autorité précaire et mal constituée de ceux qui devaient gouverner le peuple de Dieu.

Parmi tous ces miracles, il en est un demeuré célèbre qui détermina la dévotion de nos rois pour

(1) De gloria martyr. 81. De miraculis, etc. 19.
(2) Mon. ined. I, 582, 583.

l'exilée de Béthanie, venue pour chercher dans notre France une seconde patrie et mettre sous la protection de nos princes son culte et sa mémoire ; c'est la guérison de Clovis. Nous avons plus haut rapporté le récit de Raban ; il n'est pas le seul qui le raconte. La *Légende dorée* le rapporte à peu près en mêmes termes. « Or, comme au sépulcre de la bienheureuse Marthe s'opéraient de nombreux miracles, Clovis, roi des Francs, se fit chrétien et fut baptisé par saint Remy, et comme il souffrait d'une grave douleur de reins, venant à son tombeau, il y trouva une santé complète. C'est pourquoi il enrichit ce lieu (le tombeau et la basilique) et lui donna à trois milles à la ronde, sur les deux rives du Rhône, la terre, les fermes et les bourgs, et rendit ce lieu libre de tout impôt (1).» —Il se peut que la légende reproduise seulement le récit de Raban ; dans tous les cas, elle est un témoin de la continuité de la tradition de ce miracle. Si l'on prenait à la lettre la rédaction du bienheureux archevêque de Gênes, il faudrait croire que les nombreux et éclatants miracles qui se passaient au tombeau de sainte Marthe et qui durent faire une vive impression sur l'esprit des populations, en même temps qu'ils ont laissé dans l'histoire une si lumineuse trace, aidèrent à la conversion de Clovis. Les historiens qui nous racontent la vie et surtout la conversion

(1) Legenda et Opus Sanctæ Marth.



du grand roi des Francs ne nous donnent pas ce détail ; mais il se peut que le récit des innombrables miracles de sainte Marthe fait au prince Franc ait commencé d'ébranler son esprit qui trouva soudainement une vive invocation au Dieu de Clotilde, pendant la bataille incertaine de Tolbiac. Ainsi Marthe aurait comme Madeleine, une influence bénie dans notre histoire, et sur le territoire de notre France. La généreuse hôtesse de Jésus payait au peuple Franc, aussi divinement que sa sœur, et l'hospitalité qu'elle avait reçue, et la vénération dont on entourait son magnifique tombeau.

Ce grand miracle qui rendit la santé au premier de nos rois chrétiens et qui l'affermit dans la foi, ce miracle pour la France eut les conséquences les plus importantes et les plus salutaires. Nous ne saurons jamais que dans le ciel, dans la pleine révélation des enfants de Dieu, l'action de salut et de force, de préservation et de destinée que les saints ont exercé sur les peuples. Ce grand miracle a été raconté, célébré, chanté, comme prodige et comme événement. Les *Acta SS*. ont recueilli un des écrits qui le racontent dans le martyrologe, relativement moderne, qu'ils reproduisent, mais auquel le P. Solier donne l'autorité de l'immense collection Bollandienne. « — A son tombeau, comme éclataient de grandes preuves de la puissance et de la gloire divine, Clovis, le roi des Francs, ayant été transporté, fut guéri d'une grave maladie qui le faisait grandement souf-

frir (1). — » Ce miracle est chanté dans la belle liturgie que le moyen-âge avait composée à la louange de sainte Marthe, et qui couvrait de ses frondaisons poétiques et mystiques, presque toutes les églises d'Occident, avant la funeste révolution liturgique des xviie et xviiie siècles. Toi,—lui chantais la prose si connue: *Ave Martha gloriosa*, — par la seule puissance de Dieu, tu as guéri la maladie incurable du roi Clovis ; c'est pourquoi rois et reines célèbrent l'admirable puissance de ta vertu de guérison (2). — Le souvenir et la mention du miracle se cadençaient même en répons et en versets rimés, comme toutes les prières liturgiques de ce temps (3). Ainsi, la guérison de Clovis est mentionnée dans les livres liturgiques et formait en partie la matière d'une des leçons de l'office de sainte Marthe à Tarascon et à Avi-

(1) Post piorum laborum perfectum curriculum, ad conspectum æterni regis supernæque Sion beatorum civium consortium, die quem prædixerat, meritis plena et miraculis evolavit, ad cujus tumulum magna cum fieret divinæ virtutis et gloriæ insignia Chlodovæus rex Francorum delatus, a gravi qua detinebatur ægritudine sanatus est. Saussayus in martyrol. Cité par le P. Solier. Acta SS. XXIX, Julii.

(2) Tu sola virtute Dei — Morbum Chlodovæi — Curasti incurabilem — Unde Reges et Reginæ — Tuæ laudant medicinæ — Virtutem mirabilem. Missel. Lugd. Aurel. Colon. Massil. Arelat., etc.

(3) Chlodovæus patitur Rex Francorum — Diffisus arte medicorum — Morbum insanabilem — Gloriosæ Marthæ rex sepulcrum visitavit — Mox ejus precibus invenit — Sanitatem admirabilem — Brev. Grassense.

gnon (1) où la sainte était aussi honorée comme patronne et fondatrice de la foi. Cette guérison était aussi mentionnée dans plusieurs anciennes liturgies de diverses églises, comme celles d'Arles, de Lyon, d'Auch, de Cologne, de Marseille, d'Orléans, de Grasse, ainsi que dans des manuscrits très-anciens du monastère de Saint-André d'Avignon et de l'église de Sainte-Marthe de Tarascon, que dom Polycarpe de La Rivière avait déchiffrés avec beaucoup de peine à cause de leur vétusté. Enfin, on la lit dans les écrivains hagiographes du moyen-âge, Vincent de Bauvais, Bernard de la Guionie, Pierre de Noël, saint Vincent Ferrier, saint Antonin de Florence, Denys le Chartreux (2). Rien ne manquait à ce miracle pour l'assurer, le répandre au loin et l'illustrer.

Les circonstances et les suites de ce miracle sur lesquelles il nous faut appuyer, le rendent plus célèbre encore et le font entrer dans l'histoire politique de notre pays. En témoignage d'un si grand miracle, dit le récit de Raban et en substance la légende dorée, le roi Clovis donna à Dieu et signa de son anneau cette donation, toute la terre à trois lieues à la ronde autour de l'église de sainte Marthe, sur les deux rives du Rhône, avec les fermes, les bourgs et les bois ; et tout

(1) Fama admonitus miraculorum quæ ad Marthæ sepulcrum quotidie perpetrabantur, ut eo supplex accessit, plenam ret ulit sanitatem. Brev. Aven., etc.

(2) Mon. ined. II. 592-593.

cela jusqu'à ce jour, la très sainte héroïne le possède avec privilége perpétuel (1). Ce passage très-circonstancié, se rapporte et concorde parfaitement avec l'histoire de Clovis et l'histoire locale de Tarascon. Clovis était dans la Provence en l'an 500 ; il venait de mettre en fuite Gondebaud, roi des Bourguignons, d'assiéger et de prendre Avignon : or, Clovis n'était qu'à quatre lieues du tombeau de sainte Marthe (2). Ce tombeau tout éclatant de miracles dut attirer son attention ; surtout dans une maladie qu'il venait sans doute de contracter au milieu des fatigues de cette guerre où il avait combattu avec sa fougue et sa bravoure ordinaires. Il dut aller à ce tombeau, ou si l'on veut, il dut s'y faire porter, comme dit la légende, pour demander aux reliques vénérées de cette grande sainte, la guérison et la santé. Clovis, malgré ses mœurs encore rudes et ses barbaries politiques dont l'histoire a certainement forcé l'odieux, Clovis avait une foi vive et nous le voyons très-souvent recourir aux saints avec une confiance touchante et naïve. C'est ainsi qu'en l'an 506, étant malade de la fièvre, il fit venir saint Séverin, abbé du monastère d'Agaune, qui le guérit. Aussitôt guéri, le roi se leva, et se prosternant aux pieds du saint abbé, il lui offrit en reconnaissance tout l'argent de son trésor pour

(1) Raban, etc. XLIX.
(2) Faillon. mon. ined. I. 535. 537.

les pauvres, et le pouvoir de mettre en liberté tous les prisonniers qu'il voudrait (1). Tel était le roi des Francs, ardent et généreux dans sa reconnaissance comme dans sa foi; tel il était sur les champs de bataille, tel il était aux pieds des saints : tel il fut au tombeau de sainte Marthe.

Ce privilége spécial d'après lequel le territoire de sainte Marthe fut affranchi de la domination séculière, et par conséquent de tous les droits féodaux qui s'essayèrent sous les mérovingiens, ce privilège qui durait au temps où fut rédigée cette ancienne *vie* dont se servait Raban, persévéra donc sous les princes Mérovingiens qui gouvernèrent cette partie de la Provence qui renferme Tarascon et le tombeau de sainte Marthe. Un peu plus tard, ce privilège fut aboli par les ravages des barbares et n'eut plus d'effet après ces invasions, lorsque Lothaire fils de Louis le Débonnaire donna à son troisième fils Charles, le royaume de Provence compris entre la Durance, les Alpes, la Méditerranée et le Rhône. Néanmoins comme le fait remarquer Faillon, la ville de Tarascon conserva encore en Provence jusqu'à la Révolution française, des droits et des immunités qui ne pouvaient avoir eu pour origine que le privilége émané de Clovis, et qui seraient tout-à-fait inexplicables sans ce privilége (2). C'est ainsi,

(1) Acta SS. Vita S. Severin. XI, febru.

(2) Id. 590. C'est sans doute en vertu de ce privilége que la ville de Tarascon possédait les forts de saint Gabriel et de

comme reste et conséquence de cette immunité à l'égard de toute puissance séculière, que la ville de Tarascon avec son territoire (le territoire décrit par la donation de Clovis) se gouvernait par elle-même avec ses us et coutumes et ses magistrats particuliers. Cette autonomie était censée remonter aux Romains : elle émanait du tombeau de sainte Marthe, comme la plupart des libertés et franchises du moyen-âge émanaient du tombeau des saints. Les rois mérovingiens établirent sans doute un viguier à Tarascon, délégué du comte d'Arles ; mais les rois ou comtes de Provence n'exercèrent jamais dans la ville que la haute juridiction : et encore n'exerçaient-ils cette autorité qu'en qualité de *consuls*, propre nom des magistrats de Tarascon. Alphonse II, en 1202 reconnut le privilége comme étant fondé sur un ancien usage. Le viguier du comte ne pouvait exercer la justice au nom de son seigneur, qu'en dehors de la ville et du territoire de Tarascon, dans une ferme appelée le *Mas d'Altavès*, appartenant en propre aux comtes de Provence. Les habitants de Tarascon devaient être jugés et détenus dans l'enceinte de leur ville. Aucun habitant ne pouvait exercer aucune fonction au nom du comte, mais les soldats de la garnison du château des comtes

Laurade qu'elle disputa aux comtes de Provence jusqu'à la fin du XIVe siècle. Celui de Laurade renfermait une église de sainte Marthe, dont le doyen du chapitre était curé. Note de Faillon, etc.

devaient tous être pris parmi les habitants de la ville. Plus tard, après la réunion de la Provence à la couronne de France, les troupes du roi ne logeaient pas à Tarascon : cette exemption était un reste de l'immunité qui datait de Clovis et venait du tombeau de sainte Marthe (1).

L'église de sainte Marthe retint aussi quelque chose des privilèges accordés par Clovis, en ce que dans le rayon d'une lieue au moins, toutes les terres étaient soumises à la dîme qui était perçue par le prieur. Toutefois lorsque le Languedoc eut été séparé de la Provence et fit un état à part, cette église n'eut plus aucune juridiction sur les terres situées de l'autre côté du Rhône soumises à un autre souverain (2). Mais lorsque la Provence, par la mort de son dernier comte Charles III, revint définitivement à la couronne de France en 1481, Louis XI s'empressa de rendre à l'Eglise de sainte Marthe le privilége accordé par Clovis, privilége qu'il spécifia dans une charte de 1482, par laquelle il fondait un chapitre royal comme celui de la sainte chapelle de Paris, à la place des religieux augustins qui desservaient l'église de sainte Marthe. Nous reproduisons ici quelques passages de cette charte où

(1) Les priviléges municipaux de la ville de sainte Marthe furent confirmés par Louis XIII et Louis XIV. Ce n'est qu'en 'année 1688 que le gouvernement de la ville fut réuni au gouvernement du château.

(2) Mon. ined. I. 592.

Louis XI exprime sa dévotion royale envers sainte Marthe et sa reconnaiseance pour les bienfaits reçus de la grande sainte, une des plus nobles traditions de sa couronne. — Louis, par la grâce de Dieu, roi de France, comte de Provence, faisons savoir que nous récordant des très grands biens et singulières grâces que Dieu notre créateur nous a faits... par l'intercession de la glorieuse dame madame sainte Marthe à laquelle nous avons eu et encore nous avons et toujours nous aurons, tant qu'il plaira à notre dit créateur, nous laisser en ce monde, très-singulière dévotion et confiance, de laquelle son benoît corps repose en son église, fondée en son nom audit lieu et ville de Tarascon : pour reconnaissance desquelles choses et que ladite église a été fondée par mes prédécesseurs qui y ont en leur temps donné et aumosné de leurs biens domaine et seigneurie ; dont ainsi que nous avons pu clairement savoir par la légende de ladite dame madame sainte Marthe, et par autres vrais enseignements approuvés en Sainte Eglise : feu de bonne mémoire, le roi Clovis, notre prédécesseur, a été le principal fondateur d'icelle, mêmement pour aucuns évidents miracles et préservation de maladie advenue en sa personne, par l'intercession de ladite sainte Marthe, comme il croyait et pensait, voulut et ordonna ce qui s'ensuit : — que ledit lieu et terre de sainte Marthe serait quitte et franc, exempt et immune à jamais de toutes charges, subsides et choses quelconques : et avec ce y



donna et délaissa ses biens : laquelle chose n'a été du depuis, entretenue du tout et accomplie. Nous voulons ensuivre nosdits prédécesseurs et continuer ce qu'ils avaient par dévotion et aumosne commencé. Comme aussi désirant de tout notre cœur et pouvoir accroître, décorer et augmenter ledit lieu et église de madame sainte Marthe de Tarascon, et le divin service fait en iceux, à ce que notre créateur y soit de bien en mieux servi, loué et adoré et sa benoîte mère et ladite sainte Marthe... Avons voulu et ordonné (1)... — Ces fondations et priviléges furent renouvelés par Charles VIII, fils et successeur de Louis XI, en 1429 ; par Henri II en 1549 ; par Charles IX en 1564. Et l'assemblée du clergé de France en 1655, rappelant le miracle, et la reconnaissance de Clovis, appelait ce grand roi le fondateur de l'église de sainte Marthe. Ainsi, ce miracle perpétue le souvenir du premier roi chrétien de notre France chrétienne dans toute notre histoire. Clovis, vainqueur de l'Arianisme, par la protection de sainte Marthe, la première adoratrice de la divinité de Jésus-Christ, Clovis, guéri miraculeusement au tombeau de la vierge de Béthanie, transmet à sa race, à tous nos rois très-chrétiens, sa dévotion et sa reconnaissance. C'est ainsi que le tombeau de sainte Marthe a préservé la France de l'hérésie Arienne,et que la généreuse vierge a payé l'hos-

(1) Fondation du chapitre royal de sainte Marthe. Charte de Louis XI. Mai 1182. Mon. inid. II, 1330.

pitalité que la France avait donnée à son exil, à son culte, à ses reliques. C'est ainsi que la royauté française a proclamé sa foi en la mission de sainte Marthe dans notre pays, la vénération pour sa mémoire, sa reconnaissance pour la protection de l'aimable et puissante hôtesse de Jésus.

Mais revenons au sixième siècle, près du tombeau de sainte Marthe, alors illustré par tant de prodiges. Averti par la renommée des miracles qui s'opéraient chaque jour au tombeau de la bienheureuse Marthe (1), est-il dit de Clovis, le miracle de la guérison du roi de France et les libéralités de sa royale reconnaissance durent augmenter la célébrité de ce tombeau, durent attirer des foules plus nombreuses encore, dont la foi naïve et la dévotion exaltée durent arracher bien des miracles à ces reliques déposées dans cette église de Tarascon. En ce temps-là on célébrait la fête de sainte Marthe le 17 décembre, avec la fête de son frère Lazare, évêque et martyr, le jour même où fut consacrée son église, comme nous l'avons rapporté plus haut. Elle était morte le 29 juillet ; on le savait, et Raban le rapporte; mais la fête de cette dédicace fut d'abord la plus célèbre et la première : ce qui était très-conforme aux usages de la primitive église qui conservait pieusement et solennellement célébrait l'anniver-

(1) Fama admonitus miraculorum quæ ad B. Martha sepulcrum quotidie perpetrabantur. Offic. B. Marthæ virg. et hosp. Christ. Avenione. Lect. VI. In die octava.



saire de l'érection des oratoires et de la dédicace des temples bâtis sur le tombeau des saints. Jusqu'au Concordat en 1802, qui a transféré au dimanche après l'octave de la Toussaint, la fête de la dédicace de toutes les églises de France, on célébrait chaque année à Tarascon, au mois de décembre, celle de l'Eglise souterraine où a toujours été renfermé le tombeau de sainte Marthe et que constamment on a honoré comme le lieu que cette sainte patronne avait sanctifié par sa présence durant la vie. Ce jour là, on faisait l'office divin dans l'église inférieure ; et cette fête n'avait rien de commun avec celle du 1er juin, dont l'objet était la dédicace de l'église supérieure consacrée en 1197 par Imbert d'Aiguière, archevêque d'Arles, et Rostang de Marguerite, archevêque d'Avignon (1).

Cette antique église que Raban appelle Basilique, ce lieu vénérable et célèbre ou Marthe a prié, où les premiers fidèles de Tarascon se sont réunis pour la prière et les saints mystères, où les reliques de notre sainte furent déposées par le Sauveur lui-même, c'est l'Eglise inférieure ou l'Eglise

(1) Mon. inédits, etc., I. 647. Cette fête, célébrée au 17 décembre, fut transférée au 3 décembre, lorsqu'à la fin du xvie siècle la sacrée congrégation des Rites défendit que l'on fit aucun autre office que celui de la férie, depuis le 17 décembre jusqu'à la fête de Noël. C'est après cette fête, commune à sainte Marthe et à son frère, que l'on célébra la fête unique de sainte Marthe au 29 juillet.

basse. C'est là proprement l'oratoire de sainte Marthe consacré par les saints évêques Maximin et Trophime; c'est là que Clovis est venu prier, là qu'il a été guéri et qu'il a signalé sa magnifique reconnaissance. Cet oratoire, de proportions étroites, comme tous les oratoires élevés aux premiers siècles de l'évangile, pour de petits groupes de fidèles, pour des églises domestiques et quelques disciples, cette chapelle englobée et couverte par des constructions postérieures, formait une église à part, la première et la seule église de Tarascon. Elle n'était point sous terre, autrefois, dans les premiers siècles, du 2e au 8e, comme elle est aujourd'hui. Le terrain où la ville est assise s'étant exhaussé par les débordements et les alluvions du Rhône, le sol de l'église auquel on ne voulut pas toucher se trouva plus bas : et bientôt il fallut descendre par des degrés : puis il fallut pour donner du jour, ouvrir ces petites fenêtres hautes que l'on remarque encore dans les petites chapelles de cette église (1), qui devint ainsi une église souterraine. Enfin, comme cette église devenait incommode et insuffisante, on construisit sur le flanc méridional de l'édifice vénérable, une nouvelle église plus spacieuse dont on voit un reste dans le portail latéral de la grande

(1) La chapelle de sainte Madeleine et la chapelle de saint Maximin et de saint Front : les deux saints évêques sont unis dans la même chapelle et dans la même tradition.

église romane qui existe encore et qui date du XII[e] siècle (1).

Mais l'oratoire primitif est resté le sanctuaire qui contient toujours le corps de sainte Marthe, ces pieuses reliques conservées avec un soin jaloux, dérobées à toutes les fureurs des Sarrazins, et plus tard des modernes iconoclastes, les hérétiques et les révolutionnaires. Tel fut cet oratoire dans les premiers siècles et jusqu'aux ravages des Sarrazins. Au commencement du 8[e] siécle, les Sarrazins d'Afrique s'emparèrent de l'Espagne qu'ils inondèrent de sang et de ruines : et bientôt débordant par dessus les Pyrénées ils se précipitèrent sur la Provence. Les historiens et les chroniqueurs ont rempli leurs récits des effroyables ravages de ces barbares : ils les appellent tantôt Sarrazins, tantôt Agaréniens, tantôt Vandales (2). Mais ils sont tous d'accord à les montrer comme des ennemis implacables et féroces de Jésus-Christ et des chrétiens, acharnés spécialement à démolir les églises et les monastères, à massacrer les moines et les prêtres, à brûler, disperser, anéantir les saintes reliques. — Les provençaux qui ne tar-

(1) Mon. ined. I, 647-648. Note.

(2) Cum gens Agarenorum furens onmen depopulasset provinciam... Acta SS. XII Aug. eo tempore gens impia vandalorum Galliam devastare cæpit. quo tempore destructæ ecclesiæ subversari monastaria, captæ urbes... histor. Franc. scapt. Duchesne, III. Gens crudelissima, omni humanitate postposita... tandem provinciam Narbonensem venit, ubi devastans omnia... vit sancti Porcarii. ibid.

dèrent pas à apprendre ces horreurs, craignirent d'être envahis à leur tour, et prirent le parti d'enfouir aussi dans la terre les corps de leurs saints tutélaires. Les Acta SS. racontent comment un ange apparaissant à saint Porcaire, abbé de Lérins, l'avertit de se lever en hâte pour cacher les saintes reliques et les dérober à la fureur des barbares (1). Ce fut peut-être sur un semblable avertissement, ou d'après cet exemple, qu'à Marseille on cacha le corps de saint Lazare, à Tarascon, celui de sainte Marthe, à Notre-Dame-de-la-Mer les corps des saintes Marie Jacobé et Salomé et à saint Maximin celui de sainte Marie Madeleine; au moins, dans cette sage précaution, on ne peut méconnaître les soins de la divine providence sur les restes mortels de ces saints personnages que le Sauveur avait particulièrement aimés (2).

Il faut donc rapporter au VIIIe siècle, comme nous l'avons fait pour sainte Marie-Madeleine, le recèlement du corps de sainte Marthe. Ces pieuses reliques furent cachées par les religieux qui desservaient alors la basilique de sainte Marthe. Elles furent enfouies dans l'église inférieure, qui peut-être alors commençait à s'enfoncer dans le sol, et qui sans doute était entourée, et par là

(1) Cum gens Agarenorum furens omnem depopulasset provinciam, angelus domini per dies decem præverniens apparuit in somnis s. Porcario, dicens : surge velociter, et occulta venerandas reliquias... vita s. Porc. Acta ss. XII Aug.

(2) Mon. ined. I 681.



même fut ensevelie par les bâtiments du monastère et de l'hôtellerie que les plus antiques traditions nous montrent autour du tombeau de la vénérable hôtesse de Jésus. Ce corps fut donc enfoui ; mais on eut soin de mettre avec les reliques une tablette de marbre blanc où étaient gravés ces mots en caractères romains : *Hic Martha jacet*, ou comme porte une autre version : *Beata Martha jacet hic*, la bienheureuse Marthe repose là (1). Cette tablette fut retrouvée avec le corps en 1187. Elle fut conservée dans le trésor de sainte Marthe, inscrite et décrite dans un inventaire de 1487. Elle a disparu dans la Révolution qui a détruit brutalement tant de titres et de monuments de notre histoire; mais cette tablette a été vue pendant six siècles, en tout conforme à ces tablettes que l'on mettait à Rome, au rapport de Baronius et de Bellarmin, dans les tombeaux des saints et dans les sépulcres des martyrs, pour conserver leur nom et assurer la vérité de leurs reliques.

Les reliques de sainte Marthe restèrent cachées, enfouies, peut-être oubliées, pendant plus de quatre-cents ans. Car ce ne fut qu'à la fin du XIIe siècle, en 1187, qu'elles revirent la lumière et les splendeurs renouvelées de leur culte restauré. Lorsque les sarrazins eurent ruiné l'église de sainte Marthe et la ville de Tarascon, pendant une succession d'invasions et de ravages qui dura

(1) Mon, église de sainte Marthe, 12.

près d'un siècle, on comprend que le souvenir précis du lieu où fut caché le saint corps se fût perdu: et, si le culte de la sainte germa de nouveau et reverdit parmi les ruines, c'était bien parce que ses racines traditionnelles et évangéliques plongeaient plus avant que les bouleversements et les ruines, dans le sol chrétien de la Provence. Il existe un monument de cette renaissance du culte de sainte Marthe, après les invasions sarrazines : c'est l'antique portail Roman resté accolé à l'un des côtés de l'église actuelle, mais évidemment plus ancien de style, de matériaux et de construction que cette église consacrée en 1197, dix ans après l'invention des reliques. Ce portail dut être reconstruit après les ravages des sarrazins, avec l'église qui fut remplacée par l'église actuelle. On voit même dans un des murs qui font partie de cette construction, un grand chapiteau antique, de marbre blanc, mutilé. Ce chapiteau faisait sans doute partie de la basilique ruinée par les sarrazins.

Nous avons ainsi, dans l'église de sainte Marthe, avec le portail du ɪxᵉ ou xᵉ siècle contemporain de Raban et de la *Vie* de sainte Marthe, portant encastré dans ses murs, un reste des constructions mérovingiennes qui recouvraient le tombeau de sainte Marthe, nous avons la synthèse monumentale de l'histoire du culte de sainte Marthe. Ce portail dont nous parlons et qui forme, en dehors de l'église actuelle, une page archéologique de l'histoire de sainte Marthe,

avant l'invention de ses reliques, ce portail est moins Roman que Romain, avec un Attique grec : ce mélange des styles ne peut surprendre dans cette Provence aux origines grecques et latines superposées, puis sanctifiées par la famille de Béthanie, venue de l'Orient. Le portail à plein ceintre offre une voussure profonde reposant sur cinq colonnes de chaque côté. Le linteau portait l'entrée de Jésus à Jérusalem, sujet admirablement choisi pour une église dédiée à sainte Marthe : Car Jésus sortait de Béthanie pour entrer à Jérusalem en triomphateur, et c'était à Béthanie qu'il devait rentrer le soir de ce jour pour recevoir les soins de Marthe. Cette scène offrait une particularité : c'est que l'un des disciples portait un parasol au-dessus de la tête du maître. Ce détail des mœurs orientales est à peu près inconnu dans l'iconographie chrétienne de notre occident. Le tympan au-dessus du linteau portait le Christ assis sur un trône, accosté des quatre animaux symboliques, des quatre évangélistes. La voussure était surmontée d'un Attique reposant sur une corniche à feuilles d'Acanthe, qui contournait les murs de l'édifice et qui était soutenue par des modillons aux figures bizarres, comme les taillait grossièrement le ciseau primitif des artistes Romans. L'Attique était orné de colonnes rondes entremêlées de pilastres cannelés. Mais aux deux côtés de la voussure, sur le plat du mur, à la retombée des voussoirs, étaient représentées deux scènes caractéristiques : à gauche, en en-

trant, la résurrection de Lazare ; à droite, la victoire de sainte Marthe sur la Tarasque : deux scènes qui se répondent et s'expliquent admirablement à la gloire de la vierge de Béthanie et de Tarascon. Dans la scène de la Tarasque, sainte Marthe était placée dans une niche plus élevée que le niveau des autres personnages. Elle tenait enchaînée avec sa ceinture la Tarasque qui dévorait un homme ; elle aspergeait d'eau bénite le monstre dont le corps était revêtu d'une carapace armée de cornes acérées, comme la tradition populaire veut la voir représentée. La sainte tenait à la main gauche une croix à double croisillon. Voilà les figures et les scènes que le portail carlovingien offrait aux regards des pèlerins de sainte Marthe. Aujourd'hui le portail est mutilé, les figures ont disparu sous le marteau des iconoclastes de 93. La Révolution a aussi passé par là pour détruire et pour effacer. Heureusement la descrip;ion et le dessin de ces curieuses sculptures nous ont été conservés par un habitant de Tarascon qui gardait le culte de sainte Marthe parmi les souvenirs patriotiques (1).

Nous avons remarqué dans le bas-relief qui représentait sainte Marthe enchaînant la Tarasque,

(1) Notes mélangées de divers événements et des choses les plus curieuses que j'ai vues. Tome IX, manuscrit appart. aux héritiers de M. Mouren, inutile de le rappeler, pour les détails, voir les mon. inéd. 1. hist. du culte de sainte Marthe 1293, etc.

une croix à double croisillon dans sa main gauche. Cette croix est la même que portaient les chevaliers et les frères hospitaliers du St-Esprit. Cet ordre, en effet, prétendait avoir eu sainte Marthe pour fondatrice. La fondation de cet ordre, qui fut sans doute une congrégation de frères avant d'être un ordre de chevalerie, comme les aimait le moyen-âge, des moines armés du glaive pour défendre l'Église, attachés par des vœux aux œuvres de miséricorde, cet ordre de chevalerie se perd à la lettre dans la nuit des temps. Mais il pourrait se rattacher aux disciples de sainte Marthe qui, près d'elle, exerçaient l'hospitalité, ainsi que le raconte Raban ; comme tous les ordres hospitaliers le rappellent en honorant sainte Marthe pour leur patronne et leur modèle. On conservait dans le trésor de sainte Marthe (l'inventaire de 1487 en fait une mention spéciale) une croix en cuivre à double croisillon ; on la conservait comme une précieuse relique. On croyait qu'elle avait servi à l'usage de sainte Marthe, et que c'était celle qu'elle avait fait placer devant ses yeux avant d'expirer. Il est vrai, Raban parle d'un crucifix (1), mais Raban qui n'avait pas vu la croix conservée à Tarascon, n'avait-il pas un peu amplifié le texte de l'ancienne vie qu'il avait sous les yeux, en écrivant? Elle portait en effet au rapport de Launoi : *Signum*

(1) Crucifixi salvatoris imago ante faciem ejus erigitur. Vie de sainte Madeleine, etc, XLVIII.

crucis præ oculis habens, ayant devant les yeux le bois, ou plutôt la représentation du bois de la croix. D'alleurs la croix simple comme image a dû précéder le crucifix qui ne se montre pas aux premiers siècles du christianisme, sauf le *graffite* sacrilége, grossière image au trait dessiné par une main ennemie sur le mur du palais des Césars au mont Palatin (1). Quoi qu'il en soit, les chevaliers, les religieux et les religieuses de l'ordre du Saint-Esprit, en portant cette croix à double croisillon, pensaient porter la croix de sainte Marthe, tout à la fois comme la preuve authentique de leur antique descendance et comme le pieux témoignage de leur vénération pour sainte Marthe, leur fondatrice et leur patronne (2).

Disons enfin, pour épuiser toutes les traces qui nous restent du culte de sainte Marthe survivant aux ravages des Sarrazins et nous pouvons le

(1) La seule image du crucifix datant du temps des persécutions, qui nous soit parvenue, est une caricature; nous voulons parler du graffite découvert sur un mur, il y a quelques années, dans les fouilles du mont Palatin à Rome, et transporté au musée Kircher où nous l'avons observé. Iconographie de la croix et du crucifix, par Grim. de Laurent. Ann. archéol. XXVI-137.

(2) Remarquons que la croix dite de *Jérusalem* est une croix à double croisillon comme la croix de sainte Marthe. Notre sainte aurait-elle apporté cette forme de croix de Jérusalem comme souvenir de sa patrie, et le petit croisillon de cette croix n'est-il pas le titre même de la croix, plus développé que dans les croix moins anciennes? *Videant periti.*

croire, antérieures à l'élévation de ses reliques, disons que l'histoire municipale de Tarascon dépose de la gloire de sainte Marthe. L'image de notre sainte était tracée sur les antiques sceaux de la ville. La bienheureuse hôtesse du Christ ainsi que dit l'exergue de l'un de ces sceaux, *Beata Martha hospita Christi*, est représentée assise comme un apôtre sur une chaire de prédication, la croix à la main, la tête nimbée. C'était la figure du contre-scel. La face principale du sceau de Tarascon et de ses consuls, porte un château accosté de deux portes, et, au-dessous, en pointe, la Tarasque, symbole de la protection de la sainte et de la reconnaissance de la ville pour sa patronne. La Tarasque paraît encore sur les monnaies frappées à Tarascon sous le roi René (1). Ce grand miracle, manifestation éclatante de la complaisance du Sauveur pour son amie, de la protection de sainte Marthe pour Tarascon, ce grand miracle est resté profondément empreint dans la mémoire, dans l'histoire et dans la vie municipale de ce peuple religieux, vif et passionné, des bords du Rhône. Dans ses fêtes dramatiques, la Tarasque joue toujours un rôle aussi populaire que le culte de sainte Marthe. C'est très-certaine-

(1) On cite parmi les plus anciennes représentations du miracle de la Tarasque, une ancienne peinture dans l'église de saint Maximin, une statue en marbre peinte et dorée dans l'église de la Major. à Marseille : mais ces œuvres d'art sont évidemment postérieures à l'époque dont nous parlons, malgré le témoignage de Faillon. I. 1218. 1220.

ment aux premiers siècles du moyen-âge, alors que pour le peuple chrétien, plus artiste et mieux cultivé que les foules d'aujourd'hui, le drame liturgique était le grand charme et le vivant enseignement, c'est à ces premiers siècles que remonte la procession de la Tarasque encore en usage. — « D'après une coutume immémoriale, le jour de la fête de sainte Marthe, on porte à la tête de la procession et devant la croix, un énorme simulacre de la Tarasque qu'une jeune fille vêtue de satin bleu et en voile rose, tient attaché par une ceinture de soie. Celle-ci a un bénitier et un aspersoir à la main et représente sainte Marthe triomphant de ce monstre. Pour rendre la figure plus frappante, le simulacre ambulant détourne de temps en temps sa masse sur les groupes qui bordent son passage : il avance la tête et ouvre sa large gueule comme pour les dévorer. La jeune fille fait alors aspersion sur lui, et incontinent le monstre s'apaise et semble oublier sa férocité naturelle. Devant et derrière l'animal, des hommes armés de vieilles piques ou de masses d'armes, et revêtus d'habits légers qui imitent par leurs formes singulières les armures de fer du moyen-âge, désignent le peuple de Tarascon qui mit en pièces la Tarasque... on promène encore le monstre par la ville le lundi de la Pentecôte, pour servir aux jeux publics institués par le roi René (1).»

(1) Faillon. Mon. ined. I. 1217-1218.

Les reliques de sainte Marthe, dérobées depuis plusieurs siècles, cachées et enfouies pour ne pas tomber aux mains sacriléges des barbares, ignorées des générations qui se succédèrent sur le sol délivré et dans la ville rebâtie de Tarascon, devaient enfin revoir la lumière et retrouver les splendeurs d'un culte de vénération qu'aucun autre ne surpassa jamais. Elles devaient en même temps récompenser par un éclat de protection et de miracles, la foi si constante et si méritoire des peuples de Provence. Ces reliques furent découvertes en l'an 1187 ; comment, par quels moyens, dans quelles circonstances ? on ne le sait pas ; l'histoire se tait, et la tradition ne nous a rien transmis que la date de cet événement. Le retour de sainte Marthe à la lumière ne fut pas éclatant comme celui de sainte Madeleine, un siècle plus tard, ainsi que nous l'avons raconté en son lieu. De cet événement capital pour l'histoire et le culte de sainte Marthe, il ne reste qu'un bas-relief accompagné d'une inscription, inscrusté dans le mur du portail latéral de l'église haute. Les deux premiers vers de l'inscription nous apprennent que le saint corps fut découvert en l'an 1187 (1). Neuf fois vingt ans, plus sept avec mille, c'est-à-dire mille cent quatre-vingt-sept ans s'étant écoulés, cette dernière année, l'hôtesse du Christ nous est révélée. *Nobis patet hospita Christi.* C'est

(1) Viginti novies septem cum mille relapsis. Anno postremo nobis patet hospita Christi.

l'hôtesse du Christ, afin qu'on ne puisse la confondre avec aucune autre, le nom de Marthe n'aurait pas été aussi significatif. C'est un évènement subit et remarquable que cette manifestation d'une relique si chère aux populations de Provence. Les trois autres vers de l'inscription racontent la consécration de l'église dont nous parlerons tout à l'heure. Le bas-relief nous montre sous un arc surbaissé reposant sur deux colonnettes, l'invention du corps de sainte Marthe, tout en nous rappelant les merveilles de son ensevelissement. Les deux grandes époques du culte de sainte Marthe sont ainsi réunies dans la même scène, racontées dans le même bas-relief, affirmées et comme illustrées l'une par l'autre. Le corps de sainte Marthe, enveloppé de suaires, mais le visage découvert, est couché sur une table, ou sur une espèce de sépulcre. Aux pieds du corps est la figure de Notre-Seigneur : on le reconnaît à son nimbe crucifère ; et ses mains sont encore occupées à l'ensevelissement du saint corps. Du côté de la tête est saint Front, évêque de Périgueux. Ces deux personnages portent de riches vêtements, sans indice de dignité, mais pour marquer leur gloire éternelle. C'est, on le voit, la scène que Raban nous a racontée des funérailles de Marthe opérées par son divin hôte et son apostolique ami. Derrière le sépulcre, en face du spectateur, est un évêque, tête nue, tenant la crosse de la main droite, et de la gauche un livre, une tablette sur laquelle il semble lire.

C'est sans doute Pierre Isnardi (1), archevêque d'Arles et métropolitain de la Provence, ou Rostang de Marguerite, alors évêque d'Avignon. Imbert et Rostang sont nommés dans les trois autres vers de l'inscription qui se rapportent à la consécrtion de l'Eglise, dix ans plus tard. L'évêque qui dans ce bas-relief, reçoit et constate les reliques de la sainte, lit sans doute, en la présentant à Notre-Seigneur, la tablette de marbre blanc sur laquelle étaient inscrits les mots en caractères romains: *Hic Martha jacet.* C'est là que Marthe repose. Cette inscription trouvée dans le sépulcre enfoui de la sainte, et qui, sans doute, par le prélat chargé de vérifier les reliques, fut alors remplacée par une plaque en métal où l'on grava cette inscription : *Sancta Martha hospita jacet hic.* Sainte Marthe, hôtesse du Christ, repose ici ; cette plaque fut trouvée lors de l'ouverture du tombeau faite en 1805, et l'on remarque que les caractères sont bien de la fin du XIIe siècle. Enfin, près de la figure de l'évêque qui reçoit le saint corps des mains même du Sauveur et de son apôtre, est représentée une main qui descend du ciel. Serait-ce la main bénissante de Dieu le Père, comme on la représentait assez souvent dans l'antiquité chrétienne, pour indiquer la protection spéciale de Dieu, ou peut-être quelque circonstance miraculeuse dont Dieu s'était servi

(1) Les monuments de l'église de sainte Marthe disent : Imbert d'Aiguières.

pour faire découvrir et faire éclater au jour les saintes reliques ? Mais la main n'est point nimbée comme devrait l'être la main divine. Ce pourrait être alors le gant oublié de saint Front : preuve de sa présence et témoignage des miracles qui marquèrent le premier ensevelissement du corps de sainte Marthe.

Mais, quoi ! dans cette découverte providentielle du corps de sainte Marthe à la fin du XII[e] siècle, dans cette élévation de reliques si célèbres et si chères sur cette terre de Provence, n'y eut-il pas quelque signe extraordinaire de l'intervention divine et de la sollicitude de Jésus ? Nous pouvons affirmer que le généreux ami de Marthe se montra par quelque signe auprès du tombeau de Marthe pour le révéler et le glorifier, comme il s'était montré dans sa personne même, pour l'ensevelir, afin d'inaugurer divinement le culte de son hôtesse. Les *Acta SS.*, citant le P. Guesnai, ne font pas difficulté de dire que ces reliques furent divinement retrouvées : *divinitùs inventas* (1) Mais nous pouvons croire que parmi les signes qui ne nous ont pas été racontés, il y en eut un qui présente encore les caractères du miracle : c'est l'état du saint corps qui apparut

(1) Ex quo potet, inquit Guesnæus (Le Guesnai, jésuite, qui réfuta Launoi en 1643) sanctissimæ Marthæ reliquias quas olim propter furorem gentilium cælaris oportuerat, et in inferioris templi hypogeo habebantur repositæ et reconditæ, divinitùs inventas esse anno 1187. Acta SS. P. Sollier. XXIX Julii.



sans corruption ; et cet état s'est conservé, du moins dans une relique insigne, déposée dans l'église de Roujan, au diocèse de Montpellier. Le bas-relief dont nous avons parlé, nous montre le corps de sainte Marthe revêtu de ses chairs et resté sans corruption malgré les onze siècles qui auraient dû le réduire en poussière, et cet état d'incorruption qui demeure visible dans le bas-relief, est resté dans la tradition et dans le culte de notre grande sainte. « Cette merveille est demeurée depuis comme visible à tous les yeux : elle est même encore palpable dans la relique insigne que possède l'église de Roujan, aujourd'hui diocèse de Montpellier, et qui provient du monastère des chanoines réguliers de N.-D. de Cassan, situé dans le voisinage. C'est le bras et la main gauche du saint corps. Cette main, qui est mince et petite, et ce bras sont encore revêtus de leur peau, excepté une partie du bras d'où quelqu'un, par une dévotion mal réglée, a détaché, dit-on, la peau qui manque. Mais dans cette partie même où l'os est ainsi détaché, on aperçoit divers cartilages, et, de plus, les doigts de la main sont encore accompagnés de leurs ongles tous parfaitement entiers, à l'exception de celui du pouce qui a été pareillement enlevé par un excès de dévotion. » (1) Cette relique, disons-nous, qui semble garder l'impression du signe qui marqua la révélation du saint corps à la lumière du XIIe

(1) Mon. inéd. I, 1221.

siècle, cette relique fut donnnée aux chanoines réguliers de N.-D. de Cassan qui formaient alors une communauté florissante et célèbre dans tout le midi de la France, par les religieux de sainte Marthe qui la confièrent à un archevêque d'Arles. Cette relique qui fit fleurir à Cassan le culte de sainte Marthe, est encore signalée au XVIII[e] siècle avec ces marques extraordinaires d'incorruption (1). Cette relique est encore enfermée dans son antique reliquaire d'argent doré, monument du XV[e] siècle, portant à son sommet sous un édicule gothique, la statue de sainte Marthe enchaînant la Tarasque : et sur les deux côtés les statues de saint Lazare et de sainte Madeleine. Voilà la tradition du miracle à travers les siècles. Nous trouvons une admirable convenance dans cette marque merveilleuse de conservation du corps de l'hôtesse bien-aimée de Jésus. Cette main vaillante et généreuse qui avait si bien servi le Maitre, devait se conserver intacte, comme au front de sa plus jeune sœur, touché de la main de Jésus, devait se conserver intacte la divine empreinte du *Noli me tangere* : les deux sœurs semblablement unies devaient être semblablement favorisées, l'une en son corps victime de pénitence, l'autre en sa chair, fleur intacte de virginité.

(1) On trouve (sur le maître-autel) entr'autres reliques le bras de sainte Marthe, vierge, en chair et en os, dont le corps est à Tarascon, en Provence. Il fut présenté par monseigneur l'archevêque d'Arles. Le P. Le Royer, génovéfain de Paris, dans la vie du P. Blanchard, réformat. du mon. de Cassan.

Un autre monument, celui-là plus visible et plus artistique, de l'invention et de l'élévation des reliques de sainte Marthe, c'est l'église supérieure, l'église actuelle de sainte Marthe, une admirable église romane, une des plus belles de la Provence. Elle fut bâtie en dix ans, de 1187, date de l'invention des reliques, à 1197, date de la consécration de l'église. C'est ce qui donne à cette basilique son unité de style, sa simplicité de plan, son harmonie de proportions, sa grâce austère, sa majesté pleine d'élégance et de force. Elle est de ce beau style Roman de la dernière période, un peu retardé dans notre Midi, car dans le Nord, à cette époque de la fin du XIIe siècle, on voit s'élever et s'élancer de toutes parts l'ogive gothique. Ici l'ogive paraît sans doute et perce dans son élan le plein cintre Roman ; mais le plan, les proportions, les ornements, tout est Roman encore, très riche, très orné, comme il convient à la châsse monumentale de ce tombeau qui contient les reliques d'une vierge d'Orient, dont le corps est venu se reposer au sein de la terre provençale. L'édifice fut consacré sous le titre de l'Assomption de la sainte Vierge et de sainte Marthe, par Imbert d'Aiguières, archevêque d'Arles, assisté de Rostang de Marguerite, évêque d'Avignon, le premier jour de juin, qui, cette année, tombait un dimanche. Voilà ce que constatent les trois derniers vers de l'inscription dont nous avons déjà parlé : Mille deux cents ans, moins trois ans étant écoulés, le prélat Imbert

assisté du prélat Rostang consacre cette église le 1er de juin (1). La dernière section du bas-relief qu'on remarque au-dessus de l'inscription indique la cérémonie de la consécration de l'église par celle de l'autel principal. On voit sur le premier plan une table d'autel portée sur quatre petites colonnes. Les évêques consécrateurs sont placés aux deux extrémités ; ils tiennent chacun leur crosse d'une main et de l'autre ils font les onctions de l'autel. Dans le milieu s'élève la croix aux côtés de laquelle sont deux espèces d'amphores destinées à contenir le saint Chrême pour les onctions. Les évêques portent l'un et l'autre de petites mîtres fort basses dont les pointes répondent aux épaules de ces prélats, selon l'usage pratiqué alors dans plusieurs églises de Provence. Ils sont revêtus d'un habit long à manches larges et de la chape par-dessus. Cette cérémonie fut l'origine de la fête du 1er juin, jour anniversaire de la dédicace de l'Église haute, qu'on célébra depuis, tous les ans, jusqu'au concordat de 1802 (2).

Les fêtes des saints sont de vrais monuments de leur histoire et de leur culte, des monuments vivants que se transmettent les générations avec leur foi, leur vénération et leur reconnaissance.

(1) Mille ducentis transactis minùs ac tribus annis. Imbertus præsul Rostanno præside secum, in prima junii consecra ecclesiam.

(2) Mon. inid. 1-1228-1229.

C'est à partir de l'invention et de l'élévation des reliques de sainte Marthe, que la fête de cette sainte, qui se célébrait auparavant le 17 décembre avec celle de saint Lazare, se célébra désormais à Tarascon, le 29 juillet (1) ; et, de là, dans les églises particulières, dans les ordres religieux, entre autres les Cisterciens (1264) qui célébrèrent comme à Tarascon l'office en douze leçons, les Dominicains qui fixèrent cette fête au 27 juillet (1274-1277), les Franciscains qui la fixèrent au 20 juillet puis au 29 (1267), les Chartreux qui la mirent au 28 juillet, puis à la date actuelle. L'Église tout entière, à la fin du XII[e] siècle, avait adopté l'usage de l'église de Tarascon. La date et l'événement de ces saintes reliques retrouvées et honorées dans une magnifique église et par une fête nouvelle, ravivèrent le culte de sainte Marthe, augmentèrent la dévotion et attirèrent les pèlerins au saint tombeau. Saint-Louis y vint s'agenouiller en revenant de la Sainte-Beaume : il consacrait, pour ainsi dire, sa personne, sa race et son royaume aux amis particuliers de Jésus. Après lui vinrent Charles d'Anjou, son frère, Charles II dit le Boiteux, et ce Saint-Louis, fils de Charles II, évêque de Toulouse, première fleur de sainteté sortie du tronc royal de notre grand Saint-Louis, roi de France. Le pieux évêque vint dans l'église de sainte Marthe prononcer un discours à la louange de notre sainte. Sainte Bri-

(1) Acta. SS. XXIX, jul.

gitte y vint de Suède avec sa suite, et à la fin de ce même XIVe siècle, un pape d'Avignon, Clément VII, y vint aussi (1383), constatant dans une bulle le concours des pèlerins de toute nation et de toute condition au saint tombeau de Tarascon (1).

En cette même année, Louis Ier, roi de Sicile et comte de Provence, fondait un office solennel pour être célébré le jour de la fête de sainte Marthe, en la sainte chapelle de Paris ; il fondait aussi dans l'Eglise de sainte Marthe de Tarascon une messe chaque jour, et un hôpital dans la ville, en souvenir de l'hospitalité qu'elle donna à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les papes d'Avignon témoignèrent magnifiquement leur dévotion à sainte Marthe. Grégoire XIII en 1373, donnait à l'Eglise de sainte Marthe un autel d'argent qui racontait en bas-relief la vie et les miracles, la mort et l'ensevelissement de sainte Marthe, tels que nous les avons racontés d'après Raban. La chambre pontificale du pape Urbain VI avait donné un rétable d'argent. Comme Robert de Genève, Pierre de Luna témoigna de son ardente piété pour sainte Marthe : et c'est dans la ville de Tarascon, près du tombean de la sainte que Pierre de Luna traita avec Gerson et avec le duc d'Or-

(1) Quod plerumque tum de multis et remotis partibus plures prælati et nobiles viri, et alii perigrini causa devotionis ibidem venerunt. 2e bulle de Robert de Genève, Clément VII. mon. ined. II-1005.

léans, de l'extinction du malheureux schisme d'Occident. Chacun des nobles pélerins et des généreux dévots de sainte Marthe, tenait à laisser à ses pieds, autour de son tombeau, dans son église, un signe, un monument de dévotion et de reconnaissance. — Dès 1451 six lampes d'argent brûlaient sans cesse devant le saint corps dans l'Eglise inférieure. On voyait dans le trésor de cette église, une multitude de figures, de statues, de croix, de reliquaires, en argent et en or. — Ces dons étaient si précieux pour la matière et les pierreries, et en si grand nombre dès le XIV[e] et le XV[e] siècle, qu'on serait tenté de regarder comme fabuleux les inventaires qui nous en restent, s'ils n'étaient consignés dans les actes publics de ce temps et pour servir à la décharge des gardiens du trésor (1).

La dévotion pour sainte Marthe s'exerçait surtout à vénérer ses reliques. Le corps de la sainte était resté renfermé dans son tombeau, mais pour satisfaire la piété des pélerins dont les foules ne pouvaient descendre et contenir dans l'Eglise basse, on avait enfermé quelques ossements dans une châsse fermée par une grille d'argent. La clé de cette grille remise aux mains du Prieur de sainte Marthe qui, dès la fin du XIV[e] siècle, fut d'ordinaire un cardinal de la cour d'Avignon, donna lieu à de vives réclamations de la ville de

(1) Invent. de 1487. Invent. de 1583. Invent. de 1513 et mon. ined. I. 1237.

Tarascon. Le pape dut intervenir et décider que ces saintes reliques seraient fermées à deux clés, l'une entre les mains du prieur de sainte Marthe, l'autre entre les mains du délégué de la ville (1). Pendant cette période de l'histoire de sainte Marthe, les cardinaux prélats enrichirent plusieurs églises d'Italie, d'Espagne, de Bohème, de Belgique et de Rome, sans parler du célèbre monastère de Notre-Dame de Cassan, des reliques retirées de la châsse des pélerins. Dans ces siècles de foi, les peuples, les cités comme les communautés, regardaient les reliques des saints comme leur trésor, comme le titre le plus vénéré de leur honneur et de leur sécurité. Leur patriotisme local autant que leur foi de catholiques les attachaient à ces restes des amis de Dieu, le plus souvent leurs apôtres et dont le tombeau fut comme le berceau de leur histoire. Ils les gardaient avec un soin jaloux : ils prenaient souvent les armes pour les conquérir et les défendre. Ils élevaient au-dessus de cette poussière féconde, des monuments admirables. Ils enchâssaient dans l'or et les pierreries ces ossements précieux. Toutes ces inventions, toutes ces délicatesses, toutes ces splendeurs de l'art, de l'art alors vivant, croyant, exalté, leur ont fait sur notre sol et dans notre histoire le plus noble culte et la plus belle gloire. C'est la promesse du Seigneur, entendue et réalisée par les peuples chrétiens. — Que leur mé-

(1) Bulle de Clément VII. 24 Avril 1383.

moire soit en bénédiction et que leurs ossements pullulent dans leur tombeau. *Ut sit memoria illorum in benedictione et ossa eorum pullulent de loco suo* (1). Nulle part ailleurs la mémoire des saints ne fut bénie et les ossements sacrés ne pullulèrent en richesses d'art et de poésie, comme à Tarascon la mémoire et les os de sainte Marthe.

Aussi voyons-nous dès la fin du XV[e] siècle Tarascon refuser des reliques de la sainte, crainte d'appauvrir son trésor et de l'épuiser (1471). On donnait en place, aux pélerins de noble rang, des images d'or de sainte Marthe (2). Pour garder et défendre les reliques de leur sainte contre l'empressement des foules et les entreprises des pélerins armés, la ville de Tarascon mettait sur pied ses hommes d'armes qui environnaient la châsse dans les processions, comme les gardes du corps de sainte Marthe. Ce cortége a gardé dans l'histoire le nom de *Guet de sainte Marthe ;* et, de nos jours quatre hommes armés de hallebardes, escortant la châsse de la sainte rappellent et continuent le guet patriotique et religieux des ancêtres. Jamais la ville de Tarascon ne voulut laisser sortir de ses murs les saintes reliques ; et, lorsque les huguenots du Languedoc pillant et dévastant les églises, les états de Provence en 1563, statuè-

(1) Eccl. XLVI. 14.

(2) Eléonore d'Autriche, sœur de Charles Quint, Louis d'Orléans, grand sénéchal, René de Savoie, sénéchal de Provence, etc., reçurent de ces images.

rent que le corps de sainte Marthe serait transporté en lieu sûr, les habitants de Tarascon se levèrent, promettant de garder et de défendre leur trésor, et s'en rendirent caution pour toute la Provence. Ils ont tenu parole et gardé leur trésor.

Plusieurs fois dans le cours de leur longue histoire, les reliques de sainte Marthe ont été reconnues et le saint tombeau a été ouvert. Les procès-verbaux de ces ouvertures ont été perdus, mais nous avons celui de 1458, alors que le chef de sainte Marthe fut placé dans un reliquaire de vermeil, œuvre d'Etienne Dandeloti, d'Arles. Le corps de la sainte était toujours dans son antique tombeau, derrière l'autel de l'église basse. Au-dessus on avait élevé un monument de pierre comme un autre tombeau sculpté, dont les bas-reliefs racontaient la légende de sainte Marthe. La face antérieure de ce tombeau vide offrait une ouverture pour laisser passer les linges et autres objets qu'on voulait faire toucher au vrai tombeau qui contenait les reliques. Le chef sacré que l'on trouva séparé du corps et dans une caisse particulière enfermée dans le tombeau, fut placé dans son reliquaire, le 10 août 1458, en présence du roi René, de la reine Jeanne de Laval, son épouse, de la princesse Galande, sa fille, et de Frédéric de Lorraine, son gendre; en présence des seigneurs de la cour, de l'élite de la noblesse et de la bourgeoise. Cette tête sacrée, qui répandit une très suave odeur lorsqu'on ouvrit la caisse

qui la renfermait, fut transportée de l'église basse dans l'église haute, où le peuple vint la vénérer et la baiser au milieu du concours le plus solennel et des plus vives réjouissances. La tête fut placée dans l'armoire des saintes reliques : mais ce reliquaire n'était pas encore assez riche pour la gloire de la généreuse amie de Jésus et pour la dévotion de nos rois. Louis XI avait visité le tombeau de sainte Marthe n'étant encore que Dauphin de France (1447) et il y avait déposé un cierge de cire de 144 livres. Devenu roi de France, il fit faire par André Mangot, orfèvre de Tours, un buste en or de la sainte, posé sur un soubassement également en or. La sainte est représentée voilée comme une vierge, et couronnée comme une reine d'une couronne de fleurs de lys. Le soubassement représente une galerie circulaire avec des arcades en ogive où se reproduisent en émail les principaux traits de la vie de sainte Marthe, telle que nous l'avons racontée. La tête de la sainte fut transférée de la châsse d'argent dorée dans cette châsse splendide d'or et d'émail, le 8 décembre 1470, par André de la Place évêque de Sisteron, en présence du roi René, de la reine Jeanne et de toute la cour, aux applaudissements d'un peuple immense accouru d'Avignon, d'Arles et de Beaucaire, pour s'unir aux heureux fidèles de Tarascon. Cette châsse, œuvre d'art et de magnifique dévotion, pesait plus de cent marcs. Elle était la plus riche du royaume de France, si riche cependant en œuvres d'art et de foi, avant

d'être dévastée par les huguenots et pillée par les révolutionnaires. Le pieux roi Louis XI, que certaines histoires ont trop maltraité, peut-être parce qu'il était réellement dévot et royalement généreux pour Jésus-Christ et pour les saints, le pieux roi avait voulu se faire représenter à genoux avec son manteau fleurdelysé, priant la sainte de lui rendre en ce monde et en l'autre ce qu'il a fait pour elle, et qu'elle lui donne la grâce de faire encore une *caisse d'or* pour mettre le reste de son corps (1). — « La châsse d'or que Louis XI fit dresser à l'honneur de cette grande sainte, est la merveille du siècle et de la magnificence de ce grand roi, le chef-d'œuvre de son temps et l'admiration du nôtre, le prodige de l'art et le désespoir de tous les ouvriers. C'est le riche et précieux ouvrage dont le prix qui n'est pas plus considérable par la matière que par la délicatesse du travail, surpasse tout ce qu'il y a eu en France et peut-être en toute la chrétienté, de beau, de magnifique en ce genre. C'est le fameux présent que fit le grand roi, dans lequel il ne grava pas moins ses propres vertus et sa réputation, qu'il représenta dignement le mérite et la figure de sainte Marthe (2). » — C'est un témoin oculaire qui parle devant cette belle œuvre visible à tous et

(1) A côté de la statuette de Louis XI, on lisait cette inscription : Rex francorum Ludovicus undecimus hoc fecit fieri opus, anno Dni. MCCCC-LXXVIII.

(2) R. Bertet vie panégyr. IV. ch. 10.



admirée de tous. On le comprend bien, cette châsse vraiment royale ne pouvait échapper aux rapacités sacriléges de la Révolution ; elle a disparu, sauf la relique insigne qui a été dérobée et conservée. Mais des dessins nous restent de cette œuvre où l'art exquis du XVe siècle surpassait à peine la riche matière. Le pieux chanoine de sainte Marthe, Rostang Bertet, dont nous avons déjà cité *l'Histoire panégyrique de la vie de sainte Marthe*, la fit graver pour son ouvrage, et parmi les vers, les sonnets en grand style, que le bon chanoine entremêle à son histoire, nous prenons cet heureux quatrain qu'il met au bas de la châsse royale de sainte Marthe :

Marthe, la France te donne
De chers gages de sa foi ;
Mettant à tes pieds son Roy
Et sur ton chef sa couronne.
(Hist. Panégyr. IVe partie, 207.)

Ce ne fut pas le seul don de la magnifique dévotion de Louis XI pour sainte Marthe. En 1470, il envoyait à son tombeau quatre lampes d'argent qui devaient brûler sans cesse ; en 1480, il envoyait un tabernacle d'argent ; il déposait dans le trésor une main de justice, comme un hommage de son autorité après l'hommage de sa personne. On cite encore un énorme calice de vermeil que le pieux roi donnait en reconnaissance d'un avertissement miraculeux qu'il avait reçu de sainte Marthe et qui l'avait, croyait-il, préservé d'un empoisonnement. Enfin, il fonda

près du tombeau de sainte Marthe un chapitre royal en 1482 (1). Ce chapitre remplaça les cinq religieux blancs de Frigolet, attachés à l'église de sainte Marthe, et qui ne pouvaient donner à la basilique et au saint tombeau la splendeur du culte perpétuel que lui donnèrent les quinze chanoines et les quinze bénéficiers de ce chapitre qui se rattachait au chapitre royal de la sainte chapelle de Paris. Nos rois honoraient sainte Marthe comme une sainte de leur famille et comme une patronne spéciale de la France. Les riches dotations de Louis XI furent augmentées par son fils Charles VIII. François Ier vint en personne au tombeau de sainte Marthe après la victoire de Marignan (1516) ; Louise de Savoie, mère de François Ier, vint pendant la captivité de son fils recommander à la sainte la France et son roi (1525). Charles IX y vint aussi faire un royal pèlerinage ; Anne d'Autriche y vint deux fois : d'abord en 1632, alors qu'elle implorait les saints protecteurs de la France, pour donner un héritier au royaume très-chrétien, puis en 1660 où elle vint avec son fils Louis XIV, remercier les saints de Provence de la naissance et de la conservation de son fils qui devait être le grand roi.

(1) Ce chapitre était composé de quinze chanoines, de quinze vicaires ou bénéficiers, de six enfants de chœur avec un maître de musique, de deux clercs pour servir à l'église et de deux bâtonniers ou francs-sergents. Il le dota richement... Mon. inid. I, 1254.

On le comprend, nous ne pouvons citer tous les noms des personnages remarquables par leur naissance, leurs dignités ou leur notoriété qui vinrent honorer sainte Marthe, se prosterner à son tombeau, déposer dans son église des témoignages de leur dévotion. Citons, toutefois, ce Dominique de Marinis, archevêque d'Avignon, dont l'épiscopat tout entier fut une suite d'actes de dévotion singulière, de consécration à sainte Marthe et de dons à son tombeau (1649-1661). C'est à lui qu'on doit le sarcophage en marbre blanc avec la statue de la sainte qui dans l'église basse de sainte Marthe enferme et recouvre le sarcophage antique de la sainte : œuvre élégante et distinguée d'une reconnaissance intempérante que nous admirerions davantage s'il n'avait pas fallu mutiler le vieux tombeau de notre sainte pour l'enfermer dans ce lit de parade. L'inauguration de ce tombeau fut un événement pour Tarascon et une grande fête. Le pieux archevêque termina la décoration de la crypte par des marbres qui revêtirent tout le sanctuaire (1).

Mais que dire de la dévotion ardente, du culte

(1) La statue de sainte Marthe est couchée sur ce lit de parade, elle a les mains croisées sur la poitrine, l'une tient la croix, l'autre le goupillon. C'est une œuvre remarquable, exécutée à Gênes. Elle porte pour inscription ces mots qui résument l'Evangile, l'histoire et la béatitude de Marthe : *sollicita non turbatur*. Près de l'autel, une autre inscription rappelle modestement le donateur, F. Dominicus de Marinis, arch. Aven. An. Dni MDCLXI. Mon. inid. I, 1255, etc.



à la fois religieux et patriotique des Tarasconais pour leur grande sainte ? On connaît le mouvement emporté de ces populations provençales et l'expansion qu'elles mettent dans l'expression de leurs idées et de leurs sentiments, surtout de leurs croyances traditionnelles. Le culte de sainte Marthe à Tarascon a gardé ce caractère populaire : il est toujours plein de vie et nous dirions de passion, depuis dix-huit siècles qu'il est conservé, défendu, aimé, transmis, pratiqué. Le culte de la vierge de Béthanie est resté comme l'honneur du pays, la sauvegarde de la cité, la tradition de foi, de reconnaissance et d'amour, dans un siècle où les traditions méprisées et calomniées s'abolissent, où toute vie locale s'éteint, où tout patriotisme religieux s'efface et disparaît. Il est vrai, les bienfaits de Marthe pour Tarascon sont innombrables, ses miracles sont infinis. La présence de Marthe, son séjour en ce lieu, la permanence de ses reliques ont comme établi dans le pays, autour de ce peuple et dans cette cité, d'après les historiens même les plus graves et les plus autorisés, une atmosphère saturée de prodiges, une action incessante de protection surnaturelle et divine. Les *Acta Sanctorum* constatent la suite incroyable de miracles innombrables coulant du tombeau de la sainte et rayonnant de ses reliques (1). Tous les éléments lui étaient

(1) Ne in immensum abeat miraculorum propè innumerabilium relatio,cò se restringit orator noster,..Acta SS. XXIX Jul.

soumis. Ses reliques sauvaient Tarascon d'un affreux incendie en 1639. Elles ont souvent préservé Tarascon des inondations du Rhône et arraché des submergés aux étreintes des flots. Pendant les pestes de 1629, de 1639, de 1640, de 1649, Tarascon fut préservé, ou s'il fut atteint par le fléau ce fut moins pour le désoler que pour l'avertir de recourir avec confiance à la souveraine protection de sa dame et de sa sainte (1). L'influence de la sainte, ses fidèles le croient et l'affirment, ses panégyristes le proclament, s'étend sur le sol, dans l'atmosphère de cette heureuse contrée. Marthe est l'abondance et la fertilité du sol, comme elle est la poésie des imaginations et la joie des âmes (2). De là vient, conclut le pieux chanoine de sainte Marthe, que Tarascon est un lieu sacré et à couvert de tous les fléaux et de tous les malheurs des peuples. C'est de là qu'elle abhorre l'hérésie, et que cette mère des vices et des rebellions n'a jamais approché de ses portes pour y établir son séjour (3).

Ainsi, la ville de Tarascon se montra fidèle et reconnaissante à sainte Marthe, proclamant qu'elle tenait de la vierge de Béthanie son origine et sa

(1) Tarascones clientes suos tam mirabiliter protexit ut dum vicinos omnes contagio invasisset ab ea ipsi immunes fuerint. Ibid.

(2) Tarasconensis ager constanti fertilitate et abundantia sub tam potente protectrice perpetuò gaudeat. Ibid.

(3) Vie Panég. IV. ch. 13.

gloire, ses priviléges et sa prospérité. Elle ne craignit pas de placer sur tous ses monuments, même civils, le nom et le glorieux patronage de sainte Marthe. Sur la façade de l'hôtel-de-ville reconstruit, les Tarasconais écrivirent : *In Dei hospitis et hospitæ virginis gloriam*... 1648. A la gloire de Dieu notre hôte et de la vierge son hôtesse. Sur le bronze des cloches qui chantaient dans le campanile qui ne fut bâti que vers la fin du XVe siècle, ils inscrivaient : *Christo hospiti et Divæ Marthæ hospitæ sacrum devotissimi Tarasconenses*... 1713. Au Christ notre hôte et à la divine Marthe son hôtesse, les Tarasconais très-dévôts ont consacré ces cloches. Enfin, car on ne peut tout dire de cette glorieuse histoire, on ne peut toucher que les principaux événements, le XVIIIe siècle lui-même fut pieux et magnifique pour sainte Marthe. Toute l'histoire de la sainte, en quatorze tableaux, fut peinte par Nicolas Meynard, Carle Vanloo et surtout par Vien, premier peintre de Louis XVI (1). Cette histoire de sainte Marthe, en quatorze belles pages de peinture, est entièrement conforme à la *Vie* de Raban, aux récits de la légende, aux enseignements de la tradition, tels que nous les avons retenus dans cette histoire. Le XVIIIe siècle lui-même, incrédule et frondeur, n'osa pas douter de ces faits prodigieux; et la peinture, en une suite de beaux tableaux, presque des chefs-d'œuvres, est venue joindre

(1) Voir Mon. de l'église de sainte Marthe, etc., 1835.

aux œuvres des autres arts, son hommage pour la vierge, hôtesse de Jésus-Christ, apôtre de la Provence, trésor de Tarascon et patronne de notre France.

Voilà ce que firent pour sainte Marthe dix-sept siècles de dévotion et de reconnaissance. Voilà ce que les rois et les peuples avaient amoncelé dans le sanctuaire de cette vierge bénie, de dons magnifiques, d'œuvres d'art, de touchants *ex-voto*, de richesses, et de témoignages de piété. La révolution est venue pour mutiler et détruire, souiller et disperser tous ces trésors de l'histoire et de la patrie. Tous ces trésors ont été pris, pillés, anéantis ; le vol plus ou moins légal, le pillage organisé de ces incomparables richesses, appauvrit et déshonora la France, sans enrichir les scélérats qui les provoquèrent pour en profiter. Ainsi la révolution ne produit que des ravages et ne laisse que des ruines. La splendide châsse d'or de Louis XI, les autres reliquaires furent enlevés, portés à la monnaie, dit-on, mais perdus pour l'art et la religion, pour la Provence et pour la France. Les reliques furent perdues aussi ; le chef sacré de sainte Marthe, un autre ossement considérable renfermés dans un reliquaire, ont disparu sans qu'on ait pu retrouver leurs traces. Mais une intervention divine sauva le reste des reliques enfermées dans le tombeau de l'église basse. Deux fois les déprédateurs sacrilèges se présentèrent pour profaner et piller les reliques, deux fois saisis d'une inexplicable terreur, ils s'enfuirent

sans avoir consommé leur attentat. La sainte hôtesse de Jésus garda du moins pour ses fidèles une part de ses reliques précieuses. Alors un ancien magistrat, M. Fabre (il est bon de louer et de perpétuer ces noms là) fit murer l'entrée de la Crypte, pour que la fureur révolutionnaire oubliât les saintes reliques. Après le rétablissement du culte, les habitants de Tarascon s'empressèrent de revoir et d'honorer les reliques de leur sainte. M. Reynaud, curé de sainte Marthe fit exécuter une châsse en bois doré; Monseigneur de Cicé, Archevêque d'Aix et d'Arles, délégua M. Arquier, curé de Saint-Remi, pour procéder à la reconnaissance et à l'exaltation des reliques. On ouvrit la Crypte, on dégagea le tombeau antique où depuis dix huit siècles reposait le corps de sainte Marthe. On y trouva avec la poussière et les ossements, restes bénis du corps de sainte Marthe, la plaque de métal qui porte les mots : *sancta Martha hospita Christi Jacet hic.* Sainte Marthe hôtesse du Christ repose ici. On déposa divers ossements dans la châsse et dans un autre reliquaire, et l'on remonta dans l'église sainte où le peuple de Tarascon put vénérer les restes de la sainte, et où l'office de sainte Marthe fut célébré avec une grande solennité, 3 août 1805. Le lendemain, la châsse fut portée en procession par toute la ville : et sainte Marthe reprenait possession de son culte, et Tarascon retrouvait quelques restes de l'ardente dévotion des ancêtres pour fêter sa sainte et sa patronne.

Les reliques laissées dans le tombeau furent enfermées dans une nouvelle caisse, on y renferma le procès-verbal de la cérémonie ; on scella la caisse sur laquelle on mit une plaque de plomb avec ces mots : *Hic jacent ossa sanctæ Marthæ hospitæ Christi.* Ici reposent les ossements de sainte Marthe hôtesse du Christ. Lorsqu'on ouvrit le tombeau, on trouva parmi les ossements du corps, quelques ossements de la tête. Mais il faut savoir qu'on n'avait mis dans le reliquaire de Louis XI que le crâne de la sainte. *Ossa capitis sanctæ Marthæ fracta aliquantulum.* Les ossements de la tête de sainte Marthe un peu brisés, dit le procès-verbal de la translation de 1458. Le tombeau resta dans cet état jusqu'en 1820 que l'on fut obligé de l'avancer de quelques pieds vers l'autel, afin de réparer un des piliers de l'Eglise haute qui s'était affaissé. En l'an 1840, les eaux du Rhône ayant envahi le territoire et la ville de Tarascon, envahirent l'église basse. Le curé de sainte Marthe, M. Bondon, délégué de Monseigneur Bernet, archevêque d'Aix, retira les ossements de l'antique tombeau, immergé dans les eaux. Ils furent vérifiés, séchés, puis remis dans deux caisses, avec toutes les précautions et toutes les garanties que demandait un tel trésor (1). Les reliques ont repris leur place, et l'on peut dire ont retrouvé leur antique puissance avec la foi

(1) Voir le procès-verbal du 21 janvier 1841 cité dans les mon. ined. II. 1647-1648.

des fidèles qui fait jaillir les miracles de la poussière des amis de Dieu. Le 9 mai 1820, une guérison miraculeuse s'opérait encore au tombeau de sainte Marthe (1). De ces ossements si miraculeusement conservés pendant dix-huit siècles, peuvent s'écouler encore bien des grâces, peuvent rayonner bien des miracles, selon la foi qui les sollicite et la piété qui les provoque. La sainte hôtesse de Jésus a toujours auprès du maître la même puissance d'intercession. Espérons que les foules reviendront, que les princes retrouveront le chemin du saint tombeau. Espérons pour la Provence et pour la France tout entière, que le psaume de Louis XI entonné par un prince de sa race, se chantera de nouveau tous les jours, dans le sanctuaire restauré, devant le tombeau resplendissant de la vierge de Béthanie devenue une des puissantes patronnes de la France.

Seigneur, en votre puissance le Roi se réjouira: et sur votre salut son allégresse sera extrême.

Vous lui avez accordé le désir de son cœur ; et vous ne l'avez pas trompé dans la volonté de ses lèvres.

Car vous l'avez prévenu dans les bénédictions pleines de douceur ; vous avez placé sur sa tête une couronne de pierres précieuses.

Il vous a demandé la vie, et vous lui avez accordé de longs jours, pour des siècles et pour des siècles de siècles.

(1) Voir mon. ined. II n° 361 p. p. 1658 etc.

Grande est sa gloire en votre salut : sur lui vous placez la gloire et l'éclat de la grandeur.

Parce que vous le donnerez, comme bénédiction dans les siècles des siècles, vous le réjouirez avec la joie de votre visage.

Car le roi espère au Seigneur ; et dans la miséricorde du très haut il ne sera pas ébranlé.

Que votre main se montre pour tous vos ennemis ; votre droite trouvera pour les châtier tous ceux qui vous haïssent.

Vous les mettrez comme dans une fournaise ardente, au temps où vous découvrirez votre visage. Le Seigneur dans sa colère les épouvantera et le feu les dévorera.

Vous perdrez le fruit qu'ils laisseront sur la terre, et vous perdrez leur race parmi les enfants des hommes.

Parce qu'ils ont fait décliner les maux sur vous ; ils ont formé des desseins qui ne pourront pas s'affermir.

Parce que vous leur ferez tourner le dos pour les flageller ; vos élus échappés à leurs mains humilieront leur visage.

Exaltez-vous, Seigneur dans votre puissance : nous chanterons et nous glorifierons vos vertus (1).

(1) Ps. XX. Après avoir enrichi de ses dons le tombeau de sainte Marthe et fondé le chapitre royal pour son culte, Louis XI ordonna que le psaume XX serait chanté tous les jours dans la basilique, pour le salut de sa personne et de toute sa race. R. Bertet vie paneg. IV. ch. 13.

XIII.

SAINTE MARTHE, PRIEZ POUR NOUS.

Ora pro nobis Domina
Per te nostra peccamina
deleantur :

Impetra Martha, gratiam
His qui tuam memoriam
venerantur.

(Prosa miss. Lugd. Aurel. Colon. Massil. Arelat. 1523-1530).

Invocemus sanctitatem
Imploremus caritatem
Caræ Christi hospitæ.
Tandem cursu nos perfecto,
Inoffenso pede recto
Expeditæ semitæ,

Ad se ducat
Et perducat
Martha duce
Vera luce
Luminoso tramite.

(Prosa Missal. Const. 1504.)

Priez pour nous, dame de Tarascon, dame de France, que par vos prières nos péchés soient effacés. Demandez grâce, Marthe, pour ceux qui vénèrent votre mémoire.

Invoquons la sainteté, implorons la charité de la chère hôtesse du Christ. Enfin, notre course achevée, nos pieds ayant parcouru sans obstacle le chemin de la vie, qu'il nous conduise à lui, sous la conduite de Marthe, dans la vraie lumière, et par un lumineux chemin, pour nous reposer en lui.

Marthe est un type évangélique de la plus admirable précision et de la plus étonnante beauté : c'est une vierge, c'est une sœur, c'est une femme, c'est la femme même, la femme inno-

cente et pure ; la femme chrétienne, prévenue de grâces et qui se donne à Jésus, reconnaissant en lui l'origine de son innocence, la source de sa pureté, la lumière de sa beauté, le terme de son amour et de son bonheur. Ne nous étonnons pas que l'Evangile nous donne sur Marthe et sur sa sœur Madeleine tant de détails si précis et tant de circonstances si caractéristiques. L'Evangile veut nous montrer la sœur de Lazare et de Madeleine comme le modèle vivant, agissant et modeste, de la femme préservée par l'amour de Jésus, de la Vierge et de la sœur, éclairant le foyer domestique de son dévouement virginal, embaumant le cloître de sa vertu consacrée: De même que Madeleine est la femme pénitente qui retrouve l'innocence dans les larmes et refait sa beauté dans l'amour divin.

Le divin Maître avait un sentiment d'affection tout particulier pour cette famille de Béthanie, pour le frère et les deux sœurs (1). C'est pour cela sans doute que ce divin ami a voulu que son évangile marquât son affection incomparable, son amitié bénie pour ces trois personnes privilégiées ; et l'on comprend que le dévouement actif de Marthe, l'impétuosité de conversion et l'amour de reconnaissance de Madeleine, l'humble et généreuse fidélité de Lazare, on comprend que le caractère de ces trois nobles hébreux, compa-

(1) Joan. XI, 5.

triotes de Jésus, aient comme séduit le cœur du Maître. Mais cela même, cette préférence adorable du cœur de Jésus, ne suffirait pas à nous expliquer que l'évangile parle si souvent de Marthe et de Madeleine. Marie elle-même, la divine mère de Jésus, Marie la vierge, la mère, la femme par excellence, n'a pas, ce semble, dans le récit de l'Evangile, une part aussi ample et aussi familière. Sans doute, l'Eglise dans le développement de ses traditions, dans l'évolution de sa doctrine et de son amour, devait suppléer à ce que l'Evangile ne dit pas. D'ailleurs, la mère de Jésus est tellement en haut, tellement à part dans l'humanité, que nous comprenons le silence respectueux de l'Evangile : l'histoire de Marie devait se dérouler dans les annales de l'Eglise. Mais Marthe et Madeleine sont nos deux sœurs : l'une l'ange du foyer et de la famille, l'autre le chérubin de la contemplation et de l'amour ; l'une, le type et le modèle des chrétiennes vivant de la vie commune et se dévouant aux ministères de la charité ; l'autre, le type et l'exemplaire de la vie solitaire et contemplative, se dévouant aux réparations des larmes et de la pénitence. C'est pour cela que l'Evangile (qu'il en soit béni) consacre plusieurs pages aux deux sœurs, plusieurs pages à Marthe notre sœur si pure et si dévouée.

Nous avons raconté sa vie ; cette vie si belle, dans son unité, si féconde dans sa pureté. Nous l'avons vue, étudiée, admirée à Béthanie, à Magdalum, à Jérusalem, à Marseille, à Tarascon.

Nous l'avons vue toujours active, dévouée, s'oubliant elle-même pour penser aux autres, pour servir les autres ; mais surtout ardente et fidèle pour servir Jésus, l'ami, le maître, l'hôte et le commensal béni, Jésus le messie connu, le prophète vénéré, le Sauveur obéi, Jésus le fils du Dieu vivant, le verbe incarné, le Dieu fait homme, Jésus proclamé, adoré, aimé avec tant de foi, d'humilité, de dévouement et de pureté, par la sœur de Lazare et de Madeleine. La foi, le dévouement et la pureté : — la foi vivante et agissante; le dévouement humble et fécond de la charité ; la pureté dans sa forme parfaite et dans sa fleur intacte, la virginité : voilà bien ce nous semble le caractère de Marthe et comme les traits principaux de sa physionomie de sainte et de sainte évangélique. Nous allons la regarder et l'étudier d'une vue d'ensemble, la saluer d'un dernier regard qui ne touchera qu'aux lignes principales de sa vie, avant de la quitter, et la présenter une dernière fois, l'offrir aux âmes de notre temps et plus spécialement aux femmes de notre siècle et de notre pays, en l'invoquant pour elles et pour nous par une dernière prière, un dernier hommage de dévotion. Marthe confessant Jésus avec une foi pleine de tendresse et de force ; Marthe servant Jésus avec un dévouement humble et généreux ; Marthe glorifiant Jésus par une virginité toujours intrépide et féconde ; quel exemple, quel modèle et quelle protection pour toutes les âmes chrétiennes qui veulent suivre Jésus ; pour

toutes les vierges chrétiennes qui veulent appartenir à Jésus !...

I

Une des premières paroles du Maître, on peut dire sa parole principale et qui résume toute sa mission, toute son œuvre, tout son évangile, est celle-ci : Tel est l'amour dont Dieu a aimé le monde qu'il lui a donné son fils unique, afin que celui qui croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle (1). Jésus par cette parole éclatante comme un trait de lumière, pénétrante comme une effusion d'amour, Jésus nous ouvre le cœur de son père, et donne à l'incarnation son vrai caractère, celui d'être avant tout et pardessus tout, une œuvre d'amour. — C'est ainsi, c'est avec cette véhémence irrésistible, avec cet effort infini, cet excès incomparable qui submerge la créature dans un transport de tendresse paternelle ; c'est ainsi que Dieu, le roi éternel des siècles, le maître absolu de toutes choses, le créateur tout-puissant, Dieu l'être infini, nécessaire, souverainement grand, souverainement heureux, souverainement bon, Dieu la cause, la fin, la plénitude, la fécondité, Dieu l'être, l'intelligence, l'amour, *sic Deus dilexit..*; c'est ainsi que Dieu a aimé, le premier, avant même qu'il y

(1) Joan III. 16.

eût un cœur pour le noyer dans la dilection, avant que le monde fut pour recevoir les grandes eaux sorties de son impétueuse tendresse, c'est ainsi qu'il a aimé, par grâce, par choix, par dilection, regardant le néant et remplissant cet abyme d'un acte incomparable de puissance, d'une énergie adorable de sagesse, mais surtout d'une effusion paternelle d'amour. — *Sic Deus dilexit mundum.* C'est ainsi qu'il a aimé le monde, le monde qui lui devait échapper, se révolter et se dérober à la vie, à la reconnaissance, à la béatitude, à la gloire, ce monde qui devait passer à son ennemi, ce monde qui devait l'insulter, le déshonorer, l'abandonner, le mépriser, l'oublier. C'est ainsi qu'il l'a aimé, jusqu'à lui donner son fils ; non pas un étranger, une créature si parfaite qu'elle fût, non pas même un ange, une créature spirituelle, éclatante de force et de beauté, non pas même un génie, un saint, un fils d'adoption et de dilection, mais son fils, son propre fils, son fils naturel, son fils unique, consubstantiel, le fils parfait d'un père parfait, le fils aimé d'un amour infini, dont la complaisance forme une personne divine par procession éternelle, dont la jubilation incessante fait l'incessante béatitude de Dieu. Il a donné ce fils ; il le donne par grâce, avec une libéralité qui eût dû appauvrir son sein paternel, avec une générosité qui ne sait rien se retenir ; il l'a donné sans rien demander en échange, sans rien exiger, ni retour, ni compensation. Il l'a donné pour que ce fils fût notre

réparateur et notre sauveur, notre rédempteur et notre salut, pour que le divin créateur fait aimable créature, restaurât par son amour sa créature déchue, rachetât par son sang sa créature perdue, vivifiât par sa mort, sa créature condamnée à la mort éternelle — *sic Deus dilexit mundum.* Ainsi Dieu a aimé le monde pour le relever, le combler et le diviniser, pour nous racheter par son fils, nous adopter dans son fils, nous couronner avec son fils dans sa gloire et sa béatitude.

— Mais il faut croire en lui. Il faut croire en Dieu sans doute, mais il faut croire encore, il faut croire dabord en ce fils ; il faut croire qu'il est Dieu, fils de Dieu, qu'il s'est fait homme sans cesser d'être Dieu ; qu'il est le verbe, sagesse de la puissance et de l'amour, et que ce verbe s'est fait chair, et qu'il habite parmi nous. Il faut croire en cet homme semblable à nous, faible, tenté, souffrant, pleurant, mourant; il faut le croire Dieu, réellement Dieu et réellement homme, Dieu de toute éternité. Connu dans le temps et pour l'éternité, l'un de nous en la forme de notre créateur, formant avec une nature semblable à la nôtre, issue de la même origine, une seule personne divine : fils de notre mère, avec les mêmes sentiments, les mêmes affections, les mêmes misères que nous, sauf le péché, et fils de Dieu, coéternel, consubstantiel, inséparable de son père. Il faut croire en ce mystère nœud de tous les mystères, en ce miracle récapitulation de tous les miracles, en cette œuvre de puissance, de sagesse

et d'amour, qui semble pour le monde une folie, un scandale, un amas d'incohérences et d'impossibilités. Oui, certes, il faut le croire, il faut y croire, d'une foi pleine, absolue, inébranlable, parce que là est la vérité, la vie et le salut ; là est la paix, le bonheur et la gloire. Il le dit, il le répète encore : — afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle (1). Or, la vie éternelle, dira-t-il ailleurs en bénissant son père de ce qu'il a révélé ces hauts mystères de vie et ces profonds accords d'amour, aux humbles et aux petits, la vie éternelle, c'est de vous connaître, ô mon père, pour le seul Dieu véritable, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ (2).

La vie éternelle en germe est dans la foi; la vie éternelle en plénitude et en épanouissement est dans la gloire, mais la foi est la racine et le fondement, l'origine et la source de la vie éternelle (3). Jésus revient sans cesse à cette affirmation fondamentale. Telle est la volonté de mon père qui m'a envoyé, que celui qui voit le fils et croit en lui, ait la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. En vérité en vérité, je vous dis : qui croit en moi a la vie éternelle (4). Et toutes ces fortes paroles, ces véhémentes assertions,

(1) Joan. Ibid.
(2) Joan. XVII. 3.
(3) Radicem atque originem aternæ vitæ fidem et veræ pietatis virtutem esse affirmat. S. Cyril XIV. 16.
(4) Joan. VI. 40-47.



pour arriver à la grande, solennelle et divine affirmation : — Je suis la Résurrection et la vie.— *Ego sum resurrectio et vita* (1). Et pour éclairer ces paroles du lumineux commentaire de saint Augustin, ajoutons encore : il a voulu révéler ce qu'il était. En effet, il aurait pu dire en abrégé: celui qui croit en moi me possède ; car le Christ est vrai Dieu et vie éternelle : celui-là donc qui croit en moi, dit-il, va en moi, et celui qui va en moi me possède: mais qu'est-ce que le posséder ? C'est posséder la vie éternelle. La vie éternelle a pris la mort, la vie éternelle a voulu mourir, selon la nature qu'il a prise de toi, non selon la sienne. il a pris de toi cette nature selon laquelle il pouvait mourir pour toi. C'est de l'homme, en effet, qu'il a pris chair, mais non à la manière de l'homme ; car ayant un père dans le ciel, il s'est choisi une mère sur la terre, et là il est né sans mère, ici il est né sans père. La vie a donc assumé la mort afin que la vie tuât la mort. Car celui qui croit en moi, dit-il, a la vie éternelle : non ce qui paraît, mais ce qui est caché. Car la vie éternelle est le verbe ; dans le principe il était en Dieu, et le verbe était Dieu, et la vie était la lumière des hommes (2). Lui, la vie éternelle, il a donné à la chair qu'il a prise la vie éternelle (3).

(1) Joan. XI. 25.
(2) Joan I. 2. 4.
(3) Assumpsit ergo vita mortem, ut vita occideret mortem. — Nam qui in me credit, inquit, habet vitam æternam : non

Voilà donc ce que nous devons croire. Voilà ce que tout homme venant en ce monde, éclairé de la lumière du Verbe et touché de la grâce de Dieu, voilà ce qu'il doit croire d'une foi certaine, immuable, comme la véracité de Dieu même, avec un assentiment plein et entier de l'esprit, du cœur, des sens, à la parole de Dieu qui s'articule, au témoignage de Dieu qui se révèle, à la grâce de Dieu qui prévient, touche, meut et conduit les âmes à travers l'ombre et le mystère pour adhérer à la vérité. Voilà ce que Marthe crut et confessa, la première des saintes femmes, la première parmi les disciples de Jésus. Pierre, il n'y avait pas longtemps, avait reconnu, avait confessé la divinité de son Maître, avec cette impétuosité de foi qui ne le préservera pas de chute et de reniement (1). Marthe avait-elle entendu cette confession de foi si explicite et si forte, et qui mérita au fils de Jean l'admirable prérogative de chef de l'Eglise, de pierre fondamentale sur laquelle le divin Maître allait bâtir tout son édifice ? Cela n'est pas probable. Jésus et les apôtres étaient alors dans les environs de Césarée de Philippe, dans la Phénicie, au pied du Liban : Il ne paraît pas que les saintes femmes aient suivi

quod patet sed quod latet. Vita enim æterna verbum : in principio erat apud deum, et deus erat verbum, et vita erat lux hominum. Ipse vita æterna dedit et carni susceptæ vitam æternam. S. Aug. in Joan. Tract. XXXVI. 10.

(1) Math. XVI, 16.

jusque là les pas du Maître. Mais la dame de Béthanie, si connue et si aimée dans le groupe des amis de Jésus, dut apprendre des disciples cette circonstance extraordinaire et cette première explosion de la foi nouvelle. Elle dut apprendre en même temps que le Sauveur, a peine Pierre eût-il prononcé sa magnifique profession de foi, avait dû réprimer vivement la pétulance grossière et pleine d'orgueil de l'apôtre. Va-t-en derrière moi, Satan, tu es un obstacle pour moi, car tu ne goûtes pas les choses de Dieu, mais les choses des hommes (1).

Mais Jésus avait dit, après que Pierre eut reconnu, confessé, exalté la divinité de son Maître, Jésus avait dit : tu es heureux, Simon Barjona, parce que cette révélation ne te vient pas de la chair et du sang, mais de mon père qui est aux cieux (2). Le Fils parlait, mais le Père enseignait. Moi qui suis un homme, qui est-ce que j'instruis ? Qui, sinon celui qui entend mon Verbe? De même le Père instruit celui qui entend son Verbe. Cherchez ce qu'est le Christ et vous trouverez son Verbe : dans le principe était le Verbe... pour que le Père vous instruise, écoutez son Verbe. Quel est son Verbe que j'entends, direz-vous ? Dans le principe était le Verbe : il n'a pas été fait mais il était, et le Verbe était en Dieu : et le Verbe était Dieu. Comment les hom-

(1) Math. Ibid. 23.
(2) Math. XVI, 16-17.

mes, constitués de chair, ont-ils entendu un tel Verbe? C'est que le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous (1). Cette foi que Jésus provoque et réclame est donc une révélation d'en haut faite dans le plus intime de l'âme. Il faut s'élever au-dessus du monde, percer à travers le voile de la chair et du sang, au-delà de l'horizon borné de la créature et de l'espace, s'arracher au visible, au contingent, au mortel, au créé, pour aller, pour monter, pour s'arrêter et se fixer à l'invisible, à l'éternel, à l'absolu, à l'incréé. Et, cependant, il fallait pour Pierre, comme pour Marthe, il fallait s'aider de la chair et du sang de Jésus, de sa nature humaine, et la considérer, l'embrasser et l'adorer d'une même étreinte, d'une même foi, d'un même amour et d'une même confession. Vous êtes le Christ fils du Dieu vivant. C'est le Père qui a fait cette révélation, — adorable mystère et divine réciprocité. Le Fils vient pour manifester le Père ; le Père agit pour autoriser le Fils ; le Fils parle pour enseigner le Père, le Père ouvre l'intelligence pour qu'elle entende la parole du Fils. Le Fils doit être reçu, confessé comme Dieu pour pouvoir communiquer la vie : et le Père à l'intérieur, dans l'intime de l'âme et de l'esprit, éclaire, affirme et persuade cette vérité. Aucun ne vient à moi, dit le Fils, si

(1) Quomodo homines in carne constituti audierunt tale verbum ? Quia verbum caro factum est et habitavit in nobis. Joan. I, 4. S. Aug. in Joan. Tract. XXVI.



le Père qui m'a envoyé ne l'a attiré à moi (1). C'est peu, dit saint Augustin, en expliquant admirablement cette doctrine, c'est peu d'être attiré par la volonté, vous êtes aussi attiré par la volupté. Qu'est-ce qu'être attiré par la volupté ? Délectez-vous dans le Seigneur, et il vous accordera les demandes de votre cœur (2). Il y a une volupté du cœur auquel est donné ce pain céleste. Or, si le poète a pu dire : Chacun est attiré par sa volupté (3), non par la nécessité mais par la volupté ; non par l'obligation, mais par la délectation : avec combien plus de force nous devons dire que l'homme est attiré au Christ qui lui donne les délices de la vertu, les délices de la béatitude, les délices de la justice, les délices de la vie éternelle ; car le Christ est tout cela... Donnez-moi une âme aimante, et elle sentira ce que je dis. Donnez moi une âme qui désire, une âme affamée, une âme qui se sent étrangère dans cette solitude, une âme qui a soif et soupirant après la source d'eau vive de l'éternelle patrie ; donnez-moi une telle âme et elle saura ce que je dis (4). Dès-lors, celui que le Père a attiré, c'est celui-là qui dit : Vous êtes le Christ fils du Dieu vivant. Voyez qu'il a été attiré et attiré par le Père. Tu es heureux, Simon Barjona, parce que ce n'est pas

(1) Joan. VI, 44.
(2) Psal, XXXVI, 4.
(3) Virgil. Eclog. II.
(4) S. Aug. in Joan. Tract. XXVI, 4.

la chair et le sang qui t'ont révélé cette vérité, mais mon Père qui est dans les cieux. Cette révélation, c'est l'attraction même. *Ista revelatio ipsa est attractio*. Vous montrez à la brebis une branche de verdure, et vous l'attirez. On montre des noix à un enfant et on l'attire. Ce qui fait courir attire, attire sans lésion du corps, attire par le lien du cœur. Si donc ce qui se révèle aux amants parmi les délices et les voluptés de la terre, les attire, car il est bien vrai que chacun est attiré par sa volupté, le Christ révélé par le Père n'attirerait pas ? Qu'est-ce que l'âme en effet désire plus fortement que la vérité ? Pourquoi donc sentir les avidités de la faim, pourquoi désirer d'avoir sain le palais intérieur qui goûte le vrai, sinon pour manger et boire la sagesse, la justice, la vérité, l'éternité ? (1)

Voilà le mystère d'attraction, de révélation et de foi qui s'opéra dans l'âme de Marthe. Quelques jours après Pierre, dans des circonstances déchirantes pour son cœur, près du tombeau de son frère, enseveli depuis quatre jours, elle eut avec Jésus cet entretien adorable, où s'opéra dans cette âme désolée mais fidèle le dernier triomphe de la grâce. C'est ainsi que dans les déchirements de la nature et par les brisures du cœur, la grâce s'introduit avec plus d'abondance et d'impétuosité. Nous l'avons traduit plus haut cet entretien, et

(1) S. Aug. Ibid 5.

commenté avec les paroles des Pères et les mystérieuses intuitions du cœur. Nous n'en rapportons ici que les deux versets où Jésus s'affirme et se révèle, où Marthe croit et confesse. Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie. Qui croit en moi, quand même il serait mort, il vivra. Et celui qui croit en moi ne mourra pas de mort éternelle. Tu crois cela ? — Elle dit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde (1). Heureuse Marthe ! Noble cœur, Ame dévouée ! Jésus l'instruit et la console. La douleur a comme ouvert plus large et plus profond son vaillant cœur, son cœur aimant de sœur et de chrétienne ; elle reçoit cette lumière, elle se soumet à cette révélation, elle s'abandonne à cette attraction ; elle affirme, elle profère un acte de foi qui sera l'admiration des siècles et qui ravit le cœur de Jésus. — Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans le monde. Je crois que vous êtes le Christ, notre Christ promis, prophétisé, attendu, le Christ Rédempteur, médiateur et sauveur. Je crois que vous êtes le Christ et le Fils de Dieu, le Fils éternel, adorable, infini, le Fils égal au Père, qui a daigné nous visiter, nous éclairer, nous sauver ; qui s'est fait homme en élevant notre nature humaine à l'unité de sa personne divine. Oui, Seigneur, je

(1) Joan. XI, 25-27.

le crois d'une foi pleine, entière, indubitable, parce que vous me l'avez dit, Verbe de vie, parce que votre Esprit me l'a révélé, esprit de vérité, parce que votre Père m'a attirée vers vous. Je le crois, et en le croyant, je crois que vous êtes la résurrection, je crois que vous êtes la vie. Je crois que qui croit en vous, quand même il mourrait, vivra ; et que qui vit et croit en vous ne mourra pas de mort éternelle (1).

Admirons la simplicité, la force et la plénitude de cet acte de foi. Marthe, le Maître ne vous le dit pas après cette magnifique profession de foi, mais son regard profond et doux, l'expression de son visage ému, l'auguste et pénétrante solennité de sa personne se préparant à récompenser par un miracle, le plus grand de ses miracles, cet acte de foi le plus formel et le plus humble qu'il eût encore reçu, vous le donnent assez à comprendre, vous avez ravi le cœur du Maître. Vous êtes heureuse, Marthe, car ce n'est pas la chair et le sang qui vous ont révélé ce mystère, c'est le père de votre maître, de votre hôte, de votre ami. Vous êtes heureuse Marthe, et nous osons dire, vous êtes de tout l'Evangile l'âme la plus droite, la plus humble et la plus croyante. C'est votre servante Marcelle qui s'est écriée, au milieu de la foule, alors que Jésus exposait sa doctrine : Heureux le sein qui vous a porté, heureuses les mamelles

(1) S. Aug. in Joan. XLIX, 15.

qui vous ont allaité (1). Mais vous montez plus haut. Vous passez au-dessus de la chair et du sang, vous allez jusqu'au sein paternel, vous allez y prendre le verbe, y contempler l'invisible, y saisir l'inaccessible, et vous proclamez : vous êtes le Christ fils du Dieu vivant. Comme Pierre avait dit cette parole, prononcé cette confession, fait cet acte au nom des apôtres, au nom des prêtres, au nom des hommes, vous avez dit la même parole, prononcé la même profession, fait le même acte, au nom du collége dévoué des saintes femmes, au nom des vierges, au nom des filles et des femmes qui reconnaissent en vous leur modèle et leur patronne.

Quel charme nous trouverions et quelle suavité lumineuse, à considérer dans cette âme de sœur, de vierge et d'apôtre, le travail de la grâce, le travail combiné des trois adorables personnes de la Trinité, par l'organe béni, pieusement écouté, tendrement aimé du verbe fait chair ! — « Pendant que le Sauveur parlait ainsi aux oreilles de Marthe, dit un célèbre orateur avec sa grande théologie, une immense lumière rayonnait dans son esprit docile une surabondance de grâce qui accompagnait toujours la parole de l'homme. — Dieu inondait et élevait son cœur pudique. Elle comprit donc tout d'un coup, la vérité, la sublimité, la magnificence de cette révélation divine, et en fut ravie et transportée hors d'elle-même; et,

(1) Luc. XI. 27.

élevant son regard et parcourant en un instant l'abyme qui sépare Dieu de l'homme, à travers l'homme elle vit Jésus-Christ, le fils consubstantiel de Dieu ; elle sentit, elle aima ce même Dieu, et se trouva toute remplie, toute possédée de lui, et en état de penser, de parler de Dieu comme Dieu pense et parle de lui-même. Ainsi Jésus-Christ lui ayant demandé si elle croyait la grande et importante vérité qu'il venait de lui faire entendre. *Credis hoc* (1) ? Marthe n'hésita pas un instant à lui faire cette confession publique de sa foi en disant avec le ton d'une conviction profonde, avec l'enthousiasme d'un grand amour : Oui, oui, Seigneur, j'ai toujours cru, et maintenant je crois plus que jamais que vous êtes le messie, le fils du Dieu vivant, venu au monde pour sauver le monde (2). Oh ! que cette confession est grande dans sa petitesse, sublime dans sa simplicité. C'est l'unité de la nature et la pluralité des personnes en Dieu ; c'est le but de son incarnation, de sa vie et de sa mort, ce sont les dogmes fondamentaux du christianisme, c'est toute la religion abrégée, renfermée dans trois mots, c'est l'acte de la foi théologique le plus complet, le plus parfait qui se trouve dans les livres saints (3). »

(1) Joan XI. 25.
(2) Joan. id. 27.
(3) Ventura. Les femmes de l'évang, hom. X. 6.

Mais en réfléchissant encore davantage à la suite du dialogue, à l'enchaînement des preuves, aux progrès de la lumière dans cette âme docile, Marthe nous est un prodige incomparable dans cette profession de foi. La familiarité, l'intimité de Jésus avec la famille de Béthanie, les relations de famille et d'amitié que Jésus entretenait avec frère et les deux sœurs ; ces devoirs d'hospitalité, ces services empressés que Marthe lui rendait ; en un mot cette humanité de Jésus si condescendante et si réellement, si tendrement humaine, cette humanité toujours présente, toujours accueillie, toujours aimée, devait rendre à Marthe plus difficile l'effort que devait faire son âme pour se dégager de ses sens, de ses impressions, de son cœur même, pour voir, croire, adorer, confesser la divinité, au-dessus, au-dedans, au-delà de cette vraie et compatissante humanité. Vivre si familièrement avec Jésus, l'approcher de si près et si affectueusement, le servir comme un maître, le recevoir comme un hôte, l'aimer comme un ami ; puis, à sa parole, le reconnaître, le croire, le confesser comme un Dieu : voilà sans doute le mérite incomparable de Marthe, voilà la victoire qui, dans Marthe, triompha des sens, des impressions, des sentiments, non-seulement du monde, mais d'elle-même, de ses habitudes et de ses tendresses : voilà le triomphe, le mérite et la puissance de la foi (1).

(1) I Joan. V. 4.

Elle ne se contenta pas, la fidèle Marthe, d'avoir reconnu dans l'âmi de son frère, dans son hôte vénéré, son Sauveur et son Dieu. Elle va porter cette foi dans sa famille. Elle la répandra dans Béthanie ; elle la portera jusqu'en Occident ; elle en enrichira la Provence ; elle en éclairera la France tout entière. Aussitôt qu'elle a déposé aux pieds du divin Maître le complet hommage de sa foi, elle se lève et va dans sa maison. Elle vient dire à sa sœur,à voix basse, avec discrétion, mais avec un accent irrésistible, et dans la personne de sa sœur, elle dit à toutes les âmes de bonne volonté : le Maître est là et il t'appelle. — *Magister adest et vocat te* — le Maître est là : le Maître, le docteur, le Verbe, le Maître est là ; le Maître des cœurs et des âmes, le Maître de la vie et de la mort, le Maître souverain à qui nous devons obéir, que nous devons suivre, croire, adorer ; le Maître que nous devons suivre à la croix, à la mort, à la résurrection, à la vie éternelle, à la béatitude infinie. Madeleine se lève et va à Jésus. A la voix de Marthe, à cette lumineuse confession de foi, que d'âmes se sont levées pour prendre le même chemin, que d'âmes se lèveront pour suivre le chemin de la vierge de Béthanie, de l'apôtre de Tarascon !

« Sublime femme dont Jésus-Christ a fait l'un des premiers confesseurs, des premiers évangélistes de sa divinité !... que nous devons donc être reconnaissants à cette vierge fortunée, à sainte Marthe, dont la pureté du cœur, la docilité de

l'esprit, le désir sincère de mieux connaître Jésus-Christ et l'humilité de la prière nous ont valu de la part de ce fils de Dieu une déclaration de sa divinité si resplendissante de lumière, si majestueuse de grandeur, si imposante d'autorité (1).» Elle nous a valu cette révélation, elle a provoqué cette effusion de la lumière du Verbe, elle a coopéré à l'évangile. Elle a reçu, elle a gardé, elle a prêché cette foi chrétienne comme une croyante fidèle, comme une humble disciple, comme une infatigable apôtre, mais surtout et toujours comme une dévouée servante de Jésus. Voilà votre modèle, femmes chrétiennes. Voilà comment vous devez croire en Jésus-Christ, comment vous devez affirmer et communiquer la foi de Jésus-Christ. Marthe est votre modèle pendant sa vie évangélique. Elle est comme chargée des intérêts spirituels et temporels de sa maison, de sa famille. Elle n'a pas d'époux, elle n'a pas d'enfants. La noble fille des anciens princes de Syrie, la noble dame de Béthanie est réservée à une laborieuse existence d'activité, de sollicitude et de prévoyance, de tendrssse et d'amour, pour chacun des membres de sa famille. Elle est la conseillère de son frère Lazare ; elle est la providence de la maison, une riche et noble maison ; elle administre les biens considérables qu'elle tient de ses

(1) Vent. hom. ibid.

ancêtres ; elle les administre pour les grandes œuvres auxquelles sa vocation l'appelle. Elle sait les donner largement pour Jésus et pour les apôtres, pour la sainte humanité du Verbe, pauvre, mendiante, exilée sur la terre. Mais surtout Marthe est la sœur aînée de Madeleine, une seconde mère, une petite mère, comme nous disons dans les charmantes mièvreries de notre langage. Elle a charge d'âmes en même temps que ministère de femme forte et fonction de sœur de charité. Nous parlerons tout à l'heure de ses œuvres, nous n'avons ici qu'à considérer sa foi, racine de ses œuvres. Elle a été la première parmi les âmes dociles à la parole de Jésus, la première de ses disciples et de ses apôtres. Elle a accompagné, peut-être conduit son frère au fils de Marie, elle a écouté les enseignements et les conseils du maître avec une attention humble et soutenue : elle a reçu les enseignements et les conseils que lui destinaient les mystérieuses préférences de son divin ami, avec allégresse et générosité. Enfin, ses docilités persévérantes, ses aspirations virginales de disciple, l'ont élevée à ce magnifique témoignage de foi que l'évangile publie pour l'enseignement de tous les siècles, l'ont préparée à ce vaillant apostolat que notre France admire et bénit.

Voilà donc votre modèle, femmes de France, filles, sœurs, mères, épouses, vous toutes qui devez apporter et entretenir, étendre et propager, augmenter et raviver la foi dans la famille, dans

le foyer, dans la société. Ainsi vous devez croire à Jésus, dans sa parole, dans son enseignement, dans la parole méditée de son évangile, dans l'enseignement toujours vénéré de son église. Vous devez aller comme Marthe et sans cesse, de votre maison à Jésus, de Jésus revenir à votre maison, des âmes désolées, des cœurs en deuil au consolateur suprême, au maître souverain, pour leur rapporter la résignation et l'espérance. Vous devez aller des esprits qui doutent et des cœurs dévoyés, vous devez aller à celui qui est la voie, la vérité, la vie, pour leur rapporter la lumière et la docilité. Vous devez aller, avec une douce et persévérante intimité, de Jésus à ces âmes qui sont sous votre autorité, sous votre influence, sous votre main et dans votre cœur, pour leur rapporter le retentissement des affirmations divines, le reflet des révélations adorées, les contagions irrésistibles de votre foi pleine de ferveur et de courage. Vous devez comme la grande sœur de Béthanie, la sœur aînée, cette noble fille restée vierge, assiéger de tendresses infatigables et de prières persévérantes, le cœur de Madeleine, pour la ramener aux pieds de Jésus. Vous devez comme Marthe prier pour vos Lazares morts, ensevelis déjà corrompus ; et, comme elle, par la vivacité, de votre foi, plus encore que par la ferveur de vos prières et l'abondance de vos larmes, arracher à Jésus la résurrection d'un frère, d'un père, d'un époux, d'un parent, d'un ami, la résurrection et la vie de tous ceux sur qui s'étend l'autorité de

votre ministère ou la charité de votre dévouement (1).

Marthe est votre modèle, Marthe est votre patronne ; par elle, demandez, obtenez cette foi vive, humble, forte, inébranlable, cette foi contagieuse dont l'apostolat irrésistible doit submerger doucement les âmes. Vous la devez communiquer ; dèslors elle doit abonder, surabonder en vous. Vous la devez entretenir, multiplier par la prière, par les sacrements, par la communion. Méditez l'exemple de Marthe ; lisez et relisez les divines pages de l'Evangile où elle reçoit Jésus et le sert, où elle proclame le Christ et l'adore, où elle ramène à Jésus sa sœur repentante, où elle conduit à son frère enseveli, Jésus, la résurrection et la vie. Méditez, étudiez, priez Marthe, ce beau modèle évangélique, cette sœur si tendre, cette femme forte si douce, cette vierge si pure, et vous ferez de votre maison une autre Béthanie, où Jésus sera servi, aimé, adoré, où Jésus viendra se reposer, manger les aliments que vous lui aurez préparés, pour vous repaître à son tour et toute votre maison, de l'aliment indéfectible de sa foi, pour vous abreuver des cou-

(1) Or, c'est par une foi si noble, si éclairée, si vive, si parfaite, que Marthe prépare, obtient, je dirais presque qu'elle arrache des mains du Seigneur le prodige de la résurrection de son frère. Car la foi de Marthe est cette foi que Jésus-Christ appelle la foi de Dieu. (Marc. XI. 22.) Ventura hom. X. 6.

rants d'eau vive qui jaillissent de son sacré cœur (1).

II.

La foi de Marthe, si vive et si profonde, ne reste pas inactive. Bien avant qu'elle n'eût reçu de son bon Maître cette communication de grâce qui l'éleva si puissamment à connaître, adorer et confesser le grand mystère de l'Incarnation, Marthe agissait, Marthe servait, Marthe se dévouait. Nous pouvons même dire que cette grâce de choix que lui fit l'adorable Sauveur, de la tirer de la foule des disciples et du groupe des saintes femmes, pour lui faire prononcer avec tant de ferveur et d'humilité, d'une voix si claire, si forte et si théologique qu'elle éclate dans l'Evangile et retentit jusqu'à la consommation des siècles, la grande parole de Dieu, du Christ et de l'Eglise : vous êtes le Christ fils du Dieu vivant, nous pouvons croire que cette grâce fut en partie une récompense. Sa charité, son dévouement, son ardeur aux œuvres, son activité dans l'administration des aumônes qu'elle consacrait à Jésus et à ses fidèles, devaient appeler des bénédictions spéciales, provoquer des lumières, des élans, des ardeurs, propres à l'élever à cette sublimité de connaissance et de foi.

(1) Beatior sed hospita — Quæ pascis a quo pasceris — Mentem que reples hospite — Dum membra curas hospitis — Hym. Vesp. offici. Aven.

Dans la physionomie de notre sainte, nous voyons donc un second caractère, une autre attitude, un autre éclat de beauté : c'est le dévouement, le dévouement actif, généreux, intrépide, qui se dépense et se consume sans rien se retenir, sans rien se réserver. Marthe est de ces âmes rares, pleines de force, d'énergie et de volonté, qui sortent d'elles-mêmes pour se donner, disons mieux, pour se *consacrer* au bonheur des autres en se mettant au service de Dieu. Elle n'est point naturellement contemplative, quoi qu'elle ait des profondeurs de vue, des acuités de regard, et des grands coups d'aile qui la transportent dans les choses éternelles. Elle est naturellement active, agissante, et mêlée aux choses des temps, qu'elle apprécie avec prudence, qu'elle administre et qu'elle gouverne avec sagesse, qu'elle dépense avec une sûreté de discernement, avec une largeur de désintéressement qui en ont fait dans l'Evangile la première économe de l'Eglise.

Cette attitude d'action, cette activité généreuse que nous voyons en Marthe, nous les connaissons dès les premiers temps que son nom nous est appris et que sa vie nous est révélée. Dès les premiers mots que l'Evangile dit de la sœur de Lazare et de Madeleine, il nous la montre agissante et empressée. Elle reçoit Jésus dans sa maison, un château dans une villa, près de Jérusalem : et cette grande dame, riche et noble, vient servir de ses mains diligentes l'hôte aima-

ble et simple, le docteur Galiléen, l'ami de la famille et de ses jeunes années, en qui elle pressent son Sauveur et entrevoit le Messie. Le premier mot caractéristique de l'Evangile sur Marthe est celui-ci : *Martha excipit illum in domum suam* (1). Marthe l'accueillit dans sa maison : et cet autre qui complète le premier : *Et Martha ministrabat* (2). Et Marthe servait. Marthe reçoit Jésus chez elle, dans sa maison, dont elle lui fait les honneurs, dont elle met à ses pieds tous les biens. Jésus veut bien se faire accueillir, se laisser traiter, servir comme un hôte ; il veut bien recevoir des soins et des offices, afin de donner en retour des mérites et des grâces. En racontant sa vie, nous l'avons vue à la lumière de l'Evangile, et dans les intervalles, à la lueur plus vacillante de la Vision, nous l'avons vue suivre ou précéder les pas de Jésus, dans sa vie publique. Elle avait préparé dans certaines hôtelleries réservées à Jésus et à ses disciples, les aliments, les vêtements et objets indispensables pour les repas du jour et pour le sommeil de la nuit. Présente, absente, elle est toujours là par sa prévoyance presque maternelle. Depuis des années, elle a rendu ces soins à son frère, à sa sœur. Ce ministère privé de dévouement domestique la préparait à son ministère comme sacré près de la per-

(1) Luc. X. 38.
(2) Joan. XII, 2.

sonne de Jésus et de ses disciples. Elle préparait, arrangeait, prévoyait toutes choses, avec la décision, la prudence et la douce autorité d'une mère, d'une sœur, plus que d'une servante, quoique bien humblement elle ne voulût que ce dernier titre et ce bas office. Le plus souvent c'était avec ses biens, avec ses riches revenus, qu'elle pourvoyait à toutes les dépenses ; et c'était toujours avec une satisfaction pleine de charmes, avec un empressement plein d'enthousiasme et de joie.

Voilà ce que nous dit l'Evangile et ce que nous pouvons deviner, ce que nous comprenons bien par la connaissance que nous avons du caractère de Marthe. L'Evangile ne dit pas tout des trente-trois années de la vie de Jésus ; il ne dit pas tout des trois ans et deux mois de vie publique du Sauveur, de ses actions, de ses paroles, de ses miracles. Le monde entier, nous dit saint Jean, ne pourrait contenir, lire et comprendre les livres qui les raconteraient en détail (1). Dès lors, nous prenons les traits de l'Evangile, même lorsqu'il les multiplie, sur certaines âmes et certains caractères qui doivent révéler et préparer certaines fonctions dans l'Eglise, nous prenons ces traits comme des éléments choisis, qui résument toute une vie, un dessin dont le contour arrête une physionomie, où se condense tout un système de grande lumière et de prédestination.

(1) Joan. XXI. 25.

Toute la vie de Marthe tient donc dans ces mots divins de l'Evangile. Nous pouvons étendre, développer, expliquer cette noble existence, éclairer cette touchante figure, préciser ce magnifique dévouement. Marthe, préparée par sa vie domestique à son ministère près de Jésus, Marthe remplaçant la mère et peut-être le père, enlevés par la mort, pour administrer les affaires considérables de cette famille opulente et princière, Marthe, dévouée à son frère qu'elle conseille et qu'elle dirige, Marthe dévouée à sa sœur qu'elle aime avec une adorable faiblesse de grande sœur et qu'elle sauve avec une infatigable tendresse de mère, Marthe est tout entière appliquée à ses devoirs de famille et de vocation : pour mieux les remplir, renonçant à ce qui faisait l'honneur et la joie des filles d'Israël, le mariage qui pouvait les faire entrer dans la famille du Sauveur. Marthe est bien préparée par la Providence, et tout armée par la grâce, pour exercer son dévouement à la personne de Jésus et à toute la communauté chrétienne.

Dès le moment qu'elle a connu le fils de Marie, Marthe s'est attachée à lui. Sa vocation, sa vraie et définitive vocation a commencé de se dévoiler à son cœur. Et elle a commencé à la suivre avec cette décision pleine de prudence et de fermeté, qui faisait le fond de son caractère. Dès ce moment elle se donne à Jésus, selon que l'Homme-Dieu a besoin, veut bien avoir besoin de ses soins, de ses services et de ses affectueuses largesses. Elle

ne quitte pas tout pour le suivre, comme avaient fait les apôtres et comme ils le rappellent à Jésus avec un certain orgueil naïf (1), parce que Jésus ne lui a pas encore demandé de tout quitter. Bien au contraire, Jésus a besoin que Marthe demeure, qu'elle demeure dans sa maison pour le recevoir, qu'elle demeure dans sa famille pour la disposer aux opérations de la grâce, qu'elle demeure à Béthanie, aux portes de Jérusalem, pour reueillir, réconforter les disciples dispersés, en leur servant de providence et de mère. Un jour viendra où Marthe quittera tout pour suivre la volonté du bon Maître qui l'enverra loin de sa patrie, au-delà les mers, évangéliser un autre pays de prédilection, et porter sur ses rivages, avec la parole toute vibrante de l'évangile et le sang de la croix tout chaud encore du sacrifice, une révélation spéciale, une forme angélique de vie chrétienne, la virginité consacrée au service de la sainte humanité. Ce qui fait qu'en lisant l'évangile, en suivant Jésus dans ses courses apostoliques, en le voyant avec les infirmités de notre nature, manger, se reposer, dormir, se vêtir, recueillir des aumônes pour l'entretien de sa petite communauté de disciples et pour le soulagement des pauvres, car avant de le proclamer, il voulait goûter la joie de donner plus grande que celle de recevoir (2), nous voyons sans cesse Marthe à

(1) Math. XIX. 27.
(2) Act. XX. 35.

côté de Jésus et tout occupée de la vie du Maître : nous la devinons dans chacune des scènes évangéliques et nous la bénissons des soins qu'elle prend de notre cher et béni Sauveur. Nous l'avons déjà vue et considérée dans le groupe des saintes femmes, les dirigeant et les inspirant pour les travaux qu'elles exécutent et pour les soins qu'elles prennent de la communauté chrétienne. Marthe, ce nous semble gouvernait les saintes femmes, lorsque Marie, la mère de Jésus n'était pas là ; et l'on sait qu'elle restait souvent dans sa maison de Capharnaüm pour attendre son fils au retour de ses courses apostoliques. Marthe exerçait cette fonction d'autorité, cette science de gouvernement pour lesquelles elle était née. Jésus l'avait choisie, Jésus l'avait préparée par des grâces de choix ; Jésus l'avait attachée à sa personne sacrée, par des dons, des attraits et des aptitudes auxquels Marthe a pieusement correspondu.

C'est donc vous, mon Sauveur, qui l'avez choisie, vous qui l'avez appelée, vous qui l'avez appliquée à cet admirable ministère. Vous l'avez choisie dès le premier instant de votre vie d'Homme-Dieu. Parmi tous les choix que vous avez faits à l'occasion de votre naissance et de votre habitation parmi les hommes, à l'occasion de vos disciples, de vos apôtres et de vos amis, vous avez choisi Marthe pour vous recevoir, pour vous servir, pour suppléer votre divine mère, de ses mains virginales. Vous l'avez choisie pour être

un modèle admirable à tous ceux qui vous devront recevoir et servir dans la personne de vos pauvres. Vous l'avez choisie, vous l'avez appelée par des relations de famille et d'amitié, comme par des pentes et des attraits, des sollicitations intérieures ; vous l'avez appelée vous même : et l'action de votre grâce opérant dans cette âme virginale, si naturellement vertueuse et dévouée, était servie par tous ces liens mystérieux dont vous enchaînez vos élus ; *In funiculis et dum traham eos*, *in vinculis charitatis* (1). C'était l'effet puissant de votre regard qui se reposait sur elle, de votre voix qui prenait un accent particulier pour lui parler, de vos lèvres qui aimaient à prononcer son nom, de vos gestes, de votre attitude, de toute votre personne que vous mettiez à sa disposition avec une adorable condescendance, pour qu'elle pût s'enricher de mérites et de vertus en vous prodiguant ses biens et ses soins. C'est donc par une grâce de choix, par une vocation pleine de distinction et de préférence, que vous avez attaché Marthe à votre personne, et que vous l'avez aimée, non comme une humble et fidèle servante, mais comme une sœur tendre et dévouée. Marthe, cette magnifique sainte, ce beau modèle, cet admirable exemplaire et comme cette reine de nos sœurs, de nos filles de charité, la voulant faire le type accompli et comme la vierge mère de ces innombrables générations

(1) Osec. X I-4.

de femmes qui devaient exercer dans l'église le ministère des œuvres de miséricorde, vous la deviez aimer d'une dilection particulière, vous la deviez honorer d'une familiarité tout affectueuse : vous la deviez combler de tous les dons, de toutes les grâces, de toutes les vertus du dévouement et de la charité.

Nous pouvons bien dire, mon béni Sauveur, que dans la personne de Marthe, vous avez choisi, vous avez prédestiné, vous avez enrichi de vos dons excellents,toutes celles qui ont suivi sa voie, porté son nom, opéré ses œuvres, imité son dévouement. Nous pouvons croire que vous avez considéré, aimé, béni dans l'aimable personne de votre hôtesse et de votre amie, toutes celles qui vous devaient recevoir, qui vous devaient servir dans le monde et dans la vie religieuse, dans la famille et dans le cloître : en sorte que nous admirons en cette grande sainte, nos sœurs, nos filles, nos mères, toutes ces âmes tendres et fortes, qui pour votre amour nous aiment, nous servent, et, par leurs soins pieux et délicats, nous rappellent à vous, en exerçant cette divine puissance du dévouement qu'elles tiennent de vous par votre sainte Marthe. Dès lors nous comprenons les préférences de votre cœur et les richesses incomparables de votre grâce envers cette noble fille. C'est pour nous que vous l'avez choisie, préférée, appelée, attachée à votre personne, comblée de tant de grâces ; c'est pour nous que vous avez fait sa vocation si admirable : elle devait

nous la consacrer. C'est pour nous que vous avez fait sa main si active et si douce : elle devait toucher pour les soulager et les guérir à toutes nos infirmités. C'est pour nous que vous avez fait son visage si beau, son regard si lumineux : son visage et son regard devaient s'attendrir et se pencher sur toutes nos misères. C'est pour nous enfin que vous avez fait son cœur royal, si vaillant et si doux, si tendre et si fort : elle devait nous aimer en vous, elle devait se dévouer à nous, pour vous. Soyez béni, mon Sauveur, de l'avoir choisie dans une famille d'amis, de l'avoir appelée pendant votre vie mortelle, de l'avoir envoyée dans notre France : soyez béni de l'avoir faite si noble et si pure, si belle et si bonne, puisque vous deviez nous la donner.

Ne nous étonnons pas maintenant des multitudes d'âmes qui se sont levées dans l'Eglise pour aider Marthe dans son ministère. Ne nous étonnons pas des innombrables légions de vierges, de veuves, de femmes qui se sont succédé et se succèderont pour remplir l'office de Marthe, auprès des membres indigents de Jésus. La postérité virginale de notre sainte devait être d'autant plus nombreuse que leur mère a reçu de Jésus une plus grande énergie de dévouement et de charité. Qui dira jamais tous les ordres, toutes les congrégations, toutes les familles de religieuses qui tiennent de Marthe leur vocation, qui sont venues, qui viennent après elle pour exercer les innombrables ministères de la charité? C'est elle,

c'est notre sainte, qui a donné des mères aux orphelins, des sœurs aux malades, des filles aux vieillards abandonnés. C'est elle qui a peuplé les écoles et les ouvroirs, les refuges et les dépôts, les hôpitaux et les hospices, les champs de bataille et les ambulances, de ces anges qui descendent d'en haut et passent par le cœur de Jésus, pour servir, pour se dévouer, pour consoler, pour aimer. C'est elle qui a multiplié, qui multiplie tous les jours les vocations et les dévouements, à mesure que le mal et la peine, que le vice et la misère, que le luxe et la volupté multiplient leurs victimes, leurs formes hideuses de maladies et d'infirmités, leurs repoussantes générations, de dégradés, de rejetés, d'abandonnés. C'est elle qui fait surgir auprès de chaque lit de souffrance, auprès de chaque berceau délaissé, pour recueillir et sanctifier chaque moisson de larmes, de désespoir et d'abrutissement, comme les civilisations avancées les laissent derrière elles, des vierges, des femmes, des saintes au cœur intrépide et dévoué. C'est la gloire de notre sainte d'avoir été la première servante de Jésus et d'avoir servi de type, de servir de patronne et de mère à toutes les servantes des pauvres, à toutes les dévouées de la misère, de la faiblesse et du malheur.

Arrêtons-nous maintenant d'une manière plus spéciale, à ces vierges du foyer, que le monde ignore ou méprise, mais que l'exemple, la grâce et la protection de la vierge de Béthanie retien-

nent près de tant de foyers, sans elles si froids et si désolés, attachent à tant de familles par elles consolées et sanctifiées. Le célibat domestique a précédé le célbat religieux : la sainte et noble virginité dont Marthe fut la plus insigne servante après la Reine des vierges, a visité, habité, gardé le foyer chrétien, avant de grouper des âmes choisies en familles, en sociétés, en religions, pour l'angélique office de la contemplation ou pour les œuvres divines de la miséricorde. L'Eglse a béni cette forme de la perfection chrétienne et réglé cette exploitation du vaste champ de la misère publique qui réunit les élues du dévouement dans une maison et sous une règle commune. Si elle ne consacre plus aussi solennellement qu'autrefois celles qui restent au foyer et dans leur famille, elle ne les regarde pas moins comme les auxiliaires de son apostolat et les anges gardiens du foyer domestique. Ces humbles dévouées imitent Marthe dans la première période de sa vie. La sœur de Lazare et de Madeleine fut prévenue d'une telle abondance de grâces, elle pratiqua le dévouement sous tant et de si belles formes, qu'elle peut servir de modèle pour un grand nombre de vocations. La vierge de Béthanie enseigne les devoirs de famille, comme à Tarascon elle forme les femmes consacrées à la vie commune et au service des frères du dehors.

Le monde, cet adversaire obstiné de l'Evangile, le monde ne comprend pas le dévouement parce

qu'il ne connaît que l'égoïsme. Il appelle donc, croyant les flétrir, du nom décrié de *vieilles filles* ces humbles et pures servantes du devouement. Le monde les croit victimes et délaissées : il les raille et les considère comme inutiles ; mais en réalité le cœur et le regard de Jésus sont sur elles. Qui nous dira les mille formes variées de leur vocation, de leur emploi, de leur dévouement ? C'est une sœur aînée qui a pris la place de la mère infirme ou malade, impuissante ou surchargée : le miséricordieux Sauveur la substitue pour gouverner la famille et veiller aux soins domestiques. D'autres fois, à la place de leur mère, que la mort leur a prise, elle a recueilli les orphelins pour les élever, et Jésus a facilement transformé un cœur de vierge en cœur de mère, pour réchauffer, aimer et nourrir la couvée abandonnée ; tandis qu'avec un empressement plein de charmes, elle entretient au foyer la flamme, la chaleur et la vie pour le père fatigué de travail, accablé de soucis. C'est une fille qui se consacre au père, à la mère infirmes, aux grands parents cassés de vieillesse, rebutés quelquefois et chassés de leur vieux foyer ; elle les sert, elle les réchauffe, elle les caresse même avec des tendresses comme maternelles. S'il est dans la famille quelque infortune, quelque délaissement, quelque indigence de vieillard ou d'enfant, quelque misère secrète et qu'on veut cacher, quelque honte qui veut se dissimuler, c'est elle, c'est la sœur de Marthe, c'est la vieille fille qui se dévoue

pour ce ministère, sans ostentation et presque sans effort. Elle reçoit, on lui donne cet emploi de charité domestique, naturellement, par une disposition providentielle de cette vocation que Jésus lui révélait un jour au pied du tabernacle et qu'elle a suivie docilement. Quelquefois, pour les amener là, pour leur confier ce discret et touchant ministère de charité domestique, peut-être Jésus a-t-il contrarié leurs premiers goûts, trompé leurs premiers rêves, et sévèrement sevré leur cœur d'affections trop humaines. Jésus l'a permis, Jésus l'a voulu, parce que les cœurs froissés et déchirés sont plus tendres pour les douleurs des autres ; les cœurs comprimés et broyés répandent plus abondante et plus pénétrante l'onction de leur parfum. Et d'ordinaire un voile de deuil, un nuage de tristesse qui recouvrent ces fronts penchés et ces regards attendris, disposent plus facilement les âmes à s'ouvrir vers elles : on sent qu'elles ont souffert, qu'elles ont pleuré, qu'élles savent aimer. Ces épreuves que le monde est incapable d'apprécier, ce sont des grâces austères qui doivent retirer ces âmes, les donner tout entières au souverain amour ; et fortifier ces cœurs, les tremper dans les larmes et dans le précieux sang, pour qu'ils puissent mieux se donner et se donner tout entiers. Comme elles béniront Jésus, ces humbles Marthe, ces tendres sœurs de Lazare, toutes dévouées à leur frère bien-aimé, ces charitables sœurs de Madeleine, infatigables a poursuivre de prières et de larmes

leur sœur égarée ; comme elles béniront Jésus d'avoir retenu leur cœur et fixé leur vocation dans le cloître de la famille ; comme elles béniront leur divin ami d'avoir un peu froissé leur cœur pour le retenir, pour le sanctifier par la vertu, pour le posséder par la virginité, pour le pousser doucement et si tendrement le consacrer aux œuvres, aux joies intimes, aux conquêtes pacifiques de la charité !

Telles sont les servantes, les amies, les sœurs de Jésus qui lui rappellent les soins aimables et l'accueil empressé de Marthe dans la maison de Béthanie. C'est par elles, et souvent par elles seules, que Jésus garde une entrée dans la famille, qu'il s'y glisse souvent et qu'il finit par y séjourner pour y répandre sa paix et sa lumière, sa résignation et son amour. Mais l'action de ces humbles et douces filles, sœurs de la vierge Marthe, ne se borne pas à la famille et ne se concentre pas au foyer. Nous parlons des vraies sœurs de Marthe, qui comprennent leur vocation, dont l'esprit est ouvert et le cœur élargi, qui ne se cantonnent pas dans un petit monde de pratiques pieuses, pour de là foudroyer le grand monde qui les dédaigne et critiquer le prochain qui passe à leur portée ; nous parlons de celles, plus nombreuses que le monde croit, qui savent s'oublier, se dévouer et servir à la lumière et dans la charité de Jésus. Il arrive souvent que leur action rayonne au dehors, comme le reflet de leur auréole et le parfum de leur vertu. Elles

exercent modestement et souvent avec une irrésistible efficacité, leur apostolat près des indifférents, des incroyants ou des abusés. Elles savent répondre sur les choses de la foi ; elles osent contredire les erreurs et repousser les blasphèmes ; elles osent, elles savent surtout imposer le respect et la déférence, par la douce chaleur de leur zèle, et l'intelligente sincérité de leur dévotion. Enfin, elles forment pour les œuvres du dehors, le tiers-ordre domestique de la charité : ce sont les auxiliaires du prêtre dans le zèle des âmes et dans le goût pour la beauté de la maison du Seigneur : ce sont les intermédiaires de la sœur de charité pour le soutien des œuvres et la communication des aumônes. Ces âmes qui semblent tristement solitaires, esseulées, sont plus libres pour courir, voler et se dévouer aux œuvres compromises, aux infortunes soudaines, aux catastrophes imprévues ; ce sont les réserves de la miséricorde et de la charité. Qui nous dira toutes les infortunes secourues, toutes les ignorances éclairées, toutes les misères allégées, toutes les larmes essuyées, toutes les âmes consolées, relevées et sauvées par ce tiers-ordre des familles chrétiennes ? Le monde qui les méconnaît et les raille est bien ingrat pour ces dévouements d'autant plus efficaces qu'ils sont plus modestes, d'autant plus méritoires qu'ils sont plus méconnus. C'est par leur ministère que Jésus, le Dieu des pauvres et des petits, diminue la somme des maux, des haines, des divisions dans la

société, pour augmenter les biens de la foi, de la paix et de la sécurité. Mais du moins, et leur cœur n'a pas d'autre désir, le bon Maître qui voit dans le secret du foyer comme il voit dans le secret du cœur et le mystère de l'âme, le bon Maître les reconnaît et les bénit, le bon Maître leur rend au centuple, en amour divin, ce qu'elles ont quitté pour lui et leur réserve la vie éternelle, auprès de Marthe leur sœur aînée et sa généreuse hôtesse. C'est pourquoi de tous les points de l'horizon et de tous les siècles de l'Eglise, de tous les sanctuaires de la famille chrétienne, de toutes les solitudes du cloître et de toutes les maisons de charité, les sœurs, les filles de Marthe la glorifient et l'invoquent en disant : Donnez-nous, Marthe, donnez à vos fidèles de nourrir les membres du Christ, de telle sorte qu'elles remplissent leur cœur de Dieu et ne sentent plus l'amour du monde. Faites, ô Jésus, doux hôte des âmes, par les suffrages de votre hôtesse, que nous puissions dans le repos du ciel, jouir de la société des saints (1).

(1) Da Martha — Da fidelibus — Sic membra Christi pascere — Ut pectus impleant Deo — Mundi nec æstus sentiant — Fac dulcis hospis mentium — Nos hospitæ suffragio — Cæli quiete civium — Gaudere contubernio — Hym. Vesp. off. sanctæ Marth. Aven.

III

Le royaume des cieux est semblable à dix vierges qui prirent leurs lampes pour aller au devant de l'époux et de l'épouse. Or, les vierges sages prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes (1). — Le royaume des cieux, c'est l'église, qui fait descendre des cieux la paix et l'espérance avec le divin époux : c'est le royaume des âmes qui commence ici-bas dans l'attente et la préparation, dans l'action et la souffrance, le règne de Dieu. Dans ce vaste royaume de Dieu, c'est le royaume intime et réservé de la virginité où les vierges attendent l'époux, leurs lampes allumées, leurs œuvres vivantes et leur cœur ardent pour les noces éternelles. O virginité qui ne peux être vaincue par la mort ! O virginité qui vis toujours dans la lumière et non parmi les œuvres de ténèbres ! Virginité, pourpre royale qui relève au-dessus des autres ceux qui l'ont revêtue ! Virginité, perle précieuse, immense trésor qui enrichit de biens éternels ceux qui te possèdent (2)! — Mai avec cette lampe dans les mains, cette lampe des

(1) Math. XXV. I. 4.

(2) O virginitas quæ morte non vinceris ! O virginitas quæ non operibus teuebrarum sed semper in lumine versaris... Virginitas purpura regalisest quam qui induit, reliquis fit eminentior. Virginitas gemma est pretiosa, virginitas thesaurus est immensus. Vide Adon. Martyrol. XXIX decemb. Verba B. Anatoliæ ab angelo inclamata.

œuvres et de la chaité, il la faut préserver de la vaine gloire, des recherches humaines et des souffles du monde qui souvent éteignent les lumières les plus brillantes. Ecoutons le doux saint Grégoire : nombreux sont les continents qui se gardent de l'appétit des choses extérieures et que l'espérance entraîne aux choses intérieures, ils macèrent la chair et de tout leur désir soupirent vers la céleste patrie, attendent les récompenses éternelles, et pour leurs travaux ne veulent pas recevoir de louanges humaines (1).

Marthe fut une de ces vìerges sages, et nous pouvons dire la première de ces vierges du royaume divin, dont la foi vive et agissante, dont les œuvres magnifiques d'intelligence et de dévoûment, furent gardées par la pureté. La flamme de cette lampe virginale, après avoir brillé dans le sanctuaire domestique, Dieu voulut la faire briller au dehors, et la faire paraître sur le rivage de notre France, comme un flambeau qui devait l'éclairer, la réjouir et la sanctifier. Mais cette flamme vive, éclatante, monta toujours en haut, se dirigea toujours vers Dieu. Nous pouvons dire que cette servante du Christ fut elle-même une lampe ardente et brillante pour réjouir les âmes dévouées, les vierges pudiques et vaillantes qui sont venues après elle (2). Et sa lumière est comme la conscience de ces bonnes œuvres retenant

(1) S. Greg. hom. XII.
(2) Joan. V. 35.

l'huile de la miséricorde dans le vase pudique de son corps (1). Ainsi Marthe est un modèle de pureté comme elle est un modèle de dévouement aux bonnes œuvres, comme elle est un modèle de foi humble et forte ; disons mieux, elle a gardé sa foi, sanctifié ses œuvres par la pureté.

Encore ici, noble et pieuse servante de Jésus, nous vous admirons, nous vous bénissons et nous vous invoquons. La première vous avez senti, vous avez compris l'ineffable attrait de la pureté, l'incomparable dignité de la virginité. La présence de Jésus fut autour de vous une atmosphère d'incorruption, et son amitié fut une tendre invitation à la sainteté. Vous n'aviez pas encore dégagé de ses ombres et de ses voiles naturels, le grand mystère de l'incarnation, vous n'aviez pas encore entrevu, proclamé, adoré en votre ami, le fils de Dieu, que vous aviez donné votre cœur et voué votre âme au culte de la vertu. Vous étant donnée au Maître avec cette généreuse décision qui vous caractérise, vous n'avez voulu ni vous reprendre, ni vous diminuer, ni vous repentir dans l'abandon que vous avez fait de votre personne ; aussi votre empressement, votre service assidu, votre amour pour la personne de Jésus votre ami, pour l'humanité de Jésus votre Dieu, sont ils empreints d'une idéale beauté : la pureté complète d'intention et de volonté, la pureté d'affection et de désir,

(1) ... Earumque lux conscientia boni operis oleum quasi vascalis corporum continetur. S. Hilar. in Math. XXVII.



la pureté d'une créature d'élite qui tout entière se consacre à son créateur, à son Sauveur, à son Dieu : la virginité. C'est donc à vous, bienheureuse Marthe, c'est à vous que nous devons la pureté de nos sœurs, l'innocence de nos vierges, le charme de nos foyers, le divin attrait de nos cloîtres, la lumière où s'élèvent les cœurs et se divinisent les âmes. C'est à vous que nous devons la virginité de ces anges du dévouement empressés à panser nos plaies, soulager nos misères et guérir nos douleurs. C'est en vous que nous admirons, c'est à vous que nous rapportons le charme céleste de la femme chrétienne, pour soumettre les cœurs et les ramener à Dieu.

Reprenons donc en finissant le *præconium* de la virginité, cette resplendissante auréole de la pureté de Marthe. Qui nous dira les gloires de la virginité, même parmi les hommes ? Qui ne respecte, à moins d'être perverti, qui ne respecte la virginité, qui ne s'incline devant cette beauté qui plane, devant cette lumière qui rayonne et cette candeur qui sourit au-dessus des fanges de la terre ? Rien de plus éclatant que cette lumière, rien de plus glorieux que ce témoignage de vertu dont la vérité brille dans l'esprit, dont l'esprit se voit dans la vérité ? Mais quelle vertu ? pudique, modeste, timide, réservée, n'admettant jamais rien qui puisse détruire la gloire d'une conscience qui se rend un bon témoignage; jamais coupable de rien qui la fasse rougir en présence de la vérité, qui lui fasse détourner le visage con-

fus sous la lumière de Dieu. Voilà sans doute, voilà ce qui est beau, c'est ce qui, par dessus tous les biens de l'âme charme les regards divins... C'est cette splendeur de l'âme rayonnant au-dehors qui imprime dans le corps l'image de l'esprit et se répand sur les membres et les sens, en sorte que de ce foyer pudique de candeur et de lumière tout soit éclairé: l'action, la parole, le regard, la démarche, le rire même (si rire il y a) mêlé de gravité et plein de décence. C'est alors que le mouvement, le geste, l'attitude de tous les membres, de tous les sens apparaissent sérieux, purs, modestes, sans aucune arrogance, sans aucune mollesse, sans légèreté, sans indolence, mais en tout conformes à la modération et disposés pour les offices de la piété (1). Heureuse l'âme qui se revêt de cette gloire de la pureté et qui se couvre de ce vêtement blanc de la céleste innocence, qui lui fait acquérir une glorieuse conformité, non avec le monde, mais avec le Verbe dont il est écrit qu'il est la candeur de la lumière éternelle, la splendeur et la figure de la substance divine (2). Sainte virginité ! elle se présente par l'extérieur, la démarche et tout le mouvement du corps, de telle sorte que ceux qui la rencontrent,

(1) S. Bern. sermo. 85. in cant.

(2) Beata meus quæ hoc se induit castimoniæ decus et quemdam veluti cœlestis innocentiæ candidatum per quem sibi vendicet gloriosam conformitatem, non mundi sed verbi de quo legitur quod sit candor lucis æternæ, splendor et figura substantiæ S. Bern. id.



comme devant la vive image de Dieu, inclinent leur front de respect et d'admiration pour sa sainteté : et cette grâce décente de la vertu rappelle leur âme à la pudeur et à la tempérance. Ils sont pleins de vénération, disons-nous, à l'aspect de la virginité, comme devant une image divine, avec respect à sa rencontre, ils cèdent le pas et la laissent passer... l'épouse du Seigneur sachant qu'elle ne peut éviter ni le regard, ni les oreilles, ni la présence du céleste époux fait tout sous ses yeux. C'est pourquoi il faut savoir que la vierge, soit qu'elle parle seule, parle aux oreilles de l'époux, soit qu'elle agisse seule, le lui rapporte avec diligence ; soit qu'elle pense quelque chose, aussitôt dans le premier mouvement de son cœur, elle sait qu'il le pénètre et le connaît. Ainsi, en présence de l'époux qui remarque et entend tout, l'épouse vierge se conduit en toutes choses. C'est elle-même dabord et sa conscience qu'elle respecte et vénère, ensuite c'est son ange gardien debout auprès d'elle ; car elle sait bien qu'elle est le vase animé qui contient le Christ. C'est aux vierges que pour un nom humain, je donnerai le nom immortel des anges, pour qu'elles habitent la plus belle partie du ciel, qu'elles occupent la place la plus éclatante parmi les anges, et qu'elles aient un nom indélébile pour la splendeur de leur délicate vertu (1).

Gloire des vierges resplendissante dans le ciel,

(1) S. Basil. de vera virgin.

et vêtue d'une auréole spéciale où se fondent le rayonnant éclat de Jésus et la suave lumière de Marie. Gloire des vierges célébrée dans l'église par les plus beaux génies et les plus grands docteurs. Gloire des vierges, la fleur de l'humanité régénérée, la grâce, l'éclat, le parfum communiqués de l'invisible beauté. — Notre beauté incontaminée est bien et sûrement gardée lorsque couverte du voile de la virginité, vêtue des ornements de la justice, elle vient pour être l'épouse du fils de Dieu (1), dit la vierge Agathe dans le *festin* des vierges, admirable dialogue de saint Méthadius. — Ce sont particulièrement les lys sacrés du Christ, les vierges dont la virginité resplendit immaculée, dit saint Ambroise (2). C'est au lys, pour sa pureté, la fraîcheur de son parfum, sa suavité, la grâce de sa beauté qui réjouit les yeux, que l'on compare le don de virginité, dit la vierge Procilla dans le *dialogue* des vierges. Gloire des vierges, d'être la partie la plus spirituelle, la plus idéale et la plus pure de l'humanité, d'être la moins matérielle, la plus ailée, pour ainsi dire et de jouer avec les oiseaux du ciel, comme dit un prophète (3), de s'élever facilement en haut comme les colombes, comme les anges ;

(1) Incontaminata nostra pulchritudo, tum optimè custoditur et securè quando a virginitate protecta, ornata, compta justitia in sponsam accesserit filio dei. Apud. S. Method. etc.

(2) S. Amb. Seb. de institut. virg. XV.

(3) Barach. III. 17.

et de changer pour ainsi dire la condition de la nature humaine, de la transporter, de la faire planer dans l'air pur et de lui faire pénétrer dès cette vie les mystères du ciel, les joies de l'infini. — *Nostra conversatio in cœlis est* (1). Elle est comme une rosée céleste qui rend la force de l'âme plus vigoureuse, et lui donne un merveilleux élan, une légèreté qui l'élevant au-dessus de la région et de l'horizon ordinaire où l'homme est troublé de soucis quotidiens, la placent bien près du ciel. Ces âmes héroïques et bienheureuses, élevées par le vol rapide et prompt de leurs ailes virginales, dirigent leur course et leurs joyeux ébats au-dessus du monde, dans la région de la vie; elles contemplent de loin ce que nul autre homme ne voit, les prairies et les vergers de l'incorruption. Elles voient les jardins remplis de fleurs immortelles d'une admirable beauté, elles ont toujours dans l'esprit les spectacles qui leur ont été montrés ; ce qui fait qu'elles méprisent comme vil tout ce qu'on regarde ici bas comme beau, les richesses, les honneurs, les noblesses, les noces, et ne daignent rien estimer de ces choses vaines. Ainsi parle la vierge Thécla.

Gloire des vierges de donner à l'église un éclat, une beauté, une fécondité que les sectes ne peuvent nous montrer, malgré tous leurs bruyants efforts d'imitation ; et d'être ainsi comme une aimable et irrésistible démonstration de la divi-

(1) Philip. III. 20.

nité de notre mère. Notre mère l'Eglise est une terre féconde en fruits, en moissons, abondante en pâturages, couverte de fleurs, offrant aux saints l'opulence de la sagesse et la vie germant de toutes parts. C'est là le jardin où nous sommes, le plus beau, le plus agréable jardin, ombragé de bois, exhalant le parfum le plus suave des fleurs de la plus exquise vertu ; c'est là que s'est levé le vent du midi et que l'aquilon a soufflé, et que coulent les aromates ; là que les rosées célestes baignent les plantes qui se couronnent de fleurs de l'immortelle vie. C'est dans ce lieu que nous sommes à cueillir des fleurs, et que pour notre reine nous en tressons une couronne resplendissante de pourpre et de candeur avec les doigts sans souillure de la virginité (1). Ainsi dit Thecla la vierge consacrée par saint Paul. — Il n'est pas de sujet que les Pères et les Docteurs de l'église aient traité avec une telle prédilection, avec une telle abondance de poésie, une telle hauteur de vue, une telle suavité de style. Quel honneur, quelle joie et quelle noble fierté devant le paganisme et ses hontes, devant l'hérésie et ses souillures d'exalter la virginale fécondité de notre mère l'église catholique ! Comme le génie chrétien prend son essor dans ces admirables panégyriques de la virginité ! Ce sont plutôt des poëmes que des traités, ces livres de *pudicitia* de Tertullien, le *convivium virginum* de saint Mé-

(1) Thecla. orat. VIII ° apud. s. Method.

thadius, le *de habitu virginum* de saint Cyprien; les livres *de instituto virginum* et *de virginitate* de saint Ambroise, et beaucoup de lettres du saint docteur de Milan, entr'autres ses lettres à sa sœur sainte Marcelline ; le *de virginitate* de saint Augustin ; le *de vera virginitate* de saint Basile ; le *de virginitate* de saint Athanase (1) ; le livre contre Jovinien et les épîtres a Eustachium de S. Jérôme, le *pastoral* de saint Grégoire en plusieurs de ses pages onctueuses ; les sermons ou entretiens *in cantica*, de saint Bernard. Tous ces beaux génies, tous ces docteurs illuminés, tous ces grands saints ont discuté sur les mérites, ou plutôt ont chanté les louanges de la virginité. C'est dans l'église un concert admirable de science et de théologie, d'éloquence et de poésie.

Mais quoi ! la virginité ne sera-t-elle que le plus bel élan de l'âme humaine emportant sur les ailes de l'amour divin, son corps spiritualisé dans l'irradiation de la lumière et dans l'incorruption de l'immortalité ? La virginité ne sera-t-elle que le plus beau triomphe de l'esprit sur la chair et le ravissement des âmes délicates et pures attirées par l'amour divin, aux noces royales du verbe incarné.? La virginité n'est pas seulement une joie égoïste et solitaire ; c'est une grâce féconde accomplissant une mission de rédemption et de salut. La virginité rend de plus grands

(1) Ce traité charmant est placé parmi les *opera dubia* du grand docteur du Consubstantiel.

services dans l'église et dans le monde. Elle n'est point égoïste, elle ne demeure pas solitaire et ne reste pas inféconde. La grande parole du prophète s'accomplit sur les vierges : — Que le continent ne dise pas : voici que je suis un bois aride, car voici ce que dit le Seigneur aux continents : ceux qui garderont mes jours de repos, et auront choisi ce que j'aurai voulu, et craindront de violer mon alliance, je leur donnerai dans ma maison et dans mes murs, une place, et un nom meilleur que celui qu'ils pouvaient donner à leurs fils et à leurs filles : je leur donnerai un nom immortel et qui ne périra pas (1). — Le nom des vierges se chante dans le ciel, et se transmet sur la terre dans la louange et la prière. Leur gloire dans le ciel et sur la terre est plus durable, plus éclatante que les générations d'enfants, d'héritiers pour perpétuer l'illustration du nom et la noblesse du sang. Les vierges reçoivent avec la nature des anges une dignité d'une succession perpétuelle et qui leur suffit dans la vie éternelle pour perpétuer leur race (2). Comme ce héros Thébain qui laissait deux illustres victoires Leuctres et Mantinée, comme ses filles pour perpétuer sa mémoire et son nom, que de victoires sur la chair et sur le monde, sur les puissances de l'enfer et sur la rage

(1) Is. LVI 3-5.

(2) Angelorum naturam et dignitatem perpetuæ successioni accipiunt ; ipsi sibi in æterna vita pro successione generis sufficientes. S. Basil. de vera virg.

des bourreaux, que de victoires de continence et de chasteté ont laissées après eux, sur la terre et dans l'église pour illustrer leur nom, les Basile et les Jérôme, les Ambroise et les Augustin, les Athénase et les Grégoire, les Benoît et les Bernard, les saint Dominique et les François ! Que de victoires ont remporté ces héroïnes de la virginité, qui, la couronne en tête et la palme à la main, chantent autour du trône de l'agneau, composent la cour de la reine immaculée et suivent Jésus partout où il va ! Que de victoires ont à jamais illustré le nom des Thecla et des Catherine, des Agnès et des Cécile, des Agathe et des Dorothée, des Claire et des Thérèse !...

Mais disons avec les plus doctes et les plus pieux commentateurs de la parole divine (1), que la gloire et l'honneur des vierges sont dans leur fécondité spirituelle et mystique, fécondité, non de leur chair immolée dans sa fleur pour Jésus, mais de leur esprit et de leur cœur plus puissants et plus féconds à mesure que la chair est plus continente et plus macérée. Les vierges sont les épouses de Dieu, les fiancées du Christ. Or, ces noces pudiques avec le Dieu de qui toute paternité descend, ne peuvent être infécondes et stériles. La continence elle même n'est point stérile, dit saint Augustin, mais elle est la mère féconde d'enfants, de joies et de délices qui viennent de

(3) Vide corn. a Lap. Isa. LVI.

vous, Seigneur son époux (1). Une vierge, dit saint Ambroise, l'inépuisable panégyriste des vierges, a la lèvre éloquente distillant le miel, une vierge a enfanté le salut du monde, une vierge a produit la vie de toute créature, la virginité ne doit donc pas être seule et sans postérité puisqu'elle a été utile à tous dans le Christ : puisqu'une vierge a porté celui que le monde ne peut enfermer, ne peut soutenir (2). Dans le sein de la vierge, (entendons de la virginité : Marie est la *somme* complète, éblouissante de la virginité créée) était amassé le pur froment et germait en même temps la grâce du lys en fleur, parce que le grain de froment germait avec le lys. Mais comme d'un seul grain de froment s'est fait le monceau qui doit nourrir le monde, alors s'est accomplie cette parole du prophète : et les vallées produiront le froment en abondance ; pour que le grain du divin froment mort dans le sillon apporte beaucoup de fruit (3).

C'est ainsi que de ces noces virginales sont sorties et sortent chaque jour ces générations d'œuvres de piété, de dévotion et de vertu, qui sauvent le monde, édifient les âmes et embellissent l'Eglise. Ecoutons saint Bernard enseigner à sa sœur l'admirable et mystique fécondité des vier-

(1) Ipsa continentia nequaquam sterilis ; sed facunda mater filiorum, gaudiorum, de marito te, domine. confes. VIII-II.

(2) Lib. III. Epist. 25.

(3) Joan. XII. 24. de Instit. virg. cap. XIV.

ges. Pour toi, mon aimable sœur, dans le Christ ne dis pas : je suis un bois aride ; ne dis pas : je suis un arbre infructueux, parce que si tu aimes et crains le Christ ton époux, comme tu le dois, tu as sept filles, la première la pudeur, la seconde la patience, la troisième la sobriété, la quatrième la tempérance, la cinquième la charité, la sixième l'humilité, la septième la chasteté. Voici que par la grâce du Saint-Esprit, sans douleur, sans corruption, tu as enfanté sept fils au Christ : en sorte que s'accomplit en toi ce qui est écrit : que la femme stérile a enfanté sept fils (1). Les sept fils que tu as enfantés à Jésus-Christ ton époux, tu dois les nourrir, les élever, les allaiter, les refaire, les fortifier et les châtier (2). Voilà sans doute une belle fécondité qui multiplie les vertus et qui retranche à cette vigueur généreuse que donne aux vierges une sève divine, quelque rameaux inutiles de grossière jouissance et des soucis mondains, pour lui faire porter plus de fruits. *Ut fructrum plus afferat* (3), comme dit le Maître, des fruits plus utiles et plus exquis, des fruits surnaturels et divins. Maissur tout, ce que notre siècle comprend mieux, ce qu'il estime davantage, des noces virginales viennent les œuvres de miséricorde et de charité. Il faut des vierges pour exercer dignement, pieusement, les

(1) I Reg. II, 5.
(2) S. Bern. ad soror. Virg. de modo benè vivendi. XXII.
(3) Joan. XV, 2.

ministères du dévouement et de la piétié ; il faut des vierges pour toucher délicatement à toutes es plaies de l'humanité, pour adopter les orphelins, pour servir les vieillards, pour être libres, dévouées à toutes les infortunes. Il faut des vierges pour les enfants délaissés, pour les pauvres sans asile, pour les vieillards abandonnés, pour les infirmes et les malades ; il faut des vierges pour être les mères de ceux qui n'en ont plus, pour être les sœurs de ceux qui n'en ont pas, pour aider toutes les misères, pour soigner les corps en proie à la souffrance, pour soigner les âmes en proie au désespoir. Il faut des vierges enfin pour fonder, continuer, perpétuer ces œuvres innombrables et ces offices maternels que la société réclame et que l'Eglise multiplie à mesure des besoins, des épreuves et des expiations de l'humanité. C'est elle, c'est la virginité même qui dit au monde par la bouche éloquente de la vierge prophétique de nos livres saints : Je suis la mère du bel amour, et de la crainte, et de la connaissance, et de la sainte espérance. En moi est la grâce de toute voie et vérité, en moi toute espérance de vie et de vertu. Venez jusqu'à moi vous tous qui me désirez, et rassasiez-vous de mes productions (1).

Disons encore que les exemples des vierges, leurs conseils, leurs prières et leurs mérites ont enfanté bien des âmes à Jésus-Christ. Ainsi,

(1) Eccli. XXIV, 24, 26.

Cécile envoyait au baptême, puis au martyre, Valérien son époux et son frère Tiburce ; ainsi Natalie exhortait au martyre Adrien son virginal époux, et, de ses mains intrépides, soutenait les membres du martyr pendant que les abattait la hache du bourreau. Ainsi Constance, la fille du grand Constantin, consacrait à Dieu ses deux filles vierges et convertissait son époux en l'exhortant à la chasteté, au mépris du monde et à la pauvreté. Ainsi Julien et Basilisse, tous deux époux, tous deux vierges, renonçaient à toute postérité naturelle, pour adopter une nombreuse famille, l'une d'hommes pauvres, l'autre de femmes indigentes. Ainsi Marcelline, la sœur de saint Ambroise, se consacrait à la virginité pour rassembler sous ses ailes de chastes générations de vierges, afin de nourrir tout un quartier de Rome. Le grand évêque de Milan rappelait à sa sœur bien-aimée le souvenir de sa consécration : Lorsque au jour de la naissance du Sauveur, dans la basilique de l'apôtre Pierre, tu faisais profession de virginité et changeais le vêtement du siècle pour le voile des vierges (et quel plus beau jour pour une vierge que celui où elle a acquis la postérité du Christ son époux ?) en présence d'un grand nombre de jeunes filles, vierges de Dieu, qui s'empressaient de se joindre à ta société, le saint pape Libère te dit : Ma fille, vous avez désiré de grandes noces ; voyez quel peuple nombreux s'est rassemblé pour le jour de naissance de votre époux ; et personne ne se retire sans

être rassasié. Celui qui les a rassasiés, c'est Celui qui, invité aux noces, changea l'eau en vin, et qui en vous a accompli le vrai sacrement de la virginité (1).

Le grand et suave docteur de la virginité ne se contente pas de l'exalter et de la glorifier : il la défend même contre certains reproches que nos économistes et nos politiques devaient sottement répéter ; car l'erreur ne sait que se répéter, se contrefaire et se condredire. Les payens qui ne voulaient pas, qui ne savaient pas comprendre les grandeurs et les mérites du célibat chrétien, l'accusaient de diminuer la population et d'affaiblir les états. Dieu dit un pieux commentateur appuyé de l'autorité de saint Ambroise et de l'expérience des siècles chrétiens, Dieu fait que là où grand nombre de vierges se consacrent à Dieu, là les mariages soient plus féconds ; et il donne comme cette compensation de la virginité aux vierges même et à l'état. Saint Ambroise enseigne cela contre les payens qui pensaient que le célibat des chrétiens épuisait la race et affaiblissait l'empire romain (2). Et cela se comprend en dehors même de cette paternelle intervention de la Providence:

(1) S. Ambr. de virginitate. Lib. III.

(2) Facit deus ut ubi multæ virgines se deo dicant, ibi nuptiæ sint fertiliores : hanc que quasi virginitatis compensationem dat tum ipsis virginibus tum reipublicæ. Docet (s. Ambrosius) id eontra gentiles qui cælibatu christianorum putabant exhauriri hominum sobole Romanum imperium. Corn. a Lop. in Is LVI.

là où sont nombreuses les vocations à la continence, là les mœurs sont plus pures ; et c'est la pureté des mœurs qui fait les mariages nombreux et féconds, les races fortes et fières. Si quelqu'un pense, dit notre grand docteur, que par la consécration des vierges se diminue le genre humain, qu'il considère que là où les vierges sont en petit nombre, là diminue aussi le nombre des hommes ; là où la profession de la virginité augmente, là aussi devient plus grand le nombre des hommes. Et le grand docteur cite à l'appui la cité célèbre d'Alexandrie, l'Orient et l'Afrique qui se peuplaient de moines et multipliaient leurs générations, tandis que l'empire romain, l'Italie même et Milan en particulier, s'éteignaient dans l'incontinence ; alors que la virginité monastique n'avait pas encore régénéré l'occident. Ici conclut saint Ambroise, se produit moins d'hommes que là bas se consacrent de vierges. De ces faits qui se passent dans tout l'univers, la virginité ne doit pas être réputée inutile, surtout lorsque par une vierge le salut est venu féconder le monde romain (1). Nous pourrions ajouter à ces exemples cités par saint Ambroise, l'exemple de notre France qui ne fut jamais plus puissante et plus glorieuse, plus peuplée même et plus prospère, qu'aux grands siècles des saints et des moines : au 13e siècle où la vie monastique et le célibat religieux prenaient comme la fleur et les chastes

(1) S. Ambr. lib. de virginit. lib. III.

prémices dans toutes les familles royales (saint Louis donnait aux noces de l'agneau sa sœur Isabelle et mourait dans l'habit du tiers-ordre de saint François) ; au XVIIe siècle où la réforme monastique inaugurée par le concile de Trente fit refleurir la vie religieuse et multiplia les monastères de vierges sur toute la surface de la France. Il est vrai, et c'est encore une démonstration par le contraire de cette noble vérité, que l'effet et l'exemple funestes des incontinences royales platement servies par les impudicités des lettrés et des philosophes, eurent bientôt abaissé la France et commencé de la dépeupler. Puis la révolution en persécutant la virginité, abolissant la continence et avilissant le célibat religieux, la devait livrer au couperet de la guillotine et au glaive des batailles, pour la décimer et la punir (1).

Telles sont les gloires et nous pouvons dire les mérites et les avantages de la virginité. Voilà ce que nous devons à la vierge Marthe, ce que lui doit l'église d'exemples et de grâces, ce que lui doit la société d'œuvres et de dévouements. Mais nous devons rappeler en finissant que la virginité louée, admirée, conseillée par les livres et les docteurs de l'Eglise, est la virginité

(1) Indè tamen non minuii genus humanum sed multiplicari. (S.Amb. id.) cujus ratio est, ajoute le pieux commentateur, quia deus non vult vinci liberalitate : si parentes ipsi unam vel alteram prolem afferunt, ipse octo vel decem reponit, fecunditatem et felices partus tribuens et domum benedictione replens. Corn. a Lap. in I. Cor. VII.

consacrée sans doute, mais qu'elle s'exerçait, se consacrait même dans la famille avant de s'exercer dans le cloître. La virginité domestique a commencé dans l'église avant la virginité monastique. Saint Paul exaltait la virginité, et, la comparant au mariage, l'élevait bien au-dessus, dans une sphère tout angélique, et il n'y avait pas encore de monastères. Saint Ignace, le grand martyr d'Antioche, louait les vierges et leur rappelait, dans ses lettres admirables, leurs prérogatives et leurs devoirs ; et la vie monastique n'était pas encore pratiquée dans l'église ; la persécution n'avait pas encore permis de fonder sur des règles de discipline et de vie commune, cette forme de la vie chrétienne. Ainsi, nous disent de pieux et doctes commentateurs (1), le diacre Philippe avait dans sa maison ses quatre filles vierges qui étaient douées de l'esprit prophétique, comme le raconte le livre des Actes (2) : Honneur de la virginité, souvent visitée par l'Esprit-Saint : *Et flos de radice ejus ascendet et requiescet super eum spiritus Domini* (3). Ainsi l'apôtre saint Philippe, avant d'être appelé par Jésus à tout quitter pour le suivre, avait eu trois filles dont deux vécurent ensemble dans la virginité (4). Ainsi la bienheureuse Thècle, convertie par saint Paul,

(1) Vide corn. a Lap. in I, Cor. VII.
(2) Act. XXI, 9.
(3) Is. XI, 1-2.
(4) Polycrat, apud S. Hieron. de script. Eccles.

se dérobait aux noces de la chair pour vouer à Jésus-Christ la virginité de son corps et de son âme (1). Ainsi l'apôtre saint Mathieu convertissait la vierge Iphigénie, fille du roi d'Ethiopie, pour la donner à Jésus comme une chaste épouse. Ainsi le pape saint Clément attirait au culte pudique de Jésus et de la virginité, Flavia Domitilla, fille du consul Clemens (2). Ainsi Pudentienne et Praxède, filles du sénateur Pudens, embaumaient leur maison patricienne du parfum de leur virginité vouée au Christ. Ainsi, toutes ces vierges, les plus célèbres et les plus glorieuses, comme les plus ignorées et les plus humbles, qui recevaient le voile des mains du pape ou de l'évêque. Elles se cachaient aux catacombes avec les saints mystères et les reliques des martyrs ; elles priaient dans leur demeure en attendant que le licteur vint les prendre pour les conduire devant le tribunal des proconsuls, où elles rendaient témoignage au Christ, leur divin époux ; elles servaient les pauvres et visitaient les confesseurs dans les prisons ; elles recueillaient pieusement les reliques des martyrs, en attendant que le bourreau vînt ajouter au lys immaculé de leur virginité la palme glorieuse du martyre. Telles furent les premières générations de vierges : elles sont sorties du sanctuaire de la famille, comme Marthe de Béthanie, avant de s'enfermer

(1) S. Ambr. Lib. de Virginit. II.
(2) Beda Martyrol.

dans le cloître et de se consacrer solennellement au culte de la prière dans l'Eglise, aux œuvres de miséricorde dans la société.

Pour conclure, nous empruntons à saint Méthodius (1) le cantique harmonieux que chantent les dix vierges, pour terminer leur festin mystique de doctrine, de poésie et d'amour divin. Comment louer la virginité ? Quelle parole, quelle éloquence, quelle sagesse la pourraient exalter ? Quelles lèvres, quel enthousiasme, quels poètes, quels orateurs la pourraient faire admirer ? Il faut des vierges pour louer dignement la virginité. A leurs lèvres innocentes, il faut les modulations de la poésie hellénique, toute composée du suc des fleurs du jardin fermé de Salomon, recueilli par les abeilles, devenues chrétiennes, de l'Hymethe et de l'Hybla. Introduites par leur noble reine, éblouissante de candeur et de beauté (2), dans le jardin de l'époux, avant que la porte ne se soit refermée sur le cortége nuptial, elles dissertent avec une délicieuse abondance, sur les mérites, les avantages, les grandeurs et les charmes de la virginité. C'est Thècla, c'est Agathe, c'est Marcelle, ce sont les autres aux doux noms Grecs et Romains, qui sont réunies dans ce lieu

(1) Evêque et martyr.

(2) Grandis quædam et formosa sedatè decore que gradiens, occurrit nobis obviam matrona, stolam splendidissimam nivei planè candoris invecta ! tota omnibus divinæ pulchritudinis radiis fulgens. Pudor gravitate mixtus efflorescebat in facie.

d'un incroyable agrément, tout rempli d'une tranquille et pure volupté. Elles avaient péroré, les dix vierges, toutes sages et prudentes, aux lèvres éloquentes et harmonieuses, puis s'étaient rassemblées sous un nerprun aux vastes rameaux. Elles chantèrent leurs actions de grâces et leurs louanges au Céleste époux, en un suave et doux concert. Thécla, rayonnante au milieu du chœur virginal, à la droite d'Arété, modulait chacune des strophes de leur can tique ; et les autres vierges, formant autour d'elle une couronne de beauté, de grâce et d'harmonie, répétaient èn chœur le refrain au Christ leur époux.

Pour vous, je me garde chaste, et, tenant en main ma lampe resplendissante, ô mon divin époux, je me présente à vous.

Vierges, du haut du ciel, le cri s'est fait entendre, qui réveille les morts, qui nous ordonne d'aller toutes ensemble au-devant de l'époux avec nos robes blanches et nos lampes allumées du côté de l'Orient. Levez-vous avant que le Seigneur ait atteint les portes de la salle du festin.

Pour vous, je me garde chaste... et fuyant la félicité des mortels, après laquelle soupirent les mortels, et les délices de la vie, les voluptés, les amours de la terre, je cherche la protection et le salut dans vos bras, et je désire, ô bienheureux époux, contempler à jamais votre beauté.

Pour vous, je me garde chaste... ô Roi, dédaignant pour vous les noces vulgaires des mortels et les demeures resplendissantes d'or ; je viens

avec des vêtements immaculés, pour être admise, moi aussi, dans la chambre nuptiale, pour jouir avec vous de l'éternel bonheur.

Pour vous, je me garde chaste... Vous êtes le conducteur et le distributeur de la vie. O mon Christ, salut, lumière sans déclin, recevez cette acclamation : le chœur des vierges vous appelle, ô fleur parfaite, charité, joie, sagesse, Verbe.

Pour vous, je me garde chaste... Les portes étant ouvertes, la reine, ornée de ses vêtements éclatants, recevez-nous aussi dans la chambre nuptiale ; la jeune épousée s'avance triomphante dans la perfection d'un corps sans tâche et respirant la beauté. Nous voici vêtues comme elle, jeunesse fortunée, chantant vos noces.

Pour vous, je me garde chaste... Abel préfigurant magnifiquement votre mort, ô bienheureux, dit en voyant couler son sang, et reportant son regard vers le ciel, blessé cruellement par une main trop connue : Recevez-moi, je vous en prie, ô Verbe.

Pour vous, je me garde chaste... Joseph, votre courageux fils, ô Verbe, a triomphé dans le plus violent combat de la chasteté. Une femme enflammée de passion l'entraînait violemment aux voluptés criminelles ; mais lui s'échappe intrépide, laissant son manteau en s'écriant :

Pour vous, je me garde chaste...

Jephté prend sa fille, tendre victime, vierge encore, et la présente à l'autel pour être immolée à Dieu, comme une agnelle en sacrifice ; mais

elle, généreusement, portant la figure de votre chair qui devait être immolée, ô bienheureux, elle s'écriait d'une voix joyeuse :

Pour vous, je me garde chaste...

S'approchant avec courage du général étranger, chef de nombreuses armées, Judith exécutant son dessein avec fermeté, coupa la tête, par une ruse hésoïque, à l'ennemi séduit par l'éclat de sa beauté, avant qu'aucune tache n'eût souillé son corps pudique ; et elle dit d'une voix triomphante :

Pour vous, je me garde chaste...

Votre précurseur, lavant les multitudes de mortels dans les eaux purifiantes, envoyé injustement à la mort par un roi méchant, à cause de sa chasteté, arrosant de son sang la poussière de sa prison, criait vers vous, ô bienheureux :

Pour vous, je me garde chaste...

Votre mère aussi, mère gracieuse de la vie sans tâche, sans souillure, portant dans son sein immaculé un enfant miraculeusement conçu, vierge irréprochable, fut soupçonnée cependant ; mais elle vous dit, à Vous qu'elle portait dans son sein :

Pour vous, je me garde chaste...

Désirant voir votre jour de noces, ô bienheureux, tous ceux que vous avez appelés d'en-haut, ô Roi des âmes, sont venus à vous, ô Verbe, portant les dons les plus précieux et vêtus d'habits immaculés.

Pour vous, je me garde chaste...

Et maintenant le chœur des vierges, chantant l'hymne nouveau, vous accompagne vers le ciel, devant toute la cour céleste, couronnées des blancs calices des lys, et portant dans les mains les flammes illuminatrices.

Pour vous, je me garde chaste....

O bienheureux, qui habitez les demeures immaculées du ciel, Père sans principe, contenant toutes choses par une force éternelle, recevez-nous avec votre Fils, ô Père, et laissez-nous pénétrer avec lui par les portes de la vie.

Pour vous, je me garde chaste, et tenant en main ma lampe resplendissante, ô divin Epoux, je me présente à vous (1).

Et maintenant, ô Marthe, notre sœur, maintenant que nous vous avons conduite avec le chœur des vierges chrétiennes dans la salle du festin éternel, où vous ne servez plus Jésus, mais où Jésus vous sert de ses royales mains (2), il faut finir. Il faut, aimable hôtesse du Sauveur, nous séparer de vous et reprendre notre voie d'épreuve, de travail et de prières. Tandis que vous jouissez auprès de Celui qui voulut bien être votre hôte et votre ami, des délices infinies de son hospitalité reconnaissante et de sa généreuse amitié, pieuse sœur de Lazare et de Madeleine, priez pour nous. Priez pour nos sœurs, pour nos filles,

(1) S. Meth. conv. virg. orat. XI, versus finem.
(2) Luc. XII, 37

pour les douces providences du foyer et de la famille. Enseignez-leur la foi simple, active et persévérante ; enseignez-leur le dévouement habile et généreux aux œuvres saintes de la miséricorde et de la charité ; enseignez-leur la pureté de l'âme, la pureté de l'esprit et des sens, la pureté du cœur qui conserve et dirige en haut la flamme de l'amour divin ; obtenez-leur la vocation, communiquez-leur l'amour de la sainte virginité, pour les sanctifier, les préserver et nous convertir. Incomparable vierge de Béthanie et de Tarascon, priez pour nous, priez pour nos sœurs, les vierges épouses de Jésus ; priez pour que leur foi ne défaille pas, pour que leur dévouement se multiplie,pour que leur virginité fleurisse comme le lys, afin d'embaumer l'Eglise et de sanctifier les âmes. Douce et puissante patronne de la France, ayez pitié de notre patrie ; obtenez pour elle une fidélité plus grande au Christ qui vous a donnée à nous, un dévouement plus chevaleresque aux œuvres d'apostolat que vous avez si bien pratiquées, un plus religieux respect pour l'angélique pureté dont vous avez été la première à suivre l'admirable vocation. Sainte Marthe, multipliez sur notre vieux sol catholique les vocations de servantes, d'hôtesses et d'amies de Jésus. Marthe, par votre prière empressée, réveillez du sommeil nos âmes assoupies, afin que ne nous surprenne pas l'heure où viendra le Christ votre époux. Louange à l'Eternel sur son trône, au Paraclet et au Fils qui glorifie Marie et qui béa-

tifie Marthe (1). Et nous finissons avec cette pieuse oraison : Dieu tout-puissant et eternel, qui avez voulu que votre Fils unique, vivant sur la terre pour le salut des hommes, reçut l'hospitalité de la très-sainte vierge Marthe ; accordez-nous, nous vous en prions, que par les mérites et l'intercession de cette même vierge, nous puissions être miséricordieusement reçus dans la demeure des cieux. Ainsi soit-il (2).

(1) Martha prece sollicita — Somno torpentes excita — Ne hora nos anticipet — Qua sponsus Christus veniet — Laus sit œterno solio — Paraclyto cum filio — Qui Mariam glorificat — Martham que beatificat — Amen. Hym. Brev. Eccles. Grass.

(2) Orat. offic. B. Marth. Virg. et Aven.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PÉRIGUEUX. — CASSARD FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

